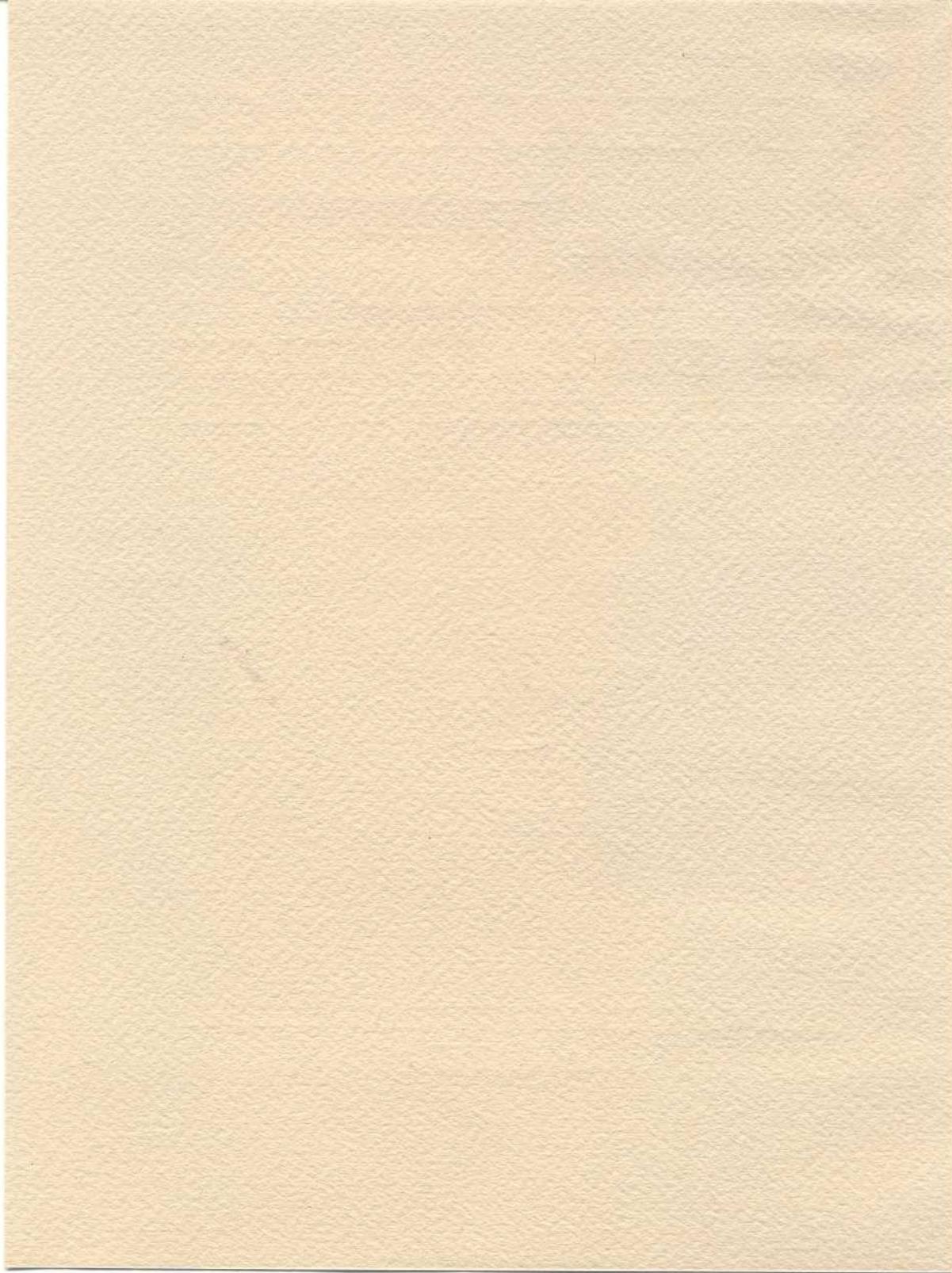


LE TÉMOIGNAGE
DE
MARIE
DE L'INCARNATION
URSULINE DE TOURS ET DE QUÉBEC



CHEZ GABRIEL BEAUCHESNE ÉDITEUR
A PARIS



a

I M P R I M A T U R

Cenomani : die 8 Decemb. 1931

† GEORGIUS GREUTE
Episcopus Cenomanensis

I M P R I M I P O T E S T

Solesmis : die 29 Novemb. 1931

† FR. GERMANUS COZIEN
Abbas Sancti Petri de Solesmis

LE TÉMOIGNAGE
DE
MARIE
DE L'INCARNATION

ÉCRITS SPIRITUELS ET HISTORIQUES
DE MARIE DE L'INCARNATION
RÉÉDITÉS PAR DOM A. JAMET

*

PARUS

Tome I. — Les écrits spirituels de Tours. 1 vol. in-8° 432 p.

Tome II. — Les écrits spirituels de Québec. 1 v. in-8° 524 p.

Couronnés par l'Académie française

EN PRÉPARATION

Tome III. — Correspondance.

Tome IV. — — —

Tome V. — — —

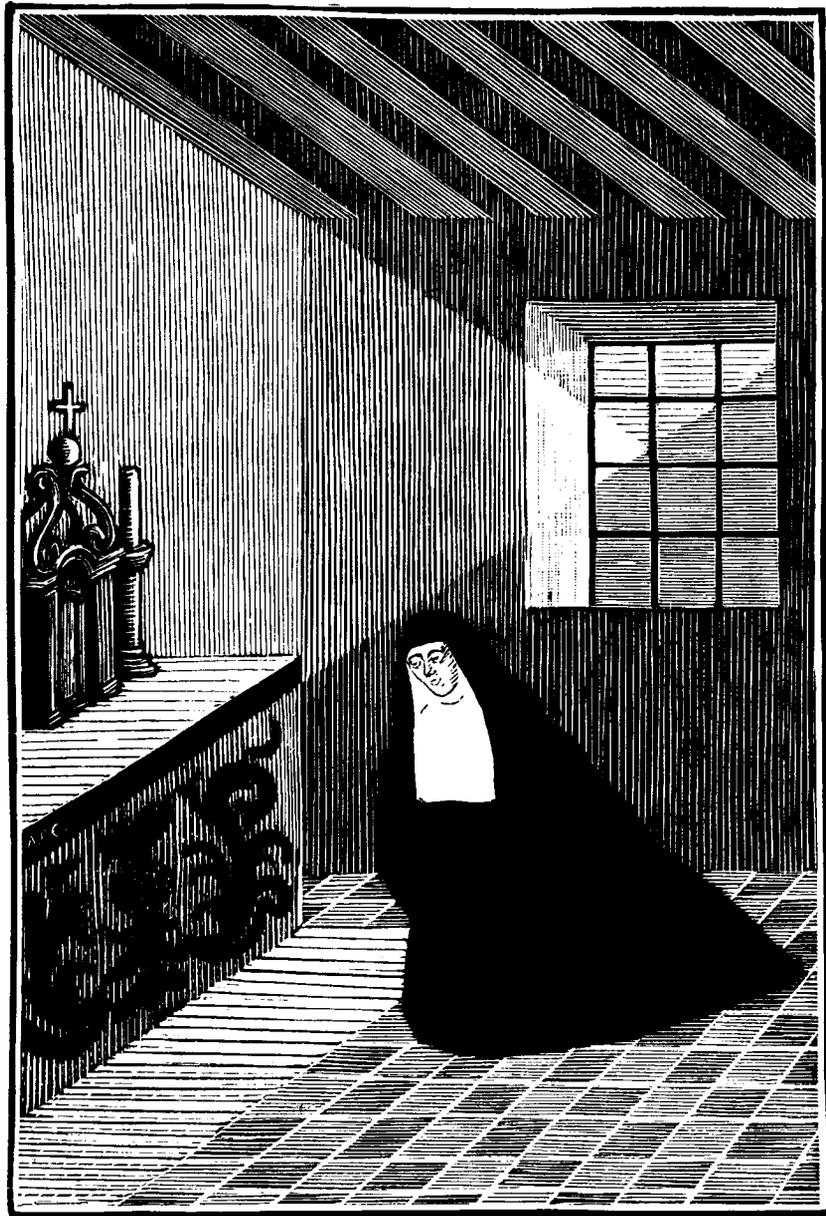
Tome VI. — École sainte et Tables générales.

Tome VII. — Vie nouvelle de Marie de l'Incarnation.

A PARIS. — CHEZ DESCLÉE DE BROUWER & C°.

A QUÉBEC. — A L'ACTION SOCIALE LIMITÉE.





M. B. Pina.

LA VÉNÉRABLE MARIE DE L'INCARNATION
D'APRÈS I. EDELINCK
Bois gravé par A. F. Cosjns

LE TÉMOIGNAGE
DE
MARIE

DE L'INCARNATION
URSULINE DE TOURS ET DE QUÉBEC

Texte préparé et publié avec une Introduction

Par Dom Albert JAMET

MOINE DE SOLESMES



CHEZ GABRIEL BEAUCHESNE ÉDITEUR
A PARIS

Tous droits réservés
" Copyright " by Gabriel Beauchesne.
Janvier 1932.

INTRODUCTION

LE *Témoignage de Marie de l'Incarnation* ! Titre bien ambitieux peut-être & trop dans la manière moderne, curieuse de l'effet, pour d'humbles relations autobiographiques, écrites à la hâte par une Ursuline cloîtrée du XVII^e siècle, & sans aucun dessein de publicité.

Je n'ai pas attendu le lecteur pour me faire cette objection. Mais il s'agit d'une contemplative, & qui plus est, au jugement de M. Henri Bremond, de " l'une des plus sublimes de l'Église universelle. " Or, les grands contemplatifs sont de la lignée de l'apôtre saint Jean. La rencontre ineffable de Dieu a illuminé leur vie. Les écrits, mémoires, lettres, relations, où ils ont, presque toujours par ordre & parfois pour leur seul directeur, recueilli le souvenir de cette rencontre & décrit la transfiguration de leur âme qui en fut la suite, sont la reprise humaine du témoignage le plus considérable & le plus impressionnant qui ait jamais été porté devant les hommes : *La Vie éternelle qui était dans le sein du Père est venue en ce monde*. A leur tour, après l'auteur inspiré, ils nous ont manifesté ce qu'ils ont *entendu, vu & touché*, ce qu'ils ont expérimenté en un mot, non plus dans leurs sens de chair, — car ils sont venus après l'Ascension, — mais dans leurs puissances immatérielles & dans le fond de leur âme, *du Verbe de vie*. Pour nous dire comment cette Vie éternelle a pénétré l'intime de leur être & de ses activités; comment elle se l'est assimilé par une conformité grandissante & comment elle y a gravé sa divine effigie en traits de flamme; comment, enfin, l'ayant porté de profondeurs en profondeurs, de hauteurs en hauteurs jusqu'au cœur de la Trinité, elle se l'est définitivement identifié, leur voix a pris un accent de gravité émue, de religion, de sécurité inébranlable. Ils nous ont parlé avec la conscience de ne pouvoir ni se tromper ni nous tromper. Les mystiques, selon le mot si expressif & si juste du P. Léonce de Grandmaison, sont, dans leur ordre, des témoins, les témoins de Dieu. Mais il nous faut dire aussi que leurs écrits sont des témoignages, le témoignage de l'expérience vivante qu'ils ont faite des privautés de Dieu & de sa possession substantielle.

Témoignage, les *Lettres* de saint Ignace d'Antioche. Témoignage, les *Confessions* de saint Augustin, les *Révélations* de sainte Gertrude, le *Livre des Visions* de sainte Angèle de Foligno, les *Dialogues* de sainte Catherine de Sienne, la *Vie écrite par elle-même* de sainte Thérèse d'Avila, les *Relations de conscience* de sainte Marguerite-Marie, plus près de nous, puisqu'elle est notre contemporaine, la candide & héroïque *Histoire d'une âme*,

& tant d'autres écrits analogues, — autobiographies, simples tranches de vie, ou même traités de forme impersonnelle, comme l'*Imitation de Jésus-Christ*, — œuvres mêlées où tout n'est pas or, mais dont beaucoup sont de la plus sublime essence. Comme les Hébreux, nous avons notre nuée de témoins.



C'est l'un de ces témoignages que je me suis proposé de faire entendre dans ce recueil d'écrits spirituels de Marie de l'Incarnation.

Cette vénérable Ursuline, notre première religieuse missionnaire, est aussi l'une de nos premières gloires coloniales. Née à Tours sur la fin de 1599, morte à Québec au début de 1672, elle vécut trente-trois ans au Canada, où elle était passée dès 1639, partageant ainsi sa vie en deux portions presque égales entre les deux Frances. Quelques mois avant de mourir, elle exultait encore à la pensée de voir, comme elle dit, " planter la Croix avec les Fleurs de Lys à la face des Anglais " jusque sur " la grande baie du Nord ", la future Baie d'Hudson, le bout du monde en ce temps-là. Cette conquérante d'âmes étendait ses ambitions jusqu'aux bornes de la terre. C'est que la flamme apostolique qui la consumait s'allumait au foyer d'une contemplation suréminente. Avant d'être une missionnaire, ou plutôt, pour être la missionnaire qu'elle a été, Marie de l'Incarnation fut d'abord une grande mystique. On l'a comparée, égalée même à sainte Thérèse; & elle soutient admirablement ce rapprochement, dont tant d'autres seraient diminuées. Par l'éclat de ses dons, l'intimité de ses communications divines, l'héroïsme de la réponse qu'elle fit aux desseins de Dieu, elle est l'une des plus hautes illustrations spirituelles de la France.

Sur l'ordre de ses directeurs, elle écrivit deux relations de ses états d'oraison, l'une à Tours, vers 1633, l'autre à Québec en 1653 & 1654. Elle en a dit aussi quelque chose dans des notes diverses, & elle y est souvent revenue dans ses lettres, qui vont de 1625 environ à Octobre 1671, six mois avant sa mort. Tous ces écrits, je veux dire, en pensant surtout à sa correspondance, tous les débris qu'on en a pu rassembler, ont été publiés dans le dernier quart du xvii^e siècle, de 1677 à 1684, & ils sont aujourd'hui en cours de réédition. On peut les voir soit dans leur ancien, soit même déjà dans leur nouvel état. Mais ni leur première édition, devenue à peu près introuvable, en dehors des grandes collections, ni leur réédition actuelle, trop volumineuse & partant d'un tirage limité, ne pourront

jamais en porter la connaissance à ce public catholique très nombreux qui ignore jusqu'à leur existence. Cependant la littérature mystique & même, à parler plus exactement, la littérature religieuse compte peu d'œuvres aussi originales & aussi riches; & il est inadmissible, comme on le faisait remarquer récemment, que de tels trésors d'expérience & de doctrine demeurent le privilège d'une infime élite. Des sept volumes que doit comprendre leur réédition, commencée il y a deux ans à peine, deux seulement ont paru à ce jour. Il est trop tôt d'en donner une édition abrégée, trop tôt même d'y penser. Mais ne serait-ce pas attendre beaucoup de tout remettre à l'entier achèvement de l'ouvrage? De différents côtés, de France, d'Italie, de Belgique, du Canada, des États-Unis, d'ailleurs encore, on s'est préoccupé d'avoir au moins de la principale des *Relations* de Marie de l'Incarnation, — celle dont la sœur Cornuau envoyait des extraits à Bossuet pour la lui faire admirer, & qui le ravit en effet, — un texte dégagé de tout appareil théologique & historique, de lecture courante, accessible à tous sous un volume unique. Ce désir répondait à mes secrètes intentions. J'ai tenté de lui donner satisfaction. J'ai même essayé de faire mieux.

Il m'est vite apparu, en effet, qu'à l'aide de toutes les sources dont nous disposons encore aujourd'hui, il devait être possible, sinon aisé, de composer une suite des états spirituels de Marie de l'Incarnation, qui embrasserait toute sa vie. La *Relation* de 1654, la plus étendue par les années qu'elle couvre, la plus considérable par la matière qu'elle contient, en ferait le fond; la *Relation* de 1633 la compléterait pour la période qui leur est commune, & quelques extraits de la *Correspondance* la continueraient & la prolongeraient jusqu'en 1672. On aurait ainsi une sorte de vie de la vénérable Mère écrite par elle-même, une véritable autobiographie qui irait de sa septième année à la veille de sa mort. Le *Témoignage de Marie de l'Incarnation* est le résultat de ce travail.



Le peu que je viens de dire montre assez déjà que ce livre est un ouvrage entièrement différent de la grande série des *Écrits spirituels & historiques de Marie de l'Incarnation*, & que, tout en lui empruntant la totalité des éléments qui le composent, il n'en saurait tenir lieu d'aucune façon. Non seulement il ne reproduit que les seuls écrits spirituels, mais il y fait un choix; & dans ce choix encore, il écarte tout ce qui se rapporterait trop précisément à l'histoire extérieure de la vénérable Mère.

Non que le *Témoignage* soit une anthologie. Toutes ses parties s'enchaînent & forment un ensemble suivi & parfaitement lié. Ce qui le distingue des deux volumes déjà publiés, son originalité, c'est bien moins son parti pris d'élimination que l'emploi qu'il fait des pièces qu'il retient & particulièrement le traitement qu'il a imposé aux deux *Relations* de 1633 & de 1654.

Celles-ci n'y sont plus considérées comme des œuvres autonomes, — ce qu'elles sont dans la réalité, — ayant chacune ses raisons d'être & ses perspectives individuelles. Je les ai amalgamées, utilisant la *Relation* de 1633, comme si elle était le complément de celle de 1654, & disposant à l'intérieur de cette dernière tous les fragments qui nous en restent. Souvent ce n'est qu'une simple juxtaposition, les fragments de la *Relation* de 1633 ayant été jugés assez étendus pour former un article indépendant ou insérés tels quels entre deux sections de la *Relation* de 1654. Mais d'autres fois, quand il s'agissait de récits parallèles, j'ai dû, écartant ce qui n'aurait été que répétition, fusionner les deux textes & les combiner en un seul. Ce dernier travail, non le moins délicat ni le moins audacieux, sera particulièrement sensible dans quelques articles où j'ai pu réunir & coordonner les différents aspects d'un état psychologique, d'un épisode, d'une grâce plus remarquable, d'un ravissement, que les deux *Relations*, vu la diversité de leurs circonstances & de leurs objectifs, n'avaient décrits que partiellement & chacune à sa façon.

Pareil procédé ne va pas sans péril. En soi, c'est un contre-sens critique de traiter les deux *Relations* de Marie de l'Incarnation comme si la première était naturellement en fonction de la seconde. Historiquement, cette pratique n'est pas non plus sans soulever d'objections. Négligeant de propos délibéré la différence des occasions & des préoccupations qui ont inspiré ces documents, elle brouille les dates autant que les perspectives; bref, elle unifie, & fait tout venir sur le même plan : celui de 1654. Mais si l'on voulait aboutir à une suite complète de la vie intérieure de Marie de l'Incarnation, sinon composée par elle, du moins constituée & tissée des éléments qu'elle nous a fournis, il n'y avait pas deux méthodes possibles. J'ai tâché à limiter le dommage & à le compenser par le profit. J'ai de même réduit à l'inévitable la part d'artificiel dans la disposition des textes et leur enchaînement logique & historique. On ne tente pas impunément de se substituer à l'auteur; sous ombre d'entrer dans sa pensée, n'arrive-t-il pas trop souvent de lui imposer des formes & des points de vue qui lui furent totalement étrangers ? Du moins, tous mes agencements reposent sur étude

comparative minutieuse des différentes sources, & je n'ai négligé aucune des indications données par le premier éditeur de Marie de l'Incarnation, son fils, dom Claude Martin. Ma division générale par états d'oraison est la même que j'ai précédemment adoptée pour la réédition critique de la *Relation* de 1654, & si c'était le lieu, elle se justifierait pour les mêmes raisons. Je rappellerai seulement que c'est la plus rationnelle, puisque c'est dans son cadre que la vénérable Mère, comme elle nous en informe dans une de ses lettres de 1653, a groupé tous les souvenirs de ses grâces. Pour le détail, je ne voudrais point affirmer que mon ordonnance réponde de tout point au plan qu'aurait suivi Marie de l'Incarnation. N'ayant pu atteindre à cette perfection, — & pour cause, — je me contente que cette ordonnance ne soit pas arbitraire. Mais, même si elle devait le sembler, même si elle l'était réellement un peu, je supplierais qu'on lui fût indulgent. Ce serait à ce défaut qu'on devrait de pouvoir lire dans le *Témoignage* une bonne partie des écrits spirituels déjà publiés de la vénérable Ursuline : ce qui pour maint lecteur, je le sais, sera plus appréciable qu'une logique plus rigoureuse & une chronologie plus exacte.

C'est d'un point de vue que je puis bien appeler esthétique que l'on serait fondé à me faire le reproche le plus sérieux, si je n'avais de bonnes raisons par devers moi. La *Relation* de 1654, écrite à la course & à bâtons rompus par une religieuse accablée d'affaires du matin au soir & encore fort avant dans la nuit, a été composée en deux fois & à un intervalle de huit à neuf mois. Mais c'est une œuvre tout entière sortie des "vues très particulières" qu'au cours d'une retraite Marie de l'Incarnation avait reçues "sur ses états d'oraison & de grâce" depuis son âge de raison. Elle avoue elle-même qu'elle se mit sans autre préparation à la rédiger, s'y abandonnant à la conduite de l'Esprit-Saint qui l'emportait. Le manuscrit original, d'après dom Claude Martin, confirmait ses dires, car "à peine s'y trouvait-il une rature qui donnât à connaître qu'elle eût fait aucune réflexion sur ce qu'elle avait écrit pour y ajouter, ou retrancher, ou corriger quelque chose." Ainsi s'explique cette logique intérieure qui, à travers toutes les interruptions, courtes ou prolongées mais qui furent sans nombre, maintient à la *Relation* une si étonnante unité de composition; ce sens des proportions & des valeurs, cette maîtrise dans le développement, qui subordonne partout le détail à l'ensemble. Pour une part, hélas ! dois-je le dire ? ces belles qualités de sobriété, de vie, d'unité, cette allure si classique de la narration sans cesse en mouvement vers son point culminant, se sont évanouies. D'avoir intercalé des pièces étrangères dans le

réseau si serré de la *Relation* de 1654 en a détendu les mailles. Par endroits, le récit, si vif d'abord, s'est ralenti. Au fait, il arrive alors que nous n'avons plus un récit, mais des récits, & il semble que, pour un temps, la vénérable Mère soit descendue des vues compréhensives qui ordonnaient son sujet de haut à des préoccupations secondaires. C'est qu'à la description plus synthétique qu'analytique de l'original, le *Témoignage* a substitué une marqueterie, dont les pièces souvent très belles ont le tort de se faire admirer pour elles-mêmes, au détriment de l'ensemble. Au lieu de l'œuvre spontanée de Marie de l'Incarnation, j'offre la compilation appliquée d'un secrétaire. Ai-je bien fait de préférer à la qualité générale la qualité particulière & d'avoir donné au nombre le pas sur la vie ? Si je m'y suis résigné, c'est qu'on peut lire ailleurs dans sa noble & pure intégrité la *Relation* de 1654, & que je devais, même sur ce point délicat, me laisser guider par le souci de l'avantage spirituel des âmes.

C'est encore les âmes que j'ai eues en vue dans les principes que j'ai suivis pour la reproduction du texte. Une fidélité trop littérale n'eût pas été du goût de tout le monde. Elle en eût gêné beaucoup : les lecteurs trop pressés ou insuffisamment armés. Or, je voulais faire, dans le meilleur sens du mot, une vulgarisation. J'ai donc supprimé quelques archaïsmes, aéré, par une ponctuation plus moderne ou des repos sagement ménagés, des constructions obscures ou trop longues, amendé des incorrections dues à une rédaction précipitée ou à une syntaxe encore en voie de formation, introduit même de ci de là quelques mots explicatifs pour me dispenser de notes en bas des pages. D'ailleurs, puisqu'il s'agissait d'enchaîner des documents de provenances différentes, l'un fourni par une source manuscrite, les autres par des sources imprimées, & présentant du fait de leur diversité d'origines des particularités de style assez notables, un essai discret d'harmonisation s'imposait. Mais, qu'on veuille bien m'en croire, ces retouches littéraires, qualité & quantité, sont insignifiantes. Le français de Marie de l'Incarnation tient de très près à celui de la conversation : il en a les ellipses & les inversions & il est familier comme elle. Les libertés que j'ai dû prendre avec mes documents n'ont pas été jusqu'à lui enlever ce caractère distinctif. Loin de là. Je devais par-dessus tout garder aux écrits que j'avais à utiliser cette spontanéité, cette saveur de premier jet qui leur confère une valeur de témoignage immédiat, que d'autres chefs-d'œuvre mystiques plus élaborés n'ont pu atteindre au même degré. Mon rôle était de préparer pour un public très étendu & mêlé un texte précieux à tous égards & qui a toute ma vénération. Une pieuse réserve eût été malgré tout,

dans ces conditions, le devoir de tout éditeur. J'ai tâché à n'y point manquer.

J'ajouterai que la coordination d'éléments disparates m'a quelquefois entraîné à les relier par des transitions de ma façon. Ces interpolations, comme l'on dit dans la langue de la critique, sont rares & brèves. N'ayant pas à les justifier dans une édition du genre de celle-ci, je n'ai point pris la peine de les signaler. Mais j'ai renfermé entre crochets deux ou trois fragments dont le premier éditeur, dom Claude Martin, ne nous avait laissé qu'un résumé & que j'ai récrits en style direct. J'ai de même, pour la commodité de la lecture, ajouté des sommaires à chaque article, sommaires pour lesquels je me suis inspiré autant que possible des expressions mêmes de la vénérable Mère. Enfin, j'ai classé les états d'oraison en trois grandes catégories, suivant les lieux auxquels ils se rapportent ou les sources d'où je les ai tirés : Etats d'oraison de Tours, Etats d'oraison de Québec, Derniers états d'oraison. Cette division, toute chronologique, permettra au lecteur de se retrouver & de suivre de plus près les ascensions de l'âme qui se raconte à lui.

*

Quoi qu'il en soit des soucis de fidélité & de piété qui ont guidé l'exécution de ce travail, & bien que j'aie toujours tendu à y être objectif, objectivité & critique ne sauraient s'y confondre.

Le *Témoignage de Marie de l'Incarnation*, — ai-je encore besoin d'y insister, — n'est point fait, dans la forme où il se présente, pour les spécialistes des études mystiques. Les écrits de la vénérable Ursuline renferment des pages de toute première importance dans plusieurs débats qui continuent de partager les théologiens : c'est ailleurs qu'il faudra les aller chercher pour les y introduire.

J'ai dit plus haut que ce livre ne peut faire double emploi avec la grande série d'où il est presque tout entier tiré. S'il y avait une autre distinction à faire, — & il y en a une, — je devrais ajouter en outre que le *Témoignage* n'est pas un livre de dévotion, un livre pieux au sens banal du mot : c'est un livre de spiritualité. J'entends par là qu'il contient, latente sous la description des faits mystiques ou pleinement dégagée de leur narration, une doctrine, & que, partant, il exige une lecture attentive & réfléchie.

Cette doctrine, nous la voyons d'abord exprimée sous une forme sensible & concrète au travers de l'expérience morale & religieuse de Marie de l'Incarnation, dans son histoire intérieure. Histoire qui commence avec la

plus tendre enfance de la vénérable Mère, quelques années seulement après son baptême, & qui nous montre Dieu se réservant son âme, dès le premier éveil de la raison; la recueillant aussitôt dans son secret & la sanctifiant par le goût du silence, de l'oraison, des sacrements, de la liturgie; s'en emparant définitivement dans sa vingtième année, lors d'un ravissement où il la lave dans le précieux Sang de son Fils; puis l'introduisant dans la gloire des mystères de l'Incarnation, de la Trinité, des Attributs divins; se l'unissant & la transformant en lui, quelques années plus tard, par les liens & l'intimité du mariage spirituel; enfin, venant y faire sa demeure stable par la présence continuelle des trois divines Personnes, & par un progrès constant de purification & de simplification où il achève son image en elle, la consommant par son amour dans son Unité.

On l'a dit avec raison, & le *Témoignage* en fera la preuve, cette vie offre un des types les plus purs des opérations de Dieu dans l'âme, &, malgré ce qu'elle recèle de sublime & d'unique, elle paraît même comme le type accompli des voies par lesquelles l'Esprit-Saint fait monter progressivement les âmes favorisées des grâces de choix. L'autobiographie de Marie de l'Incarnation eût pu s'appeler aussi bien : *Le Livre des ascensions ou des assomptions de l'âme*, tellement le rythme des illuminations surnaturelles & du don divin, qui ne s'accroît qu'en se dépassant, s'y développe dans un puissant relief. Là, pas de visions imaginaires &, par conséquent, rien qui prête à l'illusion; pas, non plus, de ces ruptures d'équilibre, où le corps, défaillant sous la véhémence de l'opération divine, s'affaisse &, par suite, rien qui rappelle les phénomènes névropathiques; mais des ravissements extatiques où l'âme, dans un corps ferme & droit, est comblée de lumière & d'amour, des initiations aux mystères essentiels, des unions toujours plus intenses & plus étroites avec Dieu. Supprimons le mot de ravissement, remplaçons-le par sa forme plus générale & plus faible de contemplation, & nous avons dans le *Témoignage de Marie de l'Incarnation* toutes les étapes de la vie chrétienne consommée dans la vie mystique.

Quant aux enseignements explicites de la vénérable Mère, à sa doctrine mystique & ascétique, retenons du moins quelques-uns de ses chefs principaux pour en relever l'immense intérêt pratique. Pas de vie intérieure possible sans mortification. Pas de mortification utile sans la primauté de la charité. Pas de charité parfaite sans humilité. Pas d'humilité vraie sans obéissance entière à l'Église, à ses lois, à ses docteurs, au directeur spirituel qu'elle députe près des âmes pour contrôler leurs voies & les conduire ou, du moins, les suivre : cette dévotion cordiale, filiale, absolue à l'Église,

étant l'une des conditions indispensables & l'un des fruits nécessaires des grâces mystiques. Ajoutons, s'il faut accompagner Marie sur les hauteurs : pas de contemplation en dehors du bon plaisir de Dieu, & voilà pour garder les âmes de la présomption; mais pas de contemplation, non plus, & pas de sainteté, en dépit de tous les charismes & de toutes les extases, sans la pratique soutenue, héroïque même, des humbles vertus communes, dont personne n'est affranchi, & voilà pour ramener au bon sens certaines âmes égarées dans l'illuminisme, & pour encourager celles qui, ferventes mais timides, hésiteraient à désirer les dons majeurs, comme si leur générosité ne les préparait pas aux libéralités divines. Enfin, pas de contemplation authentique dans un repos paresseux. La contemplation, à la vérité, est une oisiveté, mais laborieuse : elle est cela en soi d'abord, car elle exige de tous ceux qui y sont élus un désintéressement total & de la grandeur d'âme; mais elle est un travail aussi dans ses résultats, car naturellement, nécessairement, sinon toujours par ses activités visibles, du moins par ses intentions & le principe intérieur d'où elles partent, elle fleurit dans la vie apostolique.

Le *Témoignage* n'est pas un livre pour les âmes distraites & les cœurs légers. Il ne livrera tout son secret que dans le recueillement & la méditation.



Ces quelques aspects de la doctrine de Marie de l'Incarnation suffiront à faire ressortir ses deux notes fondamentales de justesse & de vérité. C'est l'enseignement des Pères, des Docteurs, mais vécu, mais retrempe & repensé dans l'expérience personnelle. Est-il voie plus sûre ? Est-il conduite plus saine ? Entre cette théorie de l'union à Dieu & les rêveries de la gnose, le subjectivisme transcendant des néo-platoniciens, le quiétisme, le piétisme & toutes les contrefaçons du mysticisme véritable, il n'y a pas de pont. Et de même, dans la spiritualité de la vénérable Mère, on ne voit pas de trace de système, rien qui sente l'exclusivisme des écoles. On y entend toute la tradition, toute l'expérience catholique.

Sans doute. Mais à quoi bon lever les yeux vers ces cimes ? Elles se perdent dans le ciel. C'est l'objection. La sublimité des voies & des états de Marie de l'Incarnation serait-elle à ce point désespérante ? Sa vie intérieure, si l'on voulait la réduire en langage abstrait, se définirait très bien : une consommation dans la Trinité, par l'union d'esprit à esprit au Verbe Incarné, sous la conduite obéie du Saint-Esprit. Mais cela, c'est la pure doctrine de l'Evangile, dans les Discours après la Cène, & de saint Paul

b

dans le VIII^e chapitre de son *Épître aux Romains*. Et cette doctrine incomparable, toute divine, elle n'est pas réservée à un petit cénacle d'initiés, elle est proposée à tous les chrétiens. Pour la comprendre, les âmes n'ont besoin que des seules grâces de leur baptême, de cette onction intérieure du Saint-Esprit qui leur en donne surnaturellement le goût & l'intelligence. Pareillement pour les *Écrits de Marie de l'Incarnation*, qui n'en sont que le clair miroir & le commentaire concret inscrit dans la trame d'une vie humaine.

S'il est un trait de cette doctrine, en effet, qui frapperait les moins attentifs, c'est, avec sa vérité, la simplicité de sa présentation.

Comme elle n'a pas été conduite par les images, Marie ne pense pas par allégories. Donc nul besoin de clé ni d'exégèse ardue pour l'entendre. De même, elle ne succombe point au sortilège du clair-obscur. Si elle n'amasse point les nuées sur nos têtes pour nous donner le change, — comme s'il pouvait y avoir de cieus profonds que par temps clairs, — elle ne prend pas non plus les balbutements incohérents pour l'éloquence. Elle ne tente pas de forcer l'impénétrable; mais elle en recule les limites. Non par les subtilités de l'analyse : le loisir lui en manque, dans son existence surmenée, aussi bien que le goût; mais par la netteté d'une expérience dont elle embrasse & saisit d'un regard assuré tous les effets, jusqu'à ceux que leur délicatesse rend presque imperceptibles. Les retours prolongés sur ses grâces lui sont à charge : jeux inutiles, & dangereux au surplus, où l'âme court risque de se complaire en elle-même, où, pour le moins, elle délaisse la Beauté incréée pour ses reflets. Et à quoi bon tant d'examens ? Sa vie spirituelle dans tous ses modes n'est que transparence. Tout s'y voit d'un clin d'œil. Aussi, Marie de l'Incarnation arrive-t-elle comme par intuition au point des introspections les plus hardies, que d'ailleurs elle dépasse. Elle dit tout uniment les choses les plus sublimés, & à mesure que le temps va, que le voile se lève sur l'éternité, presque sans étonnement, comme une qui est familiarisée avec la Majesté de Dieu & qui se trouve chez soi dans ses grandeurs. Elle note que dans un de ses ravissements, " elle se voyait dans l'Unité & dans la Trinité tout ensemble. " Mais c'est d'un mot. Pourtant, au delà c'est la vision béatifique. Et justement, c'est que parvenu à cette altitude, tout est simplicité, unité absolue, & notre mode analytique d'expression n'est plus qu'un vain assemblage de sons. Pourquoi alors les palliatifs, ces images & ces symboles qui ne donnent à l'esprit qu'une satisfaction illusoire, & ne pas plutôt avouer sa défaite ? Marie de l'Incarnation connaissait bien cette infirmité radicale de la parole humaine : elle

en a pris son parti. " Toutes ces vues, — observe-t-elle à propos d'une de ses plus mémorables extases, — me firent comprendre les mystères cachés dans l'Évangile *In principio erat Verbum*, ne voyant point de termes plus propres pour exprimer ce qui se peut dire de Dieu & de la génération du Verbe que ceux dont l'Évangéliste se sert. " Ailleurs encore, elle écrit : " Ce qui m'a été communiqué touchant le mystère de l'Incarnation est une chose si sublime que je n'en puis exprimer autre chose que ce que l'Église en dit. " Cette sagesse devant l'ineffable, cette humble résignation aux conditions d'une réalité transcendante & par là même intraduisible, c'est toute sa manière. Aussi, quand elle prend la plume, comme elle est directe, immédiate ! Et comme, dans la précision de sa prose, qui ne le limite que pour l'empêcher de se disperser, notre regard porte loin ! Marie est une âme discrète : elle s'efface devant ses grâces ; bien mieux, elle s'efface devant elle-même pour se dire telle qu'elle est. Ses visions les plus hautes sont décrites sans fracas ; ses cris de joie ou de douleur, les accents les plus éloquents de ses célestes passions, les plaintes déchirantes de son martyr d'amour, sont retenues dans les bornes du langage raisonnable, tout ce qui les excéderait ne pouvant être qu'impuissance, délire & confusion. Mais quand la parole manque, l'amour s'élançait dans les perspectives de l'indicible. Dans cet illimité, il a toute licence, mais ses transports ne s'écrivent pas. De là, chez Marie de l'Incarnation, la modestie si remarquable du récit. Aussi bien, celui qui chercherait dans son *Témoignage* des descriptions dramatiques, des images violentes, des tons heurtés, toute l'orchestration du style flamboyant, qu'il passe. Ce livre a été pensé & écrit par une Française du grand siècle.

Sur un point seulement serions-nous tentés de trouver cette modestie en défaut. Marie de l'Incarnation ne magnifie point ses grâces ni ses visions. Mais n'est-elle point tombée dans un excès contraire ? N'aurait-elle pas amplifié ses fautes ? Le contemplatif ne juge pas du péché, du péché pour petit qu'il nous paraisse, & même de l'imperfection, d'après les mêmes ordres de grandeur que le commun. D'avoir senti sur son être la Majesté de Dieu, entrevu sa beauté dans la *ténèbre translumineuse*, éprouvé dans ses plus miséricordieuses communications son indicible tendresse, & d'avoir, à la clarté de cette expérience, connu son néant & son indignité foncière, lui est un supplice intolérable, une angoisse d'agonie. Ce que nous appelons, superficiels que nous sommes, tache légère, l'écrase de son énormité. Il n'y a confessions, humiliations, purifications, feux & martyres raffinés, où il ne soit prêt de passer pour s'en laver. Souillure ineffaçable, inexpiable !

Nous, la froideur de notre amour, l'indigence de notre vie intérieure nous masque les proportions exactes des choses en face de Celui qui seul est l'Être. Nous ne connaissons pas Dieu assez pour nous bien connaître. C'est le contemplatif qui est dans le vrai. Marie de l'Incarnation a souffert ce tourment des âmes dans leurs premiers contacts avec Dieu. Son *Témoignage* nous fera lire ses aveux haletants. Leur sincérité est poignante. Mais qu'on ne les prenne pas pour des accès de scrupule. La vigueur de sa constitution, la trempe de son âme, l'heureux équilibre de sa nature, ont à tout jamais gardé la vénérable Mère de cette dépression psychologique & de son affolement. Si Marie de l'Incarnation a raison sur ce qu'elle appelle ses fautes, — des fautes où nous ne pouvons guère voir, le plus souvent, que de l'involontaire & même de l'inévitable, — elle n'en grossit pas inconsidérément la quantité. Affaire de vérité & de mesure. Elle parle bien en quelques rares endroits du " nombre innombrable " de ses péchés. Mais c'est en général. Venant au positif, avec sa conscience toujours claire, elle en a vite fini l'énumération. N'importe, elle pleure, elle se lamente, elle s'accuse dans un gémissement pathétique à fendre l'âme. C'est qu'elle voit la sainteté redoutable de Dieu, c'est qu'elle fléchit sous le poids des privautés de son amour & que son chagrin est inconsolable de l'avoir offensé. Ne la taxons pas d'exagération. Il y a là encore pour nous une émouvante leçon de sincérité & de justice.

*

Marie de l'Incarnation, je viens de le dire, s'est exprimée sur sa vie d'union avec Dieu, sur les conséquences théoriques & pratiques de l'état de contemplation où elle fut élevée, avec les mots de tout le monde. Ce faisant, " elle a bien honoré la nature " : elle lui a appris, elle aussi, " qu'elle peut parler de tout, & même de théologie ", ajoutons, & même de théologie mystique. Elle n'a rien sacrifié de la transcendance de la doctrine, mais elle l'a mise à notre portée. Pourtant, si la haute qualité de cette spiritualité devait en faire pour beaucoup d'âmes, malgré sa modération de ton, une terre toujours distante, inabordable ! Une dernière ressource resterait : regarder aux dons naturels de celle qui nous la propose.

Marie de l'Incarnation s'est admirablement réfléchié dans ses *Relations spirituelles* : elle les a composées à son image & y a laissé ses traits. Non pas tous. Un portrait en pied de la vénérable Mère n'est possible qu'avec sa correspondance & l'étude de son rôle missionnaire. Du moins, nous y

voyons bien son âme avec les qualités humaines qui l'ornaient & en faisaient l'agrément. Cela seul nous suffit en ce moment. Ame bonne, âme attachante, âme attachée aussi, s'il en fut. On pense, non sans raison, à cette Mère de Chantal, son aînée, qu'elle aimait pour en avoir souvent entendu parler à Tours & vers qui la portaient tant de sympathies de la nature & de la grâce. Un grand sacrifice, presque un sacrifice inouï, dans les circonstances qui l'ont entouré, — celui de son enfant à peine âgé de douze ans, pour entrer aux Ursulines, — l'a trop longtemps figée pour la postérité dans l'attitude d'un héroïsme sans entrailles. Et cependant, c'était une femme au cœur tendre, un vrai cœur de mère. Paradoxe du christianisme sur lequel j'aurai à revenir ailleurs pour m'en expliquer plus au long. Une tendresse comme celle qu'elle portait sur Dieu, ne pouvait être que l'éclosion d'un besoin inné d'aimer & de s'oublier dans l'objet de son amour. Elle eût été stérile, si elle n'eût rejailli sur le prochain. Elle le combla. Marie, il est vrai, n'eut rien d'une sentimentale. Mais il n'est de tendresse profonde que des âmes fortes & grandes. C'est à leur haute manière, qui élève ceux qu'elle enveloppe, que Marie aima. Elle fut exigeante pour ses sœurs, car elle voulait passionnément leur grandeur surnaturelle; mais aussi, elle fut maternelle à leurs faiblesses & à leurs lenteurs, car, c'est un autre trait de l'amour généreux, de savoir condescendre & compatir. Compatir ! Toute son existence ne fut qu'un long exercice de cette œuvre de miséricorde corporelle & spirituelle. Tant d'occasions de larmes lui furent ménagées, par l'enfant d'abord qu'elle délaissa pour répondre à l'appel de Dieu jusqu'au bout, puis par les malheurs sans nombre & sans nom de la Mission du Canada. Dans les calamités qui fondirent sur la colonie naissante, elle se fit toute à tous, assez forte pour consoler & relever les cœurs les plus abattus. Mais elle pensait aussi que rien de durable, rien de surnaturel surtout, ne se fait que dans l'allégresse. Une joie inaltérable l'habitait, que nulle contrariété ne put jamais entamer ni, moins encore, arracher du fond de son âme. On verra qu'elle sut communiquer de son abondance. Elle aimait qu'on fût gai autour d'elle; à l'occasion, son fin sourire se relevait même d'une légère pointe de malice. Et, sans doute, elle fut austère, terriblement austère, mais pour elle-même. A Tours, son entourage le plus proche soupçonna à peine la rigueur de sa mortification; il n'en connut jamais l'effrayante continuité. A Québec, elle mit un soin plus attentif encore à la dissimuler, crainte de l'imposer à ses sœurs par son exemple, & de leur être onéreuse. La singularité lui fut toujours en horreur. Au couvent, elle n'en tenait que pour la régularité, la sainteté blanche, celle qui s'allie à

la belle humeur & qui est aimable comme la lumière. Pour le plaisir de contenter, qui est la fleur de la charité, elle laissait sans hésiter ses pénitences, ses prières & même ses communions. En un mot, elle fut affable, faisant toujours bon visage à tous & à tout.

Dans les affaires, elle allait bonnement, rondement. Sa résolution prise, rien ne l'arrêtait; & elle réussissait. Le monde appelle mystiques les rêveurs, les idéologues, les esprits chimériques; mais les vrais mystiques ont ce sens des possibilités, cette intuition des simplifications, ce génie pratique qui font les grands réalisateurs. Sainte Thérèse en est un exemple. Notre vénérable Ursuline aussi. Ces dons, Marie de l'Incarnation les porta dans sa vie intérieure & dans son enseignement. C'est une positive : elle voit clair, elle voit juste, & ne va que par le plus court chemin : d'un trait au but, tout droit à Dieu. Aussi quelle fermeté de lignes dans son existence, quelle netteté dans sa direction, & quelle sécurité ! Elle qui respirait à l'aise dans l'atmosphère d'héroïsme où sa grâce d'élite l'établit pour plus de cinquante ans, elle était, dans le train ordinaire de la vie, toute pondération; & cette mesure, faite de retenue naturelle & du juste sentiment des limites humaines, décora d'un nouveau charme la société qu'on eut avec elle. Femme de tête, femme de grand jugement & de décision, femme de cœur, & par là, " tant femme que rien plus ". Voyons-la sous ces traits d'humanité que la nature lui donna & que la surnature n'a pas détruits mais exaltés

D'autres de ses contemporaines ont brillé des mêmes qualités de résolution & de cœur. Je pense surtout à l'âme très noble & très douce qui appartient comme elle à l'histoire de la Nouvelle-France, car elles furent toutes les deux, l'une à Québec, l'autre à Montréal, les vraies mères spirituelles de la famille canadienne-française. Dieu a empreint la magnanimité & la grâce sur le visage de son Eglise naissante du Canada. Je note ici simplement que ces dons sont de ceux qui attirent & qui retiennent, que Marie de l'Incarnation les eut, & que, par eux, elle humanise les exigences nécessaires d'une spiritualité qui n'accorde rien à la nature.



Les âmes, toutes les âmes, peuvent donc venir s'éclairer & se réchauffer à la lumière vivifiante des écrits de la vénérable Ursuline. Le *Témoignage de Marie de l'Incarnation* est un livre pour elles, si elles sont de bonne volonté.

Car les mystiques sortent de tous les rangs & de tous les états de la société. Ils n'ont souci ni de la naissance ni de la fortune ni de la culture,

& ils sont au-dessus des patries. Leur public, c'est l'élite morale de tous les pays & de tous les temps. Ils s'adressent à tous ceux qui veulent leur prêter attention, indistinctement. Comme son objet, leur témoignage porte le double signe de l'universalité & de la perpétuité. De tous les thèmes qui alimenteront jusqu'à son dernier âge la méditation de l'humanité, aucun ne la passionnera comme le thème essentiel de l'Évangile. Et c'est ce thème, je l'ai dit, qui fait le fond de la littérature mystique. Que la vie éternelle soit véritablement venue en ce monde; que, depuis les Apôtres, une nuée ininterrompue de témoins déposent en faveur de cet événement prodigieux; que, sous les formes multiples qu'il a revêtues de générations en générations & de pays en pays, ce témoignage soit toujours identique; qu'il réponde aux élans instinctifs de l'âme bien née, mais que la foi n'a pas encore touchée de son rayon, aussi bien qu'il comble les plus intimes assurances de l'âme illuminée par le baptême; les révolutions sociales, politiques, intellectuelles, pourront changer la face du monde, les mystiques seront toujours actuels & leur témoignage, au milieu des choses qui vieillissent & qui tombent, gardera une impérissable nouveauté. Il n'y a pas de livres, avouait mélancoliquement un de nos plus illustres contemporains, qui demeure indéfiniment satisfaisant. Pas de livres humains. Mais il y a l'Évangile, & tous ces écrits qu'il a inspirés & qui en revivifient le son à travers les espaces de temps. Nous épuisons tout ce que nous assimilons. L'humanité n'aura jamais fini d'assimiler le bon message de l'Évangile. Toujours, les âmes auront soif de Dieu : une soif dont aucune philosophie n'éteindra jamais l'ardeur. Et jamais elles n'auront fini d'entendre les privilégiés que Dieu a admis dans sa familiarité. D'où l'inépuisable attrait de cette littérature intérieure, où des âmes semblables aux nôtres ont versé leur mystère le plus secret. Non simplement la confiance des lumières qui ont enrichi leur entendement, ou des consolations dont leur cœur a surabondé, ou des extases qui ont ravi leurs corps dans les airs. Car les grâces de la contemplation n'ont point pour but de satisfaire notre faim de savoir ni de combler de douceurs notre sensibilité ni moins encore de déroger aux lois de la pesanteur. La vie mystique n'est que la vie chrétienne parfaite. En elle, dans l'union expérimentale qu'elle procure avec les trois divines Personnes, s'épanouit enfin la grâce première du baptême : la grâce de notre adoption filiale. Et c'est d'une telle réalisation que, pour l'avoir éprouvée, les mystiques nous donnent l'assurance.

Non seulement cela, car, prise en soi, leur grâce ne les constitue pas en un ordre fermé. Leur témoignage ne nous prendrait pas au cœur comme

il fait, s'il ne portait que sur des états d'exception que leur nature même place en dehors des conditions de la vocation universelle. Sans doute, nulle âme ne pourra jamais expérimenter à son gré la douceur infinie de la présence & de la parenté de Dieu, l'allégresse de son union & de ses privautés. C'est le fruit de la grâce toute seule. Toutefois, il reste que l'itinéraire des mystiques, si haut qu'il les ait conduits, n'est que le chemin de toute perfection & de toute sainteté. Dieu ne les en a jamais sortis pour des ascensions facultatives. Seulement, pour atteindre au sommet où son Esprit les attirait, ils y sont allés jusqu'à son dernier terme. Mais c'est le chemin ouvert à tous les enfants de Dieu, le chemin où leur première grâce les fait tous entrer. Il est vrai, le plus grand nombre n'y fait que les premiers pas : les circonstances, leur tempérament même, les tournent de préférence du côté de l'action ; & beaucoup, après avoir fourni une longue & méritoire étape, ralentissent leur marche, hésitant devant les passages décisifs. Non que le viatique surnaturel indispensable au voyage leur ait été trop parcimonieusement mesuré : le pressentiment vague de ces alternatives de ténèbres & de lumière, d'aridité & de joie, où il leur fallait s'engager, des longues & douloureuses purifications, condition & préparation nécessaire de tout progrès nouveau, leur a fait perdre cœur. Peut-être aussi, d'aucuns sont-ils restés en chemin, faute d'une éducation appropriée. On ne leur a pas dit, ils n'ont pas su que ces états, qu'ils entendaient appeler, à tort ou à raison, extraordinaires, étaient le bien des biens pour tous, qu'il n'y avait pas témérité à y aspirer ; qu'ils pouvaient les demander, mais avec humilité, — avec insistance aussi, — à Celui qui est le Père des âmes & qui leur dispense tout don excellent. Ils n'étaient point pusillanimes, mais ils ignoraient ; ils n'ont pas osé désirer & ils n'ont pas abouti.

Pourtant l'Esprit-Saint fait-il autre chose dans les mystiques que de remplir le programme divin sur toute âme ? Il les unit aux états fondamentaux du Christ, à sa mort, à sa résurrection, à son ascension, à sa vie céleste ; il les assimile au Fils, le formant en eux *jusqu'à la mesure de sa stature parfaite*, leur apprenant dans l'intime du cœur, sa prière à son Père & la prononçant avec lui & avec eux : *Abba ! Père !* Il fait de leurs âmes l'habitable vivant & conscient de la Trinité. En un mot, son onction leur enseigne la réalité de leur filiation & leur en fait goûter la saveur. Mais qu'est cela, sinon l'accomplissement de tous les effets du baptême dont parle saint Paul & de cette inhabitation de Dieu dans les âmes qui est promise en saint Jean ? *La Charité a été répandue dans nos cœurs. Que cette Charité*, qui est une Personne divine, après s'être, plus ou moins longtemps,

pliée aux conditions de l'exercice de la volonté humaine, après avoir pris son mode d'agir; qu'après avoir été le moteur silencieux, imperceptible, de son activité, ayant enfin trouvé le champ libre ou ayant elle-même écarté tous les obstacles, manifeste d'une façon distincte les richesses de son énergie; qu'elle triomphe de la volonté humaine & s'en empare pour se la subordonner; qu'elle la réduise en passivité pour la faire opérer à son gré; qu'elle l'*agisse*, comme dit saint Paul, n'est-ce pas là le développement régulier d'une présence nécessairement & souverainement agissante, puisqu'en Dieu l'acte s'identifie avec l'être. Mais n'est-il pas normal aussi que, sous l'action de ce feu qui couvait en elle & dont la flamme vient soudain à jaillir, l'âme s'embrace; que, sous la pénétration de l'onction spirituelle qui la remplit, elle soit initiée, par l'amour plus encore que par l'entendement, à la connaissance intime du Père & du Fils & qu'elle expérimente ses affinités particulières avec chacune des Personnes divines; enfin, que le toucher de la lumière déifiante l'ayant tout d'un coup tirée de sa demi-conscience, elle s'éveille au spectacle de la vie divine dont elle est le sanctuaire, qu'elle se sente emportée & précipitée dans le mouvement de ses processions éternelles & qu'elle entre dans la joie de son Dieu ? L'expérience mystique, à la bien prendre, ne nous dit pas autre chose. Par là, elle nous aide à mesurer l'ampleur & la plénitude de ces admirables textes du Nouveau Testament qui nous décrivent les richesses de notre baptême. Comprendre avec tous les saints quelle est *la largeur, la longueur, la profondeur & la hauteur*, — les dimensions ineffables des choses de Dieu ; — connaître avec eux l'amour du Christ qui déborde toute connaissance; &, comme eux, contenir tout Dieu dans son cœur; tout cela nous a été garanti en des formules solennelles, précises, & pour la vie présente. Mais est-il possible qu'une âme chétive, qui n'a pour elle que d'être un esprit immortel, puisse être ainsi comblée ? Les merveilles promises sont-elles bien des réalités vraies ? Les expressions qui nous les transmettent ne seraient-elles pas que des paraboles ou des hyperboles ? L'expérience mystique nous rassure sur nos craintes. Tout ce que l'Apôtre nous annonce, tout ce qu'il demande pour nous, s'est accompli dans les contemplatifs, & à la lettre. Mais s'il nous fallait rejeter les plus hauts états de leur union avec Dieu hors de la vie chrétienne normale, & ne voir dans leur expérience qu'une forme accidentelle de la perfection, une grâce de luxe, l'idée que nous devrions alors nous en faire ne nous laisserait-elle pas qu'une conception amoindrie des promesses de Dieu ?

Aussi bien, les mystiques sont véritablement dans le plan providentiel,

car ils ont répondu à tout le dessein de leur adoption filiale. Et ce sont les autres semés sur le chemin, qui, en dépit de leur nombre, sont dans l'extraordinaire, parce qu'ils sont demeurés dans l'inachevé. Pour des raisons que Dieu connaît, ils n'ont pas développé ces racines de la contemplation que le baptême avait déposées dans leur âme. D'où la leçon si impressionnante & pratique qui se dégage du témoignage des mystiques. Car, si leur expérience, en plus de ce qu'elle signifie pour eux de sainteté, de gloire & de béatitude, a un sens pour nous, c'est qu'elle nous donne le goût des dons qui constituent & achèvent la vie chrétienne & qu'elle nous invite à les désirer de toute l'ardeur de notre âme. Comme l'apôtre saint Jean, s'ils nous annoncent *ce qu'ils ont vu, entendu & touché du Verbe de vie*, c'est afin que nous entrions en société avec eux, — avec eux, dont la société est avec le Père & avec son Fils bien-aimé, Jésus-Christ, & avec leur lien substantiel, le Saint-Esprit. Nous savons ce que nous devons demander, car rien de ce que saint Paul a promis à tous les baptisés & qui s'est accompli dans les mystiques n'est exclu de l'ordre de nos désirs légitimes. Mais nous ne savons comment demander. L'onction intérieure qui nous anime vient alors à notre aide. *C'est le Saint-Esprit qui prie lui-même en nous avec des gémissements inexplicables*. De cela encore, les mystiques nous sont garants. Puissions-nous, à l'exemple de l'un d'eux, portés sur les ailes frémissantes de cette prière invincible, franchissant les sphères des formes mouvantes de cet univers, parvenir enfin à nos âmes, les dépasser par un bond de tout notre cœur, toucher, au moins un instant, cette région d'unité & d'abondance spirituelle, là où la vie est la sagesse, &, s'il nous en faut retomber, y laisser attachées les prémices de notre esprit. Car, " Dieu, dit encore saint Augustin, ne nous a pas donné le monde, mais la sainte Trinité pour notre rassasiement. "

Des voix s'élèvent autour de nous, dont nous reconnaissons l'accent : des voix fraternelles qui nous convient à cette Fontaine vive & nous pressent de venir boire avidement au flot de ses intimes félicités. Ce sont les mystiques, c'est Marie de l'Incarnation parmi eux, au premier rang de leur assemblée. Ce sont nos témoins de la vie éternelle & de ses anticipations sur terre. Ils nous ont fait part de leur joie & ils voudraient nous y attirer afin que, dans l'oubli de tout le reste, notre joie soit accomplie & parfaite.

CHRONOLOGIE ABRÉGÉE DE LA VIE SPIRITUELLE DE MARIE DE L'INCARNATION

1599. — Octobre 28. Naissance de Marie Guyart à Tours.
1599. — Octobre 29. Baptême.
1607. Apparition en songe de Notre-Seigneur à Marie. — Sa première donation à Dieu.
1607-1617. Premières grâces d'oraison.
1614. Attraites vers la vie religieuse.
1617. Mariage de Marie avec Claude Martin.
1619. — Avril 1. Naissance d'un fils, Claude.
1619. — Octobre. Veuvage.
1620. — Mars 24. Commencement de l'itinéraire mystique. — Ravissement où Marie voit son âme lavée dans le Précieux Sang.
1620-1621. Retraite. — Application à la passion du Christ.
1621-1631. Pratique héroïque des exercices de la vie active.
1621. Vœu de chasteté perpétuelle. — Don de la contemplation. — Présence & compagnie continuelle du Verbe Incarné. — Appel au mariage mystique.
1624-1625. Vœux de pauvreté & d'obéissance. — Don de la paix.
1625. Ravissement où Marie voit son cœur enchâssé dans le Cœur du Christ.
1625. — Carême. Lumières surnaturelles sur le mystère de l'Incarnation.
1625. — Pentecôte. Premier ravissement dans la sainte Trinité.
1626. Lumières sublimes sur les Attributs divins.
1627. — Pentecôte. Deuxième ravissement dans la sainte Trinité. — Mariage mystique avec le Verbe Eternel.
1627-1628. Martyre d'amour.
1628. Marie entre dans son état foncier & définitif. — L'union transformante.
1628-1631. Vocation aux Ursulines.
1631. — Janvier 25. Entrée aux Ursulines.
1631. — Mars. Renouvellement de la grâce de l'enchâssement de son cœur dans le Cœur de Jésus.
1631. — Mars 17. Troisième ravissement dans la sainte Trinité. Dieu, dans l'unité de son être & la trinité de ses Personnes se donne à l'âme pour la posséder entièrement.

1631. — Mars 25.	Prise de voile : Marie de l'Incarnation.
1631-1633 ou 1634.	Années d'aridités & de tentations. — Dons de l'intelligence de la langue latine et de l'Écriture sainte.
1633. — Janvier 25.	Profession.
1634. — Octave de Noël.	Vision en songe du Canada. — Effusion de l'esprit apostolique. — Désirs enflammés de l'avènement de la royauté universelle du Christ.
1635.	Révélation de la nécessité de la médiation du Cœur de Jésus. — Extase où Marie sent Dieu lui ravir sa volonté & lui substituer la sienne.
1635-1639.	Vocation à la Mission du Canada.
1639. — Février 19-22.	Marie reçoit son obédience pour la Mission du Canada. — Vision prophétique des croix de cette Mission. — Départ de Tours.
1639. — Mai 4.	Embarquement à Dieppe pour le Canada.
1639. — Août 1.	Arrivée à Québec.
1639-1647.	Longue période de nouvelles nuits de l'âme.
1651.	Grâce de la présence & compagnie continues de la sainte Vierge.
1650-1672.	Consommation par l'amour dans l'union divine.
1672. — Avril 30.	Bienheureuse mort.

La cause de Marie de l'Incarnation a été introduite en Cour de Rome en 1877, & le Décret de l'héroïcité de ses vertus rendu le 10 juillet 1911.

De nouveaux miracles obtenus par son intercession sont seuls attendus pour la proclamation de la béatification de la Vénérable Mère.

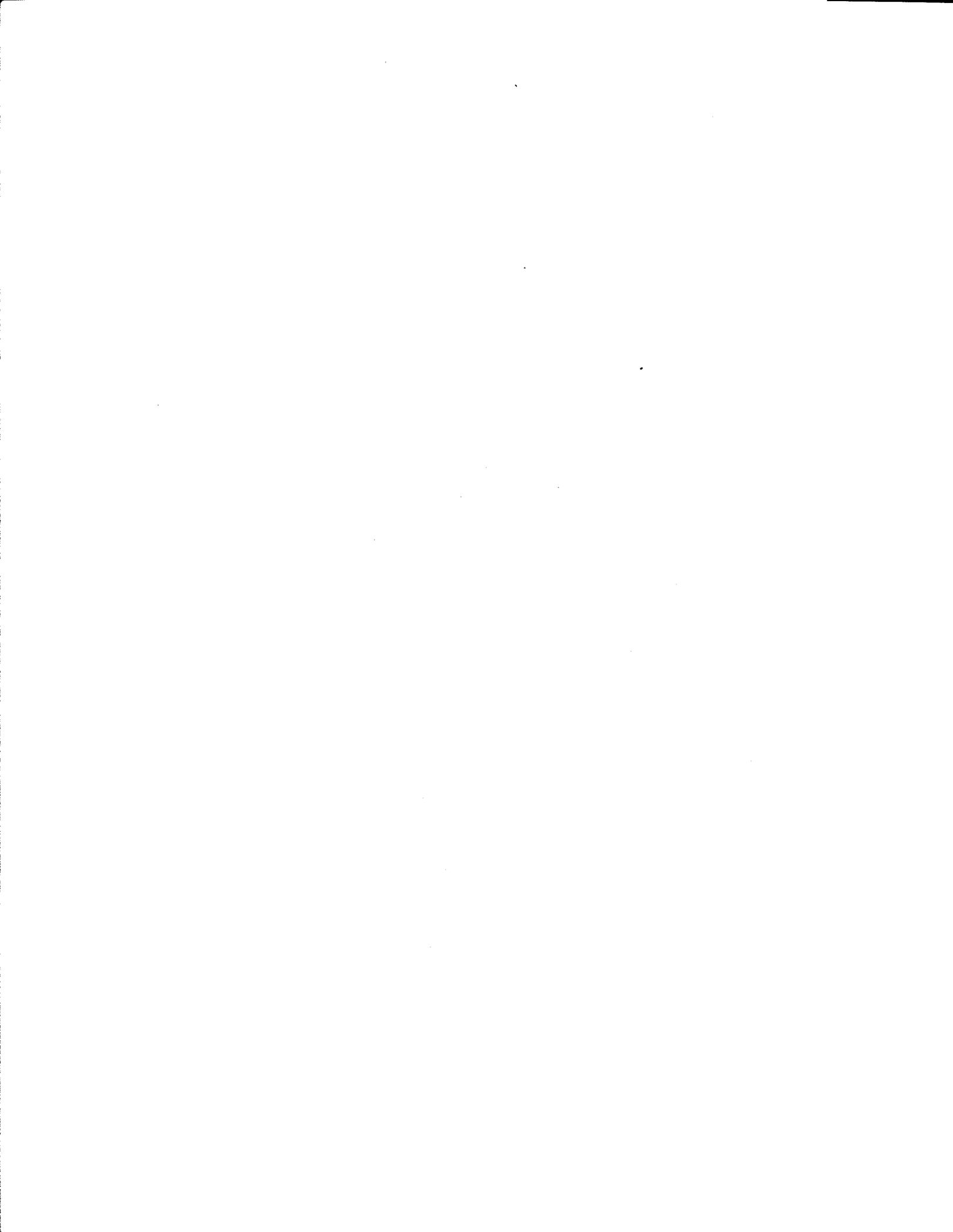
LE TÉMOIGNAGE
DE
MARIE
DE L'INCARNATION



IESU, MARIA, IOSEPH

M'ayant été commandé de celui qui me tient la place de Dieu pour me diriger dans ses voies, de mettre par écrit ce qui me sera possible des grâces et faveurs que sa divine Majesté m'a faites dans le don d'oraison qu'il lui a plu me donner, je commencerai mon obéissance pour son honneur et sa plus grande gloire, au nom du suradorable VERBE INCARNÉ, mon céleste et divin Époux.

*Sœur Marie de l'Incarnation,
Religieuse Ursuline ind.*



L I V R E P R E M I E R
Les États d'Oraison de Tours
1606-1639

P R E M I È R E P A R T I E
Les États d'Oraison de 1606 à 1628



P R E M I E R É T A T D ' O R A I S O N

*I. COMMENT DIEU M'A PRÉVENUE DÈS MON ENFANCE
POUR M'ATTIRER ENTIÈREMENT A LUI DANS LES VOIES
DE SON AMOUR*

DÈS mon enfance, la divine Majesté voulant mettre des dispositions dans mon âme pour la rendre son temple & le réceptacle de ses miséricordieuses faveurs, je n'avais qu'environ sept ans, qu'une nuit, en mon sommeil, il me sembla que j'étais dans la cour d'une école champêtre, avec quelqu'une de mes compagnes, où je faisais quelque action innocente. Ayant les yeux levés vers le ciel, je le vis ouvert, & Notre-Seigneur Jésus-Christ, en forme humaine, en sortir, & qui par l'air venait à moi, qui, le voyant, m'écriai à ma compagne : " Ah ! Voilà Notre-Seigneur ! C'est à moi qu'il vient ! " Et il me semblait que, cette fille ayant commis une imperfection, il m'avait choisie plutôt qu'elle, qui était néanmoins bonne fille. Mais il y avait un secret que je ne connaissais pas. Cette suradmirable Majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour. Je commençai à étendre mes bras pour

l'embrasser. Lors, lui, le plus beau de tous les enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur & d'un attrait indicibles, m'embrassant & me baisant amoureusement, me dit : " Voulez-vous être à moi ? " Je lui répondis : " Oui. " — Lors, ayant ouï mon consentement, nous le vîmes remonter au ciel.

Après mon réveil, mon cœur se sentit si ravi de cette insigne faveur que je la racontais naïvement à ceux qui me voulaient écouter. Surtout les paroles de Notre-Seigneur me demeurèrent tellement imprimées dans l'esprit qu'elles n'en sont jamais sorties, & quoique j'eusse vu son Humanité sacrée, je n'en pus rien retenir de particulier, tant ses paroles m'avaient charmée & avaient attiré l'application de mon esprit par leur douceur.

L'effet que produisit cette faveur fut une pente au bien. Quoique, par mes enfances, je ne réfléchisse ni ne pensasse que cet attrait au bien vînt d'un principe intérieur, néanmoins, dans quelques occasions, je me sentais attirée à traiter de mes petits besoins avec Notre-Seigneur : ce que je faisais avec une très grande simplicité, ne me pouvant imaginer qu'il eût voulu refuser ce qu'on lui demandait humblement. C'était pourquoi, étant à l'église, je regardais ceux qui priaient & leur posture, & lorsque j'en reconnaissais selon cette idée, je disais en moi-même : " Assurément, Dieu exaucera cette personne, car en sa posture & en son maintien elle prie avec humilité. " Cela faisait impression sur mon esprit, & je me retirais parfois pour prier, poussée par l'esprit intérieur, sans toutefois savoir ni penser ce que c'était qu'esprit intérieur, n'en sachant pas seulement le nom. Mais la bonté de Dieu me conduisait comme cela.

Et comme j'étais enfant & encore ignorante, j'y mêlais mes récréations. Ne faisant ni réflexion ni distinction de l'un ni de l'autre, je faisais compatir le tout ensemble, & j'ai passé le temps de la sorte, jusqu'à ce qu'étant âgée d'environ seize ans, les remords de conscience me pressaient lorsque j'allais à confesse, & je sentais bien que la divine Majesté voulait de moi que je m'éloignasse de mes enfances & puérités, & qu'enfin, en cette matière, je fisse cas de tout. Mais je n'osais, j'avais

honte, & je disais en moi-même que je ne croyais pas avoir jamais offensé Dieu en cette matière, ayant oui dire qu'il n'y avait péché que ce que l'on croyait être tel en le commettant. Ainsi, je contrariais l'Esprit de Dieu, qui, en effet, m'occupait intérieurement par une force & efficacité secrètes pour me gagner entièrement à lui.

J'avais dès lors une grande inclination à la vertu. En particulier, j'aimais tant les pauvres que c'étaient ceux-là avec qui je me plaisais le plus. Ils me faisaient tant de compassion que je me fusse donnée pour eux. Cela me faisait commettre de grandes imperfections, parce que tout ce que je leur pouvais donner du logis de mon père, je le leur donnais, & j'ai fait en cela de grands excès, mais je pensais bien faire. Une fois, — j'avais alors environ huit ou neuf ans, — en leur faveur, Notre-Seigneur me fit une grande grâce. Car, comme je portais l'aumône à plusieurs, je me trouvai proche d'une charrette que des hommes déchargeaient par le derrière, &, comme ils ne me voyaient pas, ma robe s'étant accrochée au timon, ils m'enlevèrent fort haut & me laissèrent tomber d'une grande roideur sur le pavé. Ils demeurèrent transis, croyant que je serais toute écrasée à cause de la hauteur des timons. Mais je n'eus aucun mal, & je crus sur l'heure que Notre-Seigneur m'avait préservée à cause de ses pauvres. Je ne saurais dire comme je les aimais, & le ressentiment que j'avais quand on leur refusait l'aumône m'était fort sensible. J'avais les mêmes sentiments pour les malades que je servais autant que mes forces se pouvaient étendre. Il ne m'ennuyait jamais avec eux, & je mangeais quelquefois leurs restes sans aucun dégoût. Cela faisait que ceux qui savaient mon inclination disaient que j'étais née pour la charité.

Tout le bien que je voyais, je le faisais, même sans me faire violence, parce que la douceur de l'attrait de l'Esprit de Dieu m'était incomparablement plus suave que tout ce que je voyais ailleurs. Il n'y avait que la confession, qu'encore que je crusse m'y comporter comme il fallait, je ne m'y comportais pas selon

la lumière du Saint-Esprit, quelque presse qu'il m'en fît; & c'était la seule chose en laquelle je raisonnais si je le ferais ou ne le ferais pas ensuite de l'inspiration. Et je conclus plus d'un an de suite qu'il n'était pas nécessaire de confesser des jeux d'enfant, & ainsi, je retardais ses plus grandes miséricordes, jusqu'à ce qu'il lui plut m'emporter tout d'un coup, ainsi qu'ensuite je dirai.

II. *DE L'ÉTAT DE MARIAGE OU JE FUS ENGAGÉE ET
DES GRANDES CROIX QUE J'Y AI SOUFFERTES*

ENVIRON l'âge de quatorze ou quinze ans, j'avais beaucoup d'inclination à être religieuse, & les mouvements que j'en sentais étaient fréquents. Il n'y avait pour lors à Tours que le Monastère de Beaumont, de l'Ordre de Saint-Benoît, qui me fût connu, parce que j'y allais quelquefois par dévotion *. Je proposai mon désir à ma mère, qui ne me rebuta pas, mais plutôt elle m'applaudit, disant que si Madame de Beaumont, qui était notre cousine **, avait connaissance de cela, possible serait-elle portée à me recevoir en sa maison. L'affaire néanmoins en demeura là, & moi, qui étais fort craintive, je n'osai insister, sinon que j'exposai simplement mon désir. J'ai cru depuis que ma mère ne me croyait pas propre, parce qu'elle me voyait d'une humeur gaie & agréable qu'elle estimait peut-être incompatible avec la vertu de la religion. Mais plutôt il m'est évident que la bonté de Dieu ne me voulait pas là ni pour lors en quelque religion que ce fût, eu égard à tout ce qui m'est arrivé depuis, dans le cours du temps, de sa divine Providence sur moi. Il fallait que je fusse engagée dans les croix du mariage. Néanmoins, si j'eusse eu une direction & conduite spirituelle, je n'y aurais jamais consenti, mais j'en étais entièrement dépourvue, & j'étais dans une entière ignorance qu'il y eût des directeurs & un usage de direction. Je me laissai conduire à l'aveugle par mes parents, qui, par la Providence de Dieu, ne m'engagèrent pas à des partis

qui me recherchaient, où j'aurais été peut-être jusques à présent misérablement privée des grâces & des faveurs qu'il a plu à la divine Bonté me faire après qu'il eut appelé à soi la personne avec laquelle je fus mise.

Notre-Seigneur, ayant donc permis que, dans le monde, mes parents me missent dans un état et condition* qui semblaient me permettre les petites libertés et passe-temps qui m'étaient déniés en leur maison, m'en fit entièrement perdre l'affection & l'inclination, & me donna un esprit de retraite qui, m'occupant intérieurement dans l'amour d'un bien que j'ignorais, me faisait quitter la hantise des personnes de mon âge pour demeurer seule dans la maison à lire en des livres de piété, ayant entièrement quitté ceux qui traitaient des choses vaines & auxquels j'avais eu de l'attache, purement pour mon seul esprit & récréation.

Tout notre voisinage était étonné, & ne pouvait comprendre cette retraite & grande inclination que j'avais d'aller à l'église chaque jour, non plus que la grande pente que j'avais à la pratique de la vertu, surtout à la patience. Mais l'on ne voyait pas ce que j'expérimentais dans l'intérieur & comme la bonté de Notre-Seigneur y opérait; & moi non plus je ne concevais pas comme cela se faisait, sinon que je suivais son trait dans l'oraison & lui obéissais pour suivre les vertus dont il faisait naître les occasions. Sa divine Bonté permit que, près de l'espace de deux ans que dura mon engagement, j'eusse de grandes croix à supporter, & ce fut en cette occasion qu'il mit mon âme à l'épreuve. Mais il ne la laissa point, parce que ce soutien intérieur duquel j'ai parlé me donnait des forces & une très grande patience & douceur. Dans toutes les attaques les plus sensibles, mon recours était l'oraison, & par ces croix, il semblait que Dieu voulait disposer mon âme & l'épurer dans la tribulation.

J'avais souvent dans ma pensée ce qui m'était arrivé dans mon enfance, touchant les caresses de Notre-Seigneur. Ce souvenir m'attirait au désir d'être toute à lui; & je tâchais de

prendre les moyens que je connaissais, selon mon petit jugement, me pouvoir servir à ce dessein. J'avais cette inclination fréquemment depuis cette première grâce. Je me souviens que, quelque temps après que je l'eus reçue, attirée par les sentiments de la bonté de Dieu qui exauce ceux qui le prient d'affection, j'allais à l'église & je me retirais dans un lieu écarté pour n'être point vue. Je me tenais là partie du jour; mon cœur était souhaitant avec ardeur cette sainte communication. J'étais si enfant que je ne savais point que c'était là faire oraison.

J'avais aussi les mêmes désirs pour la très sainte Vierge que je passionnais de voir, pour le moins, avant que de mourir, pour y être protégée d'elle, & chaque jour je lui faisais des prières à ce sujet.

Voilà comme la Bonté divine me voulait suavement disposer si je lui eusse été bien fidèle dès le commencement de ses touches.

III. *DE MA DÉVOTION AUX SAINTS SACREMENTS, A LA PAROLE DE DIEU ET AUX CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE, ET DU FRUIT QUE J'EN RETIRAIS*

LA divine Majesté ne se contentant pas de m'avoir donné le dégoût des choses vaines & la force de porter les croix qu'elle avait permis m'arriver, me fortifia l'esprit intérieur & me donna une grande inclination à la fréquentation des sacrements. J'avais pour lors environ dix-huit ans. Cette fréquente approche me donnait un grand courage & une grande suavité en l'âme, une foi très vive qui établissait en moi une ferme créance des divins mystères. Il est vrai que la bonne éducation que j'avais eue de mes parents, qui étaient bons chrétiens & fort pieux, avait fait un bon fonds dans mon âme pour toutes les choses du christianisme & pour les bonnes mœurs; & lorsque j'y fais réflexion, je bénis Dieu des grâces qu'il lui a plu me faire en ce point, d'autant que c'est une grande disposition pour la vertu & pour être vraiment disposée à une vocation d'une haute piété.

Cette foi vive me faisait opérer plusieurs bonnes œuvres & engendrait en mon âme un esprit d'oraison qui perfectionnait ce que j'avais de bon en moi par les grâces & faveurs que j'avais reçues au précédent. Je n'avais plus de cœur ni d'esprit que pour le bien : tant plus j'approchais des sacrements, plus j'avais désir de m'en approcher, parce que j'expérimentais que dedans eux je trouvais ma vie & tout mon bien & un attrait à l'oraison. Et j'eusse voulu que toutes les personnes avec lesquelles Notre-Seigneur m'avait mise * eussent eu l'amour pour cette fréquence, & j'avais de la crainte pour eux, pour certain genre de péchés que j'appréhendais qu'ils fussent mortels & qu'ils manquassent de les bien confesser, car je savais que par le sacrement de confession l'on était lavé par le Sang de Jésus-Christ, & aussi qu'il fallait très exactement s'acquitter des pénitences enjointes : ce qui me faisait parler & exhorter ces personnes-là pour ce qu'elles tâchassent de faire ce qui était requis en ce point. Et si j'eusse cru que mes récréations d'enfant & autres passe-temps que depuis cet âge j'avais pris avec mes compagnes eussent été péchés, je m'en fusse bien vite confessée, mais ne le croyant pas, je ne le faisais pas. Dans les touches, néanmoins, que l'Esprit de Dieu me donnait que c'étaient des fautes, & qu'il n'y avait rien de petit à ses yeux au regard de l'imperfection & des petits péchés, qui aux yeux des créatures n'étaient rien, cela me faisait lui en demander pardon de bon cœur, avec douleur, & je prenais de l'eau bénite, parce qu'on m'avait dit qu'elle effaçait les péchés véniels. Une fois que je me trouvais au pied de l'autel de Notre-Dame, je vis si clairement, par une lumière intérieure, l'importance de se bien confesser & j'eus une persuasion si forte qu'il me fallait le faire, que je n'en pouvais douter du tout. Alors je me disposai pour aller à confesse. Mais une fois au confessionnal, je trouvai un bon prêtre qui confessait par routine. Lors, mon cœur se ferma & je ne pus me confesser selon les vues générales & les touches que j'avais eues. Je répondais seulement aux interrogations qu'il me faisait & écoutais ses remontrances,

mais de moi-même je ne lui pouvais rien dire. Dans cette rencontre, ainsi que dans les autres semblables, après ma pénitence faite, j'allais communier, sans avoir de difficultés & de reproches intérieurs, si me semble, car j'en ressortais toujours avec une plus grande dévotion & inclination au bien & à la vertu, & espérance & confiance en la bonté de Dieu.

Comme j'avais lu les Psaumes en français, & que j'avais oui dire que c'était l'Esprit de Dieu qui les avait dictés, il m'en venait des pensées & souvenirs dans les occurrences. Je m'en servais & croyais fermement que tout ce qui était dit par l'Esprit de Dieu était véritable & infaillible, & que tout ce qui était défendrait plutôt dans le néant que ces paroles vinsent à me manquer. C'était ce qui me faisait dire que j'espérais en lui, & que par cette espérance il me donnerait tout ce que je lui demanderais, me confiant entièrement en sa parole, & que, partant, je ne serais point confuse en mon attente.

Ayant appris, dès mon enfance, que Dieu parlait par les prédicateurs, je trouvais cela admirable, & j'avais une grande inclination de les aller entendre, étant si jeune que j'y comprenais fort peu de chose, excepté l'histoire que je racontais à mon retour. Venant à être plus grande, la foi que j'avais en mon cœur, jointe à ce que j'entendais de cette divine parole, opérait de plus en plus un amour dedans moi qui m'invitait à l'aller écouter. J'avais en si grande vénération les prédicateurs qu'alors que j'en voyais quelqu'un par les rues, je me sentais portée d'inclination de courir après lui & de baiser les vestiges de ses pieds. Une petite prudence me retenait, mais je le conduisais de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue.

Je ne trouvais rien de plus grand que d'annoncer la parole de Dieu, & c'était ce qui engendrait dans mon cœur l'estime de ceux auxquels Notre-Seigneur faisait la grâce de la porter & de la produire. Lorsque je l'entendais, il me semblait que mon cœur était un vase dans lequel cette divine parole découlait comme une liqueur. Ce n'était point l'imagination, mais la force de l'Esprit de Dieu qui était en cette divine parole, qui,

par un flux de ses grâces, produisait cet effet dans mon âme, laquelle ayant reçu cette plénitude abondante ne pouvait la contenir qu'en l'évaporant en traitant avec Dieu en l'oraison; & même, il me fallait parler par paroles extérieures, parce que ma nature ne pouvait contenir cette abondance : ce que je faisais à Dieu avec une grande ferveur, & aux personnes de notre maison, leur disant ce que le prédicateur avait prêché & mes pensées là-dessus qui me rendaient éloquente. Un jour, en un sermon du saint Nom de Jésus que le prédicateur avait nommé plusieurs fois, cette divine parole, comme une manne céleste, remplit mon cœur si abondamment que, tout le jour, mon esprit ne disait autre chose que : " Jésus, Jésus, " sans pouvoir finir.

Dieu me donnait de grandes lumières dans cette assiduité d'entendre sa sainte parole, & mon cœur en était embrasé jour & nuit : ce qui me faisait parler à lui d'une façon intérieure qui m'était nouvelle & inconnue. Car, comme j'avais entendu dire qu'il fallait méditer pour faire l'oraison mentale, je ne pensais pas que ce que mon cœur disait à Dieu le fût, de manière que je suivais cet attrait intérieur, ne sachant autre chose sinon que c'étaient de bons mouvements que la parole de Dieu produisait en mon âme & qui me poussaient de l'aller de plus en plus entendre, & à la pratique de la vertu, qui se rencontrait en la condition à laquelle la divine Majesté m'avait appelée. Un carême qu'un bon Père Capucin prêcha la passion de Notre-Seigneur, mon esprit fut si fort plongé dans ce mystère que, jour & nuit, je ne pouvais entendre à autre chose.

Maintenant que j'ai plus de connaissance & d'expérience en la vie spirituelle, je reconnais que la bonté de Dieu me prévenait par de grandes grâces & me remplissait *des bénédictions de sa douceur*, pendant que j'avais de grands sujets de croix, étant dans une condition qui m'en produisait de continuelles & opposées à l'Esprit qui se voulait gagner mon cœur & mon affection. Ce n'était pas qu'on empêchât mes petites dévotions. Bien au contraire, la personne avec laquelle j'étais liée m'y

portait & en avait beaucoup de satisfaction. C'était une grande providence de Dieu, car sans cette tolérance, ma captivité & les croix qui la suivaient m'eussent été insupportables, n'ayant pas encore assez de fonds de vertu pour lors, ce me semble.

Du depuis, Notre-Seigneur m'a toujours laissé cette inclination d'entendre sa divine parole & m'y a fait de très grandes grâces. Il soit béni éternellement !

L'une des choses qui m'a aussi beaucoup servi pour l'esprit de dévotion a été les cérémonies de l'Eglise, lesquelles dès mon enfance attiraient puissamment mon esprit. Je trouvais cela si beau & si saint que je ne voyais rien de semblable. Etant devenue plus grande & capable de concevoir leur signification, mon amour s'augmentait ensuite de l'admiration qu'avait eue mon esprit, voyant la sainteté & la majesté de l'Eglise. Cela augmentait aussi ma foi & me liait à Notre-Seigneur d'une façon tout extraordinaire. Je m'épanchais en actions de grâces de ce qu'il lui avait plu me faire naître de parents chrétiens & de ce qu'il m'avait appelée à la vocation de fille de l'Eglise. Plus j'avancais en connaissance, plus j'avais de touches & d'amour pour ces saintes cérémonies de l'Eglise. Lorsque je voyais aux processions la croix & la bannière que les chrétiens suivaient, mon esprit & mon cœur tressaillaient de joie. J'avais vu un capitaine qui logeait en nos quartiers, que ses soldats suivaient avec leur drapeau. Voyant donc le crucifix attaché à la croix & la bannière avec ses figures, je disais en moi-même : " Ah ! c'est Celui-là qui est mon capitaine. Voilà aussi sa bannière. Je la veux suivre comme les soldats suivent la leur. " Et ainsi, je suivais la procession avec un grand sentiment de ferveur. J'avais mes yeux fichés sur le crucifix & allais disant en mon cœur : " Ah ! C'est là mon capitaine. Je le veux suivre ! "

J'avais une si vive foi pour tout ce que l'Eglise fait, qu'il semblait que c'était ma vie & mon aliment. Une fois, je pensai être étouffée dans une procession générale d'un jubilé. En ce temps-là, je me trouvais des premières pour entrer dans les

églises, à cette fin d'y voir les cérémonies & l'office solennel qui se faisaient en telle rencontre. Toute mon occupation était dans l'intérieur, touchant ce que je voyais & entendais. En une occasion d'une procession du très saint Sacrement, mon cœur & mon esprit étaient si ravis en Dieu au sujet de ce sacrement d'amour, que je ne voyais pas à me conduire. J'avais la vue couverte, en sorte que je marchais au hasard & comme une personne qui a trop bu. Je ne sais si on s'en apercevait & ce qu'on en pouvait penser.

En cet état où, par la réflexion que je faisais quelquefois sur moi-même, je sentais que Dieu se rendait si absolument le maître de mon cœur, je pensais être dans la voie de la vraie dévotion, parce que je ne savais pas qu'il y en eût d'autre que de prier Dieu, le servir en fréquentant les sacrements & ne commettre pas de péchés à son escient. Ainsi, lorsque je me confessais, je me trouvais bien juste, & mon esprit avait la satisfaction d'une confession à l'autre. Mais l'Esprit de Dieu me pressait que je me confessasse de toutes mes enfances. Comme j'ai dit ci-devant, il voulait de moi une pureté que je ne connaissais pas, non plus que la fin pour laquelle il la voulait.

IV. COMMENT DIEU ME RENDIT MA LIBERTÉ POUR SON
SAINT SERVICE

J'AVAIS pour lors dix-neuf ans, auquel temps Notre-Seigneur fit une séparation, appelant à soi la personne avec laquelle, par sa permission, j'avais été liée.

Me voyant libre, je sentis en moi une très grande aversion du mariage. Cela provenait de ce que le fonds que Dieu me donnait & de ce que l'Esprit de grâce par lequel il me conduisait était incompatible avec d'autres liens que ceux de son saint amour. Et quoique j'aimasse beaucoup la personne avec laquelle j'étais & que la perte que j'en fis me fût sensible à l'abord, toutefois, me voyant dégagée, mon âme se liquéfiait

en actions de grâces de ce que je n'avais plus que Dieu à qui mon cœur & mes affections se pussent dilater.

Diverses affaires qui suivirent cette séparation m'apportèrent de nouvelles croix, & naturellement plus grandes qu'une personne de mon sexe, de mon âge & de ma capacité les eût pu porter*. Mais les excès de la Bonté divine mirent une force & un courage dans mon esprit & dans mon cœur, qui me fit porter le tout. Mon appui était fondé sur ces paroles saintes qui disent : *Je suis avec ceux qui sont dans la tribulation*. Je croyais fermement qu'il était avec moi, puisqu'il l'avait dit, de sorte que la perte des biens temporels, les procès ni la disette, ni mon fils qui n'avait que six mois **, que je voyais dénué de tout aussi bien que moi, ne m'inquiétaient point. Mon esprit était sans expérience humaine, mais l'Esprit qui m'occupait intérieurement, me remplissant de foi, d'espérance & de confiance, me faisait venir à bout de tout ce que j'entreprenais.

Ma belle-mère, voyant son fils unique mort, eut une si grande crainte que je ne la quittasse qu'elle en mourut un mois après : ce que je n'eusse pas fait, d'autant que j'étais résolue de lui tenir compagnie et de l'assister autant qu'il eût plu à la divine Bonté me le permettre, en élevant mon fils. Mais elle en ordonna autrement pour mon bien & celui de mon fils, parce que cela m'aurait engagée dans le trafic & mise en danger, dans la jeunesse où j'étais, de ne pas suivre la route par laquelle Notre-Seigneur nous voulait conduire, lui & moi.

DEUXIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. COMMENT PAR UNE OPÉRATION EXTRAORDINAIRE DIEU LAVA MON AME DANS LE SANG PRÉCIEUX DE JÉSUS-CHRIST, ET DU CHANGEMENT D'ÉTAT QUI S'ENSUIVIT

APRÈS tous les mouvements intérieurs que la bonté de Dieu m'avait donnés pour m'attirer à la vraie pureté intérieure, en laquelle je ne pouvais entrer de moi-même, n'ayant eu jusqu'alors aucun directeur, ni qui que ce fût pour me conduire, — je ne m'en étais pas seulement avisée, ne sachant pas qu'il fallait traiter des affaires de son âme à personne qu'à Dieu, mais qu'il suffisait de dire seulement ses péchés à son confesseur, — sa divine Majesté voulut enfin elle-même me faire ce coup de grâce : me tirer de mes ignorances & me mettre en la voie où elle me voulait & par où elle me voulait faire miséricorde : ce qui arriva la veille de l'Incarnation de Notre-Seigneur, l'an 1620, le 24^e de mars, en cette sorte.

Un matin que j'allais vaquer à mes affaires, que je recommandais instamment à Dieu avec mon aspiration ordinaire, *In Te Domine speravi, non confundar in æternum*, que j'avais gravée dans mon esprit avec une certitude de foi qu'il m'assisterait infailliblement, en cheminant, je fus arrêtée subitement, intérieurement & extérieurement, comme j'étais dans ces pensées, qui me furent ôtées de la mémoire par cet arrêt si subit. Lors, en un moment, les yeux de mon esprit furent ouverts & toutes les fautes, péchés & imperfections que j'avais commises depuis que j'étais au monde, me furent représentées en gros & en détail, avec une distinction & clarté plus certaine que toute certitude que l'industrie humaine pourrait exprimer. Au même moment, je me vis toute plongée en du sang, & mon esprit fut convaincu que ce sang était le Sang du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étais coupable par tous les péchés qui m'étaient représentés, & que ce Sang précieux avait été répandu pour mon salut.

Si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue, je crois que je fusse morte de frayeur, tant la vue du péché, pour petit qu'il puisse être, est horrible & épouvantable. Il n'y a langue humaine qui le puisse exprimer. Mais de voir un Dieu d'une infinie bonté & pureté, offensé par un vermisseau de terre, surpasse l'horreur même; & encore, un Dieu fait homme mourir pour expier le péché, & répandre tout son Sang précieux pour apaiser son Père & lui réconcilier par ce moyen les pécheurs ! Enfin, il ne se peut dire ce que l'âme conçoit en ce prodige. Mais de voir qu'outre cela, on est personnellement coupable, & que quand on eût été seule qui eût péché, le Fils de Dieu aurait fait ce qu'il a fait pour tous, c'est ce qui consume & comme anéantit l'âme. Ces vues & ces opérations sont si pénétrantes qu'en un moment elles disent tout & portent leur efficacité & leurs effets.

En ce même moment, mon cœur se sentit ravi à soi-même & changé en l'amour de Celui qui lui avait fait cette insigne miséricorde, lequel lui fit souffrir, dans l'expérience de ce même amour, une douleur & un regret de l'avoir offensé les plus extrêmes qu'on se peut imaginer. Non, il ne serait pas possible ! Ce trait de l'amour est si pénétrant & si inexorable pour ne point relâcher la douleur, que je me fusse jetée dans les flammes pour le satisfaire. Et ce qui est le plus incompréhensible, sa rigueur semble douce. Elle porte des charmes & des chaînes qui lient & attachent en sorte l'âme qu'il la mène où il veut, & elle s'estime heureuse de se laisser ainsi captiver.

Or, en tous ces excès, je ne perdais point la vue que j'étais plongée dans ce précieux Sang, de l'effusion duquel j'étais coupable, & c'était d'où dérivait mon extrême douleur avec le même trait d'amour qui avait ravi mon âme & qui m'insinuait que je m'allasse confesser. Toute cette opération se fit par une subite abstraction d'esprit & se passa entièrement dans l'intérieur, mais d'une vue & expérience si vive & si pénétrante que réellement je me voyais toute moi-même plongée dans du sang. J'étais si occupée en Dieu que je n'avisai point

le lieu où j'étais, car je ne me souviens point que j'eusse aucune vue des yeux ni que je fisse aucune action du corps, mais seulement qu'étant revenue à moi, je vis que j'étais debout, arrêtée vis-à-vis de la petite chapelle des Révérends Pères Feuillants, qui ne commençaient que de s'établir à Tours. Me reconnaissant donc, je me trouvai heureuse de rencontrer mon remède si près. J'y entrai & trouvai un Père, seul, debout au milieu de la chapelle, qui semblait n'y être que pour m'attendre. Je l'abordai, lui disant, étant pressée par l'Esprit qui me conduisait : " Mon Père, je me voudrais bien confesser, car j'ai commis tels péchés & telles fautes. " Je commençai par une abondance de l'esprit à lui dire tous les péchés qui m'avaient été montrés avec une abondance de larmes provenant de la douleur que j'avais dans le cœur. Il y avait une dame à genoux devant le saint Sacrement, laquelle put facilement entendre tout ce que je disais au Père assez haut; mais je ne me mis point en peine que d'apaiser Celui que j'avais offensé. Après que j'eus tout dit, je vis que ce bon Père avait été grandement surpris de ma façon de m'annoncer & de lui dire ainsi tous mes péchés, qu'il connut n'être pas naturelle, mais extraordinaire. Il me dit avec une grande douceur : " Allez-vous-en, & demain me venez trouver dans mon confessionnal. " Je ne fis pas seulement réflexion qu'il ne m'avait point donné l'absolution de mes péchés. Je me retirai & le vins trouver le lendemain de grand matin, où je lui répétai ce que je lui avais dit, puis il me donna l'absolution de mes péchés. Depuis, tant qu'il fut à Tours, je me confessai à lui. Je ne m'étais encore jamais confessée à des religieux. Il se nommait dom François de Saint-Bernard. Je ne lui dis pas néanmoins ce qui m'était arrivé ni ce qui occupait mon esprit, mais seulement mes péchés, ne croyant pas qu'il fallût parler d'autre chose à son confesseur; & plus d'un an de suite que je me confessai à lui, je me comportai de la sorte.

Ayant entendu dire à une bonne fille qu'il fallait demander congé à son confesseur de faire des pénitences & de ne les

point faire de soi-même, je lui en demandai la permission. En ce commencement, ce fut une ceinture de crin & la discipline, & il me régla l'ordre que je devais tenir en la confession & la communion, qui fut les fêtes & dimanches & les jeudis pour cette première année. Lorsque je le désirais plus souvent, il me le permettait.

J'ai marqué, comme il m'a été possible, ce qu'opéra l'impression susdite & son efficacité, laquelle m'est toujours nouvelle dans le ressouvenir de la grande grâce que je reçus alors : ce qui m'a toujours fait appeler ce jour le jour de ma *conversion* * & comme une grande porte qui m'a donné entrée dans les miséricordes de mon divin Libérateur, lequel pénétra le fond de mon âme & de mon esprit pour me changer en une nouvelle créature. Je m'en revins ainsi en notre logis, mais si puissamment changée que je ne me reconnaissais plus moi-même. Je voyais mon ignorance à découvert, qui m'avait fait croire que j'étais bien parfaite, mes actions innocentes, & enfin que j'étais bien, & confessais que mes justices n'étaient qu'iniquités.

II. DE MA RETRAITE D'UNE ANNÉE DANS LA SOLITUDE

APRÈS cette opération de Dieu dans mon âme, je fus plus d'un an que l'impression du Sang de Notre-Seigneur demeura attachée à mon esprit par une nouvelle impression de ses souffrances; & sans cesse mon âme recevait de nouvelles lumières, qui me faisaient voir & découvrir les plus menues poussières d'imperfection, desquelles j'étais inspirée de me confesser. Je sentais mon esprit & mon cœur dans une grande obéissance & soumission à Dieu & je suivais toutes les pentes qu'il me donnait. Or, ce n'est pas que j'eusse des scrupules, car je possédais une grande paix, mais ce qui m'était montré être péché & imperfection, cela était en une si grande clarté que mon esprit en était en ce moment convaincu, & j'en parlais à Notre-Seigneur en lui en présentant l'effusion de son Sang

précieux. Mes allées & venues, mon veiller, agir & dormir étaient tout dans cette occupation. Je n'avais pas besoin de méditer ce que j'avais à faire : l'Esprit qui me conduisait m'enseignait tout cela & me réduisait où il voulait.

J'avais encore quelques affaires temporelles à expédier, desquelles Notre-Seigneur me fit la grâce de sortir. Je n'avais qu'une servante avec moi, ayant congédié quelques autres domestiques, me voulant entièrement retirer de tout tracas, parce que l'attrait intérieur m'appelait à la solitude. En ce temps-là, ne me souciant d'aucun gain temporel, — quoique ceux à qui j'appartenais me provoquassent d'y penser, puisque Dieu m'avait donné du talent pour le négoce & qu'on me voulait bien faire des avances pour cela; mais mon cœur avait d'autres sentiments & mon esprit d'autres occupations qui lui faisaient préférer la solitude à tous les avantages qu'on me proposait, — je m'habillais ridiculement * pour faire croire à tous ceux de ma connaissance que ma fortune était faite dans le monde.

Je n'avais que vingt ans & mon fils n'avait pas encore un an. Mon père me rappela en son logis où ma solitude fut favorisée. Je me logeai au haut de la maison, où, en faisant quelque ouvrage paisible **, mon esprit portant toujours son occupation intérieure, mon cœur parlait sans cesse à Dieu. Et moi-même je m'étonnais de ce que mon cœur parlait ainsi, sans que je le fisse parler par mon action propre, mais poussé par une puissance qui m'était supérieure & qui l'agissait continuellement, lui faisant dire ce qu'il d'sait. Je voyais bien que cette puissance-là provenait de l'impression du Sang précieux & des souffrances de Notre-Seigneur, mais comme la chose m'était nouvelle, je l'admirais, & cette admiration engendrait une grande estime de la bonté & de la miséricorde de Dieu, qui, abaissant sa grandeur, voulait ainsi se communiquer à moi, qui me voyais la dernière de ses créatures, pour laquelle il avait si amoureuxment répandu son précieux Sang. Mais que mon cœur parlât ainsi privément à lui & si éloquemment,

ce m'était une chose incompréhensible. Néanmoins, bien loin que je m'y opposasse, je m'y laissais aller & suivais cette pente, qui produisait de plus en plus en moi une haine de moi-même, un oubli de mes intérêts & de ceux de mon fils & une aversion au monde & à ses façons de faire. J'étais comme la tourterelle cachée dans son nid & dans sa solitude; je ne gémissais que pour les pertes de temps que j'avais faites & non pas pour la perte de mes biens temporels, car j'expérimentais que la bonté & la miséricorde de Dieu étaient mon partage, & qu'enfin il aurait soin de moi. Cela me faisait courir à son service.

Surtout, je trouvais ma vie dans la fréquentation des sacrements, dans l'assiduité d'entendre des sermons, dans la pénitence & dans la solitude où la miséricorde divine me faisait expérimenter l'effet de ces paroles : *Je le mènerai dans la solitude & là je parlerai à son cœur*. Ah ! il faut avouer que l'Esprit de Dieu est un grand maître ! Sans que j'eusse jamais été instruite dans l'oraison & dans la mortification, — & je n'en savais pas seulement le nom, — il m'enseignait le tout en substance, me faisant expérimenter l'une & pratiquer l'autre. Ma vue était mortifiée, mes oreilles bouchées aux discours du monde. Je me taisais, ne pouvant parler que de Dieu & de la vertu, sinon dans les affaires d'obligation que je ne regardais d'ailleurs qu'en passant, & penser à cet Esprit qui absorbait mon âme dans l'impression susdite & dans la vue du péché & de l'imperfection. Ce que disait mon cœur était des actions de grâces, des bénédictions à Dieu, des détestations de tout ce qui n'était pas lui, des componctions amoureuses, des promesses de fidélité à suivre ce que sa divine Bonté voulait de moi, une pente à me cacher dans les plaies sacrées de Jésus, qui était celui qui par l'impression de son Sang me mettait un aiguillon dans le cœur qui me consommait dans une amoureuse reconnaissance. Sans méditer, mon esprit concevait les quatre fins dernières, & je voyais dans l'effusion du Sang du Fils de Dieu les remèdes pour m'y faire arriver heureusement,

& lors, toute mon âme tendait ardemment à en recevoir l'application *, outre l'impression générale & continuelle qu'elle portait de ce souverain remède qui était sa vie & son aliment.

III. COMMENT NOTRE-SEIGNEUR ME FIT RENTRER DANS LES EXERCICES DE LA VIE ACTIVE ET COMMENT IL M'Y CONFÉRA UN DON D'ORAISON QUI ME LIAIT A TOUS SES MYSTÈRES. — DE MON VŒU DE PERPÉTUELLE CHASTETÉ

ENVIRON un an après ma retraite dans la solitude, Dieu m'en tira pour me mettre avec une mienne sœur qui, selon sa condition, était toute dans le tracas : & son mari & elle me désiraient pour leur aider à le porter *. A l'abord, cela me sembla si onéreux que je n'osai y penser. Enfin, je m'y accordai pourvu qu'on me laissât libre dans mes dévotions, car je faisais ce sacrifice de mon plein gré & pour rendre une charitable assistance à ma sœur.

Notre-Seigneur, en cette occasion, me conduisit là, lequel me conféra un nouveau don d'oraison, qui était une liaison à Notre-Seigneur Jésus-Christ touchant ses sacrés mystères, depuis sa naissance jusques à sa mort. J'expérimentais principalement en ce don d'oraison que ce divin Sauveur était *la Voie, la Vérité & la Vie* : la *Voie*, laquelle mon âme avait une tendance continuelle de suivre; la *Vérité*, qu'elle croyait d'une si grande certitude qu'elle disait : " Je n'ai pas la foi, ô mon grand Dieu, puisque vous me montrez vos biens & la vérité de ce que vous êtes & de ce que vous m'êtes à découvert, en une manière qui me dit tout d'une façon ineffable & qui me fait tout voir. Vous êtes enfin ma *Vie* qui me remplissez. Oui, *j'ai ouvert ma bouche & vous l'avez remplie de votre vie & de votre divin Esprit* : " ce que j'expérimentais en l'âme au sujet de ce béni Sauveur qui m'était une vie & nourrissement divin & qui me faisait encore expérimenter ce qu'il dit : *Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera*

sauvé ; il entrera & sortira & trouvera pâture. J'entrais en lui & par lui : dans lui, dis-je, qui me découvrait ses divins mystères, desquels je vivais, & mon âme en était repue. Et remplie de cet aliment, je sortais dans les emplois où il m'avait mise, sans néanmoins sortir de lui, & je rentrais en lui par un redoublement d'amour qui faisait tendre mon âme à ne point cesser de prendre sa pâture dans les biens de ce divin Pasteur, qui produisait en moi une génération continuelle de sa vie & de son esprit.

En ce temps-là, je vis quelques livres qui enseignaient à faire l'oraison mentale, commençant aux préparations, préludes, divisions des points & matières & indiquant la façon de méditer,... etc. Je comprenais bien tout cela & me résolvais de me mettre enfin de le faire, parce que ces mêmes livres disaient que de faire autrement l'on se mettait en danger éminent d'être trompée du diable. Je me mis donc en devoir de le pratiquer, & me tenais plusieurs heures à méditer & rouler dans mon esprit les mystères de l'Humanité sainte de Notre-Seigneur, lequel, dans son attrait ordinaire, je voyais tout d'un regard, par manière d'envisagement intérieur. Je résistais à ce trait par l'action de mon imagination & par le raisonnement de l'entendement qui roulaient sur les circonstances des mystères, en pesant les raisons, & ce qu'il en fallait tirer pour la pratique de la vertu. Je me faisais pour bien faire, ce me semblait, tant de violence qu'il m'en prit un bandement de tête qui me la blessait notablement & dont je souffrais bien de la douleur. Le désir que j'avais de suivre ce livre de point en point me faisait recommencer tous les jours mes violences, & mon mal renforçait : ce qui me jeta en une inaction que je prenais avec mon mal de tête par manière de souffrance. J'avais cependant un très grand repos d'esprit, une paix intérieure accompagnée de la présence de Dieu & ma volonté doucement adhérente à lui.

Dans ce même temps encore, j'eus le livre de l'*Introduction à la Vie dévote* * qui me donna de l'éclaircissement sur

diverses choses de la vie intérieure, & entre autres, de la manière comme il fallait se comporter pour faire le vœu de chasteté que Notre-Seigneur me pressait intérieurement de lui vouer. Je m'adressai enfin à mon confesseur, le Père dom François, mais je ne lui parlai point de mon oraison, parce que je ne savais pas qu'il en fallût parler. Ce bon Père était un homme grandement retiré & qui ne se mêlait que de ce qu'on lui parlait précisément. Il m'écouta sur ce vœu & m'éprouva trois mois en diverses manières; ensuite de quoi, il me fit faire le vœu de perpétuelle chasteté, me nommant les mots qu'il fallait dire & les intentions que je devais avoir. Notre-Seigneur me fit de grandes grâces par ce sacrifice, me fortifiant puissamment contre les poursuites qu'on me faisait de me remettre dans l'engagement duquel sa divine Bonté m'avait délivrée. J'avais pour lors vingt & un ans.

En ce temps-là, le Révérend Père dom Raymond de Saint-Bernard fut envoyé à Tours, à la place de dom François qui me mit sous sa conduite & m'enchargea de le prendre pour mon directeur. Mais ce fut Dieu qui me fit la miséricorde de m'adresser ce sien serviteur, qui était homme grandement spirituel & expérimenté en la conduite des âmes. Il m'interrogea sur ma façon de vie, & généralement il me voulut connaître à fond. Il me défendit de plus méditer, mais de m'abandonner entièrement à la conduite de l'Esprit de Dieu qui jusqu'alors avait dirigé mon âme, & que j'eusse à lui rendre compte de tout ce qui se passait en moi : ce que je fis exactement tout le temps que je fus sous sa direction.

TROISIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. D'UN ÉTAT NOUVEAU ET INCONNU OU NOTRE-SEIGNEUR M'ATTIRAIT CONTINUELLEMENT ET COMMENT IL SE MANIFESTA A MON ÂME SOUS LE NOM D'AMOUR

MON nouveau directeur régla tous mes exercices extérieurs, mais il ne me prescrivit rien pour l'intérieur, sauf, comme j'ai dit, qu'il me fit revenir à ma première façon d'oraison.

Je faisais oraison partout & j'expérimentais ce que dit l'Épouse au Cantique des cantiques : *Mon Bien-Aimé est un onguent répandu*. Je me sentais toute remplie & environnée de cette douceur céleste. Et cependant, quoique je me sentisse si abondamment en Dieu, mon cœur désirait s'unir à lui d'une façon tout autre & que je ne m'expliquais pas. Il était languissant & il soupirait sans cesse avec ces paroles : " Hé ! mon Bien-Aimé, quand est-ce que se fera cette union ? " Je sentais un agent plus fort que moi qui me pressait de faire toutes ces plaintes amoureuses, & il me semblait que j'avais des bras intérieurs que je tenais toujours tendus pour embrasser celui après lequel je soupirais. Mais lui, il se plaisait dans mes croix, n'assouvissant pas mon désir. Il semblait pourtant qu'il était jaloux de mon cœur, parce que s'il arrivait quelque occasion, comme je n'en manquais point, qui l'eût pu faire pencher vers les créatures, je me le sentais prendre & tirer très sensiblement hors de ces vains objets pour ne regarder que mon divin Sauveur, qui, par la vue de sa beauté, me captivait & me faisait sentir de nouvelles croix, ne me faisant point jouir de lui comme je le désirais.

Vers ce même temps, étant une fois en oraison où je parlais à Notre-Seigneur avec de profonds sentiments d'humilité & de respect, l'appelant mon Dieu & mon grand Dieu, il me dit par paroles intérieures avec une grande douceur : " Tu m'appelles ton grand Dieu, ton Maître, ton Seigneur, & tu dis bien,

car je le suis. Mais aussi je suis Charité : l'Amour est mon nom, & c'est ainsi que je veux que désormais tu m'appelles. Les hommes me donnent bien des noms, mais il n'y en a point qui me plaise davantage & qui exprime mieux ce que je suis à leur égard. ”

Du depuis, cet aimable nom d'Amour m'est toujours demeuré très fortement imprimé dans l'esprit & dans le cœur.

II. D'UNE ORAISON OU JE NE POUVAIS QUE PATIR LES IMPRESSIONS DE L'AMOUR. — COMMENT NOTRE-SEIGNEUR ME FAISAIT ASPIRER CONTINUELLEMENT A LA POSSESSION DE SON ESPRIT ET CHERCHER PARTOUT L'ÉTAT D'ABJECTION

AYANT enfin rencontré une conduite pour me diriger dans les voies de Dieu, je me sentis puissamment soulagée, & si Notre-Seigneur ne m'eût envoyé ce secours par son serviteur, je me fusse rendue inutile à tout bien.

Le mal violent que je m'étais fait à la tête me demeura plus de deux ans après que le Révérend Père dom Raymond m'eût fait cesser de méditer, mais ce mal ne m'empêchait point dans l'occupation dans laquelle la divine Majesté me tenait. Déjà, je ne pouvais plus penser ni arrêter mon esprit aux souffrances de Notre-Seigneur, ce qui me causait une grande affliction & me donnait bien de la crainte que tout ce qui se passait en mon âme ne fût qu'illusion & un amusement pour me perdre & me retirer tout à fait de la solidité de la vertu. De fois à autres, je me faisais de grandes violences, prenant un sujet pour m'y entretenir; mais en moins d'un *Ave Maria* j'avais tout oublié, & sans rien apercevoir, je me trouvais dans la familiarité ordinaire que j'avais avec Dieu, & en cela il me fallait contenter, mon confesseur le trouvant bon. Cela même était si fort que, dès que je me mettais à genoux devant mon crucifix, mon esprit était emporté en lui, & tout ce que je

pouvais faire était de lui dire : “ C’est l’amour qui vous a réduit en cet état. Si vous n’étiez pas Amour, vous n’eussiez pas souffert de la sorte ! ” Puis mon cœur ne pouvait plus que pâtir les impressions de cet Amour. Si quelquefois il prenait air, il ne pouvait dire que ces paroles : “ Ah ! non, si vous n’étiez Amour, vous n’auriez pas fait des choses si grandes pour mon amour ! ” En semblables occasions, je me suis trouvée dans un battement de cœur si étrange qu’il me réduisait à n’en pouvoir plus. S’il se fût fendu, j’eusse trouvé mon soulagement par ma mort pour aller jouir de celui que je ne voyais ni ne pouvais concevoir qu’Amour.

Hors de l’oraison, mon cœur était dans une *tendance* * continue à sa Bonté, pour qu’il m’accordât la possession de son esprit, car je ne concevais rien de bon, de beau ni de souhaitable que d’être en la possession de l’Esprit de Jésus-Christ. Je n’ai point de paroles pour dire ce que c’est que cet Esprit, mais l’âme dans sa *tendance* en disait & concevait choses très grandes & immenses. C’est pourquoi elle voulait suivre son Bien-Aimé d’une manière que ce même Esprit lui faisait concevoir. Elle disait avec l’Epouse : *Tirez-moi & nous courrons à l’odeur de vos onguents*. C’est que toutes les puissances de l’âme ne voulaient & ne souhaitaient rien que d’être dans Jésus, par l’Esprit de Jésus, & de le suivre dans sa vie & dans son esprit.

Quoique l’âme eût ces désirs si embrasés, elle était néanmoins dans un abaissement intérieur très grand, se reconnaissant très indigne de la possession où elle aspirait. Elle cherchait donc de faire abaisser la partie inférieure, de sorte qu’elle aurait voulu l’anéantir du tout. Cette partie animale se laissait conduire & réduire où l’esprit la voulait mener, lequel lui faisait du reste part de ses biens par une onction qui adoucissait tous ses travaux, de sorte qu’elle courait dans les abaissements, comme si c’eût été la possession de choses très précieuses.

En effet, étant dans la maison de mon frère, je fus d’abord plus de trois ou quatre ans de suite si fort plongée dans la vue

des abaissements du Fils de Dieu, que l'Esprit de grâce qui me conduisait me faisait cacher tous les talents naturels que Dieu avait mis en moi pour diverses affaires, pour me réduire à être cachée comme une pauvre créature qui ne savait rien & n'était capable de rien que d'être la servante des serviteurs & des servantes de la maison. De fait, j'en faisais les actes dans les choses les plus abaissantes et les plus humiliantes & la bonté de Dieu permettait qu'on me traitât de la sorte & qu'on agît sur moi impérativement & d'une façon étonnante. Durant tout cet espace de temps, je fis toujours la cuisine, y endurant de grandes incommodités, mais plus je souffrais, plus Notre-Seigneur me consolait. M'approchant du feu, je prenais plaisir à me brûler & en faisant cela mon cœur se consommait d'un autre feu. Je servais les serviteurs de mon frère, & jusques aux choses les plus viles, je n'eusse pas voulu les laisser faire aux servantes, mais je faisais leurs offices en cachette, en sorte que quand elles se présentaient pour s'en acquitter, elles trouvaient tout fait.

Comme ces gens-là étaient des personnes d'excès, ils avaient quelquefois des maladies furieuses qui leur faisaient perdre toute raison. Je les traitais & nettoyait comme des enfants. Il y avait en cela bien à souffrir, mais je me sentais intérieurement portée à le faire. J'étais bien aise qu'il se présentât de semblables occasions, mais ma sœur me défendit de m'y plus engager, à cause des contagions qui étaient grandes alors dans la ville, & aussi que mon frère en avait du dégoût, parce que c'était moi qui lui préparais son manger. Mais cela n'empêchait pas que je ne trouvasse sans cesse à faire d'autres actions de charité, dans lesquelles je m'employais pour l'amour de Notre-Seigneur. J'aimais tant mon frère & ma sœur de ce qu'ils me laissaient faire tous ces offices de servante, que je tenais pour un singulier bienfait qu'ils me souffraient en leur logis, pensant leur être à charge à cause de mes inutilités; & je me tenais devant Dieu comme très obligée de faire ce que je faisais, leur obéissant d'ailleurs en toutes choses très

ponctuellement. Quant à ces choses humbles & basses, j'en éprouvais un si grand contentement qu'une fois je dis à mon directeur que j'avais crainte d'y avoir de l'attache. Il se sourit m'écoutant, car il savait bien jusqu'où cela allait, & ma peur était qu'il ne me retirât de l'état d'abaissement où j'étais, car il le pouvait faire par certains moyens qui lui eussent été faciles.

Maintenant que je fais réflexion sur cet état, je l'estime infiniment précieux. Il n'y a que l'Esprit de Jésus-Christ qui le puisse communiquer. L'âme est cachée vraiment *dans les trous de cette pierre vive & dans les cavernes de cette divine mesure*, dans laquelle elle est comme entée pour ne vivre que de son divin esprit & ne subsister que dans sa vie. Toutes ces épreuves, humiliations & enfin tout ce qui s'est passé chez mon frère à mon égard, était une disposition pour me former pour le Canada. C'a été mon noviciat, duquel néanmoins je ne suis pas sortie parfaite, mais pourtant, par la miséricorde de Dieu, en état de porter les tracas & les travaux de cette Nouvelle-France.

QUATRIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. COMMENT NOTRE-SEIGNEUR ME FAVORISA D'UNE FAÇON TOUTE SPIRITUELLE DE SA PRÉSENCE CONTINUELLE ET DES VUES QU'IL ME DONNA DE LA PURETÉ REQUISE D'UNE ÂME QU'IL APPELLE A SON UNION. — QU'IL N'Y A POINT DE PROGRÈS DANS LES VOIES DE L'ESPRIT QUE PAR L'OBÉISSANCE ENTIÈRE AU DIRECTEUR

Dès que la divine Majesté, après ma *conversion*, m'eut communiqué le don d'oraison, il me donna en même temps la grâce de sa sainte présence : ce qui était ce qui me soutenait & établissait en un colloque continuel avec Notre-Seigneur. Je le voyais par un envisagement tout intérieur, & quoique mon esprit le regardât en tant que Dieu-Homme, mon imagination néanmoins n'y faisait aucune réflexion, mais tout se passait dans l'entendement & la volonté spirituellement, avec une grande pureté. J'avais quelquefois un sentiment intérieur que Notre-Seigneur Jésus-Christ était proche de moi, à mon côté, lequel m'accompagnait. Cette présence & compagnie m'étaient si suaves & une chose si divine que je ne pourrais dire la manière comme cela était. En cet état, tout ce qui se passait en l'âme était très spirituel & abstrait. Dieu lui faisait expérimenter qu'il la voulait tirer du soutien de ce qui est corporel pour la mettre dans un état plus détaché & dans une pureté par où elle n'avait pas encore passé & qu'elle ne connaissait pas, parce que jusque-là elle avait toujours été soutenue en quelque manière par les sens, qui étaient remplis de l'exubérance qui rejaillissait sur eux de l'Humanité sainte de Notre-Seigneur. Et en effet, elle avait eu jusque-là, en jouissant de sa présence, l'expérience de sa douceur, ce qui lui faisait dire : *Votre nom est comme un onguent répandu ; pour ce, les jeunes filles vous ont grandement aimé. Elles ont sauté & tressailli de joie, en savourant la douceur de vos mamelles.* Or, ces jeunes

filles signifiaient les puissances inférieures de l'âme & tout ce qui était de la partie sensitive, qui dans ces douces approches avaient été en des jubilations plus suaves que toute suavité & qui lui avaient fait verser des larmes immenses, lesquelles lui avaient été plus précieuses que tous les trésors imaginables, de sorte que si elle les eût possédés, elle les eût donnés pour les acheter; & après tout, elle eût confessé qu'elle les eût eues à vil prix.

Comme j'ai dit, l'âme se sentant appelée à choses plus épurées, ne savait où on la voulait mener. Elle avait une *tendance* à choses qu'elle ne connaissait pas encore, & quoiqu'elle ne les pût concevoir, elle s'abandonnait, ne voulant rien suivre que le chemin que Celui à qui elle tendait avec tant d'ardeur lui ferait tenir. Alors, on lui ouvrit l'esprit de nouveau pour la faire entrer dans un état comme de lumière.

Une fois, étant en oraison devant le très saint Sacrement, — c'était environ deux ans après ma *conversion*, — je me trouvais dans un grand recueillement intérieur, &, étant en moi-même toute hors de moi-même, il me fut montré que Dieu est comme une grande mer, & que, tout ainsi que la mer élémentaire ne peut souffrir rien d'impur, ainsi ce Dieu de pureté infinie ne veut & ne peut souffrir rien d'impur, mais qu'il rejette hors de soi toutes les âmes mortes, lâches & impures. Dieu m'instruisait par là qu'il voulait de moi une grande pureté de cœur : ce qui me donna une si grande délicatesse intérieure que le moindre atome d'imperfection me semblait impureté & mettre un entre-deux entre ce Dieu de pureté & mon âme. Je ne voulais autre chose qu'être abîmée dans cette grande mer de pureté, de crainte d'amasser des souillures qui me rendissent indigne d'être toute à ce Dieu qui voulait de moi une telle pureté. Cela était si fort imprimé dans mon âme que je ne faisais que dire : " O Pureté ! ô Pureté ! cachez-moi en vous, ô grande mer de pureté ! "

Quoique je fisse la cuisine, que le tracas du ménage fût grand, que j'entendisse le bruit de plus de vingt serviteurs

grossiers & mal instruits, & même, plus tard, que j'eusse le soin de tout le négoce de mon frère, tout cela ne me pouvait distraire, & il me semblait que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moi. J'y étais toute submergée & je perdais de vue toute autre chose. Quand j'eusse employé tout le jour à parler d'affaires nécessaires, cela ne m'eût point tirée de cette grande vue de Dieu. Mais si j'y eusse été un peu trop libre, me laissant aller à quelques paroles inutiles ou à quelque divagation d'esprit, pour peu que c'eût été, je sentais cette liaison intérieure s'affaiblir en moi, & comme voulant s'écouler avec un très grand reproche intérieur. Cela me faisait connaître combien cette divine Majesté veut une grande rectitude & une grande pureté en l'âme qui est si proche de lui, ne permettant pas qu'elle se relâche à d'autres objets qui la pourraient distraire, lui fournissant même au dedans de lui tous les plaisirs imaginables pour la contenter & qu'elle ne s'épanche point pour en chercher d'autres hors de lui.

Une autre fois, Notre-Seigneur, qui me faisait tous les jours de nouvelles grâces, me donna dans l'oraison une nouvelle lumière de la pureté qu'il faut avoir pour s'unir vraiment à lui. Je voyais d'une façon admirable une âme & tout ensemble la Majesté de Dieu. Cette âme avait une pureté céleste, n'ayant aucun atome d'imperfection, & ainsi, sans entre-deux, elle se joignait à son Dieu qui l'attirait comme un aimant sacré pour l'abîmer en son sein, & il me fut enseigné que telle était la pureté de la très sainte Mère de Dieu. Cette façon de voir n'était point imaginaire & il n'y avait rien de ce qui peut tomber sous le sens; mais c'était une façon toute spirituelle & une lumière qui faisait connaître les choses plus parfaitement, sans comparaison, que ce que nous voyons des yeux du corps. Je me souviens d'avoir vu dans la *Théologie Mystique* de saint Denys une chose qui me peut aider à m'expliquer : *Voir Dieu en de très claires ténèbres*. Après cette vue, & même à l'instant, Dieu me fit voir si clair, que la plus petite chose me semblait impurité, & j'avais une continuelle vue que rien n'approchât de

mon cœur qui le pût empêcher de s'unir à son Bien. Je trouvais de la faute partout, & l'Amour est si jaloux que, sans pitié, il voulait que tout fût consommé & que ce cœur fût sans tache puisque c'est le lieu où il fait ses divines fonctions.

Toutes ces lumières opérèrent choses grandes en mon âme. Il faut avouer que quand j'eusse fait l'imaginable pour confesser & anéantir tout ce que j'avais d'impur en moi, je vis en une si grande disproportion de la pureté nécessaire à l'esprit humain pour entrer en union & communication avec la divine Majesté, que cela est épouvantable. O mon Dieu ! qu'il y a d'impuretés à purger pour arriver à ce terme auquel l'âme aiguillonnée de l'amour de son souverain & unique Bien a une *tendance* si ardente & si continuelle ! Cela n'est pas croyable, non plus que l'importance de la pureté de cœur en toutes les opérations intérieures & extérieures qui est requise ; car l'Esprit de Dieu est un censeur inexorable, &, après tout, l'état dont je parle n'est que le premier pas, & l'âme qui y est arrivée en peut déchoir en un moment. Je frémis quand j'y pense, & combien il importe d'être fidèle.

Il est vrai que la créature ne peut rien de soi ; mais lorsque Dieu l'appelle à ce genre de vie intérieure, la correspondance est absolument requise avec l'abandon de tout soi-même à la divine Providence, supposé encore la conduite d'un directeur, dont elle doit suivre les ordres à l'aveugle, pourvu que ce soit un homme de bien : ce qui est bien aisé à reconnaître, car Notre-Seigneur en pourvoit lui-même ces âmes-là qui se sont ainsi abandonnées de bon cœur à sa conduite. Ah ! mon Dieu, que je voudrais publier bien haut, si j'en étais capable, l'importance de ce point. Il conduit l'âme à la vraie simplicité qui fait les saints. J'ai voulu quelquefois inculquer ce point à des novices, avec qui j'avais à converser, & aussi à des personnes séculières qui me demandaient conseil, afin de les rendre simples & candides, ne voyant rien qui les pût disposer davantage à de grandes grâces & enfin les faire avancer dans les voies de Dieu *.

II. COMBIEN JE GAGNAI A LA PERTE DES CONSOLATIONS SENSIBLES. — COMMENT NOTRE-SEIGNEUR M'ÉLEVA A LUI PAR LA VOIE DES CRÉATURES ET ME PRÉPARA A ENTRER DANS L'ÉTAT AUQUEL IL M'APPELAIT PAR UN NOUVEL ESPRIT DE PÉNITENCE

DANS cet état d'oraison qui lui avait soustrait le soutien qu'elle recevait de l'Humanité sacrée de Notre-Seigneur, mon âme voyait clairement & par une expérience sensible qu'elle avait beaucoup gagné, & que cette soustraction, quoique à l'abord rude & étonnante, n'avait été que pour l'avancer dans les bonnes grâces de sa divine Majesté, par la pratique des vertus provenantes de l'Esprit de Jésus-Christ qui lui furent alors données, surtout par celle d'une humilité patiente dans l'exercice de la charité envers le prochain, dans lesquelles elle faisait un grand progrès. J'avais pour lors environ vingt-trois ans, & je m'estimais heureuse du grand bien qui m'arrivait, quand quelqu'un me donnait sujet de souffrir des humiliations; je sentais dans mon cœur un amour tout singulier pour ces personnes-là, leur rendant mes soumissions avec une affection sincère. Dès que j'y commettais quelque imperfection, j'en étais reprise intérieurement : ce qui m'arriva particulièrement dans une rencontre où ce reproche me fut fait, quoique avec amour. C'étaient ces paroles intérieures, mais fort distinctes : “ Si tu avais une belle perle ou pierre précieuse & que l'on vînt à la souiller dans un borbier, serais-tu contente ? ” Ces paroles m'abîmèrent de confusion devant Dieu, que mon âme ne concevait que pureté. L'effet qu'elles causèrent fut une si grande haine de moi-même, que je ne voyais rien digne de mépris ni de rebut comme moi; & plus mon âme s'approchait de Dieu & connaissait la disproportion de la créature au regard de cette infinie Pureté, plus cette haine de moi-même & l'humilité croissaient en moi & me faisaient faire des actions de plus en plus humiliantes à la nature.

Mon âme avait une *tendance* à Dieu sans cesse & purement spirituelle. Je le voulais de cette façon qui m'était toujours inconnue. Je le rencontrais dans toutes les créatures & dans les fins pour lesquelles il les avait créées, mais si spirituellement & par un rayon de contemplation si épuré de la matière, que ces créatures ne me causaient point de distraction. J'avais une connaissance infuse de la nature de chaque chose, &, sans penser que cela était extraordinaire, j'en parlais quelquefois, avec beaucoup de simplicité, ou encore, m'adressant à la divine Majesté avec ce passage dans l'esprit, je lui disais : *O Dieu, vous avez fait toutes choses, & par votre volonté, elles ont été créées.* Mon âme concevait infiniment plus que toutes ces paroles ne sonnent, &, dans sa conception, elle fondait en louanges & en actions de grâces; & quoiqu'elle s'estimât ce qu'elle était, basse & vile créature sous une si haute Majesté, néanmoins sa *tendance* était de la posséder toute par le titre nouveau qu'elle prétendait. Mais sur cela, on lui découvrait qu'il y avait des dispositions qui lui manquaient encore : les ornements requis pour une possession si haute & si sublime. Aussi, elle eût voulu passer par les flammes pour arriver où elle prétendait, & il n'y avait travaux qu'elle n'embrassât, ni jours ni nuits qu'elle n'employât pour tâcher d'acquérir cette dignité, quoiqu'elle vît bien qu'elle ne la dût attendre que de la pure bonté de Dieu & par un excès de sa magnificence. Elle faisait l'imaginable pour gagner son cœur, & Lui, il lui donnait un nouvel esprit de pénitence qui faisait qu'elle traitait son corps comme un esclave.

Si auparavant j'avais commencé à me mortifier, tout cela ne me semblait plus rien. Coucher sur les ais m'était trop sensuel. Je mettais tout le long un cilice sur lequel je couchais. Les disciplines d'orties dont je me servais l'été étaient si sensibles après en avoir employé trois ou quatre poignées à chaque fois, qu'il me semblait être dans une chaudière bouillante, &, pour l'ordinaire, je m'en sentais trois jours durant, puis je recommençais. La douleur en était si grande que je ne sentais pas les

chardons, voulant m'en servir après. Je ne laissais pas de me servir d'une discipline de chaînes, mais ce n'était rien en comparaison de la douleur des orties. Je mangeais de l'absinthe avec la viande, & hors le repas, j'en tenais longtemps dans la bouche, & après en avoir bien goûté l'amertume, je la mangeais. Mais l'on me défendit d'en plus user, parce que cela me gâtait l'estomac. J'avais si fréquemment la haire & le cilice sur le dos que cela était tourné en habitude. Si je voyais quelqu'un s'amuser à des choses vaines & qu'ils me voulussent amuser avec eux, je me dérobaï doucement & allais au grenier me discipliner, car il m'était impossible de goûter aucun plaisir en quoi que ce fût du monde, quoique je tâchasse de satisfaire chacun & de ne point me rendre difficile ou incommode. Ceux que je fréquentais ordinairement n'eussent jamais jugé que je me fusse arrêtée à tous ces exercices de mortification; c'eût été assez pour leur faire croire que j'étais une folle : aussi me donnais-je de garde qu'on s'en aperçût. La longueur du temps à coucher sur le bois avec le cilice me macéra si fort la chair, du côté où je me couchais, que j'en devins insensible, en sorte qu'en me touchant, je ne me sentais pas. Cette mortification est la plus pénible que j'aie jamais faite, car la dureté du bois & la pesanteur du corps faisaient entrer le crin dans la peau, en sorte que je ne pouvais dormir qu'à demi, ressentant toujours la douleur des piqûres.

Je prenais plaisir de dénier au corps tout ce qu'il aimait. Avec ces pénitences, les autres actions domestiques & les travaux du tracas, je lui faisais panser des plaies puantes & l'assujettissais de s'en approcher si près qu'il en reçût le sentiment. Je le faisais aller là où il y a des charognes très infectes pour en prendre à loisir le sentiment. Non contente de cela, je priais quelque personne confidante de le battre rudement. Je ne lui donnais aucun repos, mais de continuelles inventions pour le faire souffrir. Il ne m'était pas possible de me faire du bien en quoi que ce fût. On me disait quelquefois des paroles dures à cause que je cherchais Dieu. J'écoutais tranquillement tout

ce qu'on me disait, &, en mon cœur, j'offrais tout cela à l'Amour pour lequel je le souffrais, étant bien aise d'avoir cela à lui donner. Après avoir passé le jour en toutes ces peines, j'allais la nuit dans une caverne où il y avait des bêtes venimeuses, parce qu'on ne fréquentait point en ce lieu-là, mon frère l'ayant acheté pour le faire abattre & s'en servir à son besoin. Je passais là un long temps à prier Dieu & à faire de longues & fortes disciplines, après lesquelles je m'allais coucher sur mon ais ou sur une balle de marchandises. Je ne permettais à mon corps que le peu de sommeil qu'il en fallait pour ne pas le laisser mourir, parce que je voulais qu'il souffre. Du reste, je ne pouvais prendre que fort peu de repos à cause des diverses affaires du logis, mais cela ne me donnait aucune incommodité & je n'en fus jamais malade, mais je sentais une nouvelle vigueur s'augmenter en moi pour faire toujours davantage, & l'Esprit me poussait sans cesse à embrasser de nouvelles mortifications. J'eusse estimé le jour perdu pour moi, lequel se fût passé sans souffrir.

Tous ces exercices m'étaient si fortement inspirés que mon confesseur me les permettait. J'étais insatiable, & je ne trouvais point assez d'instruments de mortification pour satisfaire à mon désir. L'occupation intérieure augmentait à mesure que je me mortifiais, & je disais au Verbe Incarné : " Mon doux Amour, puisque je ne puis retenir mes pensées pour considérer les travaux de votre sainte Passion & que vous attirez aussitôt mon esprit à votre Personne divine, que je puisse au moins endurer quelque peu, afin de vous imiter & de vous suivre, ô mon Bien-Aimé ! "

Je n'avais point d'heures pour mes pénitences; tous les temps m'étaient propres, & il me fallait suivre l'inspiration de Notre-Seigneur en quelque temps qu'il me l'envoyât. Lorsque je prenais ma réfection corporelle, il me venait fortement dans l'esprit d'aller demander quelque nouvelle pénitence à mon directeur ou de me retirer dans la solitude pour traiter plus librement avec Dieu. J'obéissais, autrement je n'eusse pu

vivre; &, quoique l'inspiration se fit avec une grande paix, elle avait tant de force & de persuasion qu'il me fallait aller où elle me portait, & je ne manquais pas d'y trouver la croix, d'où je recevais de nouvelles grâces & une augmentation de cette paix intérieure dont je jouissais toujours. Ce qui me faisait ainsi tout quitter pour obéir à l'inspiration de Dieu, c'est que jamais cela n'a apporté aucun trouble à ceux avec qui j'étais. Je les quittais doucement, & pendant qu'ils s'entretenaient de diverses choses, je donnais à Dieu le temps qu'il voulait, puis je retournais les entretenir.

Ce n'est pas tout. Mon directeur connaissant mon grand désir de la mortification ne laissait pas de m'exercer, me faisant toutes sortes de confusions, m'obligeant de lui rendre compte de toutes mes pensées & même de celles que j'avais contre lui. Mon esprit se forma si bien à cette conduite qu'il m'était impossible de lui rien celer quoi qu'il dût m'en arriver, aimant mieux mourir à moi-même que d'avoir un esprit couvert en quoi que ce fût, connaissant intérieurement que l'Esprit de Dieu est simple & sans dissimulation. J'avais pourtant quelquefois de la répugnance de m'aller accuser, prévoyant tout ce qu'il me ferait. Je disais en moi-même qu'il n'y avait point de péché de ne le pas faire, & que de le faire c'était une simplicité. Tout aussitôt je devenais si confuse & si honteuse que je pensais être la plus hypocrite du monde, d'avoir ainsi douté si j'irais dire mes fautes. Je l'allais donc trouver, même hors de la confession, afin d'avoir plus de honte, &, à genoux devant lui, je lui disais tout sans déguisement. Il me semblait que j'avais l'esprit sous ses pieds, n'osant seulement lever les yeux pour le regarder. Dieu sait comme il me traitait, ne laissant aucune chose impunie ! Et après qu'il m'avait dit mes vérités & enjoint des mortifications, il m'envoyait sans autre discours.

Il n'y a rien dont je reconnaisse avoir tant profité que de ces sortes de mortifications, ni qui humilie davantage l'esprit, parce que cela donne une vraie simplicité d'enfant & sert à purifier l'âme, la rendant plus capable de s'unir à Dieu par

une candeur que je ne saurais dire. Enfin, c'est le vrai secret pour être bienvenue auprès de Notre-Seigneur, car après cela, on court à lui sans crainte & sans hésiter. S'il arrivait que j'eusse oublié de dire quelque faute, c'était la première pensée qui me venait lorsque je me voulais familiariser à ce Dieu d'amour, &, lui en demandant pardon, je lui disais : " Mon doux Amour, je m'en accuserai. " Et aussitôt je l'oubliais, mais je ne manquais pas de m'en accuser à la prochaine occasion, & ainsi j'avais toujours une douce paix en l'âme, car la vue de mes fautes ne me troublait point, & elle ne me rendait point scrupuleuse, mais je demeurais toujours pleine de confiance.

Une fois, cet Esprit qui s'était rendu le maître & le guide de mon âme, me fit voir que la pureté intérieure demandait que j'allasse de nouveau déclarer à mon directeur tous les péchés & imperfections de ma vie, les lui donnant par écrit & le priant de les attacher à la porte de l'église. Il me fallut obéir. Tous mes péchés me furent donc remis en la mémoire, non pour me troubler l'esprit, mais pour m'abaisser & avilir encore davantage. Je les écrivis tous depuis ma première connaissance jusqu'à cette heure-là, quelque honteux qu'ils fussent, en pensées, paroles, actions, n'en omettant aucune circonstance; puis, ayant mis mon nom au bas, je les portai à mon confesseur. Comme l'âme, en cet état, est blessée d'une plaie qui la fait incessamment soupirer après son divin Objet qui lui a découvert un échantillon de sa grande pureté, le moindre atome d'imperfection lui semble une montagne qui met une interposition à la jouissance de ce souverain Bien, & la contrition est très véhémence parce qu'elle provient du pur amour de Dieu. En cette occasion, mon directeur me renvoya assez sévèrement plusieurs fois, mais enfin il vit bien que mes larmes provenaient d'une autre source que de la nature. Il m'écouta & prit mon papier, que je le priai très instamment d'attacher à la porte de l'église, afin que tous ceux qui y entreraient vissent mes malices & comme j'avais été si misérable que d'offenser la divine Bonté. Il le prit, disant qu'il y aviserait, mais il le

brûla, comme je crois, car je ne le vis point attaché à la porte comme je l'en avais prié. Hélas ! j'eusse voulu qu'on eût fait des pénitences publiques comme dans la primitive Église afin que tout le monde m'eût connue & marché sur moi avec mépris.

Avoir toujours un Dieu présent & ne pas lui obéir, c'est impossible ! Voir qu'il est l'Amour même, cela est encore plus pressant. L'âme ne demande qu'à lui complaire & à faire amoureusement tout ce qu'il veut qu'elle fasse. A la moindre vue qu'elle a de son inspiration, elle dit : " Allons, mon Amour, allons à la croix, mon cœur s'y contente. " Alors, sans chagrin, il semble qu'elle doive voler, tant elle a grand désir de contenter Dieu. En cette disposition, elle est entre ses mains comme le fer entre les mains du forgeron, qui le met au feu, le bat sur l'enclume & lui fait faire autant de retours qu'il est nécessaire à son dessein. Le pauvre corps se laisse conduire & souffre tout sans mot dire, parce que la vigueur de l'Esprit de grâce l'a surmonté & réduit. Ainsi, je me sentais portée par un autre esprit que le mien. Et il me le fallait suivre en tout; autrement, j'eusse eu dans l'intérieur un reproche qui n'est pas croyable. Mais lorsque j'avais obéi à l'Esprit de la grâce, il se rendait profus en nouvelles faveurs en mon endroit. Il soit éternellement béni d'avoir eu tant d'amour pour ma chétivité !

III. DE LA RÉVÉLATION QUI ME FUT FAITE DE L'ÉTAT SUBLIME OU NOTRE-SEIGNEUR VOULAIT M'ÉLEVER ET DE LA NOUVELLE DISPOSITION OU ELLE ME FIT ENTRER

ENFIN Notre-Seigneur voulut bien me manifester l'état sublime auquel il me faisait prétendre. Un jour que je m'entretenais familièrement avec lui & que mon cœur était, dans un mouvement extraordinaire, tendant sans savoir à quoi & désirant cette qualité que je ne connaissais pas & à laquelle sa divine Bonté me faisait aspirer, il me dit distinctement ces paroles : *Je t'épouserai dans la foi, je t'épouserai pour jamais.*

La promesse de ce mariage si divin m'ayant donc été faite, je changeai tout à fait de disposition intérieure; car, au lieu qu'auparavant je sentais l'Esprit de Dieu avec tant de douceur s'insinuer en moi, ce n'était plus ainsi, mais aussitôt que je me disposais à faire l'oraison actuelle, il me fallait mettre en un lieu caché & m'asseoir ou appuyer, d'autant que je fusse tombée devant le monde. Je me sentais tirée puissamment & en un moment, sans avoir le loisir ni le pouvoir de faire aucun acte intérieur ni extérieur. Il me semblait être tout abîmée en Dieu qui m'ôtait tout pouvoir d'agir. C'est une souffrance d'amour qu'il faut pâtir tant qu'il lui plaît, d'autant qu'il n'est pas possible de s'en tirer. Il semble à l'âme qu'elle est pâmée sur ce qu'elle aime, par une défaillance d'amour, sans pouvoir dire mot. J'étais ainsi une heure ou deux, & cela se terminant avec une grande douceur d'esprit, j'étais tout étonnée que je me retrouvais en mon entretien ordinaire, me familiarisant à Notre-Seigneur, mais plus fortement & plus puissamment. C'était au sortir de cette grande occupation, & dans l'occupation même, que j'étais sans nul pouvoir. Pour le corps, cela me l'affaiblissait plus que toutes les austérités que je faisais, ce qui ne m'empêchait pas pourtant de faire les actions extérieures, mais plutôt j'y trouvais du soulagement. Je courais à la pratique des vertus, & toutes ces choses me servaient à m'unir davantage au sacré Verbe Incarné qui me pressait sans cesse.

Il m'était impossible de faire choix d'aucune chose pour m'entretenir avec Dieu, à cause de cette occupation intérieure qui me tirait si fortement. Elle m'ôtait le pouvoir de faire des prières vocales. Si je voulais dire le chapelet, elle m'emportait l'esprit & me ravissait la parole, & rarement le pouvais-je dire. Il en était de même du petit Office de la sainte Vierge, sinon que quelquefois le sens des psaumes m'était découvert avec une douceur que je ne puis dire, &, en ces rencontres, j'avais la liberté de les réciter. Pour la lecture, mon confesseur m'avait fait avoir les œuvres de sainte Thérèse, qui me

soulaient quelquefois; mais quelquefois aussi, il m'était impossible de lire à cause de ce grand recueillement intérieur. Personne de notre logis ne s'apercevait de mes occupations intérieures, & le bonheur pour moi était que je demeurais retirée partie du temps à faire les chambres des serviteurs, où je parlais à Notre-Seigneur tant que je voulais.

J'avais une si grande vivacité intérieure qu'en marchant elle me faisait faire des sauts, en sorte que si l'on m'eût aperçue, l'on m'eût prise pour une folle. Et de fait, je l'étais, ne faisant rien comme les autres. Je faisais comme l'Épouse des Cantiques qui pensait aux perfections de son Bien-Aimé. Je pensais à Jésus, non dans son humanité, Notre-Seigneur m'ayant, comme j'ai dit, ôté cette façon d'oraison, mais en sa divinité *. Quand j'avais bien chanté ses louanges, je prenais une plume & j'écrivais mes passions amoureuses pour évaporer la ferveur de l'esprit, car autrement ma nature n'eût pu tant pâtir. Néanmoins, comme l'état où Notre-Seigneur me tenait était de grandes miséricordes, il était aussi de grandes croix, & j'avais besoin d'une grande foi; d'autant que, quand il me retirait ses grâces & ce soutien si fort, j'étais comme un oiseau en l'air qui n'a rien à quoi se prendre, & je demeurais dans la pure souffrance, en attendant qu'il plût à cette divine Bonté de m'en retirer, ne tenant, ce me semblait, qu'à un petit fil de sa miséricorde.

IV. D'UNE MANIÈRE DE PRIVAUTÉ AVEC DIEU OU MON AME SE SENTAIT POUSSÉE SANS QU'ELLE Y PUT RÉSISTER. — COMMENT ELLE ASPIRAIT A LA QUALITÉ D'ÉPOUSE

DANS mes emplois & état d'abnégation, j'ai dit que j'avais fréquemment crainte que mon directeur qui l'était aussi de mon frère & de ma sœur ne s'avisât de m'en tirer. Je ne sais pas ce qu'il fit, mais je vis bien qu'ils projetaient de

m'employer dans le gros de leurs affaires comme eux-mêmes : ce qui arriva en effet, & m'obligea à la conversation avec plusieurs personnes du dehors & à de grands soins.

Tous ces nouveaux tracas ne me détournèrent point de la grande application que j'avais à Dieu & qui m'occupait toujours, mais plutôt je m'y sentais fortifiée, parce que tout était pour la charité & non pour mon profit particulier. Je me suis trouvée parmi le bruit des marchands & cependant mon esprit était abîmé dans cette divine Majesté. On eût jugé à me voir que j'écoutais avec attention tout ce qu'on disait, mais qui m'en eût demandé des nouvelles, j'y eusse été bien empêchée; & néanmoins dans les affaires qui m'étaient comises, Notre-Seigneur me faisait la grâce d'en venir à bout. Je passais presque les jours entiers dans une écurie qui servait de magasin, & quelquefois il était minuit que j'étais sur le port à faire charger ou décharger des marchandises. Ma compagnie ordinaire était des crocheteurs, des charretiers & même cinquante ou soixante chevaux dont il fallait que j'eusse le soin. J'avais encore sur les bras toutes les affaires de mon frère & de ma sœur lorsqu'ils étaient à la campagne, ce qui arrivait fort souvent. Lorsqu'ils étaient au logis, ils en prenaient soin eux-mêmes, & moi, je les servais, oubliant, aussitôt qu'ils étaient arrivés, tous les soins que j'avais eus en leur absence, comme si je n'y eusse jamais pensé auparavant. Quelquefois, je me voyais si surchargée d'affaires que je ne savais par où commencer. Je m'adressais à mon refuge ordinaire, lui disant : " Mon Amour, il n'y a pas moyen que je fasse toutes choses, mais faites-les pour moi, autrement tout demeurera. " Ainsi, me confiant en sa bonté, tout m'était facile.

Ce puissant secours me faisait embrasser courageusement & de gaieté de cœur toutes les actions que je connaissais lui être agréables. Quelquefois je me retirais pour tâcher de le caresser hors du bruit. Aussitôt l'on m'en retirait & je descendais joyeusement, lui disant : " Allons ! mon doux Amour, vous le voulez, c'est assez puis-que je vous tiens; cette action-là est

pour vous. ” Je sentais une légèreté non pareille, faisant tout pour le Bien-Aimé. Toutes mes austérités ne m'appesantissaient point le corps. J'étais fort joyeuse avec ceux avec qui il me fallait être, & l'on croyait que je me plaisais avec eux, mais c'était l'union que j'avais avec Dieu qui me rendait ainsi gaie & allègre, car je ne trouvais rien de plaisant dans le monde.

J'avais toujours le moyen des actions de charité, & même je pouvais m'y employer davantage, car Notre-Seigneur me donna une augmentation de grâces & des forces pour tout ce qu'il voulait de moi. Mes pénitences continuaient, & l'Esprit me poussait d'en faire encore davantage. J'avais surtout de grands sujets de pratiquer la patience, mais tout cela m'était délectable en la vue de Celui qui me donnait tant d'accès avec sa divine Majesté.

J'étais étonnée de ce que Notre-Seigneur me faisait tant de grâces & me prévenait si amoureusement, me donnant la hardiesse d'aspirer à la qualité d'épouse, de me vouloir consommer dans ses divins embrassements & de lui parler avec une grande privauté, lui disant : “ Ah ! mon Amour, quand est-ce que s'achèvera ce mariage ? ” Il ravissait mon esprit & charmaît mon cœur, auquel il voulait accorder sa requête. Mais il y avait toujours quelques ornements à préparer, & sur cela, mon âme languissait, quoiqu'elle fût unie de volonté à Celui qui la faisait souffrir & qui, après tant de soupirs, ne lui accordait pas encore sa demande.

Comme j'étais en ces langoureuses ardeurs, tout soudain me fut mis dans l'esprit ce premier verset du psaume *Nisi Dominus edificaverit domum*, & une grande lumière qui m'en donna l'intelligence, en me faisant voir le néant & l'impuissance de la créature pour s'élever d'elle-même à Dieu & s'avancer en ses bonnes grâces & enfin à toutes les prétentions de le posséder, si lui-même *n'édifiait l'édifice* & ne lui donnait les ornements convenables à un si haut dessein. Je vis ce néant de la créature si horrible & si certain que je ne pouvais comprendre son fond. Cela m'établissait dans une grande abnégation de

moi-même & me donnait une humilité généreuse qui, n'attendant rien de soi, attendait tout de Dieu, de sorte que mon âme se tenait comme assurée de le posséder dans l'étroite union à laquelle il lui donnait tant d'attrait. Elle était soumise à tous les ordres de sa divine Majesté, mais tous ses soupirs aspiraient, comme l'Épouse, *au baiser de la bouche*.

Il ne se peut dire combien cet amour est angoisseux, & cependant l'âme ne voudrait point en sortir, sinon pour posséder Celui qu'elle aime. Et, comme si déjà elle le possédait dans l'état où elle tend sans cesse, elle dit : “ *Mon Bien-Aimé est à moi, & moi, je suis toute à lui. C'est mon bien, c'est mon moi, c'est mon tout & ma vie.* ” Tous ses soupirs, ses attentions & sa vie sont sans cesse en cet état de *tendance* au Bien-Aimé. Dans les actions les plus humbles, c'est là où elle l'embrasse le plus étroitement. Je ne puis dire à quoi cet Amour réduit la créature pour la faire courir après lui. Il l'enchaîne de doubles chaînons. Il la captive sous ses amoureuses lois. Il lui ferait quitter jusques à sa peau pour courir après lui. Elle estime sa vie être un rien pour la possession du Bien-Aimé, pourvu qu'elle le possède en la manière de laquelle il lui donne l'attrait, car elle ne se peut contenter de moins : “ Non, dit-elle, mon chaste Amour, je ne vous veux point en partie, mais c'est tout entier que je vous veux. Si c'est ma vie qui vous empêche de venir, retranchez-la; car elle me nuit, si c'est elle qui me retarde de vous posséder. Vous êtes si bon & si puissant en amour, & vous vous plaisez en mon tourment ! Vous m'en pouvez délivrer par la mort. Hé ! pourquoi ne le faites-vous pas ? Vous pouvez encore par un de mes soupirs me faire expirer, & attirer mon esprit dans le vôtre. Hé ! pourquoi tardez-vous tant à venir à moi ou à m'attirer à vous ? Mais vous êtes partout, & je sais que vous êtes dedans moi. Hé ! pourquoi donc vous plaisez-vous à mon tourment ? Que vous plaît-il que je fasse ? Commandez, & vos paroles feront des œuvres en moi qui vous seront agréables & qui enfin vous rendront exorable. ”

Tout cela, je le répète, se passait en des chemins, dans un tracas d'affaires & dans la conversation, quoique nécessaire, d'un grand nombre de personnes, avec autant d'attention & d'application d'esprit que si c'eût été dans l'oratoire, parce que l'âme était emportée passivement par un trait qui, dans son fond, lui donnait une très grande paix. Mais d'ailleurs, l'amour divin la tenait en une angoisse qui se peut bien sentir, mais non pas dire.

CINQUIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. *DE MA VOCATION A LA RELIGION. — COMMENT DIEU ME FIT EXPÉRIMENTER LES TRÉSORS CACHÉS DANS LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES. — DE LA MANIÈRE DONT JE FIS LES VŒUX DE PAUVRETÉ ET D'OBÉISSANCE, ET DU DON DE PAIX QUI FUT ENSUITE ACCORDÉ A MON ÂME*

JE n'ai pas dit ci-devant que, dès que mes liens furent rompus & que j'eus commencé de goûter les biens de l'esprit & connu la vanité des choses du monde, je me sentis appelée à la religion. Mais j'avais encore en mon fils un autre lien qui ne me le permettait pas, & qui, au jugement de mon directeur, était pour ce temps voulu de Dieu; qu'il croyait néanmoins que la divine Majesté me ferait cette grâce à son heure. Ainsi je portais ce joug nécessaire par acquiescement aux ordres de Dieu, qui cependant tenait mon cœur en un cloître & mon corps dans le monde.

Mais, comme les excès de son amour pour ma bassesse ne semblaient ne se plaire qu'à me faire de nouvelles miséricordes, dans les ardents désirs que j'avais de posséder l'esprit de Jésus-Christ, il me fit voir & expérimenter les grands & infinis trésors qui sont cachés dans les conseils du saint Evangile, à la garde desquels il appelle les âmes choisies; surtout ceux qui sont cachés dans la pauvreté, la chasteté & l'obéissance, que je voyais être les vertus éminentes que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait choisies & pratiquées, étant en cette vie mortelle, pour nous servir d'exemple, s'étant fait notre divine Cause exemplaire, comme il devait être notre Cause méritoire.

Dans la pauvreté d'esprit mon âme concevait des choses si hautes & si divines, que tous les royaumes du monde & tout ce qui peut tomber sous le sens & dans la conception de l'esprit humain ne lui paraissait que boue & le néant, qui est le moins & le rien des choses. Elle en était si ravie & si charmée que si c'eût été une chose qui eût pu s'acheter par la vie & qu'elle en eût eu un million, voire sans nombre, elle eût tout donné pour

l'avoir; mais elle voyait que son prix n'était point de terre, mais une chose divine de laquelle le Père Éternel faisait présent conformément aux paroles de Notre-Seigneur : *Personne ne peut venir après moi si mon Père ne le tire*. Or, cet appel n'est autre en ce point que la communication de l'esprit de Jésus-Christ. Ah ! mon Dieu, il faut que toute parole & toute conception cessent, car il n'y en a point qui puissent dire ni penser ce qui était communiqué à mon âme de cette glorieuse & magnifique pauvreté d'esprit & des deux autres vertus qui la suivent, car ce sont des chaînons qui ne peuvent souffrir de désunion.

Or, bien que ces hautes vertus s'entendent des vœux effectifs de la religion, qui, en ce cas, sont absolument nécessaires, néanmoins, regardant la chose en soi, il y a des suites qui font voir que ce n'est que le premier pas, eu égard à l'esprit de ces saintes vertus, lequel esprit, comme j'ai dit, n'est autre que celui de Jésus-Christ. Car, comme ce divin Sauveur est le Chef de l'Église & que tous les fidèles sont sous son domaine, parce que le Père Éternel les lui a tous donnés, il y a dans ce domaine certaines âmes choisies, qui sont les âmes religieuses, & parmi celles-là, il y en a encore plusieurs singulièrement chéries, qui font la plus noble partie de son royaume spirituel, & auxquelles ce Chef divin influe avec abondance sa vie & son esprit, aux unes plus, aux autres moins, selon son choix & divin plaisir. Ah ! *Il fait miséricorde à ceux auxquels il veut & il lui plaît*, comme étant le maître absolu de ses dons. C'est donc à ces âmes qu'il communique cet esprit vivifiant dans la suite des dons, communications & impressions qu'il fait en elles, pour les faire enfin parvenir à cette véritable pauvreté d'esprit qui ne peut être qu'un ouvrage de sa toute-puissante main. S'il plaît à notre divin Bienfaiteur me faire la grâce de parfaire ce qui m'a été commandé, la suite fera voir ce qui se passe entre Dieu & l'âme pour la conduire à cette véritable pauvreté d'esprit substantielle et spirituelle.

Or, comme toutes ces lumières opéraient dans mon esprit, je ne voyais pas pouvoir parvenir à la possession des richesses

immenses enfermées dans ces sublimes vertus auxquelles mon âme tendait, comme à des ornements qui faisaient la couche royale de l'Époux, aux embrassements duquel elle aspirait par une *tendance* & attrait continuel. Elle voulait néanmoins faire ce qui était en elle pour gagner son cœur & ses amours. Donc, ayant déjà fait vœu de chasteté, je me sentis puissamment inspirée de faire encore celui d'obéissance & de pauvreté, en la façon que l'état présent auquel j'étais le permettait. Mon directeur m'ayant examinée foncièrement me le permit; mais tout le reste dépendait de Dieu, car sa créature est trop imbécile, pour avancer un pas de soi en une affaire de telle importance : ce qu'elle peut est son consentement, l'obéissance & l'abandon de soi, acquiesçant à tout ce que sa divine Majesté veut faire d'elle. Car, bien qu'il soit le maître absolu, néanmoins, ayant créé l'âme noble, il est si excessivement bon qu'il la traite noblement, ne lui ôtant point son libre arbitre; mais elle, vaincue, lui donne tout, parce que le voyant si gracieux en son endroit, elle ne veut rien, mais être entièrement dépouillée, & qu'il ait tout & qu'elle n'ait rien.

Dans ces dispositions, m'étant impossible de vivre à ma liberté & ayant désir d'être toujours assujettie, je fis vœu d'obéir à mon directeur & à celui qu'il me laisserait en sa place, en tout ce qui serait de la plus grande perfection, ayant cette intention en le faisant, que si j'entrais en religion, il serait annulé. La force de l'inspiration me porta à cela, & je ne m'en pus jamais dédire devant Dieu qui me poussait sans cesse à m'abaisser & à me soumettre & assujettir à toutes les créatures pour son amour. Et sa bonté m'a fait la grâce que jamais mon confesseur ne m'a rien commandé qui ne fût pour ma perfection. Mon vœu avait aussi rapport à mon frère & à ma sœur, auxquels j'obéissais comme s'ils m'eussent été supérieurs. Il y avait à souffrir ce que Dieu sait, mais sa bonté me traitait trop doucement.

Par ce vœu d'obéissance toutes choses me furent rendues plus faciles qu'auparavant. Tous les services que je rendais au

prochain y étaient enfermés, & de la sorte je ne faisais rien que par obéissance. Quelquefois mon confesseur était à plus de cent lieues de moi, & cela ne me faisait point de peine, parce qu'il m'instruisait par lettres de ce qui était de mon devoir.

Pour la pauvreté, je n'avais rien à mon usage que ce que ma sœur me donnait, mais elle était si bonne & si charitable qu'elle me donnait plus que je n'en voulais. Toutes les affaires de mon fils étaient à la Providence, qui me contraignait amoureusement de le traiter de la sorte. Et comme je trouvais des biens infinis dans la pauvreté d'esprit, je ne pouvais lui procurer auprès de mon divin Sauveur que ce trésor inappréciable, de sorte que je ne faisais rien ni pour moi ni pour lui, parce que je souhaitais que nous eussions même partage; & je persistais à la demander continuellement, comme une chose qui méritait d'être postulée jusqu'à la jouissance de sa possession, car je ne saurais exprimer la nudité & la pauvreté d'esprit où Dieu me mettait. Il me semblait que tout n'était rien, & de plus en plus je me sentais dégagée des choses du monde. Je me voyais au-dessus de tout cela, estimant ma condition de pauvre plus heureuse que celle des plus grands de la terre. En Dieu je possédais plus que tout ce qui a l'être. Qui m'eût demandé : " Que voulez-vous ? " J'eusse dit : " Je ne veux rien : Dieu est mon tout. "

Toutes ces lumières que Dieu m'avait communiquées sur les conseils de l'Évangile, & le sacrifice que je lui avais fait par mes vœux de pauvreté & d'obéissance furent suivis d'une autre grâce très grande.

Un jour, étant en oraison, où je caressais le divin Jésus, il me dit au cœur ces paroles : *Pax huic domui* *. Ce fut un nouveau charme pour me consommer d'amour, car cela fut plus pénétrant que le foudre. Je ne sais comme il faut dire pour me mieux expliquer, car il n'y a rien de semblable. Cette parole eut un tel effet que jamais depuis je n'ai perdu la paix intérieure un seul moment. Quelque croix ou affliction qui

m'arrive, rien ne peut empêcher le cœur de se conformer à son Dieu, & quoique j'aie quelquefois des peines extrêmes, je le vois toujours dans sa paix par une amoureuse conformité, ne voulant que ce que veut l'Amour, le suradorable Verbe Incarné, qui tient son empire en cette place. Il n'y a rien d'heureux en ce monde comme la possession de cette paix. C'est un nourrissage du paradis & une vie de Dieu, que je crois que Notre-Seigneur nous veut faire goûter dès cette vie comme un gage de celle dont nous jouirons dans l'éternité. O Dieu ! que c'est une grande faveur !

II. *QUE LA COMMUNION JOURNALIÈRE MODÉRAIT MES LANGOUREUSES ARDEURS ET ME DONNAIT DE NOUVELLES FORCES POUR LA PÉNITENCE*

ENSUITE des grâces & du sacrifice susdits, Notre-Seigneur semblait se plaire à me continuer la douceur de sa sainte familiarité, mais c'était dans l'amour souffrant une langueur continuelle. Quoique l'âme dans cet état fût en Dieu & qu'elle lui parlât, parce que son Esprit lui donnait une amoureuse activité qui l'agissait & la faisait parler un langage qui n'est point au pouvoir naturel de la créature, elle n'était pas néanmoins en la possession des biens qu'elle attendait dans la jouissance de l'Époux céleste, qui semblait se plaire à la faire ainsi mourir & remourir.

Le plus grand soulagement qu'elle trouvait dans sa souffrance était dans la communion journalière. J'eusse voulu communier sans cesse, & je ne pouvais assez estimer le bonheur des prêtres, qui touchaient le très saint Sacrement de l'autel & le recevaient tous les jours. Je m'étonnais qu'ils n'étaient pas ravis & brûlants d'amour. Mon confesseur, me voyant un si grand désir, me permettait de communier presque tous les jours nonobstant le grand tracas où j'étais, &, quelques affaires que j'eusse, je trouvais le moyen de le faire.

J'étais assurée que je possédais là ma vie. Non seulement la foi vive me le disait, mais Notre-Seigneur me faisait expérimenter que c'est lui, par une liaison & union d'amour dont il me faisait jouir d'une façon inexplicable. Il m'avait découvert les vérités de ce divin sacrement avec tant de clarté que je m'étonnais de ce qu'on disait qu'il fallait captiver son entendement pour le soumettre aux vérités que la foi nous enseigne touchant ce sacrement d'amour. Mon entendement connaissait tout sans se captiver & je disais : " Mon Dieu, je pense que je n'ai plus de foi : je connais au delà de tout ce qu'elle m'enseigne ! " Quand tout le monde ensemble m'aurait dit que celui qui est dans l'Hostie n'est pas le suradorable Verbe Incarné, je serais morte pour assurer que c'est lui.

Avec tant de lumière, comment est-ce que je n'eusse pas couru à l'Amour ? Après toutes les fatigues que je prenais pour le service du prochain, mon corps brisé de pénitences reprenait ses forces par la manducation de ce divin pain & un nouveau courage pour recommencer tout de nouveau : ce que naturellement je n'aurais pu faire. Mais, quoique j'eusse, avec une certitude de foi & de fruition, joui dans la sainte communion de mon Bien-Aimé, néanmoins, après la consommation des espèces, mon âme retournait en sa *tendance* de le posséder sans retour : ce qui me donnait de très grands désirs de mourir. Je gémissais, disant : " *Enseignez-moi, mon Bien-Aimé, où vous paisez & reposez au midi. Emmenez-moi dans vos jardins & en la solitude où rien ne m'empêche de jouir de vos embrassements.* " Quoiqu'il fût en moi, il semblait qu'il s'enfuyait de moi & qu'il habitait dans la lumière inaccessible où les Séraphins mêmes ne peuvent atteindre.

Je me voyais quelquefois comme abandonnée. Lorsque dans la rigueur de l'hiver, pendant l'obscurité de la nuit, je voulais châtier mon corps que je tenais tout découvert, à peine pouvais-je remuer le bras. Je disais à ce divin Amateur : " Mon Bien-Aimé, mettez-vous sur mon bras, à ce qu'il ait des forces pour châtier ce misérable corps. " Lors, il m'en donnait de si

puissantes que je me déchirais de coups. Puis, je mettais une haire pour que ses brins & ses piqûres fussent d'autant plus sensibles. Ensuite, je m'allais jeter quelques heures sur mon pauvre lit. Je voyais bien que je suivais ses intentions, & son Esprit ne me permettait pas de faire autrement, car si je n'eusse suivi sa direction, il m'en faisait une réprimande intérieure, ou je tombais en quelque imperfection pour châtiment de ma faute, ce qui me faisait porter une bonne humiliation & bien concevoir, à mes dépens, le néant de la créature par mes faiblesses.

III. DE DIVERSES TENTATIONS ET HUMILIATIONS DONT NOTRE-SEIGNEUR ME VOULUT ÉPROUVER

DANS ce temps-là, les tentations ne me manquèrent pas, tant de la part du diable que du monde & de mon amour-propre. O Dieu ! que je fus traversée ! Je ne puis dire les diverses pensées qui troublaient mon esprit, lequel se trouvait d'autant plus fatigué qu'il était dans un grand obscurcissement intérieur au regard de Dieu & de la perfection où je voulais aspirer. En un mot, tout me faisait peine, & de quelque côté que je me tournasse, mon esprit ne trouvait rien que d'affligeant.

Le diable me représentait une troupe de singeries. Pour ce qui était de mon corps il me mettait en l'esprit que j'étais bien folle de le faire tant souffrir ; qu'il y avait plusieurs personnes dans le christianisme qui gardaient les commandements de Dieu & qui seraient sauvées sans tant de peines ; & à quoi bon cet assujettissement à un directeur ! que c'était une chose par trop rude, & qu'il n'y avait point de mal à suivre sa propre volonté. Une fois, cette attaque fut si violente qu'inconsidérément je laissai aller cette parole, étant avec une bonne fille : " A quoi bon tout cela ! Je ne puis plus me captiver de la sorte ! " Mais j'en eus tant de confusion par après, que ce me fut une bonne pénitence. Puis, mon fils remplissait mon

imagination, qui élevait un grand trouble en moi : que j'engageais ma conscience; que Dieu me ferait rendre compte de ce que je vivais comme si lui ni moi n'aurions besoin de rien à l'avenir. Mon sens peinait puissamment en ce point, car je portais un grand amour pour mon fils, auquel j'avais cru souhaiter les vrais biens, en lui procurant aussi bien qu'à moi la pauvreté auprès de Dieu, dont effectivement j'avais déjà pris & pratiqué les actes. J'allais trouver mon directeur pour savoir si, au vrai, j'engageais ma conscience. Il m'assurait là-dessus, mais cela ne diminuait pas ma tentation. Puis, d'avoir été si simple de m'engager ainsi; que j'étais comme une servante ! Cela blessait mon imagination. Enfin, j'étais battue de toutes parts, & pour dernière épreuve, Dieu permettait que plusieurs personnes me parlassent conformément à la tentation. Or, c'était ce qui me faisait beaucoup souffrir.

Tout cela cependant ne me fit point quitter mes exercices, mais je n'y sentais nul goût, & il me fallait faire de grandes violences sur moi-même, principalement quand je me voulais discipliner & faire d'autres pénitences. Cette peine me causait bien de la confusion en la présence de Dieu & je m'accusais de lâcheté devant lui; mais, voulant me vaincre, je commençais, &, ayant une fois commencé, j'avais de la peine à finir. Je pensais devoir cette fidélité à Dieu; j'eusse cru être hypocrite, si j'eusse fait autrement & si j'eusse laissé aucun de mes exercices, quoique je souffrisse beaucoup par le délaissement intérieur où j'étais. Quant au prochain, je sentais vivement tout ce qu'on me disait, & il me fallait avoir la vue continuelle sur moi-même pour m'exercer en la douceur d'esprit, sans quoi ma nature eût fait bien des échappées. Mais Notre-Seigneur me gardait, & il ne me souvient point de m'être impatientée, quelque peine qu'on me fit, durant tout le temps qu'il me fit porter cette croix.

Dans ce même temps, je fus attaquée aussi de plusieurs pensées de bonne estime de moi-même, & sollicitée par cette tentation de m'approprier plusieurs choses, tant pour l'intérieur

que pour l'extérieur, comme si elles m'eussent appartenu. Mais, ouvrant un livre, je vis le premier & le second verset du psaume *Nisi Dominus edificaverit domum* *. Alors, je me trouvai si inutile, si vide de pouvoir faire aucun bien, &, au contraire, si propre à tout mal, qu'en effet je reconnus que je n'étais qu'un vrai rien. Non, je ne le puis assez exprimer, ce recueillement intérieur me fit voir si clairement mon néant que ce sentiment n'est jamais sorti de mon esprit, de sorte que je ne me suis pu attribuer rien depuis ce temps-là, mais à Dieu seul, auteur de tout bien. Car, bien qu'avant cette vue je lui renvoyasse tout, ce n'était pas néanmoins en cette façon, cette vérité de mon néant m'étant comme un flambeau que je voyais partout, & qui me faisait voir continuellement la profondeur de mon impuissance & l'attribution que je devais faire à Dieu de tout.

Ce qui me fit bien encore avilir à moi-même, c'est que dans le chemin par où j'allais tous les jours à la messe, il y avait dans une fange un chien crevé qui jetait une telle infection qu'il fallait faire un long détour pour n'en point être incommodé. Je me sentis inspirée de m'en approcher à chaque fois que je passais. Je m'arrêtais là à voir & à sentir cette infection. Je le vis quelque temps après tout en vers, & enfin je le vis devenir à rien. Cela demeura si fort imprimé dans mon esprit que jamais depuis je ne sache avoir eu aucune pensée d'orgueil qu'au même moment je ne dise, en m'humiliant devant Dieu : " Ah ! je ne suis qu'un chien mort. " Et cet acte-là est plus tôt fait que je ne me suis quasi aperçue de la pensée contraire. Cela me donna de plus une si grande haine contre moi-même, qui m'est toujours restée depuis, que je ne me regarde point sans me détester & me tenir pour ma plus grande ennemie. Et d'autant plus que je me sens unie à Dieu, c'est à cette heure-là que je souhaite être le plus anéantie en sa présence.

Durant toutes ces épreuves, je n'avais pas de soutien de l'intérieur, car je pâtissais une stupidité très grande aux puissances de l'âme, en sorte que j'étais sans force ni vigueur de

me tirer de là, & comme j'ai dit, mon sens peinait jusqu'à l'inquiétude active, car il semblait que mon imagination fût un avocat éloquent qui remuait tout son train. Entre autres choses, je m'imaginai que j'étais une hypocrite, & que jusque-là j'avais trompé mon directeur, lui contant des contes & des imaginations pour des vérités. Ma raison aussi pâtissait, mais elle n'était pas si troublée qu'elle ne vît bien que j'avais toujours cru chercher Dieu, & que, même dans le fort de mes tentations, je n'avais omis aucune de mes pénitences. Nonobstant tout cela, une crainte me saisissait & me disait que j'étais trompée. Je m'abandonnai à Dieu en cette affliction & ne laissai pas de suivre mon train ordinaire.

Il est vrai qu'alors que les puissances de l'âme sont attaquées & liées en sorte qu'elles sont à une inaction & réduites à ne pouvoir s'aider ni aider la partie inférieure qui est ainsi abandonnée à la souffrance de la tentation, sans aucune consolation, la peine est bien grande. Mais l'âme expérimente que d'elle-même elle n'aurait pas pu supporter la tentation, si cette parole de Dieu ne s'était vérifiée en elle : *Je suis avec ceux qui sont dans la tribulation*. Alors, ce n'est pas que cette expérience soit sensible, mais c'est qu'elle influe une vertu secrète qui aide à porter le fardeau de la tentation & qui fait qu'en dépit de tous ses efforts on se rend invincible. Je me souviens qu'en cette occasion, l'état d'abnégation où j'étais réduite par les mortifications du corps m'était pesant. Il me semblait que j'étais comme ces pauvres loqueteux qui vont tremblants de porte en porte. Tout cela fait bien voir que *nous ne pouvons rien de nous-mêmes comme de nous-mêmes, & que toute notre force ne vient que de Dieu, Père des miséricordes*.

J'ai donc, étant dans le monde, passé par diverses épreuves semblables desquelles Dieu par sa bonté me tirait amoureusement & tout d'un coup pour me remettre dans le calme. Tout cela se tournait en fumée, & je voyais clairement que ce n'était que tentation pour me faire quitter le

dessein de la perfection que Notre-Seigneur m'avait inspiré. J'expérimentais alors que c'est lui qui relève le pauvre de la fiente, pour le mettre aux délices de ses bonnes grâces & de son cœur.

IV. DE LA NOUVELLE FAMILIARITÉ OU NOTRE-SEIGNEUR
M'ÉLEVA AVEC LUI ENSUITE DE CETTE ÉPREUVE, ET
COMMENT IL S'EMPARA DE MON CŒUR ET L'ENCHASSA
DANS LE SIEN

J'AVAIS environ vingt-cinq ans lorsque je passai par l'épreuve susdite, & par d'autres encore de la part du prochain. Ensuite de quoi, Notre-Seigneur allait augmentant la grandeur de ses miséricordes en mon endroit. Il me faisait expérimenter que l'état affligeant qu'il avait permis que je portasse n'avait été que pour épurer mon âme, laquelle il allait disposant pour être le réceptacle de ses plus hautes faveurs, & que, comme il était un Dieu d'infinie pureté, il fallait passer par le feu pour être admise à l'honneur de ses embrassements.

Lors, mon âme, transportée par une puissance supérieure qui la mettait dans un état passif, parlait à Dieu dans une privauté très grande, sans que je pusse en façon du monde m'en empêcher. C'étaient des plaintes amoureuses, c'étaient des gémisséments indicibles. Chaque retour semblait devoir la consommer. Elle avait un attrait qui la faisait aimer le Bien-Aimé du Père Eternel, & lorsqu'elle croyait en aller jouir & se perdre dans son sein, une lumière sortie de la grandeur de sa Majesté le dérobaît, comme s'il eût dit à l'âme : *Détournez les yeux de moi, car ils me font envoler*. C'était cet entre-deux de la majesté lumineuse de Dieu qui faisait cela; mais ce n'était que pour piquer & presser davantage l'âme, qui, par ces retraites soudaines, resouffrait sa langueur. Si j'eusse crié bien haut, cela m'eût soulagée. Il semble que le cœur soit gros extraordinairement en ces rencontres, lequel porte un feu qui éclaterait violemment, s'il venait à faire rupture. Ce feu, ce sont des

affections ardentes qui ne se peuvent décrire. Je m'enfermais dans un lieu à l'écart; je me prosternais contre terre pour étouffer mes sanglots &, tout ensemble, pour gagner, par un abaissement intérieur sous sa Majesté, Celui après qui soupirait mon âme, l'amour ni la privauté ne diminuant en rien le respect, le tout compatissant ensemble.

Je ne trouvais de l'apaisement que dans les actions de charité. C'était ce qui me faisait vivre, en chérir & en chercher les occasions lorsque je ne les avais pas présentes. Je renforçais mes pénitences & mes mortifications. J'instruisais les domestiques, les examinant sur leurs fautes pour les en faire confesser. Je les réduisais où je voulais. Je ne leur parlais néanmoins que des choses conformes à leur état, car, hors à mon directeur, je ne parlais point de ce qui se passait en moi. Et ce m'était un bonheur, car si j'eusse parlé conformément à mes dispositions intérieures, il m'en fût arrivé de l'accident, mes sens n'en étant pas capables. C'était aussi en quoi les macérations du corps me servaient beaucoup, quoique ce ne fût pas la fin pour laquelle je les faisais, mais pour châtier mon corps, — parce que j'étais une grande pécheresse, je l'avais en haine mortelle, — & pour honorer les souffrances du suradorable Verbe Incarné, duquel je voulais gagner le cœur pour revanche de ce qu'il m'avait ravi le mien.

En effet, une fois, j'expérimentais qu'on avait ravi mon cœur & qu'on l'avait enchâssé dans un autre cœur. La chose se passa ainsi. Ce divin Jésus ne me laissait ni jour ni nuit en repos. J'avais regret du sommeil que je prenais, &, quoiqu'il fût fort court, de ce qu'il me fallait être si longtemps sans penser à ce divin Amant. Je m'éveillais fort souvent en oraison. Une nuit, je vis que Notre-Seigneur tenait deux cœurs en ses mains, qui étaient le sien & le mien. Il mit l'un dans l'autre, & les ajusta si artificiellement qu'il n'en paraissait plus qu'un, & pourtant je voyais l'union des deux. Je ne souffrais point de douleur, mais je vis plus tôt mon cœur enchâssé dans un autre cœur que je ne m'aperçus que c'était le mien & qu'on me

l'avait ôté. Faisant cette union, Notre-Seigneur me dit : " Tiens ! Voilà comme se fait l'union des cœurs. " Je ne sais si je dormais ou veillais ; mais entendant ces paroles, j'en expérimentai l'effet, &, revenant à moi-même, je me sentis dans un si grand embrasement d'amour que cette union dura plusieurs jours avec un entretien tout extraordinaire qui me faisait produire de grands actes des vertus intérieures & extérieures. Ce fut une touche au fond de mon cœur, si divine & si délicate dans sa suavité qu'humainement, sans un soutien puissant, j'eusse défailli à chaque moment, parce que cette volupté divine embaumait mon âme d'une douceur que mon corps n'eût pu supporter. Quoique la Bonté divine s'accommodât à l'état de conversation avec le prochain où elle m'avait mise, néanmoins, il y avait certaines occasions de faveurs extraordinaires, comme celle dont je parle ici, où j'avais des besoins tout particuliers de son secours, tant pour en supporter l'excès que pour empêcher que rien n'en parût au dehors.

V. COMBIEN JE GÉMISSAIS DANS LE MONDE, LE VOYANT SI CONTRAIRE A L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST. — DES HAUTES VUES QUI ME FURENT DONNÉES DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION, ET COMME ELLES M'APPLIQUÈRENT PLUS FORTEMENT AU VERBE INCARNÉ

QUOIQUE j'aie dit que Notre-Seigneur accommodait l'état intérieur où il me tenait avec l'état extérieur où il m'avait mise, néanmoins je souffrais puissamment dans le monde que je voyais tout contraire à l'esprit de Jésus-Christ, & mon esprit qui ne voyait rien de beau ni d'aimable que les saintes & divines maximes du Fils de Dieu, ne pouvait comprendre qu'elles fussent si peu suivies, même de ceux qu'on appelait bons chrétiens. Cela me faisait porter un martyre.

Souvent, me trouvant en compagnie, je voyais tout le monde se donner du bon temps & s'entretenir de choses frivoles : cela

me touchait vivement & je m'en plaignais à Notre-Seigneur en cette sorte : " Tout le monde vous oublie, mon Dieu, mais je m'en vais vous caresser pour eux. " J'avais une si grande compassion de ce qu'on ne se mettait pas en peine de penser en Celui qui nous est si présent & de ce qu'on laissait dans l'oubli cette divine Majesté, que je ne le puis dire. Car, laisser Dieu tout seul pour penser à rien, cela n'est-il pas sensible ? Si j'eusse pu prendre tous ces cœurs & toutes ces volontés, comme je le faisais d'affection, ils l'eussent bientôt aimé. Mais, hélas ! étant un rien comme je suis, ce que je pouvais faire était de les offrir à Dieu, afin qu'il les disposât à se donner à lui & à quitter le néant pour le tout.

Quoique je pensasse qu'on laissait ainsi Notre-Seigneur tout seul, je n'ignorais pas que sa divine Majesté ne fût contente éternellement en elle-même, n'ayant que faire de nos regards ni de nos affections pour le rendre plus heureux. Mais, j'avais une vue qu'il se plaisait à ce que l'homme, qui est après l'ange le plus noble ouvrage de ses mains, le reconnaisse, l'aime & pense à lui comme à son unique bienfaiteur, & partant, tous ces oublis & toutes ces méconnaissances m'étaient sensibles, & je voulais tâcher de satisfaire pour tous, & non seulement pour ceux de ma connaissance, mais aussi pour tous les infidèles & pour tous les hérétiques qui ne l'aiment point du tout. J'avais en moi par affection toutes ces créatures, tous leurs cœurs & tout l'amour qu'elles eussent pu avoir, & j'offrais tout cela à Notre-Seigneur, en le caressant d'une façon qui n'est connue que de Celui qui m'en donnait la liberté.

Parfois, je m'étonnais qu'il y eût encore des Turcs, des infidèles & tant de mauvais chrétiens. Je faisais des souhaits de pouvoir crier si haut que tout le monde me pût entendre & de lui dire qu'il aimât ce grand Dieu, ce Dieu d'amour. Je m'étonnais que tant d'hommes s'amusassent à une chose si basse que d'aimer ou d'idolâtrer des bagatelles, & de ne point penser ni rendre leurs hommages à ce grand Tout, à qui toutes les créatures insensibles & sans raison obéissent. Ce qui me

blessait le cœur, c'était de voir qu'il n'y avait que la créature raisonnable qui vint à l'oublier & à être sans amour pour Celui qui n'est qu'amour. Cela me mettait en jalousie & me faisait crier à ce Dieu tout-puissant : " O Dieu ! vous êtes le maître de tous, mais tous ne pensent pas à vous, lesquels, s'ils vous connaissaient, vous aimeraient beaucoup plus que moi à qui vous faites tant de miséricordes. Prenez-les donc, ô mon grand Dieu, puisqu'ils seraient si propres pour vous. Montrez-vous à eux, afin qu'ils vous aiment. Et pour ces cœurs qui sont si misérables que de ne vous pas vouloir aimer, prenez-les malgré leur résistance. Qu'ils vous rendent ce libre arbitre que vous leur avez donné, afin qu'ils n'en abusent plus, l'employant ainsi à vous offenser & à vous méconnaître, ô mon grand Dieu ! Mais, hélas ! vous voulez tout par amour ! Mon Dieu, mon Dieu, touchez-les donc par votre pur & saint amour * . "

Comme j'étais dans ces sentiments, Notre-Seigneur dont les amabilités sont infinies me découvrit d'une manière très spirituelle ce qu'il avait fait pour les hommes & jusques à quel point son amour l'avait réduit en considération de leur salut. De fois à autres, & lorsque je ne le recherchais pas, il me donnait de grandes lumières sur le mystère de l'Incarnation & sur l'union du Verbe avec l'Humanité sainte de Jésus-Christ. Une fois surtout, durant un carême **, toute autre occupation me fut ôtée de l'esprit, & il n'y demeura que la seule vue des grandeurs & des perfections de son Ame bienheureuse & des affections amoureuses de son Cœur. Tout cela se fit sans discours, par une simple vue & par un seul regard amoureux. Car, depuis que Notre-Seigneur m'arrêta le discours de l'entendement, il en a été ainsi : il s'est toujours fait voir à mon âme par un simple regard, sans imagination de ce qui peut tomber sous le sens, & avec une très grande pureté & simplicité ***. Les lumières qui me furent communiquées alors touchant ce sacré mystère de l'Incarnation sont une chose si sublime que je n'en puis exprimer autre chose que ce que l'Eglise en dit. J'y ai vraiment connu tout cela. Mais au

delà, il y a des secrets impénétrables que nous verrons dans l'éternité & qui feront une des plus nobles occupations des Bienheureux. Je n'avais jamais rien conçu de pareil. Plus tard, seulement, j'ai lu quelque chose qui y avait du rapport, mais quoi que j'aie pu lire, cela n'approche point de l'effet que porte & imprime une visite de Dieu.

Cette vue et application, que Dieu me donnait aussi pour me consoler de ce que, comme j'ai dit plus haut, je ne pouvais arrêter mon esprit à la Passion de Notre-Seigneur, en devenant continuelles, me donnaient un nouvel amour pour la religion, où, hors de l'embarras du monde, se pratiquaient les maximes du Fils de Dieu. Je gémissais jour & nuit, & les liens qui me retenaient dans le monde m'étaient de plus en plus pesants. Néanmoins j'expérimentais que Notre-Seigneur voulait que je fusse ainsi attachée, & il adoucissait ma douleur par le ressouvenir de ses paroles : *Mon joug est doux & mon fardeau est léger*. Puis il influait en mon âme l'efficacité de ces divines paroles, ce qui calmait sa douleur & la faisait courir en ses voies, parmi les choses les plus grossières & matérielles, où étant appliquée de corps, l'esprit était continuellement lié au suradorable Verbe Incarné. Si l'horloge sonnait, j'étais contrainte de le compter par les doigts, parce que cet intervalle de compter, quoique ce fût par nécessité, mettait de l'interruption à mon colloque amoureux avec mon Bien-Aimé. S'il fallait parler au prochain, mon regard ne sortait point de Celui que j'aimais; lorsque le prochain me répondait, mon colloque recommençait, & l'attention à ce qui était nécessaire ne m'ôtait point celle que j'avais à Dieu. Il en était de même de mes écritures, où mon attention était double : à mon divin Objet & à la chose dont il était question. Lorsqu'il fallait prendre de l'encre en la plume, ce temps était précieux, car l'esprit & le cœur en profitaient pour faire leur colloque. Enfin, que tout le monde fût présent, rien n'était capable de me divertir.

Il est vrai que, comme la paix était exubérante dans le cœur & que l'Objet qui le tenait uni à soi était infiniment aimable,

l'extérieur paraissait joyeux & d'une conversation & entretien agréables. Le monde appelait cela de la bonne humeur, parce qu'il ne juge que naturellement & ne voit pas que c'est l'infini Bien qui possède l'âme qui communique cette grâce à l'extérieur. J'ai remarqué déjà que les peines & austérités venant des pénitences que je faisais ne m'ont jamais donné ni chagrin ni tristesse, mais qu'elles me liaient à Dieu d'une façon très suave qui me faisait agir avec beaucoup de douceur avec le prochain. Alors que je faisais la correction à quelque domestique, c'était dans le même esprit. Une fois, il y en eut un qui me fit un grand affront au sujet d'une affaire que j'avais à traiter avec une personne assez considérable. C'était en apparence pour me décréditer, quoique peut-être il n'en eût pas l'intention, mais cela pouvait venir d'imprudence. Néanmoins cela porta beaucoup en l'esprit de la personne avec laquelle j'avais à traiter, en sorte qu'il me fallut boire la confusion entière, à la connaissance de plusieurs autres. Je n'en eus aucun sentiment contre ce pauvre homme ni ne lui en dis jamais mot. Notre-Seigneur me fit la grâce de souffrir ce petit mépris pour l'amour de lui, & plusieurs autres avec, en diverses occasions. Mais hélas ! cela n'a pas empêché que je n'aie commis de grandes imperfections qui peuvent être la cause que je n'aie couru comme il fallait après toutes les occasions que j'ai eues de souffrir. J'en demande très humblement pardon à mon divin Jésus, & de toutes mes incorrespondances à ses grâces & faveurs continuelles.

SIXIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. *D'UN RAVISSEMENT EXTATIQUE OU LA SAINTE TRINITÉ SE MANIFESTA A MON ÂME ET LUI DONNA DIVERSES VUES DE SES DIVINES OPÉRATIONS POUR LA PRÉPARER AU MARIAGE AUQUEL ELLE LA DESTINAIT*

LA divine Majesté me poursuivant sans cesse par la communication de ses grâces & de ses lumières, voulant m'en faire quelque chose d'extraordinaire, me donnait une disposition de pureté toute particulière & qui me portait dans l'abaissement & dans l'anéantissement de moi-même.

Comme j'ai dit au précédent, mon état était alors d'être attachée aux sacrés mystères du Verbe Incarné. Les cinq heures de temps se passaient à genoux, sans me lasser ni penser à moi, l'amour de ce divin Sauveur me tenant liée & comme transformée en lui. Or un matin, qui était la deuxième fête de la Pentecôte *, entendant la messe dans la chapelle des Révérends Pères Feuillants, qui était le lieu où j'allais faire mes dévotions & où Notre-Seigneur m'a fait ses plus signalées faveurs, ayant les yeux levés vers l'autel & y envisageant sans dessein de petites images de séraphins de cire qui étaient attachées au bas des cierges, en un instant mes yeux furent fermés & mon esprit élevé & absorbé en la vue de la très sainte & auguste Trinité, en une façon que je ne puis exprimer. En ce moment, toutes les puissances de mon âme furent arrêtées & souffrantes l'impression qui leur était donnée de ce sacré mystère, laquelle était sans forme ni figure, mais plus claire & intelligible que toute lumière. Elle me faisait connaître que mon âme était dans la vérité; & cette vérité me faisait voir dans un moment le divin commerce qu'ont ensemble les trois divines Personnes : l'amour du Père, lequel se contemplant soi-même, engendre son Fils, ce qui a été de toute éternité & sera éternellement. Mon âme était informée de cette vérité d'une façon ineffable, qui me fit perdre tout mot. Ensuite, elle entendait l'amour

mutuel du Père & du Fils produisant le Saint-Esprit, ce qui se faisait par un réciproque plongement d'amour, sans mélange d'aucune confusion. Je recevais l'impression de cette production, entendant ce que c'était que spiration & production; mais cette pureté de spiration & production est si haute & si sublime que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Voyant les distinctions, je connaissais aussi l'unité d'essence entre les trois divines Personnes, & quoiqu'il me faille plusieurs mots pour le dire, en un moment, sans intervalle de temps, je connaissais l'unité, les distinctions, & les opérations soit dans elles-mêmes soit hors d'elles-mêmes. Néanmoins, en une certaine manière spirituelle, j'étais éclairée par degrés, selon les opérations des trois divines Personnes hors d'elles-mêmes, ne se trouvant nul mélange dans chacune information des choses qui m'étaient données à entendre, le tout dans une pureté & netteté indicibles.

Dans le même attrait & dans la même impression, la très sainte Trinité informait mon âme de ce qui se faisait par elle-même, par communication, en la suprême Hiérarchie des Anges, Chérubins, Séraphins & Trônes, lui signifiant ses saintes volontés; sans interposition d'aucun esprit créé. Et distinctement, je connaissais les opérations & rapports de chacune des divines Personnes de la très auguste Trinité dans chacun des Chœurs de cette suprême Hiérarchie : que le Père Éternel habitait dans les Trônes, par où m'étaient signifiées la pureté & la solidité de ses pensées éternelles; que le Verbe, par la splendeur de ses lumières, se communiquait aux Chérubins, ce qui me donnait à entendre qu'il est toute lumière & toute vérité au dedans de lui-même, par sa génération éternelle, & au dehors, lorsqu'il se communique; que le Saint-Esprit se répandait dans les Séraphins & les remplissait de ses ardeurs, ce qui me faisait connaître que cette Personne adorable est tout feu & tout amour, puisqu'il embrase de la sorte tout un Chœur angélique; & enfin, que toute la très sainte Trinité, en l'unité de la divine Essence, se communiquait

à cette suprême Hiérarchie, laquelle ensuite manifestait les volontés divines aux autres Esprits célestes, selon ses ordres.

Mon âme était toute perdue en ces grandeurs, & il semblait que la divine Majesté se plût de l'illuminer de plus en plus en des choses qui sont indicibles à l'imbécillité de la créature. Il me fut encore montré qu'encore que la Divinité ait mis de la subordination dans les Anges, pour recevoir l'illumination les uns des autres par degrés, néanmoins, lorsqu'il lui plaisait, elle les illuminait par elle-même, selon ses desseins : ce qu'elle faisait aussi à quelques âmes choisies en ce monde; & quoique je ne sois que boue & fange, mon âme avait la vue & comme la certitude qu'elle était de ce nombre. Et comme elle recevait cette illumination, ensemble elle entendait & expérimentait comme elle était créée à l'image de Dieu : que la mémoire avait rapport au Père Éternel, l'entendement au Fils & la volonté au Saint-Esprit, & que tout ainsi que la très sainte Trinité était trine en Personnes & une seule & divine Essence, aussi l'âme était trine en ses puissances & une en sa substance.

Cette occupation dura l'espace de plusieurs messes. Je pâtissais toutes ces lumières, sans acte réfléchi ni mouvement de ma propre opération. Mon âme, abîmée dans ce Tout où elle voyait & entendait des choses inexplicables, ne pouvait produire aucun acte. Elle était absorbée dans cette immense lumière de Dieu, & elle portait dans cette impression la grandeur de la Majesté qui ne lui permettait pas de lui parler. Je me souviens seulement que je revins à moi-même par quelques intervalles & que je me sentais, mais aussitôt l'Esprit m'absorbait de nouveau toute en lui. A la fin, je me trouvai à genoux, les mains arrêtées à ma ceinture, dans la même posture où j'étais quand le ravissement commença; mais à toute peine pouvais-je revenir à moi, tant mes sens étaient aliénés. En telles occasions, si l'on est à genoux, l'on y demeure quelquefois, & quelquefois aussi, il faut être assise ou appuyée, ou bien l'on tomberait, ce qui ne m'est jamais arrivé, grâces à Notre-Seigneur.

Lorsque Dieu me fit cette faveur, je n'avais jamais été instruite sur le grand et suradorable mystère de la très sainte Trinité *, & quand je l'aurais lu & relu, cette lecture ou instruction de la part des hommes ne m'en aurait pu donner une impression telle que je l'eus pour lors & qu'elle m'est demeurée depuis, car ces grandes choses ne peuvent jamais s'oublier, & j'ai encore celles-ci aussi récentes qu'alors qu'elles arrivèrent. Pour les termes dont j'en parle, ils sont sans étude, & seulement pour signifier ce que mon esprit me fournit, mais ils sont toujours au-dessous des choses, parce qu'il ne s'en peut trouver d'autres pour les mieux exprimer. Je ne voudrais pas dire que ce fut une lumière, parce que cela tombe encore sous le sens, & c'est ce qui me ferait préférer le mot *impression*, quoique cela me paraisse encore quelque chose de la matière, mais je ne puis rien trouver de mieux, la chose étant si spirituelle qu'il n'y a point de diction qui en approche. Et quand j'ai écrit que Dieu me fit voir le divin commerce qu'ont ensemble les trois Personnes de l'auguste Trinité, je ne veux pas dire que ce fût un acte, parce que l'acte est encore dans la diction & paraît matériel, mais c'est une chose divine qui est Dieu même. Le tout s'y contemplait & se faisait voir à l'âme d'un regard fixe & épuré, libre de toute ignorance & d'une manière ineffable. Et l'âme l'entendait & se trouvait dans la vérité.

Quelques années après ces lumières, le Révérend Père dom Raymond, que je n'avais pas toujours pour communiquer, me fit avoir les œuvres de saint Denys, traduites par un Père de son Ordre. Je les entendais clairement en toutes leurs parties, & je fus extrêmement consolée, y voyant les grands mystères que Dieu, par sa bonté, m'avait communiqués; mais les choses sont bien autres, lorsque la divine Majesté les imprime & les fait voir à l'âme par une de ses visites, que tout ce qui se trouve dans les livres, quoique ce qu'ils en disent soit de notre sainte foi & très véritable. De tout ce que j'en ai vu depuis dans quelques-uns, je n'ai rien vu qui approche de ce que saint

Denys en a dit. Ce grand saint les surpasse tous, selon l'impression qui m'en est demeurée, & je connais bien qu'il avait la lumière du Saint-Esprit, mais que ses paroles n'ont pu dire davantage, car, en vérité, ce sont des choses inexplicables. Ce qui me consola fort fut de voir ce qui est dit de saint Hiérothée, *qu'il pâtissait les choses divines*. C'est que, souvent & presque continuellement, par l'opération du Verbe Eternel, j'étais en des transports d'amour qui me tenaient dans une privauté à sa divine Personne telle que je ne puis le dire. Cette lecture m'aida, & quoique je ne visse pas des transports comme ceux que je pâtissais, il y avait néanmoins un sens qui satisfaisait mon esprit & ôtaït ma crainte, car, en ce temps-là, je n'avais pas l'expérience que j'ai à présent.

II. DE L'APPLICATION AUX TROIS DIVINES PERSONNES QUI SUIVIT CE RAVISSEMENT. — COMMENT JE DISTINGUE LES LUMIÈRES SURNATURELLES ET LEUR EFFICACITÉ

CETTE éclatante lumière me fit entrer dans un nouvel état intérieur. Je fus un grand espace de temps que je ne pouvais sortir de l'application aux trois divines Personnes. Aussi, il me vint une grande crainte d'être trompée & que ce ne fût quelque piège du diable ou de l'imagination, — quoique je ne m'imaginasse rien du tout, — pour m'amuser & retarder dans la vie spirituelle & dans la pratique de la vertu. Quoique le Révérend Père dom Raymond me rassurât là-dedans, néanmoins, j'étais toute craintive, jusqu'à ce qu'une fois, étant à l'oraison, doutant & craignant actuellement sur ce sujet, une voix intérieure me dit : " Demeure-là, c'est ton lit ! " En ce moment, je fus assurée, & cette parole porta par son efficacité la paix à mon cœur, en sorte que je demurai dans ce saint mystère comme en une couche divine où je prenais mon repos & mes repas. O Dieu ! quel heureux séjour ! Si l'occupation que j'avais auparavant était grande, en quel état demurai-je

depuis ! Car si les paroles de Dieu sont des œuvres, quel effet eut celle-là ! La hardiesse croissait en mon âme qui jouissait de tout en ce lit d'amour. Je n'eusse osé me servir de ce mot, si l'on ne me l'eût commandé, & je le fais pour obéir, parce qu'il faut que j'écrive mes grâces comme elles sont, en toute simplicité. J'étais tellement occupée là-dedans qu'allant vaquer à diverses affaires extérieures avec le prochain, je n'en pouvais être divertie. Une fois, je me trouvai parmi des huguenots, dans leur boutique en marchandises, traitant d'affaires avec eux, &, au fond de mon âme, j'expérimentais un paradis, portant une occupation qui me tenait liée à ce divin mystère.

C'étaient encore des effets de cette principale visite, car il est à remarquer qu'il n'en est pas des occupations & des lumières qui viennent de Dieu par une de ces fortes impressions que j'ai décrites ci-devant, comme de celles qui se lisent dans les livres ou qui viennent d'une instruction de la part des créatures : celles-ci, naturellement parlant, s'oublent, mais celles-là font une telle impression dans l'âme que toujours on s'en souvient & qu'on est établi là-dedans. Lorsqu'on lit ou qu'on entend parler des mystères de la foi ensuite de ces lumières célestes, l'on voit que l'on a connu tout cela & qu'il est très vrai, & qu'on voudrait plutôt mourir pour ces vérités. Or cela est d'une consolation indicible à l'âme, parce qu'ayant eu des craintes d'être trompée, lorsqu'elle sait que tout ce qui s'est passé en elle est conforme au sentiment des docteurs & dans la foi de l'Eglise, de qui elle tient son souverain bonheur d'être fille, elle possède une grande paix.

Il est vrai aussi que les lumières qui viennent de Dieu, — car je distingue ce qui est purement lumière ou lumière & amour tout ensemble, de ce qui est purement amour, savoir de cet amour qui par un trait de Dieu tout d'un coup ravit l'âme, — il est vrai, dis-je, que ces lumières qui sont pour informer l'âme & l'établir dans les vérités divines, sont tellement accomplies dans le sujet & la matière pour lors proposée à l'âme, qu'il ne lui en demeure aucun doute & qu'elle n'a

aucune curiosité d'en savoir davantage, ayant en l'esprit le respect qui l'arrête suavement; mais c'est mieux de dire qu'elle est parfaitement satisfaite. Car, bien qu'elle voie cette vérité que *celui qui sera scrutateur de la Majesté de Dieu*, selon le sens de l'Écriture, *sera opprimé de sa gloire*, ce n'est pas ce qui l'arrête, mais c'est qu'étant contente, elle ne peut vouloir davantage, ni la curiosité trouver place en son esprit. Quant aux impressions qui sont lumière & amour tout ensemble, l'amour prenant toujours le dessus, l'âme ne pense point à voir, mais à aimer toujours davantage & à être concentrée en Celui qu'elle aime. Enfin, ce que j'appelle purement amour, c'est lorsque Dieu tout d'un coup se laisse posséder à l'âme, où il lui permet par son attrait une communication très intime. Or, en cet état, elle ne souhaite que jouir, car ce lui est assez de savoir par une science expérimentale d'amour qu'il est dans elle & avec elle & qu'il est Dieu.

Elle est contente, mais non pas satisfaite, car, comme il y a des amabilités infinies en Dieu & qu'il est un abîme d'amour au fond duquel elle ne peut atteindre, néanmoins elle aspire d'être abîmée en cet abîme & enfin d'y être tellement perdue qu'on ne voie plus que son Bien-Aimé, qui l'aura par la force de son amour toute transformée en lui. Et si elle lui a demandé ci-devant *où il se reposait & repaissait au midi*, en cet attrait d'amour, elle ne l'ignore pas, car elle sait qu'il est au sein du Père Éternel, où ses repos & ses repas sont l'amour mutuel de Père à Fils & de Fils à Père, & leur plaisir, cette spiration d'amour, Dieu le Saint-Esprit. Donc, elle ne peut avoir de curiosité de savoir davantage, mais comme j'ai dit, tout son désir est d'être perdue dans le Bien-Aimé, & de le posséder tout entier en cette perte. Elle lui dit : *Qui fera, mon Bien-Aimé, que je vous trouve dehors, que je vous baise & que je vous embrasse à mon aise, que je vous fasse manger le jus de mes grenades*. Elle le veut trouver hors de toutes les vues de la Majesté, qui le feraient rendre redoutable, ce qui la contraindrait de lui dire : " *Fuyez, mon Bien-Aimé, allez-vous-en parmi les choses*

aromatiques, allez parmi les Chérubins : eux seuls peuvent porter votre lumière. Mais non, venez, ô mon Amour, que je me répande dedans vous par un amour réciproque autant que ma bassesse le peut permettre & que vous, ô Amour, le pouvez souffrir. *C'est pourquoi, j'ai souhaité de vous voir, mon petit frère, suçant les mamelles de ma mère, ô adorable Verbe Incarné, pour vous embrasser à mon aise & que personne ne s'en scandalise*, car vous vous êtes rendu tel pour ce sujet, & c'est pourquoi je vous veux. " Il n'y a donc point là de curiosité pour voir, mais seulement une insatiabilité à aimer.

Tels sont les effets de ces lumières & ce qu'elles produisent dans l'âme. Et il y a entre elles cette différence que dans le degré de pure lumière & dans celui de lumière & d'amour, c'est la lumière qui engendre l'amour, mais dans le degré de pur amour, c'est l'amour qui engendre la lumière. L'âme aime passivement & elle voit que c'est un Dieu qui lui fait pâtre cet amour. Ce n'est pas que tous ces états ne soient passifs, mais ce dernier est le bien des biens.

Et cependant, le mariage n'est toujours pas consommé. Quoique l'âme soit dans Dieu en cette manière, elle soupire, elle gémit. Quoiqu'elle possède une profonde paix & très grande réjouissance, qu'elle soit dans le *cellier des vins*, toute regorgeante de charité, il y a encore des préparatifs à disposer pour le mariage, & elle fait tout ce qu'elle peut de son côté, autant que sa bassesse le lui peut permettre. Mais il est question d'une affaire si haute & si sublime qu'il faut que le Bien-Aimé y mette la main par ses opérations & voies secrètes, & des manifestations de sa beauté comme à la dérobée, à ce qu'elle confesse, lorsqu'elle sera arrivée à la possession de son bonheur, que tout a été l'ouvrage de son Bien-Aimé.

Je ne pensais pas écrire tout ceci, mais l'Esprit intérieur m'a portée là. Il soit béni éternellement !

III. COMMENT NOTRE-SEIGNEUR PURIFIA MON ÂME PAR SES OPÉRATIONS TRÈS CACHÉES ET IMPERCEPTIBLES

DANS les grandes angoisses que mon âme souffrait à cause de la *tendance* amoureuse qu'elle avait pour le mariage où elle se sentait appelée & auquel elle prétendait, les respects profonds que lui avait causés la Majesté divine, lors des impressions précédentes, s'étaient accommodés avec l'amour, & l'amour à la fin l'avait emporté, pour faire place à la privauté *. C'est ce qu'on a pu voir en ce que j'ai écrit plus haut, que le Bien-Aimé allait disposant l'âme par des opérations si secrètes & d'une manière si mystérieuse à l'âme même qu'à peine apercevait-elle ses vestiges. En effet, c'étaient des touches intérieures & des écoulements divins si subtils, si intenses & si éloignés de la perception, qu'il semblait à l'âme qu'elle était absente de son Bien-Aimé; & cependant, il était proche. L'âme alors a les souhaits de l'Épouse; elle invite le Bien-Aimé, lui disant : *Venez, mon Bien-Aimé, venez en mon jardin*. Puis elle expérimente qu'il est proche d'elle & qu'elle entend sa voix, qui est une manifestation comme à la dérobée qui la fait tressaillir d'aise & dire par ses élans amoureux : *J'entends la voix de mon Bien-Aimé ! Voilà qu'il regarde ! Il est derrière la muraille, il me regarde à travers le treillis*. Or est-il que dans la signification, la chose se passe de la sorte : cette muraille & ce treillis sont la grande distance d'entre Dieu & ses grandeurs & l'âme en sa bassesse, nonobstant quoi Dieu est si passionné de sa créature qu'il en veut faire les approches; & comme l'âme se sent attirée passivement par l'excès de l'amour, elle est contrainte, quoiqu'elle ait la vue de sa bassesse, de pousser ses élans conformément à cet attrait, sans pouvoir en façon quelconque y résister.

Je confesse que je ne parle ici qu'en bégayant de ce qui se passe entre Dieu & l'âme, en ce commerce dont il l'honore, l'unissant avec lui, Majesté infinie. Et dans l'expérience de ces

états d'oraison, j'avoue que je n'ai jamais rien lu ni entendu de semblable : ce qui m'a fait croire que ceux qui ont écrit de la vie intérieure, soit de leur expérience ou autrement, n'en ont pas voulu parler par respect de Dieu ou parce que cela surpasse la condition humaine, ou bien, le pouvant, l'ont tu de crainte que ceux qui ne sont pas conduits dans ces voies n'en fussent mal édifiés. Cependant, m'ayant été commandé d'écrire, j'en couche sur ce papier ce que l'Esprit de grâce qui me conduit m'oblige & me permet d'en écrire.

Je dirai donc que ces touches divines, si délicates mais très crucifiantes, sont une purgation de l'intime de l'âme pour la rendre digne d'être la couche royale de l'Époux. Je me suis vue jusqu'à défaillir à l'aspect de la grandeur de la Majesté, qui est si incompatible à l'âme à raison de sa disproportion, que l'âme en défaut & se trouve perdue dans cet océan; puis elle revient à soi, puis elle défaut de nouveau dans la suite de ces retours du Bien-Aimé, & cela continue ainsi assez longtemps. Mais il ne faut pas estimer qu'il y ait ici quelque chose d'imaginaire; l'imagination n'y a point de part. Les puissances de l'âme, se tenant en son unité, sont arrêtées & en silence; tout est en un état passif à souffrir les impressions de la Majesté divine, qui veut rendre cette intime partie l'objet de ses délices aussi bien que de ses miséricordes. A proportion de cette purgation, l'âme est rendue plus agréable, & sa hardiesse croît avec ses lumières qui font autant de générations d'amour.

IV. DES ASPIRATIONS DE L'ÂME DANS SON ÉTAT DE TENDANCE AMOUREUSE AU BIEN-AIMÉ

O le Bien-Aimé de mon âme ! Où êtes-vous & quand vous posséderai-je ? Quand vous aurai-je à moi & pour moi tout entier ? Ah ! je vous veux, mais je ne vous veux point à demi. Je vous veux tout entier, mon Amour & ma Vie !

Il semble que vous vous éloigniez de moi. Je cours, je vole ; je vous cherche, bien que je sache que vous êtes en moi ; mais vous y avez une demeure qui m'est inconnue. Lorsque j'ouvre les bras pour vous embrasser, mes impuretés me font obstacle & mettent je ne sais quel entre-deux entre vous & moi.

Je vous perds de vue. Où êtes-vous, mon Bien-Aimé ? Ah ! Père, donnez-moi votre Fils. Rendez-vous exorable à mes gémissements.

C'est mon Jésus, ma Voie, ma Vérité & ma Vie, que je demande, & je ne veux que lui. La vue de ses divines vertus me ravit, & je suis riche dans ma pauvreté, puisque mon Bien-Aimé est ce qu'il est.

Ah ! mon cher Amour, vous êtes le plus beau de tous les enfants des hommes. Venez donc à moi, & que mon âme vous embrasse, puisque vous pouvez recevoir en même temps les embrassements de cent mille amantes ! Vous qui habitez parmi les Saints, ne me méprisez pas, car encore que je ne sois que néant, vous ne laissez pas de vous qualifier le Père des petits & des pauvres, & c'est ce qui me donne la hardiesse de courir à vous comme à mon Père & à mon Bien-Aimé.

O Pureté ! ô Pureté ! Unissez-moi à vous, en la manière que vous me l'avez promis, si vous ne me voulez voir mourir.

Ne savez-vous pas, ô mon Bien-Aimé, que si je possédais tout le monde, le ciel & la terre, je vous le donnerais, s'il n'était déjà à vous, afin de vous posséder.

Ce ne sont point les Saints que je désire, ce ne sont point les Anges que je demande, ce n'est point le paradis ni ses délices que je veux. Je ne veux que vous, ô mon Bien-Aimé ! Donnez-vous donc à moi, & fermez cette plaie que vous avez faite, ou souffrez qu'elle me donne la mort.

Vous savez que je n'aime que vous & vous vous plaisez à mon tourment, ô mon Jésus ! Qui est-ce qui me donnera, ô mon Bien-Aimé, que je vous trouve seul, & que je vous possède hors de la vue de toutes les créatures ?

Je ne me laisserai point de vous poursuivre, ô mon Jésus ! tant que votre amour vous contraindra de vous donner à moi, car je vous veux posséder. Otez donc la barre qui fait cet entre-deux. Consommez-moi tout d'un coup, & sans pitié purgez mes impuretés.

Ah ! mon Amour, ie vois bien que vous voulez ce que je veux, puis tout d'un coup vous vous cachez, vous fuyez, vous vous dérobez à ma vue, enfonçant de nouveau la plaie que vous avez faite à mon âme.

Je suis bien assurée que vous vous donnerez à moi, car je ne serai pas un moment sans gémir, sans vous poursuivre, & sans tendre à vous posséder, ô mon Bien-Aimé !

Venez, venez donc, ô mon Amour ! La porte de mon cœur vous est ouverte. Il soupire par toutes les plaies que votre saint amour y a faites & il y en a déjà un si grand nombre qu'il n'est tantôt plus qu'une seule plaie.

Enlevez-moi de la terre, puisque c'est ce qui la touche qui vous fait envoler, & que je ne vous puis suivre à cause du poids de ma corruption.

Allons, mon Bien-Aimé ! allons déchirer ce corps qui vous offense, afin que vos yeux purs & divins soient contents à la vue de ce sacrifice.

Que je passe par toutes les morts imaginables au regard du corps, afin que mon âme sorte de sa captivité ! Je ne puis plus vivre, puisque vous ne hâtez pas les moments qui doivent faire la consommation du mariage de mon âme avec vous, ô suradorable Verbe Incarné ! Mais plutôt vous me martyrisez par un si long retardement.

Pardon, ô mon cher Amour ! Pardon de ma hardiesse ; mais souffrez que je dise que c'est vous qui en êtes la cause, parce que c'est vous qui me faites agir & dire ce que mes indignités ne me pourraient pas permettre.

Non, mon Amour, je n'ignore pas qui je suis. Je sais que je suis le néant digne de tout mépris, & néanmoins vous êtes mon Amour.

Venez, venez, que je vous possède hors du commerce des créatures, & dans la solitude où je puisse être consommée dans vos chastes embrassements !

Que je vous fasse un festin dans mon âme, & que je vous y serve les mêmes mets que vous y avez mis par la communication de votre divin Esprit ! Rassasiez-vous de vos biens. Mais en revanche, il faut que vous me consommiez en votre amour, afin que je puisse dire en vérité : Mon Bien-Aimé est à moi, & je suis à lui.

*

Ce que je viens de raconter n'est qu'un crayon léger de ce qui se passait en de petits moments, car les jours & les nuits se passaient dans ces souffrances amoureuses. Et il est à remarquer que l'Esprit qui agissait & remuait l'âme, la remplissait de lumières, auxquelles elle répondait par son amoureuse activité, ce qui faisait un entretien continu, comme entre deux amis très intimes. La langue ne le saurait dire, car cette comparaison, quoique forte, est encore trop basse & trop terrestre pour l'exprimer.

V. COMMENT NOTRE-SEIGNEUR ACHEVA DE DISPOSER
MON AME A SON UNION EN LA PURIFIANT PAR LA FOI
ET PAR LA CHARITÉ

LORSQUE j'étais dans l'attente de la plus haute des grâces, je me vis tout à coup descendre dans un abîme. Il semblait que, de nouveau, toutes choses eussent conspiré pour me faire souffrir. Toute consolation me fut ôtée, & je demeurai dans un abandon & un délaissement total de toutes les grâces que j'avais reçues. Le ressouvenir même que j'en avais redoublait mes peines, d'autant que j'étais tentée & comme persuadée que ce n'étaient point de véritables grâces, mais une perte de temps où je m'étais amusée. Je ne trouvais aucune

consolation, quoi que l'on m'eût pu dire; & si mon confesseur me parlait, cela me martyrisait encore davantage. Je portais ma peine partout, & le plus fréquent sujet de la méditation de mon esprit, c'était ma croix qui m'était toujours présente. Ce qui augmentait le plus ma douleur, c'était la pensée de Dieu, que je ne perdais point de vue, & ma plus grande peine était qu'il me semblait que je ne l'aimais pas. Je me voyais tomber dans des imperfections; je n'avais pas le courage de me supporter; tout ce qu'on me disait, qui semblait m'offenser, faisait peine à mon esprit. J'avais des serrements de cœur étranges, me voyant tombée d'un paradis dans un purgatoire.

Mon confesseur, ayant crainte que je ne tombasse malade, me retrancha pour un temps une partie de mes pénitences. Il prenait la peine de me traduire beaucoup de choses qu'il croyait capables de me soulager; mais rien ne diminuait mes peines. Mon corps m'était tellement à charge que je ne le portais qu'à regret. J'étais comme un petit enfant lié de toutes parts, qui est paisible & ne dit mot. Je voyais, mais de bien loin, cette paix retirée au fond de l'âme qui acquiesçait à toutes les dispositions de Dieu, mais à peine pouvais-je apercevoir cet acquiescement.

Je fus plusieurs mois en cet état, au bout desquels, un jour que je tâchais de faire oraison, ces paroles me furent dites dans l'intérieur : *C'est dans la foi que je t'épouserai*. Cela me réveilla tout l'esprit. Etant instruite intérieurement que pour parvenir à la fin où je tendais, Notre-Seigneur voulait que désormais la seule foi fût mon soutien, & que je ne recherche point d'autre vie que la pureté de cette foi, je n'eus plus de peine à supporter mes croix; au contraire, je les chérissais & les voulais bien souffrir jusques au jour du Jugement, si sa bonté l'eût voulu, étant contente & bien aise qu'il retînt en lui ses grâces; & je l'en remerciais de cœur & d'affection, parce qu'il les conservait en leur pureté, au lieu que je les souillais toutes par mes malices, sitôt qu'elles étaient en moi.

Ainsi je sentais davantage ma paix qui s'était retirée si loin. J'étais encore tentée de quitter l'oraison tout à fait, mais quelque peine & difficulté que j'y eusse, je me tenais en la présence de Dieu, malgré tous mes sentiments, car pour l'oraison vocale, elle me distraitait encore plus; mais depuis cette nouvelle lumière que je viens de dire, il m'était plus aisé de m'entretenir avec Dieu par la foi, sans le soutien d'aucune autre chose que de cette simple vue. Cela me nourrissait & me tenait contente & paisible, étant bien aise d'obéir à sa divine disposition.

Cependant, je me regardais toujours comme un objet vil, méprisable & indigne de ses miséricordes, expérimentant sans cesse mon impuissance & la dépendance continuelle que je devais avoir de cette Bonté infinie, sans le secours de laquelle je ne voyais pas pouvoir subsister un seul moment. La partie supérieure de l'âme s'était rendue la maîtresse de l'inférieure, & il semblait qu'elle se plût de tenir le dessus. De là, elle regardait son ennemie dans toutes ses furies, dont elle ne se mettait pas en peine, mais elle demeurait dans sa paix comme dans son fort. Il semblait même qu'elle fût bien aise de ce que ses ennemis, savoir l'imagination & les appétits de la partie inférieure, souffraient & ne lui pouvaient nuire. Dans cet état, l'on connaît parfaitement la distinction de ces deux parties de l'âme & combien elles diffèrent.

Peu à peu cependant mes peines diminuèrent, & de moment en moment, mon esprit se réveillait pour caresser Celui qui était mon Amour. Mais cet esprit était sévère & exact à ne rien laisser sortir au dehors pour la consolation de la partie inférieure, qui tendait à y avoir part, au lieu qu'il voulait aller à Dieu au delà de tout sentiment, par une pureté très grande à laquelle il était attiré. Ainsi, les délices de l'âme demeureraient arrêtées par la force de l'esprit, je veux dire qu'elles tendaient à s'épancher au dehors dans la partie inférieure, mais l'esprit ne le voulait pas : il renvoyait tout à Dieu, dans lequel tout était conservé en sa pureté, au lieu que, quand la partie

inférieure vient à goûter, elle souille tout par ses appropriations & gourmandises spirituelles. Or, comme la foi n'est point dans le sentiment, j'avais gravées en ma mémoire les paroles qui m'avaient été dites dans l'intérieur : *C'est dans la foi que je t'épouserai*. Cela m'était d'un si grand poids que j'eusse voulu ne rien goûter, de peur d'aller contre la pureté de cette foi. C'est pourquoi les aridités ne m'affligeaient point, étant ainsi abandonnée à Celui qui me nourrissait de foi, & je m'estimais plus riche en ma pauvreté spirituelle que si j'eusse eu toutes les joies imaginables. Cela me faisait élever le cœur vers cette Bonté infinie, lui disant : " J'ai la foi, ô mon grand Dieu; je sais que vous êtes, & en cela je me contente. " Mon plaisir était de le regarder ainsi, & si l'on m'eût demandé mes pensées, j'eusse répondu : " Je me contente en Celui qui remplit tout. " Cet état est d'une grande pureté & met l'âme dans une simplicité qui ne se saurait dire, où elle jouit dans une grande simplicité de son Dieu, dans lequel elle est comme dans son centre.

VI. D'UN RAVISSEMENT OU DIEU ME COMMUNIQUEA UNE
CONNAISSANCE TRÈS ÉLEVÉE ET TRÈS VIVE DES ATTRI-
BUTS DIVINS

ENSUITE de ces diverses purifications, la divine Majesté donna à mon âme une impression très vive des Attributs divins & de ses perfections essentielles. Cette impression fut tout ensemble amour & lumière, mais il semble qu'en cet état c'est l'amour qui engendrait la lumière.

Ce fut durant une semaine sainte *. Mon esprit se trouva appliqué à l'unité de Dieu, & dans cette unité, il me fut montré cette grandeur immense, cette infinité adorable, son éternité sans commencement & sans fin. J'étais dans une admiration que je ne puis dire, & toute hors de moi, je disais : " O Bonté, ô Immensité, ô Eternité ! " Et encore : " O Largeur, ô

Longueur, ô Profondeur, ô Hauteur infinie, immense, incompréhensible, ineffable, adorable ! Vous êtes, ô mon grand Dieu ! & tout ce qui est, n'est qu'en tant qu'il subsiste en vous & par vous. O Eternité ! Beauté ! Bonté ! Pureté ! Netteté ! Amour ! Mon Centre ! mon Principe ! ma Fin ! ma Béatitude ! mon Tout !”

Mon esprit était rempli de tant de nouvelles lumières qu'il était offusqué & ébloui, s'il faut ainsi parler, de la grandeur de la Majesté de Dieu. Ce qui lui était montré auparavant par une véritable affirmation, il ne le pouvait plus voir que dans la négation. Toutes ses perfections qu'on nomme, ce n'est point cela. Il faut à la fin perdre tous mots & tous noms & se contenter de dire : “ Dieu ! Dieu ! ” car toute autre chose est moindre que ce qu'il faut dire de cette suradorable Majesté. O Dieu ! en quel état était mon âme ! Cela me remplissait & me transformait toute. Je voyais que toutes choses sont dues & appartiennent à ce Dieu duquel dérive tout ce qui est beau & tout ce qui est bon, & dans cette vue, je m'écriais : “ O plus que bon, ô plus que beau, ô plus qu'adorable ! Ah ! Vous êtes Dieu & grand Dieu ! ” Ce mot *DIEU* demeura gravé en mon âme, en sorte qu'elle ne savait plus que lui. Par-dessus tout cela, elle voyait ce grand Dieu comme un abîme sans fond, impénétrable & incompréhensible à tout autre qu'à lui-même. En quelque lieu que je me trouvasse, à quelque occupation que je fusse appliquée, je ne me pouvais voir qu'absorbée & abîmée dans cet Etre incompréhensible, ni regarder les créatures que de la même manière, de sorte que je voyais Dieu en toutes choses & toutes choses en Dieu, & cette infinie Majesté était à mon égard comme une grande & vaste mer, qui, venant à rompre ses bornes, me couvrait, m'inondait & m'enveloppait de toutes parts. Je me sentais comme perdue à l'égard de la nature, & dans cette perte, je ne pouvais ni voir, ni comprendre rien de beau que les perfections qui m'étaient montrées.

Après ce grand attrait, mon esprit fut occupé en chacune des perfections divines, où il se consommait en actes d'adoration,

d'admiration, d'anéantissement & d'abandon à l'endroit de ce grand Tout. Il voyait d'une façon très claire que tout ce qui est en Dieu est Dieu même, & il était content de ce que son Dieu est content, & de ce qu'il est & sera éternellement ce qu'il est.

Mon âme était bien éloignée de faire des recherches curieuses pour savoir davantage de ce Dieu, car, pour le respect, elle était comme un petit moucheron, tant elle était abaissée & anéantie en elle-même. Et tout cela n'empêchait point l'amour, mais il était tout autre qu'auparavant, c'est-à-dire, non dans les tendresses & dans les larmes, mais fort & vigoureux. Je ressentais en moi une sorte d'orgueil & de complaisance, en ce que mon âme, voyant son grand Dieu si beau, si bon, si plein de majesté, elle se glorifiait de ce qu'il était tout cela & encore infiniment au delà de tout ce qui se peut dire. Elle était ravie d'être rien & de ce que Dieu était tout, parce que, si elle eût été quelque chose, il ne serait pas tout. Elle portait un amour substantiel, qui, aimant cette divine source de vie, eût voulu que la sienne eût été entièrement perdue pour lui faire hommage.

Ensuite de cette impression, je concevais & entendais par quelque sorte de conséquence les hautes vérités qui sont couchées dans le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean, parlant du Verbe en tant que lumière & en tant que vie, & de l'abondance & plénitude de cette divine Vie, le Verbe du Père, qui nous a rendus participants de son abondance. Je comprenais en outre le bonheur infini des âmes *qui sont nées de Dieu & non point de la chair & du sang*. Ces distinctions étaient remplies d'une exubérance d'amour inexplicable venant de l'influence du Verbe en tant que Chef des chrétiens & surtout des âmes saintes, laquelle influence est de ce que son Père ne lui a point donné la grâce par mesure, mais dans une plénitude très accomplie comme à notre Chef, de sorte que *tout ainsi que l'onguent qui coulait du chef d'Aaron, jusques sur les bords de son vêtement*, il influe dans les âmes saintes par un débordement

d'amour. Ah ! qui pourrait dire ce que c'est que la communication de cet adorable Chef ! Je dis cette communication expérimentale. Il n'est pas possible que la langue humaine le puisse déclarer.

De ce que je viens de dire, néanmoins, il est facile de concevoir que ces impressions font en l'âme un nourrissage divin, & qu'elles ne sont pas d'une simple & sèche spéculation. Si l'impression est de l'Être de Dieu, l'âme ne peut que dire : " O Être ! " Puis elle adore & a un respect très grand & une estime très profonde de la sublimité de ce divin Attribut. Si c'est de la pureté & sainteté, qui sont des Attributs très conjoints, elle ne peut dire que : " O Pureté ! O Netteté ! O Abîme sans fond ! " Et cette âme aime ce grand Dieu qui est un abîme de perfection.

Je crois que je passai près d'une année dans l'impression de ces divins Attributs, mais avec tant de netteté & de simplicité que ces distinctions étaient unité & cependant elles étaient distinctes, & aussi avec tant de certitude que toute pensée étrangère qui m'eût pu faire errer en quelque chose était sensiblement écartée de mon esprit. En effet, Notre-Seigneur m'enseignait intérieurement ce que je devais croire & ne pas croire, de sorte qu'il m'était impossible de rien supporter qui ne fût conforme à la pureté & à la sainteté de la foi, & convenable à la Majesté d'un si grand Dieu.

Lorsque la connaissance de la très sainte Trinité me fut donnée, je connaissais aussi dans cette impression la distinction & l'unité, mais mon âme était simplement instruite & informée. Au contraire, dans cette occupation-ici des divins Attributs, cet amour et cette lumière, comme j'ai dit, étaient un nourrissage divin; autrement, il eût été impossible d'en porter l'impression sans mourir, à cause de la grandeur de la Majesté. Mais l'amour la rendait accessible en quelque façon.

J'ai dit que je passai près d'une année portant l'impression des divins Attributs. Ce n'est pas qu'ensuite elle me fut ôtée, mais au contraire, mon âme y demeura établie par une

impression toujours actuelle, qui n'était plus, comme au début, par manière d'informations réitérées qui tiennent l'esprit en admiration, mais dans un fond habituel, que j'appellerai béatitude, à cause de la jouissance des biens inénarrables qu'elle contient pour le nourrissement de l'âme. Tout le temps que cette impression dura dans son premier état, elle n'empêcha point l'expédition des affaires qui m'étaient commises, ni les actions de charité qui soutenaient en quelque façon la nature : car, comme elle n'avait point de part en ce qui se passait au dedans, cela la divertissait & lui faisait porter les fatigues que l'esprit lui donnait dans les austérités & les pénitences aussi bien qu'en tout le reste.

Je pouvais avoir pour lors de vingt-six à vingt-sept ans. Je pourrais peut-être me tromper si j'apportais des comparaisons pour m'exprimer autrement que j'ai fait ci-dessus. J'écris simplement ce que je crois être selon la vérité, &, comme j'ai dit, ce que l'Esprit qui me conduit me presse de dire. Néanmoins, j'ai des craintes & ensemble de la confusion, écrivant tout ceci, parce qu'en effet je suis convaincue que ma vie imparfaite n'a pas correspondu & ne correspond pas à de si hautes grâces, & je n'écris qu'en esprit humilié. Il n'y a que la seule obéissance qui me soutient & l'Esprit, qui me fournit ce que j'ai à dire.

SEPTIÈME ÉTAT D'ORAISON

PREMIÈRE SECTION

I. D'UN SECOND RAVISSEMENT DANS LA SAINTE TRINITÉ. — COMMENT EN CETTE OPÉRATION LA SECONDE PERSONNE DIVINE PRIT MON ÂME POUR ÉPOUSE

J'AI toujours expérimenté qu'alors que la divine Majesté m'a voulu faire quelque grâce extraordinaire, outre les préparations & dispositions éloignées, j'expérimentais, la chose étant proche, qu'elle m'y disposait d'une façon très particulière par un avant-goût qui, dans sa paix, ressentait le paradis. Je ne puis m'exprimer autrement pour la dignité de la chose. Dans ces pressentiments, je lui disais : " Que voulez-vous me faire, mon cher Amour ? " Puis, j'expérimentais son opération, & pour l'ordinaire, il me faisait changer d'état.

Ensuite donc de la grâce précédente, un matin *, étant en oraison, Dieu absorba mon esprit en lui par un attrait extraordinairement puissant, & d'une manière toute d'amour. Je ne sais en quelle posture demeura mon corps. La vue de la très auguste Trinité & de sa grandeur en l'unité des trois divines Personnes me fut encore communiquée, & ses opérations manifestées d'une façon plus élevée & plus distincte qu'auparavant & tout autre que ce qui m'en avait été enseigné, en ce qui regarde la connaissance & l'amour. Car la première fois, j'étais plus dans l'admiration que dans l'amour & dans la jouissance : l'impression que j'en avais eue avait fait son principal effet dans l'entendement, &, comme j'ai dit ci-devant, il semblait que la divine Majesté ne me l'avait faite que pour m'instruire & m'établir, & me disposer à ce qu'elle me voulait faire puis après. Mais, en cette occasion-ici, quoique l'entendement fût aussi éclairé & même plus qu'en la précédente, je fus plus dans la jouissance & dans l'amour que dans l'admiration : la volonté emporta le dessus, parce que la grâce présente était toute pour l'amour, & par l'amour mon âme se trouva toute en sa privauté & en la jouissance d'un Dieu d'amour.

Je voyais les communications internes des trois divines Personnes comme je les avais vues la première fois, mais je fus bien plus amplement instruite de la génération éternelle du Verbe. Oh ! que cela est ineffable, que le Père se contemplant engendre un autre lui-même qui est son Image & son Verbe; que cette génération ne cesse point; que ce Verbe soit égal à son Père en puissance, en grandeur, en majesté; & que le Père & le Verbe par leur amour mutuel & réciproque produisent cet Esprit d'amour qui leur est pareillement égal en toutes choses ! Cette vue est un bien par-dessus tout bien & une connaissance par-dessus toute connaissance, parce que c'est la béatitude de l'âme. Oui, cet état est une vraie béatitude, parce que non seulement on connaît Dieu, mais encore on en jouit par une fruition amoureuse, dont l'âme est nourrie d'une manière ineffable.

Donc, étant comme abîmée en la présence de cette suradmirable Majesté, Père, Fils & Saint-Esprit, en la reconnaissance & confession de ma bassesse, & lui rendant mes adorations & mes hommages, dans cette occupation, j'oubliai la Personne du Père & celle du Saint-Esprit, & je me trouvai tout absorbée en celle du Verbe divin, qui caressait mon âme comme étant sienne & lui appartenant. Il lui faisait expérimenter qu'il était tout à elle & elle toute à lui par une union & un fort embrasement où il la tenait captive. Mais aussi, il semblait à l'âme qu'il lui était donné en propre pour en jouir à son aise, &, si je l'ose dire, tous ses biens lui étaient aussi communs. Mon âme, se voyant si riche par la jouissance de son bien infini, ce Verbe Eternel, voulait pourtant par un doux acquiescement être sa captive. Elle voulait tout pour lui & rien pour elle. Elle voulait être rien et qu'il fût tout, n'aimant rien plus que d'être dénuée & vide & de regarder la plénitude de son Objet. O que cette jouissance est douce ! C'est un labyrinthe d'amour où l'on est enivré & saintement enchanté. L'on ne sait ce qu'on est ni si l'on est, parce qu'on est perdu dans cet océan d'amour. Quand je dis que le Verbe tenait mon âme captive, je veux

dire qu'il la tenait si serrée dans ses embrassements qu'elle ne pouvait que pâtre. Aussi, étant dans ses grandeurs & dans ses amours, je me voyais impuissante de rendre mes hommages au Père & au Saint-Esprit, parce qu'il tenait mon âme & toutes ses puissances liées en lui, qui était mon Epoux & mon Amour qui la voulait toute pour lui. De fois à autres, cependant, un rayon de lumière me faisait ressouvenir du Père Eternel & du Saint-Esprit, me faisant comme un reproche d'amour que je les oubliais. Alors, par de petits moments, je me connaissais, & dans l'excès de son divin amour & de ses embrassements, le Verbe me permettait néanmoins de porter mes regards au Père & au Saint-Esprit, & ces miens regards portaient signification de ma dépendance, quoiqu'il ne se passât rien d'imaginaire soit par similitude ou autrement. En cette occasion, j'avais la vue des trois divines Personnes : mon âme connaissait les opérations distinctes de chacune d'elles, & je faisais des actes d'adoration, de soumission & d'amour, puis, sans que je m'en aperçusse, je retournais dans les embrassements du Verbe où j'étais perdue comme auparavant. Mais, bien que je sentisse le sacré Verbe opérer en moi, je ne sortais point de l'unité de l'Essence. Car, lorsqu'il opérait en moi, le Père & le Saint-Esprit regardaient son opération, & toutefois, cela n'empêchait point l'unité. Sans confusion & d'une façon inénarrable, je concevais l'unité de l'Essence & la distinction des Personnes & de leurs opérations en elles-mêmes ; & de plus, me semblait comme si chacune des Personnes était libre en son opération dans mon âme *.

Ce fut là que je connus & expérimentai que le Verbe est véritablement l'Epoux de l'âme. Cela est si profond que c'est un abîme. Tout ce qu'on en peut dire n'approche point de ce qui en est, & en cela, je me réjouis de la Majesté de Dieu & de ce qu'il est si grand qu'on n'en peut parler comme il faut. Néanmoins, j'entendais cette vérité avec certitude, & la signification qui m'en était donnée m'était préparation prochaine de la voir effectuer en moi. En cette impression, en effet, cette

suradorable Personne s'empara de mon âme, & l'embrassant avec un amour inexplicable, l'unit à soi & la prit pour son épouse. Lorsque je dis qu'il l'embrassa, ce ne fut pas à la façon des embrassements humains. Rien de ce qui peut tomber sous le sens n'approche de cette divine opération, mais il me faut exprimer à notre façon terrestre, puisque nous sommes composés de la matière. Ce fut par des touches divines & des pénétrations de lui en moi & d'une façon admirable de retours réciproques de moi en lui, de sorte que n'étant plus moi, je demeurai lui par intimité d'amour & d'union, de manière qu'étant perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue lui par participation.

Toutes ces vues me firent comprendre les mystères cachés dans l'Evangile *In principio erat Verbum*, ne voyant point de termes plus propres pour exprimer ce qui se peut dire de Dieu & de la génération du Verbe que ceux dont l'Evangéliste se sert. Enfin, je n'avais jamais expérimenté une grâce plus grande; tout ce qui s'en peut dire semble diminuer le mérite de la chose. Encore aujourd'hui je n'y saurais penser sans une nouvelle émotion de cœur, car le sentiment en est toujours demeuré dans mon âme. Ce mot *VERBE ETERNEL* m'est un nourrissement qui me remplit sans cesse & un parfum dont mon âme est continuellement embaumée.

Il faudrait que j'eusse la faculté des Séraphins & autres Esprits bienheureux pour pouvoir dire tout ce qui se passa en cette extase & ravissement d'amour, qui, attirant l'entendement après soi, le rendit dans une impuissance de regarder autre chose que les trésors qu'il possédait dans la sacrée Personne du Verbe Eternel. Je dirai mieux, disant que les puissances de mon âme, étant englouties & absorbées & réduites à l'unité de l'esprit, étaient toutes dans le Verbe, qui y tenait lieu d'Epoux, donnant & la privauté & faculté à l'âme de tenir rang d'épouse, laquelle en cet état expérimentait que le Saint-Esprit était le moteur qui la faisait agir de la sorte avec le Verbe. Il serait impossible à la créature bornée & limitée

d'avoir une telle hardiesse de traiter de la sorte avec son Dieu. Et même, quand elle serait tellement oublieuse d'elle-même de le vouloir entreprendre, il ne serait pas en son pouvoir. Ces opérations-ici étant tout à fait surnaturelles, l'âme n'y fait que pâtir ce que veut la Personne du Verbe qui est l'Objet de sa passion, qui parfois la tient dans l'admiration & dans l'adoration, & qui d'autres fois, — car l'amour n'est jamais en repos & ne peut durer en lui-même, — la charme d'une telle manière qu'elle oublie, s'il faut ainsi parler, la Majesté quant au respect, mais non quant à la vue, tellement que se tenant collée bien fortement à l'Objet qui la captive ainsi, elle est impuissante à se servir de son propre agir. J'ai dit qu'elle n'y fait que pâtir, & il ne lui serait pas possible de s'en distraire ni d'y mettre du plus ou du moins. Et les suites & les effets qui en résultent font bien voir cette vérité; & comme l'âme a été prévenue dans cette haute grâce & s'est plus tôt vue dans sa possession qu'elle ne s'est aperçue y devoir entrer, cela arrive si subitement qu'il n'y a qu'un Dieu de bonté, tout-puissant d'agir sur sa créature, qui puisse faire une telle impression & opération.

Comme je faisais puis après quelque réflexion sur cette grande privauté, je sentais quelque inclination à me retirer dans le respect, mais au lieu de cesser elle augmentait encore & je m'écriais : “ O mon divin Amour ! c'est vous-même qui êtes la cause que je suis si hardie avec vous. Je vous reconnais pour mon grand Dieu, mais aussi vous êtes mon grand Amour, & vous vous montrez à mon âme d'une façon si charmante qu'il faut que l'amour l'emporte sur le respect que je vous dois, & il m'est impossible de faire autrement, parce que vous m'emportez; & je veux vous obéir, cela est raisonnable, parce que vous êtes Amour ”. Et mon âme expérimentait sans cesse ce moteur gracieux, le Saint-Esprit, lequel, dans le mariage spirituel, avait pris possession d'elle & la brûlait & consommait d'un feu si suave & si doux qu'il n'est pas possible de le décrire. Il lui faisait chanter un épithalame continuel, de la façon

& manière qu'il lui plaisait. Les livres ni l'étude ne peuvent apprendre ce langage qui est tout céleste & divin. Il vient du doux air des embrassements mutuels de ce Verbe suradorable & de l'âme, qui dans les baisers de sa divine bouche est remplie de son Esprit & de sa vie; & cet épithalame est le retour & les revanches de l'âme vers son bien-aimé Epoux.

II. DE L'ÉPITHALAME QUE LE SAINT-ESPRIT PAR SA MOTION CONTINUELLE FAISAIT CHANTER A MON ÂME

AH! Ah! Amour, combien sont doux vos charmes & vos aimables liaisons! Ah! que vous êtes un doux Amour!

Vous nous bouchez les yeux, vous nous dérobez les sens. Vous nous rendez comme insensés.

Que ne faites-vous pas de nous? Tantôt vous nous blessez, tantôt vous nous liez par vos doux esclavages. Ah! que vous êtes un doux Amour!

Amour! que voulez-vous tant faire? A quoi vous plaisez-vous? Sont-ce là vos délices & les doux jeux de votre amour?

Oui, mon très doux Amour, vous vous plaisez à nos langueurs! Ah! qu'il est véritable que vous êtes Amour!

Je sais ce que je vous ferai. Je m'en vais me lancer vers vous en contre-échange de ce que vous êtes à mon âme.

Ah! Ah! Vous serez mon esclave. Je ne vous quitterai jamais. Je vous aurai à mon souhait & vous serez toujours mon doux Amour.

Mais que ferai-je de vous? Car vous êtes tout mien! Mien pour jamais, ô ma désirable Vie!

Ah! mon Tout, qu'est-ce que ie veux de vous? Je veux de vous l'amour & ne veux plus que l'amour. Ah! c'est vous que je veux, mon doux & cher Amour, dans la très douce mort de l'amour & pour être toute consommée des flammes de l'amour.

*

C'étaient là mes entretiens & mon cantique parmi le tracas, & ce colloque familier avec Notre-Seigneur m'embrassait sans cesse. Dans l'oraison & par les rues, & en quelque lieu que je fusse, je languissais d'amour & pourtant je jouissais de l'Amour. Mais c'est qu'il se plaisait à me faire souffrir, & il est impossible à l'âme souffrante & languissante qu'elle ne fasse des saillies. Je ne sais comme je dois dire. On souffre, on languit, on jouit. Je me mortifie beaucoup d'écrire ceci, mais je ne puis dire ma manière d'oraison d'alors ni la façon dont Dieu me conduisait, sans faire connaître ce que je voudrais être à jamais caché dans le secret de mon cœur*.

Et du depuis, mon âme était si habituée à parler ainsi à mon divin Époux, que même la nuit, en m'éveillant & étant encore à demi-endormie, j'entendais ces paroles au fond de mon âme : " O mon Dieu ! " ou d'autres du même genre. Quelquefois, elles m'éveillaient si fort que j'étais contrainte de prier mon Bien-Aimé avec toute confiance de me laisser dormir à cause du besoin que j'avais de repos.

III. DES EFFETS QUE LE MARIAGE SPIRITUEL OPÉRA DANS MON ÂME

DANS le mariage spirituel, mon âme changea entièrement d'état. Elle avait été ci-devant en une *tendance* continue & attente de cette haute grâce, qu'on lui faisait voir seulement de loin, en lui faisant expérimenter les dispositions & préparations pour la recevoir. Maintenant, elle n'avait plus de *tendance* parce qu'elle possédait Celui qu'elle aimait & qu'elle était toute pénétrée & possédée de lui.

Elle était à l'Amour & l'Amour était à elle. Elle se sentait perdue en cet Océan, où, étant anéantie, elle devenait tout, & où, ne possédant rien, elle jouissait des richesses infinies de son Époux par la communication de ses biens. Alors, c'étaient des caresses, c'étaient des amours qui la consumaient & la

faisaient expirer en lui, en souffrant les morts les plus douces, mais c'était la douceur même que ces morts. Je m'arrête à penser si je pourrais trouver quelques comparaisons dans la terre; mais je n'en trouve point qui puisse me servir pour dire ce que c'est que les embrassements du Verbe & de l'âme, laquelle, quoiqu'elle le connaisse grand Dieu, égal à son Père, éternel, par lequel toutes choses ont été faites & subsistent en l'être, elle l'embrasse & lui parle bouche à bouche, se voyant agrandie à cette dignité que le Verbe est son Epoux & elle son épouse, & à la privauté de lui dire : " Vous êtes mon moi, vous êtes mon mien. Allons, mon Epoux, dans les affaires que vous m'avez commises. " Elle n'a plus de désirs; elle possède le Bien-Aimé. Elle lui parle parce qu'il lui a parlé, & ce qu'elle dit n'est même pas son propre langage. Elle entre dans les affaires pour en tout & partout, ensuite des connaissances qu'il lui en donne & communique, rechercher sa gloire & faire qu'il règne, Maître absolu de tous les cœurs. Elle redouble ses pénitences & se consomme davantage dans les actions de charité du prochain, se faisant toute à tous pour les gagner à son Bien-Aimé.

Quelquefois, voyant une troupe d'hommes, serviteurs de mon frère, qui blasphémaient le nom de mon divin Epoux ou qui disaient des paroles sales, je m'allais mettre avec eux, afin qu'ils cessassent en me voyant, puisqu'ils étaient si misérables que d'oublier Celui qui est présent à tout. Cela me touchait fort de ce qu'ils se taisaient pour moi, chétive créature, & de ce qu'ils ne le faisaient pas pour Dieu. Je prenais de là occasion de leur parler de ses jugements & des peines dont il châtierait le pécheur. Quand ils étaient à table, c'était là qu'ils faisaient encore beaucoup de péchés, & moi pour les en empêcher, j'allais manger avec eux. J'étais là toute seule avec vingt ou environ de ces bonnes gens, selon le nombre qu'ils se rencontraient venant de la campagne, auxquels selon les occasions je parlais de Dieu, ou quand ils n'y étaient pas disposés, je leur disais quelque chose indifférente pour les récréer, aimant mieux

en tout cela me captiver que de les voir offenser Dieu. Ils me rendaient familièrement & simplement compte de leurs actions, s'entr'accusant les uns & les autres des fautes qu'ils avaient faites, lorsque par oubliance ils omettaient quelque chose. Je les assemblais quelquefois pour leur parler de Dieu & leur enseigner comme il fallait garder ses commandements. Je les reprenais franchement, de sorte que ces pauvres gens m'étaient soumis comme des enfants. J'en ai fait relever du lit qui s'étaient couchés sans avoir prié Dieu. Ils venaient à moi à recours en tous leurs besoins, & surtout en leurs maladies & pour les remettre en paix avec mon frère, lorsqu'ils l'avaient mécontenté. J'avais une grande vocation à tout cela, comme aussi à les gouverner en leurs maladies. J'en avais quelquefois partie d'arrêtés, en sorte que leur appartement semblait un hôpital duquel j'étais l'infirmière.

En toutes ces actions, il m'était avis que c'était pour mon divin Epoux. J'avais une agilité de corps, en sorte que tout m'était rendu facile en ce sentiment. En faisant les lits des malades et des sains, j'étais contrainte quelquefois, & même presque continuellement, de céder aux touches intérieures que Celui qui possédait mon âme me donnait pour soulager les fatigues auxquelles je m'étais réduite pour son amour. Je me prosternais en terre pour le caresser en m'humiliant, estimant qu'il m'obligeait infiniment de me donner des occasions de lui rendre quelques petits services. En ces actions basses, dans lesquelles je trouvais un trésor, il continuait & redoublait ses caresses. Je m'enfermais alors de peur d'être rencontrée, &, comme son excès dans mon âme me brûlait d'un feu qui étouffait mes soupirs, je lui parlais vocalement pour exhiler ce feu, & j'étais contrainte de lui dire : " O Amour, je n'en puis plus ! Laissez-moi un peu, mon Bien-Aimé, ma faiblesse ne peut porter vos excès ; ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce dont une âme enfermée dans sa prison n'est pas capable." J'expérimentais lors qu'il se plaisait à ce que je disais, car c'était son Esprit qui ne me permettait pas de me taire.

IV. D'UNE EXTASE CONTINUELLE OU MON ÂME ÉTAIT
 ABSORBÉE DANS LA VUE DU VERBE DIVIN

NOTRE-SEIGNEUR me mit dès lors dans un état d'oraison qui était une familiarité très grande, & une solitude intérieure qui surpassait tout ce que j'avais expérimenté auparavant. Toutes ses grandeurs dont j'avais continuellement la vue excitaient un si grand amour dans mon âme, qu'elle oubliait la majesté sans l'oublier pourtant, mais c'est que je ne la voyais plus qu'amour. Je veux dire que de toutes les perfections divines, l'amour tient le premier rang, & cet amour, c'est Dieu même. Etant attirée par ce motif, je me sentais comme captive, & j'étais, je le puis dire, comme une folle qui dit sans raison tout ce qu'elle dit. Il n'y a point de paroles plus charmantes que celles dont mon cœur était rempli par la véhémence de l'amour. Hors de l'oraison actuelle, ce n'étaient qu'élan & transports. Allant à l'oraison, je tressaillais en moi-même, disant : " Allons dans la solitude, mon cher Amour, afin que je vous embrasse & vous baise à mon souhait, & que, respirant mon âme en vous, elle ne soit plus que vous-même par union d'amour, y demeurant perdue pour jamais. " Enfin, étant actuellement en oraison, je me sentais saisie par l'Amour, & il me tenait collée à Lui d'une telle manière que je n'étais plus à moi, sinon que, de fois à autres, il me laissait respirer quelques paroles d'amour, qui, bien loin de me donner la liberté, l'engageaient à renforcer l'union où il me tenait.

En cet état d'oraison, l'esprit étant entièrement abstrait des choses d'ici-bas, il s'ensuivait une extase amoureuse en la vue & l'amour de la seconde Personne divine. Ce qui faisait que la nature, demeurant sans soutien, pâtissait & portait seule le faix des travaux ordinaires & celui de ce que la partie supérieure ne faisait non plus de cas d'elle que si elle eût été son ennemie mortelle & son plus grand obstacle qui la retînt &

l'empêchât de s'envoler dans le séjour de son Bien-Aimé, libre de la vie périssable, où elle ne pourrait plus le perdre.

Mais pour être perdue éternellement dans son sein, elle tendait d'être séparée du corps, quoiqu'elle fût dans les amours de ce divin & suradorable Objet. Car ses divins embrassements avaient de petits intervalles, ceux du dormir & des affaires, qui faisaient comme de petits nuages qui, poussés par un grand vent, passent sous le soleil & font de petits ombrages. Enfin, les nécessités du corps faisaient à la dérobee de petits entre-deux, lesquels, si courts qu'ils pussent être, étaient une espèce de martyre à l'âme, qui ne pouvait être un moment séparée des embrassements ni de la vue de son Bien-Aimé. Mais le plus grand empêchement de tout, c'était le sommeil, quoique court, ce qui faisait dire à l'âme : " Hé ! mon Bien-Aimé, quand ne dormirai-je plus ? " Tout éveillée que j'étais, — je couchais sur mon cilice, — je chantais à mon divin Epoux un cantique que son Esprit me faisait produire, capable de fendre mon cœur, s'il ne m'eût soutenue d'une façon extraordinaire, & mon corps étant grandement fatigué, j'étais contrainte de dire : " Mon divin Amour ! Je vous prie de le laisser un peu dormir, à cette fin qu'étant reposé, il vous serve demain de nouveau, puisque vous voulez qu'il vive. " Et puis, il dormait un peu. Ensuite, au moment du réveil, je rentrais dans l'actuel amour que le sommeil m'avait dérobé : " Hélas ! mon cher Amour, disais-je, quand ne dormirai-je plus ? Il faut recommencer de châtier mon corps. " Alors, je sortais de dessus ma dure couche & mettais une haire ou un autre instrument de mortification.

Lorsque ce divin Epoux m'emportait si fortement, dans le gros de mes affaires temporelles, je lui disais : " Hé ! mon Bien-Aimé, laissez-moi expédier cette affaire, & puis je vous embrasserai à mon aise, car mon âme se veut laisser consommer dedans vos chastes & purs embrassements. " Si je pensais prendre un livre, lors l'Amour m'absorbait; il me le fallait quitter pour demeurer dans l'Amour même qui me liait, en

sorte que je ne pouvais porter d'autre impression que la sienne. Parfois, je lisais un peu, nommément quand j'étais contrainte de demeurer dans la salle de mon frère où il entretenait quelqu'un & que j'attendais l'issue de l'entretien pour vaquer à quelque affaire. Cela cependant me faisait violence & me blessait la tête, parce que j'arrêtais le commerce intérieur, car le combat d'esprit contre esprit, dans l'état que je portais, est violent. Ce que je lisais était beau. Selon mon inclination, j'eusse voulu y penser & m'y arrêter, mais l'Esprit qui m'occupait en lui m'emportait. Je m'efforçais cependant de lire parce que c'était une sainte occupation & que j'avais de grandes inclinations de suivre les traces ordinaires des âmes dévotes, estimant que c'était le plus sûr chemin, — c'était même une des choses qui me faisait faire une telle violence; — puis, devant le monde, j'aimais mieux, lorsque je ne pouvais pas prendre un ouvrage pour occuper mon extérieur, prendre un livre, que de donner à connaître que je faisais ou pâtissais l'oraison. Il n'en était pas ainsi dans les affaires du tracas où, en apparence, ceux qui me voyaient croyaient que je m'employais toute, parce que mon corps, qui prenait un peu l'air là-dedans, portait une façon dégagée & expéditive & que mon esprit était plus libre parce que mon corps était occupé.

Voilà comme j'étais en ces deux sortes d'actions. Mais lorsque je me pouvais séparer, mon esprit avait son compte, ne se mettant point en peine du corps ni de sa posture, parce que je n'étais vue que de mon céleste Epoux, qui savait bien que je ne pouvais faire autrement. L'union se fortifiant de plus en plus, parce qu'il fallait que ce Dieu d'amour fût le possesseur de tout, non seulement je ne pouvais ni lire ni écrire, mais j'avais de plus en plus de peine à réciter aucune prière vocale. L'Esprit me déroba la parole, afin que rien n'empêchât le commerce intime de l'Amour, & il semblait que l'Amour même fût jaloux & qu'il voulût que tous mes moments lui fussent consacrés. Je ne pouvais dire l'Office de Notre-Dame que dans les occasions et à diverses reprises, sinon lorsque

j'étais à la campagne, à l'écart, où alors je le chantais : ce chant soulageant mon esprit & lui donnant air, je le récitais plus facilement, toutefois cela était rare. Pour me soulager je regardais quelquefois les champs & les verdure. Cependant mon épithalame se continuait avec mon divin Epoux de tout autre chose que de ce que je regardais; mais c'était que j'amusais ainsi la partie inférieure pour ensuite qu'elle servît à l'esprit & qu'à l'heure elle ne lui nuisît pas. Je me sentais perdue dans Celui qui me possédait, & il ne se peut rien imaginer de semblable à cette défaillance & à cette heureuse perte. Ce sont des retours redoublés où l'âme se consume & semble défaillir à tout moment. Elle languit & elle meurt sans cesse, & néanmoins cette langueur est sa force & cette mort est sa vie.

V. COMMENT NOTRE-SEIGNEUR ME FIT PATIR LE MARTYRE D'AMOUR

L'ÂME ne vivant donc plus en elle-même, mais en Celui qui la tenait toute absorbée en ses amours, pâtissant sans cesse son extase amoureuse, se trouvait tantôt mue par le Saint-Esprit qui la possédait, tantôt languissante, tantôt en suspension. Il la menait où il voulait, sans qu'elle lui pût résister, car sa volonté était sa captive, & en telle sorte sa captive, qu'alors que, je ne sais par quelle inclination secrète ou inadvertance, quelque objet la voulait arrêter, au même moment ce divin Esprit, jaloux de ce qu'il la voulait posséder, la ravissait à soi, & par sa divine motion, lui donnait une activité amoureuse qui lui faisait de nouveau chanter ses amours.

Depuis ce temps-là, j'ai lu le *Cantique des cantiques* dans l'Écriture sainte. Je ne puis rien dire qui ait plus de rapport à mon état d'alors; mais le fond expérimental fait bien d'autres impressions que les paroles ne sonnent *. C'est un sens qui porte un nourrissement divin que la langue ne peut exprimer,

une privauté & une hardiesse, des revanches, des rapports & des retours d'amour inexplicables de l'âme dans le Verbe & du Verbe dans l'âme. Lorsque l'occasion m'obligeait d'aller dans la maison des champs, mon esprit était grandement satisfait de se voir libre de l'importunité du grand tracas, & lors, étant dans le silence, le divin Epoux me faisait expérimenter un nouveau martyr dans ses touches & embrassements amoureux, me tenant plusieurs jours de suite, sans me permettre un respir ni aucun retour. Je portais l'effet de ce que dit saint Paul : *La parole de Dieu est efficace ; elle divise l'âme d'avec l'esprit, elle pénètre jusqu'au fond des moelles.* En ce sens, cette efficacité est vraiment un glaive qui tranche & purifie d'une purification de flammes. Je m'arrête de ce qu'il faut que je dise des termes comme cela ; mais je ne vois rien de plus significatif en cette souffrance d'esprit par l'Esprit du suradorable Verbe divin.

En cette souffrance, il mettait une plénitude en moi plus dure à supporter à la nature que toutes les souffrances d'une mort très cruelle. Je me sentais remplie d'un amour véhément, sans pouvoir faire aucun acte intérieur pour me soulager, & cela durait deux ou trois jours, pendant lesquels il semblait que mon cœur dût éclater. J'en ressentais dans le corps une douleur insupportable. Quelque divertissement d'emplois que j'eusse, ils ne me pouvaient distraire, mais plutôt ils me soulaçaient quant à l'extérieur. Quand j'étais à la maison des champs, je prenais ma course pour me distraire, mais c'était mon corps qui le faisait sans réflexion. J'allais dans les allées des bois & des vignes comme une insensée, & après, me ressouvenant de moi-même & l'esprit revenant à soi, mon divin Epoux abattait le corps qui se laissait tomber où il se trouvait. Si j'eusse pu parler dans mon activité amoureuse d'ordinaire, cela m'eût soulagée, mais j'étais captive de toutes parts. Il n'y avait rien à faire qu'à souffrir la divine maîtrise de la sacrée Personne du Verbe. L'âme, en souffrant, aimait d'un amour fixe qui lui était infus. Elle voyait bien néanmoins qu'elle aurait son retour

par la privauté dont elle avait été anoblie, mais en son état souffrant, il n'était pas temps encore. En son regard fixe, elle voulait la souffrance, parce qu'elle ne pouvait vouloir que ce que le Bien-Aimé voulait & faisait en elle par son amoureuse loi.

Ensuite de cette souffrance, le temps de deux ou trois jours étant écoulé, en un moment, l'âme était rendue libre de la plénitude que le suradorable Esprit du Verbe mettait en elle, & qui n'était autre que ses feux & ses flammes qui étaient retenues en son cœur sans en pouvoir sortir. Alors, c'était comme qui ouvrirait le soupirail d'une fournaise embrasée pour en faire évaporer la flamme; car mon cœur se dilatait avec des paroles si ardentes qu'il semblait que ce fussent autant de flammes qui se lançaient par une autre sorte de souffrance & par une vengeance d'amour vers Celui qui m'avait fait souffrir, car, comme elles venaient de lui, aussi ne les renvoyais-je qu'à lui. Et comme dans ma croix amoureuse, ma peine était de n'aller pas à lui, c'était aussi le sujet de mes plaintes & ce que j'avais à lui dire.

Je lui disais donc en aveugle & sans raison, dans une grande privauté dont il ne m'était pas possible de m'abstenir : " O Amour, tu t'es plu à me martyriser; il faut que j'aie ma revanche en te faisant les mêmes blessures que celles que tu m'as fait souffrir. Mais encore, si par tes plaies tu eusses enlevé mon âme, la délivrant de sa prison, tu m'eusses fait plaisir, mais tu ne m'as laissée vivre que pour souffrir ces traits aigus & brûlants. Ne veux-tu donc pas que je meure, ô Amour? Ne sais-tu pas qu'il n'y a rien sur la terre qui me plaise & qui ne me soit une croix? M'ayant donc unie si intimement à toi, ne sais-tu pas que je ne puis vivre avec ceux qui ne t'aiment point? Hélas! Amour, ne serais-tu pas bien aise que je mourusse à cette heure, & qu'un éclat de tonnerre ou plutôt d'amour descendît du ciel pour me consommer à cet instant? Je ne sais ce que je dis ni ce que je fais, tant je suis hors de moi, mais tu en es la cause. Ah! je ne te demande ni trésors ni richesses, mais que je meure & que je meure d'amour. Or sus,

maintenant, il faut que je me venge de tes plaies ! ” Alors, il semble que des foudres partent du cœur pour se lancer dans son Bien-Aimé, & c'étaient les mêmes que les siens qui par un retour réciproque allaient fondre en lui. Après quoi, l'âme devenait par une nouvelle souffrance toute en langueur & se trouvait pâmée sur le sein de son Bien-Aimé & comme agonisante en lui. Je ne faisais autre chose ni jour ni nuit que de me plaindre, & il m'était impossible d'arrêter cette impétuosité, n'ayant point du tout de pouvoir sur moi. Cela se peut vraiment appeler un martyre, mais très aimable, parce qu'il vient du Bien-Aimé.

Qu'est-ce qui pourrait exprimer cet amoureux commerce ? J'aurais de la confusion & de la honte d'en dire davantage de la grande hardiesse avec laquelle je conversais avec Dieu. Sans ces petites relâches que l'activité amoureuse donnait à l'âme pour exhaler un peu ce qui était au dedans de la plénitude du Bien-Aimé, ces excès tueraient le corps, car il n'est pas imaginable combien l'esprit lui fait violence. Ce n'est pas que cette activité amoureuse à laquelle il n'avait nulle part en aucun de ses sens ne lui fût insupportable, mais ce n'était que le moindre de ses maux, car en cela il ne portait qu'une simple privation, & non cette souffrance dont j'ai parlé ci-dessus. Mais ce qui le soulageait, c'était, comme dans les états précédents, les actions extérieures avec le prochain : c'était une viande qui lui était propre, quand même il lui eût fallu passer les nuits, comme en effet il m'en fallait passer une grande partie pour la charité & en après à me discipliner.

Maintenant, je ne puis comprendre comment je pouvais faire tout cela ni en trouver les moyens parmi une si grande famille comme l'était celle de mon frère. La nuit, j'allais partout sans chandelle, me mettant peu en peine d'être vue ou entendue. La cave, les greniers, la cour, l'écurie pleine de chevaux étaient mes stations. Je me mettais en danger de me blesser. J'étais aveugle à tout. Pourvu que je trouvasse lieu à me cacher, ce m'était assez. Mon frère me disait parfois des

paroles en riant qui me pouvaient donner sujet de croire qu'il savait quelque chose de mes pénitences, mais prenant cela par récréation, j'étais insensible à tout, n'entendant qu'à donner contentement à mon céleste Époux, qui demandait de moi l'obéissance à son attrait. Et il m'a si bien gardée que je n'ai jamais été rencontrée d'aucun homme. Seulement, en deux occasions, une servante me surprit, entrant dans ma chambre, où elle vit la table & les bancs sur lesquels je couchais & ma haire. Je crois qu'elle le dit à mon frère & à ma sœur, qui eurent la prudence de ne m'en point parler ensuite, car ils aimaient le bien & l'avaient en estime, & admiraient les moindres petites choses.

J'ai été plus longtemps en cet état qu'en aucun autre, & je me suis plusieurs fois étonnée comment je pouvais supporter une si longue occupation intérieure, étant dans une condition tout à fait éloignée des choses de l'esprit, & continuellement chargée de tant d'affaires, qu'on peut facilement connaître que Notre-Seigneur faisait tout pour moi, étant impossible d'y pouvoir satisfaire par mes forces naturelles. Il soit béni ! Il pouvait cela & encore au delà de ce qui se peut penser & dire. Mon directeur craignant qu'une occupation si forte & si continue ne m'affaiblît trop, jugea à propos de modérer davantage mes pénitences. Il m'accorda seulement que six mois de l'année je couchasse sur une paille piquée & les six autres sur des ais ; pour les disciplines d'orties & les autres, que je les continuasse, mais il me défendit de me plus servir de haires ni de cilices, consentant seulement que j'usasse de chemises de serge & que je portasse deux fois la semaine une ceinture de fer à pointes : ce que j'ai observé fidèlement jusqu'à mon entrée en religion, n'était que quelque occasion de charité m'en divertît, car en cela je n'étais point scrupuleuse ni attachée à mes exercices de dévotion & de mortification, les laissant pour l'amour de Notre-Seigneur, lorsqu'il le permettait.

VI. DE PLUSIEURS AUTRES EFFETS DU MARTYRE D'AMOUR
 QUE NOTRE-SEIGNEUR ME FIT PATIR

JE ne puis rapporter les différentes manières dont Notre-Seigneur se servait pour s'unir à mon âme embrasée de son divin amour, & les embrassements souvent réitérés dans lesquels il la consommait. C'était un continuel renouvellement de notre alliance, & par diverses reprises, je me trouvais perdue en cet océan d'amour. Si, sortant de l'union, il m'en eût fallu parler & rendre compte, cela m'eût fait voler pour me relancer encore en lui. Je m'y suis trouvée surprise en parlant à mon confesseur, car je me sentais ravir la parole & il me fallait asseoir promptement & pâtre en mon âme un plaisir indicible. O Dieu ! que cette union est grande ! C'est un mélange d'amour & d'amour, & on peut dire avec l'Épouse des Cantiques : *Mon Bien-Aimé est à moi & moi à lui*, mais à lui entièrement ! Mais, hélas ! j'aime mieux me taire que d'en dire davantage.

Une fois que j'étais dans un grand repos, unie à Dieu comme à mon centre, & que je prenais de la complaisance dans ses perfections & dans ses grandeurs, je fus éclairée d'une si grande lumière de la Divinité que mon âme ne la pouvait supporter. Et tout ainsi qu'extérieurement l'on ne peut regarder le soleil sans en être ébloui & comme aveuglé, ainsi j'étais suréclairée intérieurement par une pénétration si grande qu'il est impossible de l'exprimer. Je lui disais : " O mon grand Dieu ! je ne vous puis supporter en cette sorte ! " Puis, je me retrouvais abîmée en cette lumière. Ainsi, il revenait de fois à autres, & je répétais aussi les mêmes paroles. Cet attrait fut si puissant que, s'il eût demeuré longtemps, je crois qu'il eût séparé mon âme pour ne plus revenir en sa prison, mais qu'elle fût demeurée dans ce grand soleil dont elle était éclairée. Il eut enfin compassion de moi, changeant cette vue en une union d'amour très particulière. Je ne pouvais, en effet, jouir de

cette grande clarté, l'âme n'étant pas à soi & ne pouvant rien que ce que cet Agent, qui s'en était rendu le maître absolu, voulait en elle, & elle se laissant conduire, mais de je ne sais quelle façon qu'elle eût voulu être toute anéantie, tellement cette grande lumière la tenait dans le respect. Mais elle, qui est créée pour aimer, tendait à sa fin, & Dieu, qui aime plus l'âme, sans comparaison, que l'âme ne l'aime, la fit entrer par sa miséricorde en l'union susdite, dans laquelle il lui fit goûter une douceur céleste.

Cet excès étant passé, je pensais à part moi : Mais est-il possible que dans le ciel on goûte Dieu davantage ? Car, en cette union, l'âme voyait que tout ce qui est à son Bien-Aimé était sien & que ce qui était sien était à son Bien-Aimé, mais par un si doux commerce que l'âme semblait être toute transformée en lui, ne se voyant plus, mais son Bien-Aimé en elle. Elle était comme un ciel, ne pouvant voir son Bien-Aimé ailleurs pour lui parler & pour en jouir par une continuelle union, le voyant là toujours Amour, content d'être chéri, caressé & embrassé par cette âme même, à laquelle réciproquement il faisait sentir ses divins attraits d'une façon si charmante qu'elle ne se peut dire. Il m'arrivait de si grands transports de joie par cette lumière qui me montrait que Dieu veut être aimé, que mon esprit s'emportait, & j'en parlais avec plaisir à ceux de ma connaissance qui me venaient à la rencontre.

C'était encore par l'effet de cette alliance sainte qui exigeait les embrassements les plus étroits & les communications les plus intimes qu'une fois Notre-Seigneur me lia à lui dans une grande simplicité intérieure. Cela dura deux jours pendant lesquels je vaquais à lui amoureuxment sans faire aucun effort à la nature, mais plutôt demeurant doucement dans cette union. Or, il arriva un soir que je me sentis pressée par plusieurs fois de me retirer. Enfin, étant contrainte de le faire, je me retirai. Et tout d'un coup, je fus si fort transportée d'amour que, par une souffrance & par un embrasement

intérieur, j'étais toute hors de moi-même, & il me semblait que mon très chaste Epoux se plaisait à me surcharger sans cesse & à ajouter de nouveaux feux à cette ardeur qui me consommait. Mais en même temps, il me faisait dire par la même souffrance, & sans m'en pouvoir empêcher, tout ce que la hardiesse amoureuse saurait inventer. Je le dirais bien, mais je n'ose l'écrire. Il découvrait si fortement à mon esprit ce qu'il est & il me consommait si puissamment en lui-même, me charmant par des retours redoublés, sans cesser de me caresser, que mon âme semblait le vouloir contraindre de rompre les liens qui la tenaient attachée à la nature corruptible, dont elle a plus d'horreur que de l'enfer, à cause de ses malices. Mais au même temps qu'elle faisait ses instances d'amour, l'Amour la changeait pour ne vouloir ni vie ni mort, & elle, cédant en toutes choses aux volontés de Celui à qui elle est toute, s'offrait de supporter la vie en patience jusques au jour du Jugement, s'il en devait être davantage glorifié, bien qu'en tout ce temps elle ne fit autre chose que d'apprendre à quelque petite âme à servir la très sainte Vierge. Les effets qui se sont ensuivis de ce transport ont été très grands.

Un de mes principaux & plus fréquents sujets de plainte à mon divin Epoux était de ne l'aimer pas assez. Là-dessus, Notre-Seigneur me donna une fois un si puissant attrait qu'il me semblait que je tenais mon cœur entre les mains, lui en faisant un sacrifice; &, ne pouvant faire davantage, je voyais en esprit l'amour que tant de saints & de saintes ont eu pour lui, & tout cet amour-là ne me suffisait pas, ne me pouvant souffrir avec un amour limité, car tout cela me semblait petit à l'égard de mon Jésus. Enfin, mon âme était insatiable, ne voulant que la plénitude de l'amour. Or, en cet attrait, ces angoisses intérieures me serraient étrangement par la présence amoureuse de mon Bien-Aimé qui m'était si présent que je ne le puis exprimer. Oh ! que ce martyre est doux, dans lequel l'âme se trouve toute transformée en son Objet qui se la tient si fortement unie ! C'est un goût sans goût, une impression indicible.

Après cette occupation d'esprit, je fus deux ou trois jours que je ne pouvais faire autre chose que de dire à l'Amour : " Eh quoi ! un chétif cœur est-il digne de Jésus ? Et des personnes aussi chétives que je suis pourront-elles aimer Jésus ? " Il m'est demeuré en l'âme une impression qui m'a toujours continué depuis, qui est que je me vois comme immobile & impuissante à pouvoir rien faire pour le Bien-Aimé. Je me vois comme ceux qui sont anéantis en eux-mêmes, & cela me met dans un extrême abaissement qui me fait encore davantage aimer. Car je vois très clairement qu'il est tout & que je ne suis rien, qu'il me donne tout lui-même & que je ne lui puis donner rien.

Comme j'ai dit, le Bien-Aimé prenait plaisir à me faire souffrir par des lumières extraordinaires qu'il me donnait, lesquelles, bien loin de diminuer mes peines, augmentaient sans cesse mon désir & redoublaient mon martyre. Mon cœur s'embrasait toujours de plus en plus au milieu de ces faveurs, les impressions que je recevais de Dieu me causant toutes ces inflammations. Un jour, étant en oraison, il me fit connaître que le Fils de Dieu, seconde Personne de la très sainte Trinité, était comme le sein & la poitrine du Père. Ce n'est pas que je visse rien d'imaginaire, mais je ne saurais dire autrement pour me faire entendre. Dans ce sein, que je voyais aussi comme un Autel d'amour, tous les bien-aimés du Père étaient logés & consommés par ses ardeurs, & je voyais que c'était aussi là ma demeure. O Dieu ! quelle consommation ! De plus, de ce sein amoureux sortaient avec impétuosité trois fleuves d'amour par lesquels la très sainte Trinité allait abreuvant tous les Bienheureux & récréait tout le ciel. Sans oublier l'unité de la divine Essence, j'étais unie au Verbe par grand amour & je m'entretenais avec lui, par ces paroles : " Vous me mettrez là, ô mon Amour, mes Délices ! Je vous verrai & je vous embrasserai. " Au sortir de cette oraison, j'étais dans une langueur extrême, me plaignant sans cesse à l'Amour de ce qu'il me laissait vivre & demeurer encore dans cette chair mortelle.

Quelquefois aussi, il m'arrivait de grands battements de cœur qui me donnaient bien de l'angoisse, dans la crainte que j'avais qu'on s'en aperçût. Mais Notre-Seigneur m'aidait en sorte que j'avais le loisir de me retirer avant que le feu n'éclatât au dehors. Un jour, entre autres, il m'en arriva un si violent qu'il m'ôta toutes les forces du corps, & ce qui me faisait le plus de peine, c'est que je me voyais en ce martyr sans en pouvoir sortir. Je ne sais comme je dois parler de cette souffrance. J'avais été déjà en de grandes réollections, où je perdais le sentiment avec beaucoup de douceur, mais celle-ci était extrêmement violente. Je sentais des coups dans le cœur, comme si on me l'eût percé. Ce n'est pas une imagination, car vraiment je souffrais cela : ce qui me causait une douleur intolérable, mais aussi charmante & que l'on voudrait être sans cesse réitérée. Ce martyr fait agoniser & pousser à l'Objet qui le cause mille cris & mille plaintes d'amour : " C'est assez, mon Amour ! Mon divin Amour, c'est assez ! " Cela soulage & donne un peu d'air. Mais la peine se terminant laissait place à de nouvelles flammes qui faisaient courir tout de nouveau à tout ce que voulait l'Amour. Ainsi, le cœur était destiné à de continuelles souffrances, à des attrait très violents & à des martyres très rigoureux, mais plus aimables sans comparaison que tout ce que l'on peut imaginer de délicieux sous le ciel.

En d'autres occasions, j'expérimentais que le suradorable Esprit de Jésus voulait faire une séparation de mon esprit d'avec le corps. Cette opération est une chose si épouvantable à la nature que, si elle durait seulement trois jours en son effort, il faudrait mourir. Car mon esprit voulait suivre cet Esprit-Saint qui semblait vouloir l'emmener avec lui, & cependant le pauvre corps souffrait la violence de l'esprit qui le voulait quitter, expérimentant une certaine division qui le mettait dans une solitude affreuse, qui était encore bien plus pénible lorsque j'étais dans la retraite que dans l'actuel emploi. En cet état, l'esprit avait son avantage sur le corps, étant content de sa séparation, & il eût voulu être entièrement hors de sa

prison pour jouir à jamais du bien qu'il possédait, qui est une chose au delà de tout sentiment. Je n'aurais jamais cru ce qui se passe en cet élèvement ou suspension d'esprit, si je ne l'avais expérimenté.

Enfin, j'étais tirée de cette agonie par la douceur de l'union de la sacrée Personne du Verbe qui, par écoulement, mettait une sérénité en la partie inférieure qui la tirait de sa langueur; & en cela j'expérimentais en tout moi-même ce que l'Épouse dit aux Cantiques : *Mon âme s'est toute fondue d'amour lorsque mon Bien-Aimé a parlé.* Je retournais ensuite dans un autre état d'union qui causait l'activité amoureuse & les privautés suaves avec ce divin Epoux & qui ne délaissait pas la partie inférieure, quoiqu'elle n'y participât point par sentiment, mais e'le en était soutenue par une voie secrète qui la faisait subsister.

Il ne se peut dire combien il y a de ressorts dans ces voies de l'esprit, & il n'est pas possible autrement, surtout étant en un continuel amour actuel où l'Esprit de Dieu se plaît de découvrir & de manifester à l'âme, son épouse, ses richesses & ses magnificences divines. Car il est véritable qu'il la poursuivait sans se séparer d'elle, comme étant pressé de la faire jouir de tout ce qu'il possède. Cette âme lui disait : " Mon Bien-Aimé, vous êtes ravissant ! Vous me poursuivez sans cesse, & il semble que vous n'avez que moi à aimer & à pourvoir ! " Et lors, comme il se plaît infiniment à ce que l'âme, poussée par lui-même, lui dit, il redoublait ses divins excès, de sorte que c'était une source inépuisable qui sans finir s'allait dégorgeant dans l'âme, laquelle était un ruisseau, qui semblablement & sans fin recoulait dans sa divine source pour s'y perdre, en sorte qu'elle-même semblait être son Bien-Aimé dans les rapports d'esprit à esprit.

VII. DE QUELQUES-UNES DE MES AFFECTIONS AMOUREUSES DANS LE MARTYRE D'AMOUR

AMOUR suradorable ! Amour, le suprême ami de mon cœur ! Que fais-je ici-bas, parmi les souillures du monde ? Ne savez-vous pas, ô mon Bien-Aimé, que c'est un martyre insupportable aux âmes qui vous aiment d'être séparées de vous, & dans cette séparation, de vous voir offensé par des sujets si misérables qui ne tiennent compte de vous ni de votre charité ? Ah ! Amour, ah ! Amour, tirez-moi de ces malheurs & de cette corruption misérable, où il n'y a que tourment & affliction d'esprit. Mon cœur soupire après vos demeures éternelles pour voir votre unique beauté & jouir de votre douce & désirable union, dont votre bonté donne un avant-goût à vos bien-aimés par la participation que vous leur en communiquez. O Dieu ! quelle félicité d'être affranchie de ce corps qui met un si grand obstacle à l'union parfaite de l'amour ! Nous jouissons de vous ici-bas, nous vous embrassons. Vous êtes notre trésor, vous êtes notre vie, vous êtes notre amour. Oui, vous êtes tout cela quand vous nous tenez absorbés en vous. Mais sommes-nous à nous-mêmes ? Ah ! que nous expérimentons de misères dans notre bassesse & pauvreté ! Qui donnera donc à mon âme qu'elle rompe sa prison ? Que l'amour fasse à ce corps une porte & une ouverture assez grande pour la faire sortir, afin qu'elle demeure éternellement captive en vous, mais d'une captivité qu'elle aime mille fois mieux que toutes les libertés du monde !

*

Qui est celui, ô l'Amour de mon âme, qui pourra parler des douces plaies que vous faites au cœur de vos amants ? Vous vous plaisez de les faire languir & mourir mille fois le jour d'une mort mille fois plus douce que la vie. Hé ! n'est-ce pas

mourir d'être en vos continuels embrassements, de se voir encore dans cette chair sujette à tant de misères & de distractions, & de voir tant d'objets qui mettent barre entre le pur amour & l'âme ? O Pureté ! O Netteté ! O Dignation intime ! O Amour, le Dieu de mon cœur ! De quelle importance est la moindre faute à l'âme qui vous veut aimer ! L'Amour ne peut rien supporter. O Amour, ô Amour ! retranchez donc en moi ce qui n'est pas le pur amour. C'est un martyr, ô mon Jésus, de voir tant de souillures. Hélas ! faites-moi digne d'amour, le Pur Amour !

*

Mon doux Amour, mon doux Amour ! Mes délices adorables ! vous plaisez-vous à mes langueurs ? Ne savez-vous pas que mon désir est véritable ? Oui, vous le savez, car mon cœur est nu en votre présence, proche de l'Autel de votre sacré Cœur. Que je sois donc toute vôtre, comme vous êtes tout mien ! Possédez-moi & que je vous possède par un mélange d'amour. Encore un coup, Autel sacré, que sur vous soit fait ce sacrifice ! O brasier adorable ! faites brûler celle qui ne veut vivre que dans vos flammes ! Serait-il possible de me voir si proche de vous & d'être appliquée sur un autel de feu, sans être toute consommée d'amour ? Mais, ô secrets ! ô secrets ! vous vous plaisez dans mes croix, car, ô mon doux Amour, je suis unie à vous & à votre Cœur embrasé, & cependant, je vis & je meurs tout ensemble. Je vis parce que l'on ne peut être unie à vous sans vivre de votre vie, ô Vie admirable ! & je meurs, parce que cette union est aussi une mort qui fait finir tout ce qui n'est pas vous. Ainsi, vivant & mourant, je ne suis pas à moi, mais à vous, ô mon cher Tout, ô mon Amour, ô mon unique Désiré !

*

Doux maître de ma vie ! je n'oserai plus demander de souffrir, puisque l'obéissance ne le veut pas *. Cela durera-t-il longtemps & le souffrirez-vous ? Oh ! que c'est une grande privation pour moi ! Que ferai-je cependant ? Je récompenserai la pénitence par l'amour. Mon occupation sera de vous embrasser & de vous caresser dans le repos. O mon Amour ! que vous êtes doux à mon âme ! Je ne vous aime pas comme je le désire, car je voudrais vous aimer d'un amour incompréhensible. Oh ! que c'est une grande peine de ne pas aimer autant que l'on désire aimer ! Si vous voulez que je vous aime, donnez-moi l'amour, car sans l'amour je ne puis vivre. Que dis-je ? Donnez-vous à moi, vous qui êtes mon Amour & ma Vie, car je ne veux rien moins que vous, qui êtes l'objet de ma flamme. Que je vous aime donc sans mélange ! Et sans pitié consommez-moi, & retranchez en moi ce qui n'est pas le pur amour. Vous pouvez tout d'un coup rendre mon âme pure, ô divin Objet. Il ne faut qu'un seul de vos regards, qu'une seule de vos touches saintes, quand vous venez si doucement dans mon âme & que vous vous donnez à moi qui ne le mérite pas. Je ferai comme votre Épouse sainte des Cantiques, qui, vous tenant, ne voulait plus vous laisser aller.

*

On vous appelle feu. Non, mon Amour, vous n'êtes pas feu, vous n'êtes pas eau. Vous n'êtes rien de ce que nous disons. Vous êtes ce que vous êtes en votre éternité glorieuse. Vous êtes ! C'est là votre essence & votre nom. Vous êtes vie, vie divine, vie vivante, vie unissante. Vous êtes tout béatitude. Vous êtes unité suradorable, ineffable, incompréhensible. En un mot, vous êtes Amour & mon Amour. Que dirai-je donc de vous ? Vous m'avez faite pour vous ; pour vous, qui

êtes Amour. Pourquoi donc ne parlerai-je pas de l'Amour ? Mais, hélas ! que dirai-je ? Je n'en puis parler sur la terre. Les saints, qui vous voient dans le ciel, vous adorent en silence, & ce silence est un parler sacré dans lequel ils goûtent l'amour. Vous nous influez votre amour comme à eux, ô mon grand Dieu ! Et vous nous remplissez de vous-même comme eux. Pourquoi donc ne ferons-nous pas comme eux ? Pourquoi ne goûterons-nous pas l'amour comme eux ? Car si vous êtes leur Amour, vous êtes aussi notre Amour. Ils vous voient à nu, ô ma chère Vie ! & c'est ce qu'ils ont au-dessus de nous, qui sommes encore dans la bassesse & dans la misère de notre chair. Mais quand nous serons délivrés de cette prison, nous vous verrons comme eux, nous vous louerons comme eux, nous vous embrasserons comme eux, nous vous posséderons comme eux, nous serons plongés en vous comme eux, & nous ne dirons plus ces similitudes basses pour exprimer votre amour, car nous ne serons plus qu'amour, étant tout dans l'Amour, en Vous, qui êtes mon unique Amour, ma miséricorde & mon Tout !

VIII. COMMENT LA SAINTE COMMUNION ME CONSOLAIT
DANS LES TOURMENTS DU MARTYRE D'AMOUR

NOTRE-SEIGNEUR diminua enfin ces grands & violents accès, & je fus assez longtemps sans les souffrir. Mais il me donna en la place une occupation intérieure si intense qu'elle me faisait tout oublier. Cet état est d'autant moins sensible qu'il est plus retiré au dedans & éloigné de l'extérieur.

Je ne saurais exprimer la force & la douceur de cette union de mon âme avec Notre-Seigneur, principalement par la sainte communion où je pouvais enfin jouir de mon divin Epoux sans interposition d'entre-deux. J'y trouvais un peu de remède à mes angoisses, m'approchant de ce divin sacrement avec un désir extrême d'embrasser, de chérir & de caresser ce sacré Verbe Incarné, en attendant la parfaite consommation de

l'union, car l'ayant reçu, je ne saurais exprimer la manière en laquelle je le possédais & il me possédait, me faisant sentir par expérience & par ses touches que c'était lui, lui qui est l'Amour & le Maître des cœurs. Après m'avoir tenue longtemps dans une étroite union, je demeurais dans la vue & dans la jouissance de la Divinité & de toute la Trinité que je connaissais être en ce très saint sacrement; car, bien que je le visse appartenir au sacré Verbe Incarné, j'avais aussi une connaissance que la Divinité étant indivisible & les Personnes inséparables, je possédais tout cela dans ce sacrement d'amour. Oh ! que l'on connaît là de grandes vérités ! C'est un abîme qui n'a ni fond ni rives. On ne saurait jamais dire ce que Dieu découvrait à mon âme quand il se donnait à elle dans ce sacrement adorable. L'éternité où toutes choses seront découvertes le fera voir, toutes mes paroles étant trop défectueuses pour le récit de tant de choses si ineffables.

Et comme c'était d'ordinaire après cette action que j'allais vaquer aux affaires de mon frère, ni le bruit des rues ni ce que j'avais à traiter avec les marchands ni tous les soins dont j'étais chargée ne me pouvaient tirer de la liaison intérieure que j'avais avec la Divinité. Je me sentais remplie de l'Unité de Dieu au fond de l'âme, par le moyen de ce sacrement d'amour, & quoique j'en eusse la présence habituelle, c'était néanmoins d'une manière tout autre. Cela me causait une faim continuelle de communier sans cesse, s'il m'eût été possible, parce que j'expérimentais que c'est là où l'on jouit vraiment de Dieu. Quelquefois, plus de cinq ou six heures après avoir communiqué & vaqué à beaucoup d'affaires des plus distrayantes du monde & parlé sans cesse, y étant nécessaire, je sentais si fort cette liaison intérieure qu'il me fallait faire violence pour prendre ma réfection. Etant avec des personnes qui parlaient sans cesse d'affaires ou de choses indifférentes, il ne m'était pas possible d'y prendre garde. Quelquefois, mon frère, pour se récréer ou autrement, me demandait mon avis sur ce qui avait été dit, & alors, je demeurais toute honteuse, ne pouvant en

rendre raison, tellement qu'il me fallut avoir soin & attention particulière, me distrayant volontairement pour l'amour de Dieu, car autrement j'eusse été incommode aux personnes avec qui j'étais, & il me faisait cette miséricorde que je contenais un chacun. Cette occupation me faisait encore oublier de regarder les choses qui étaient même nécessaires, en sorte que mon confesseur m'en mortifia bien fort, m'obligeant de regarder ce qui serait de besoin, car, comme j'avais à converser avec plusieurs personnes, ne les regardant point, quand j'avais des affaires avec eux, je ne les reconnaissais plus.

Il me fallut donc accommoder à tout pour l'amour de Notre-Seigneur, & cela ne me distrayait point de jouir de Dieu, mais il me causait bien des croix & me mit dans une pratique continuelle de vertu, de peur de tomber dans des occasions où j'eusse fait de lourdes fautes. Car, Dieu sait combien il m'a fallu souffrir depuis ma *conversion*, aucun jour ne s'étant passé que je n'aie eu beaucoup de peine en mon âme, ne voyant presque rien qui ne répugnât à la pureté de cœur & au dégagement d'esprit que je connaissais qu'il fallait avoir pour être vraiment unie à Dieu. Parmi tout cela, rien, je le répète, n'interrompait mon union, & la forte liaison que j'avais à Notre-Seigneur durait toujours.

IX. COMMENT ENSUITE DU MARTYRE D'AMOUR, NOTRE-SEIGNEUR ME FIT ENTRER DANS MON ÉTAT FONCIER ET PERMANENT

UNE année, ou un peu plus, s'était déjà écoulée depuis qu'il avait plu à la divine Bonté de prendre mon âme pour épouse. Avec la suite du temps, les transports, les langueurs, les souffrances du martyre d'amour perdaient de leur première violence, & mon esprit s'allait de plus en plus simplifiant pour faire moins d'actes intérieurs & extérieurs qui m'eussent pu donner du sentiment. Mais au fond de l'âme

ces paroles étaient continuelles : “ Hé ! mon Amour, mon Bien-Aimé ! Soyez béni, ô mon Dieu ! ” ou bien celles-ci : “ O mon Dieu ! ô mon Dieu ! ” Ces paroles foncières me remplissaient d’un doux nourrissement sans aucun sentiment. Enfin, Notre-Seigneur m’ôta tous mes grands transports, & depuis ce temps-là, mon âme est demeurée dans son centre qui est Dieu, & ce centre est en elle-même, où elle est au-dessus de tout sentiment. C’est une chose si simple & si délicate qu’elle ne se peut exprimer.

L’âme étant parvenue à cet état, il lui importe fort peu d’être dans l’embarras des affaires ou dans le repos de la solitude. Tout lui est égal, parce que tout ce qui la touche, tout ce qui l’environne, tout ce qui lui frappe les sens, n’empêche point la jouissance de l’amour actuel. On peut parler de tout, on peut lire, écrire, travailler & faire ce que l’on veut, & néanmoins cette occupation foncière demeure toujours, & l’âme ne cesse point d’être unie à Dieu. Dans la conversation & dans le bruit du monde, elle est en solitude dans le cabinet de l’Époux, c’est-à-dire dans son propre fond où elle le caresse, l’entretient, sans que rien puisse troubler ce divin commerce. Il ne s’entend là aucun bruit, tout est dans le repos ; & je ne puis dire si, l’âme étant ainsi possédée, il lui serait possible de se délivrer de ce qu’elle souffre, car alors il semble qu’elle n’ait aucun pouvoir d’agir ni même de vouloir, non plus que si elle n’avait point de libre arbitre. Il semble que l’Amour se soit emparé de tout, lorsqu’elle lui en a fait la donation par acquiescement dans la partie supérieure de l’esprit, où ce Dieu d’amour s’est donné à elle, & elle réciproquement à lui. Les grandeurs mêmes de Dieu ne la divertissent point, mais sans s’y arrêter elle demeure attachée à Dieu dans sa simplicité où elle lui parle en la manière que je viens de rapporter. Elle voit seulement ce que Dieu veut, & que Dieu la veut en cet état. Elle est comme un ciel dans lequel elle jouit de Dieu & il lui serait impossible d’exprimer ce qui se passe là-dedans. C’est un concert, une harmonie qui ne peut être

goûtée ni entendue que de ceux qui en ont l'expérience & qui en jouissent. Il faut que ce secret soit réservé. Aussi surpasse-t-il toute expression, & tout ce qui s'en dit semble bas & défectueux en comparaison de ce qui en est. Le corps, n'étant pas capable de si grandes choses, succombe lorsque de l'esprit on les veut faire passer par les sens pour les faire connaître au dehors, ainsi que je l'éprouvais lorsque commençant quelque discours sur ce que je ressentais dans l'intérieur, l'Esprit attirait aussitôt tout à soi : il fait mourir les sens, & rappelant l'âme à son union, il l'absorbe dans des plaisirs & des charmes qui surpassent tout ce que l'esprit humain peut imaginer.

Mon âme se voyait si élevée au-dessus des créatures que tout ce qu'il y a de riche & d'éclatant dans le monde ne lui paraissait que comme un petit point & une poussière méprisable. Et bien qu'elle soit d'une condition assez basse, la grandeur néanmoins où elle se sentait élevée faisait qu'elle s'estimait plus heureuse que tout ce qui se peut imaginer de grand & de pompeux sous le ciel. Dieu n'a point acception des âmes. C'est lui qui les fait ce qu'elles sont. Il y en a qu'il se plaît d'élever du fumier sur le trône, & cela ne le déshonore point, mais plutôt c'est sa gloire. Je suis contrainte de me taire, car je ne crois pas que toutes les langues des Anges & des hommes unies ensemble puissent jamais expliquer ce qui se passe en cette sublime communication. L'on croira peut-être que j'exagère. Pour moi, j'avoue bien que je n'ai point de dictions propres pour parler des grands excès de miséricorde d'un si grand & si bon Dieu en mon endroit.

Quoi que j'aie dit des rapports d'esprit à esprit & des submergements de mon âme dans l'abîme de la Divinité, quelque perte que j'aie décrite de moi en elle & quelque intime qu'ait été le commerce dont il a plu à mon divin Époux de m'honorer, j'ai toujours connu que j'étais le rien à qui le Tout se plaisait de faire miséricorde, & j'ai toujours cru & vu dans les mêmes impressions le néant de la créature, étant bien aise d'être ce

néant & que ce grand Dieu fût tout. Et même, dans mon activité amoureuse, c'était un de mes cantiques de lui dire : " Mon chaste Amour ! c'est ma gloire que vous soyez le Tout & que je sois le rien. Soyez-en béni, ô mon Amour ! " Mais, c'est pressée de son amour & agie par son Esprit que nonobstant qu'il soit grand Dieu & que je sois rien, je lui disais : " O mon Amour ! quand vous me devriez envoyer dans l'enfer, il faut que je vous aime, que je vous caresse & que vous soyez l'entière possession de mon cœur, car je ne puis aspirer qu'à vous, ô mon grand Dieu, ô mon grand Amour ! "

Cependant, me voyant si longtemps en cet état d'union à Dieu dans sa simplicité, les sentiments que j'avais toujours de ma bassesse me donnaient quelquefois des craintes d'être trompée, vu la disproportion de deux choses si opposées, & comme j'entretenais un jour mon divin Époux, le priant de ne le pas permettre, il me dit par paroles intérieures : " Je veux que tu me glorifies & que tu chantes mes louanges ici, comme les Esprits bienheureux le font dans le ciel. " Je compris par ces paroles que cet état est d'une grande pureté, & que qui sait s'appliquer à Dieu, bénir sa bonté & demeurer collé à lui par l'union d'amour dans le fond de son âme, où tout est dans le calme & dégagé des sens, c'est la félicité des Bienheureux. Les orages des tentations n'arrivent point là, & rien ne peut tirer l'âme de son bienheureux séjour, mais elle y demeure en toute sûreté.

Quoique cette parole de Notre-Seigneur m'assurât, je ne laissai pas néanmoins de conférer de cette occupation si nouvelle & extraordinaire pour moi avec le Révérend Père dom Eustache de Saint-Paul *, Feuillant, comme aussi de la vue de la très sainte Trinité & des caresses du Verbe Eternel, lui témoignant que tout cela me donnait un peu de crainte, quoique j'en eusse déjà communiqué à mon confesseur. Il m'écrivit en ces termes : " J'ai vu les grâces & les lumières que vous communiquez votre céleste Époux, & je les approuve autant que je le puis. " Il m'exhorta ensuite à la fidélité à l'endroit d'un si

bon Dieu, me disant beaucoup de choses pour m'y encourager. Cette réponse me consola beaucoup & me mit en repos.

Revenant aux paroles de Notre-Seigneur, leur efficacité s'en était aussitôt ensuivie, & mon âme chantait en son épithalame qui était presque continuel : “ Soyez béni, ô mon Amour, ô mon Dieu, ô mon Dieu ! Soyez béni & glorifié, ô mon doux Amour ! ” J'avais alors de vingt-huit à vingt-neuf ans *. Cette façon d'être avec Dieu ne changeait point & je n'en sortais point, si ce n'est dans les intervalles de nouvelles grâces, quand quelque nouvelle lumière m'en retirait pour un temps. Et tout aussitôt, je retournais à mon cantique & me retrouvais au même état.

DEUXIÈME PARTIE

Les États d'Oraison de 1628 à 1639

SEPTIÈME ÉTAT D'ORAISON

SECONDE SECTION

I. COMBIEN JE SOUFFRAIS DE ME VOIR TOUJOURS RETENUE DANS LE MONDE, LOIN DE LA RELIGION, ET COMMENT DIEU ME CONSOLAIT

IL me semble que j'ai ci-devant parlé de la grande vocation que j'eus, dès que je fus libre de mes liens dans le monde, pour la religion, mais que la disposition de mes affaires ne me permettait pas encore d'exécuter mon dessein de m'y retirer *. Cette vocation, qui ne m'était jamais sortie de l'esprit depuis la première année de ma *conversion*, augmentait de jour en jour. Elle me suivait partout & j'en entretenais mon divin Epoux dans les colloques les plus intimes que j'avais avec lui.

S'il y avait quelque chose dans le monde qui me plût, c'était la condition d'une religieuse, & j'en menais la vie & faisais les actions autant qu'il m'était possible. Je ne laissais pas quelquefois d'avoir peur que ce ne fût une tentation pour me distraire & je m'en plaignais à Dieu, lui disant : " Hélas ! mon Bien-Aimé, ôtez-moi, s'il vous plaît, cette pensée. Vous savez que je me suis retranché les moyens de parvenir à ce bienheureux état, en me privant de mes propres intérêts, afin de servir le prochain pour l'amour de vous. Et de plus, j'ai un fils, de qui il faut que je prenne le soin, puisque vous le voulez & que j'y suis obligée, ô mon Dieu ! " Cette plainte était suivie d'un reproche intérieur que je manquais de confiance, cette divine Bonté étant assez riche pour mon fils & pour moi. Ainsi je m'abandonnais, n'aimant rien qu'à suivre les conseils que Notre-Seigneur nous a laissés dans l'Évangile, attendant l'heure qu'il ordonnerait, avec promesse de lui être fidèle quand il m'en ouvrirait le chemin. C'était lui qui me donnait

la vue des biens qui sont renfermés dans l'état religieux, c'était lui aussi qui m'en devait donner la possession. Une fois, je fus contrainte de m'arrêter en un chemin, ne pouvant supporter la force de cette inspiration qui me liait fortement à Dieu, dans la connaissance qu'il me donnait qu'il voulait cela de moi. M'arrétant ainsi, c'était afin de le caresser & de l'obliger de me l'accorder au plus tôt; & lorsque je le pressais, j'entendis en mon cœur cette parole amoureuse : " Attends, attends, aie patience. " Cela me fortifiait & m'entretenait dans l'espérance, & cependant je ne faisais point d'autres recherches que d'attendre sa sainte volonté & les moments de son exécution.

Le diable ne laissait pas de me tenter beaucoup sur ce qui regardait la pauvreté. Il me voulait faire aimer les richesses, & il n'y a raison qu'il n'objectât à mon imagination pour me faire sortir d'un chemin aussi dénué que celui où Notre-Seigneur me conduisait & où il m'inspirait de demeurer. Je n'ai point eu de tentation qui m'ait tant importunée que celle-là, car elle était quelquefois si violente que je me voyais presque sur le bord du consentement, étant comme aveugle dans la pratique de la vertu. Mon recours était l'oraison, où je m'abandonnais de nouveau à Notre-Seigneur, & d'en aller rendre compte à mon directeur, qui voyait bien que Dieu me voulait dans la nudité où j'étais & que toute autre pensée contraire n'était que tentation. Ainsi le trouble de l'imagination cessait, car, pour l'âme, elle était toujours en sa paix foncière & dans la conformité à la volonté de Dieu, qui était toute sa suffisance, son contentement & sa vie.

N'eût été cette grande paix qui me demeurait dans l'âme malgré tout, on eût jugé que les lumières que me donnait Notre-Seigneur eussent été, elles aussi, des tentations, parce qu'en apparence, je pouvais faire plus d'actions de charité du prochain & mériter davantage dans la condition où j'étais que dans la religion, où je ne voyais pas pouvoir rien faire que pour mon salut. D'ailleurs, n'ayant point de biens, & étant chargée d'un enfant, cela était presque hors de raison.

En cette vue, je faisais résolution de n'y plus penser, mais c'était en vain, car mon inspiration se fortifiait toujours & je m'en plaignais amoureusement à Notre-Seigneur, lui disant que puisqu'il me donnait ces pensées, il fit donc tout.

Je souffrais plus que jamais dans le monde, lorsque j'entendais des paroles qui offensaient Dieu, & surtout des paroles contraires à la pureté. Cela me martyrisait intérieurement & me faisait trembler, me voyant en des lieux & en des temps où je ne le pouvais éviter. Et néanmoins, plus j'entendais ces sortes de discours, plus mon cœur se liait à Dieu pour me plaindre à lui.

Un jour, dans une occasion semblable, me trouvant en une compagnie où l'on disait quelque chose un peu trop libre, que prudemment je ne pouvais reprendre ni aussi me séparer, je détournai mon cœur pour m'entretenir avec mon divin Epoux, qui me pressa aussitôt de tout quitter & de m'en aller avec lui dans ma chambre. Il semblait me vouloir faire quelque faveur. Le respect humain me retenait, mais il pressait & charmait mon cœur par une violence amoureuse pour m'en aller avec lui, hors de là. Lors, suivant sa douce semonce, je me retirai. Et soudain, dès le premier pas que je fis dans ma chambre, son Esprit s'empara du mien. Je fus contrainte de me laisser tomber à terre, mon corps ne pouvant se tenir, tant l'attrait fut puissant & subit. Il semblait que l'âme se voulût séparer du corps, ne pouvant plus demeurer sur la terre parmi tant d'immondices qui lui étaient si horribles & si épouvantables, elle, qui était créée pour le ciel & qui ne voyait ici-bas que des choses qui l'en pouvaient détourner. Je faisais des cris & des soupirs si grands qu'on m'eût facilement entendue, mais j'étais seule au haut du logis : ce qui me fut une grande faveur de Dieu, ceux d'ailleurs avec qui je demeurais n'étant pas capables des choses spirituelles. C'étaient des plaintes redoublées à Notre-Seigneur de ce qu'il me laissait en tant de dangers & parmi tant d'âmes qui ne l'aimaient pas d'un véritable amour, le conjurant que, si sa bonté ne me voulait pas

retirer de la terre, il me mît au moins avec des âmes pures & qui l'aimassent véritablement, afin qu'étant éloignée du monde, je le pusse caresser à mon aise, ne pouvant plus vivre dans un si grand martyre. Son Esprit me faisait expérimenter ces paroles de saint Paul : *L'Esprit demande pour nous avec des gémissements inexplicables.* “ Est-il possible, mon chaste Amour, lui disais-je, que vous puissiez supporter mes plaintes & mes gémissements ? Vous me faites voir & goûter les biens qui sont cachés dans vos trésors évangéliques. Vous charmez mon âme par eux. Vous m'allez consommant dans ma langueur, parce que vous retardez trop à me donner ce que vous voulez que je possède. Mon chaste Epoux, mon divin Bien-Aimé, quel plaisir prenez-vous de me faire ainsi souffrir ? Il faut bien que vous me mettiez en ce séjour bienheureux & que vous me tiriez de la corruption du monde, puisque son esprit est si contraire au vôtre. Ah ! chaste Amour, voulez cela ! Autrement, ôtez-moi la vie, car elle m'est en diverses manières un martyre. Et vous voulez que je possède ce bien, que je ne meure pas, & vous vous plaisez à cela ! J'aime votre divin plaisir, mais, néanmoins, je ne sais pourquoi, je languis. C'est vous qui me faites ainsi souffrir ! ”

Ce que je dis n'est qu'un bout de l'ombre de ce que l'Esprit qui me possédait me faisait dire dans une privauté & hardiesse étonnantes, sans que j'eusse pu ni même voulu autre chose. C'est pourquoi il n'y a étude, ni retours, ni vouloirs, ni raisonnements humains en telles opérations. C'est un langage intérieur ravissant qui se fait par une puissance suprême d'esprit à esprit, & qui dans cette rencontre put durer une demi-heure. Quoique ce fût l'Esprit de mon doux Epoux qui m'agît ainsi & qu'il vît bien la disposition où j'étais, néanmoins sa divine Majesté se plaisait à écouter mes plaintes & mes gémissements, me regardant amoureuxment. Après quoi, son divin regard me calma sans que je fisse rien de ma part ; mais de je ne sais quelle manière, je me sentis toute changée & fixe à le regarder & à écouter ses divines paroles.

Il m'est impossible d'exprimer ce que je connaissais & dont je jouissais en ce divin regard de mon Jésus. Je lui dis, me sentant vaincue & correspondant à sa gracieuseté sacrée : " Mon doux Amour ! ne méritez-vous pas que je vous cède en tout ? Ah ! quand j'aurais en moi le vouloir & le pouvoir de posséder ce que je vous demande, je le mettrais à vos pieds, laissant tout vouloir & tout pouvoir pour vous laisser vouloir & pouvoir selon votre divine volonté. Et cela n'est-il pas bien raisonnable, ô mon Bien-Aimé, ô mon cher Amour ! " Tous actes cessèrent, & il m'unit à lui si étroitement que je ne le puis exprimer, & cette union dura fort longtemps, où je fus comme pâmée & défaillante en lui. Puis, comme s'il eût voulu me consoler, il me signifiait très intelligiblement avec des caresses & un amour très suaves que j'eusse un peu de patience & qu'il exécuterait bientôt mon désir, mais qu'il ne le voulait pas encore. Puis il semblait me vouloir consommer dans ses divins & purs embrassements, & après il me confirmait de nouveau sa promesse.

Mais que c'est donc une grande peine de ne pouvoir dire les choses de l'esprit comme elles sont ! L'on n'en parle qu'en bégayant, & encore faut-il chercher des similitudes ; autrement, il se faudrait taire. J'ai encore aussi présentes les vues & les grâces de Notre-Seigneur qu'au temps qu'il me les a faites, & cependant je n'en saurais presque rien dire, tant cela est dégagé du sentiment & de l'imagination. Car, pour ce qui est du regard de Notre-Seigneur dont j'ai parlé tout à l'heure, on pourrait croire que j'ai vu une chose imaginaire, mais nullement. De toutes les choses de Dieu, je l'ai dit, je n'ai quasi jamais rien vu en cette sorte ; & comme *Dieu est esprit*, il le faut *adorer en esprit & en vérité*. C'est une chose si délicate en l'âme, que sans voir, ni ouïr, ni goûter, elle comprend, elle sait & connaît Dieu & les choses que sa divine Majesté lui veut apprendre, d'une façon admirable & dans une certitude qui ne se peut dire. Il est lui-même le maître de l'âme qu'il mène par cette voie, la régissant & la conduisant

par connaissance & par amour, se faisant voir à elle & se l'unissant, ne lui cachant rien, mais plutôt lui faisant montre & part de ce qu'il est, dès cette vie, par une telle science & jouissance, qu'il n'y a que lui & celle qui en jouit qui le sachent. En un mot, on peut dire que le cœur & l'âme sont un paradis, où il n'y a rien de secret entre l'aimé & l'amante.

Après donc avoir porté cette impression, mon âme demeura dans une très grande paix & certitude, sans toutefois que je susse les moyens que Notre-Seigneur tiendrait pour me tirer du monde ni en quelle religion il me voudrait placer, car tout devait venir de sa Providence, vu que j'étais déstituée de tous biens.

II. DE LA FAÇON QUE DIEU ME MONTRA QU'IL ME VOULAIT AUX URSELINES ET COMMENT IL ME PRESSAIT DE M'Y RETIRER AU PLUS TOT

DÈS que j'eus les premières & fortes impressions de quitter le monde, ce fut d'être Urseline, parce qu'elles étaient instituées pour aider les âmes, chose à laquelle j'avais de puissantes inclinations. Or, il n'y en avait point à Tours en ce temps-là, & je ne savais non plus où il y en avait; j'avais seulement entendu parler d'elles *. L'objet m'étant donc absent, je m'arrêtais au présent. J'avais beaucoup d'inclination aux Feuillantines à cause de leurs grandes austérités. Le Révérend Père Général des Feuillants, que j'avais vu lorsqu'il était venu faire la visite dans son monastère de Tours, m'avait fait donner chez elles la première place qui vaquerait & les Pères avaient même dessein d'avoir soin de mon fils. Quelques bonnes âmes me souhaitaient carmélite, &, de mon côté, j'aimais beaucoup ce saint Ordre **. Néanmoins, Dieu ne me voulait ni en l'un ni en l'autre de ces deux saints Ordres. Cependant j'attendais ce qu'il ordonnerait de moi, comme d'un bon Père & de mon divin Epoux, gardant le mieux qu'il m'était possible

les vœux de pauvreté, d'obéissance & de chasteté que je lui avais voués, sans faire élection de telle ou telle religion. Mais si l'occasion s'en fût présentée, comme il n'y avait point d'Urselines à ma portée, je l'eusse prise en l'un des deux Ordres que j'ai dits.

Le Révérend Père dom Raymond, qui croyait assurément que je serais religieuse, pensait aux moyens sans me le dire. Cependant les Urselines vinrent s'établir à Tours. Il ne pensait pas que Dieu m'y voulût. Moi, qui croyais que la divine Bonté lui inspirerait ce qu'elle voulait que je fisse, je me tenais en paix, traitant avec elle, afin qu'il lui plût faire de moi & de mon fils ce qu'elle agréerait & aimerait le plus. Et ainsi mon esprit était libre & abandonné sans qu'il pût rien vouloir ni élire.

Trois années se passèrent, & les Révérendes Mères Urselines quittèrent le quartier de la ville où elles s'étaient d'abord établies, & vinrent se loger où elles sont à présent, près du logis de mon frère. Or, toutes les fois que je passais devant leur monastère (qui était sur le chemin que je prenais chaque jour pour aller à la messe & à mes affaires), mon esprit & mon cœur faisaient un mouvement subit qui m'emportait en cette sainte maison, & tout cela sans avoir fait aucune réflexion au précédent. Ce mouvement faisait une impression dans mon âme, qui me disait que, malgré mon inclination aux Feuillantines, Notre-Seigneur ne voulait pas cela de moi, mais qu'il me voulait là. Et plusieurs fois le jour que je passais par ce lieu, c'était toujours le même. Je sentais en moi une telle émotion qu'il semblait que mon cœur se dût arrêter en cette place avec une affection d'y demeurer. Je le dis à mon directeur, lequel me répartit que ce n'était pas là où je devais penser. Je me retirai, croyant donc qu'il en était ainsi, & néanmoins je portais toujours cet appel & impression que je recommandais à mon divin Epoux, lui disant qu'il voulût & choisît à ma place. Pour moi, je tâchais de ne pas tant m'affectionner aux Urselines, parce que j'appréhendais de m'attacher à une chose dont je n'eusse pu venir à bout. Ainsi je m'efforçais de faire évanouir ces sentiments de mon esprit & d'en perdre

l'estime, bien que je fisse souvent réflexion sur les pensées que Notre-Seigneur me donnait de l'utilité de cet Ordre, & combien il ravit d'âmes d'entre les mains de Satan. Il m'était avis que je devais faire plus d'état de cela que de toutes les austérités des autres, & que sa bonté m'ayant fait, parmi les embarras du siècle, toutes les faveurs dont j'ai parlé, cet Ordre me serait plus propre qu'aucun autre, la conversation avec le prochain y étant encore conforme à celle que Notre-Seigneur a eue ici-bas dans l'instruction des âmes.

Je pesais beaucoup cette considération & je la trouvais d'un grand poids. Mais je retournais à mes pensées imparfaites, regardant les pénitences extérieures dont on fait tant d'état, & j'avais un peu de regret d'être dans un lieu où l'on n'en fit pas tant. De plus, Notre-Seigneur me tenait encore caché le lieu où il me voulait, ou des Feuillantines ou des Urselines. C'est pourquoi je retenais en ma pensée la promesse que le Révérend Père Général des Feuillants m'avait faite, n'ayant pour lors nulle entrée ou habitude aux Urselines. Et quand j'y en aurais eu, je n'aurais jamais eu la hardiesse d'y demander une place, n'y ayant rien en moi qui pût donner à ces saintes filles l'affection de me recevoir pour l'amour de Dieu, puisque je ne pouvais être reçue en aucun lieu que sous le titre de la charité. Ainsi j'attendais toujours la grâce qui m'avait été promise d'ailleurs, & toujours je revenais à penser aux Urselines, ressentant en moi cette affection intérieure que j'ai dite de l'instruction des âmes. Je me ressouvenais que la première pensée que j'avais eue d'être religieuse après ma *conversion*, avait été d'être Urseline, bien que jamais je n'en eusse vu & que je n'eusse même jamais entendu parler de leurs fonctions, & cette pensée m'était toujours demeurée dans l'esprit. Etant donc ainsi pensive & combattue des deux côtés, sans savoir dans lequel Dieu me voulait, j'attendais en paix les ordres de sa volonté, laquelle, quand elle me serait connue, j'étais entièrement résolue de m'y soumettre quoi qu'il m'en dût arriver.

Dans ce temps-là, il se présenta une occasion qui m'obligea

de rendre visite à la Révérende Mère Françoise de Saint-Bernard, alors sous-prieure des Urselines. Cette visite fut suivie de beaucoup d'autres, qui bientôt formèrent entre nous une amitié toute sainte & très vive. Plus la conversation était fréquente, plus je m'y sentais attirée, & elle était si douce que, quand une fois j'étais avec cette bonne Mère, je n'eusse jamais voulu m'en séparer.

Quoique j'eusse cette grande familiarité avec elle, je n'eus jamais la hardiesse ni même l'instinct intérieur de la prier de m'aider, me sentant toujours poussée intérieurement de laisser le tout entre les mains de Dieu. Je lui témoignais bien quelquefois dans l'entretien le désir que j'avais de quitter le monde & l'impuissance où j'étais de l'effectuer, mais le tout en demeurait là.

Enfin, mon divin Epoux fit connaître à mon directeur qu'il me voulait aux Urselines. Il commença donc à prendre cette affaire à cœur & à en traiter avec la Révérende Mère Françoise de Saint-Bernard, qui fut de son sentiment & résolution de concourir à cela, lorsqu'elle verrait une occasion favorable. Moi, je la voyais toujours bien confidemment, mais sans lui en parler, car j'avais une pente qu'il fallait laisser faire Dieu.

Quelque temps se passa, étant toujours dans le commerce ordinaire dont il plaisait à sa divine Majesté m'honorer. Enfin, ayant atteint l'âge de trente ans *, il lui plut me donner une connaissance particulière que le temps était venu. J'expérimentais en mon âme que c'était une affaire de grande importance, & il me semblait qu'il y avait de grands préparatifs, & cependant je ne voyais rien qui s'avancât à l'extérieur. Une voix intérieure me poursuivait partout qui me disait : " Hâte-toi, il est temps; il n'y a plus rien à faire pour toi dans le monde. " Je disais tout cela à mon directeur, qui était aussi pressé de Dieu à ce sujet. A ce temps-là, mon frère m'engageait fort & voulait de plus en plus m'engager en ses affaires, & l'on voyait que j'avais une forte batterie de ce côté-là, comme en effet j'y en ai eu une très grande.

III. DES TENTATIONS ET DE LA GRANDE ÉPREUVE QUI
M'ARRIVÈRENT SUR LE POINT D'ENTRER AUX
URSELINES

CETTE même année 1630 (où je venais d'atteindre mes 30 ans), la Mère Françoise de Saint-Bernard fut élue prieure en leur couvent de Tours. Dès l'heure, Dieu lui donna l'inspiration de faire, auprès de sa communauté, que j'y fusse reçue. Elle m'envoya querir le même jour pour me témoigner la bonne volonté qu'elle avait pour cela. Sortant de notre logis pour l'aller trouver, il me vint en pensée qu'elle m'allait offrir une place. Et en effet, l'ayant saluée, elle me dit fort agréablement : " Je sais ce que vous avez dans la pensée; vous pensez que je m'en vais vous offrir une place : oui, je vous l'offre. " Je fus toute surprise d'admiration de voir une telle charité, & j'en fus très touchée; mais sur l'heure, je n'en fis pas semblant, parce que je voulais savoir de mon directeur ce que j'avais à répondre. Je la remerciai donc simplement, sans m'ouvrir davantage.

Ce que, raisonnablement parlant, je trouvais important de mon côté, était mon fils qui n'avait pas douze ans, dénué de tout bien. Le diable me pressait de ce côté-là, me faisant voir que je n'avais point de jugement d'avoir ainsi laissé mes propres intérêts, n'ayant rien fait pour moi ni pour mon fils, & que, de le vouloir quitter en cet état, ce serait pour le perdre & enfin engager ma conscience puissamment. Ces raisons-là m'étaient en quelque façon d'autant plus persuasives que je voyais le bien présent, & qu'à l'apparence humaine, la chose était convaincante. Mais aussitôt, notre bon Dieu me donnait une confiance qu'il aurait soin de ce que je voulais quitter pour son amour, pour suivre avec plus de perfection ses divins conseils, que j'avais fortement gravés dans l'esprit : après les vœux, surtout ceux de quitter les parents, & le malheur de ceux qui y étant appelés ne les suivent pas; mais tout cela si

suavement gravé en mon âme qu'elle était résolue de les suivre & de se perdre, au sens que le sacré & suradorable Verbe Incarné l'a déclaré dans l'Évangile. J'aimais mon fils d'un amour bien grand, & c'était à le quitter que consistait mon sacrifice; mais Dieu le voulant ainsi, je m'aveuglais volontairement & commettais le tout à sa Providence.

D'autre part, je devins aussi plus pensive que jamais, Notre-Seigneur me tenant toujours caché s'il voulait cela de moi, ou que je me tournasse du côté des Feuillantines. Et quoique je remisse le tout à mon confesseur, avec résolution de faire ce qu'il me commanderait, je le priai néanmoins de ne point donner sitôt parole à la Révérende Mère, ne pouvant agir en cette affaire, si je ne sentais un autre mouvement intérieur. Lui, qui ne demandait qu'à me mortifier, me répondit qu'il y aviserait, & pour sonder mes sentiments, il semblait me vouloir décourager, ne me parlant plus de la religion qu'avec froideur & indifférence. Je le craignais si fort que je n'osais presque revoir la Révérende Mère, laquelle se plaisait aussi de ce que l'on me mortifiait de la sorte. Mais enfin, la confiance que j'avais en elle fit que je lui déclarai la perplexité où j'étais au regard des Feuillantines. Cela ne lui causa point de refroidissement, mais plutôt elle m'assura que si Notre-Seigneur ne me voulait point Urseline & qu'il m'appelât ailleurs, elle m'y aiderait de tout son possible, & par elle-même & par ses amis. Je n'avais jamais vu une charité si grande & si désintéressée. Il paraissait évidemment que Notre-Seigneur la portait à me faire tout ce qu'elle me faisait & tout ce qu'elle me fit depuis, car il n'y avait rien de naturel & d'humain qui l'obligeât à en user de la sorte. Elle ne me connaissait point; je ne l'avais jamais obligée, & elle n'avait rien à espérer de moi. En un mot, rien ne l'excitait à me traiter charitablement que le pur amour de Dieu qui l'avait réservée à me donner de sa part le bien que j'attendais depuis si longtemps de sa miséricorde.

Après une si longue perplexité où Dieu me tenait, un jour que j'y pensais le moins, je vis sensiblement effacer de mon

esprit l'affection & le désir que j'avais aux Feuillantines, & je sentis imprimer en la place l'affection & le désir d'être Urse-line, avec une inspiration si pressante d'en poursuivre l'exécution qu'il me semblait que tout ce qui était au monde me menaçait de ruine, si je ne me sauvais promptement en cette maison de Dieu. Cela fut donc résolu & mon confesseur y consentit.

Le Révérend Père dom Raymond, ayant parole des Révérendes Mères Urselines, l'eut en outre de Monseigneur l'Archevêque, à cause qu'il fallait aussi son consentement, parce qu'on me recevait sans dot. Mon frère & ma sœur furent les plus fortes pièces; néanmoins, il les gagna, car il était aussi leur directeur, ainsi que je l'ai déjà noté, & même il leur fit promettre qu'ils se chargeraient de mon fils. Tout fut conclu & le jour pris pour mon entrée. Mais il arriva une affaire qui pensa tout perdre.

Lorsque j'étais sur le point d'exécuter mon dessein, Notre-Seigneur m'envoya une pesante croix, & la plus sensible que j'eusse eue en ma vie. Quinze jours avant mon entrée, mon fils, qui ignorait mon dessein, n'avait pas douze ans accomplis qu'il lui prit envie de s'en aller à Paris pour se faire religieux, avec un bon Père Feuillant qu'il connaissait, & qui, pour se défaire de cet enfant qui était toujours après lui, lui avait fait croire par feinte qu'il l'emmènerait avec lui; mais ce bon Père partit sans lui en rien dire. Lorsqu'il le sut, il s'en attrista, & sans me dire mot de ce qu'il projetait, il s'en alla. Il était pour lors en pension. Il fut trois jours perdu, sans qu'on pût le recouvrer, quelque perquisition qu'on eût pu faire, car j'avais mis du monde en campagne de tous côtés. Je croyais assurément ou qu'il fût noyé ou que quelque homme perdu l'eût emmené. Plusieurs semblables pensées troublaient mon esprit & je souffrais beaucoup plus au dedans que je ne le faisais paraître à l'extérieur. Je pensais surtout que Dieu avait permis cela pour me retenir dans le monde, ne voyant pas qu'il y eût d'apparence d'effectuer mon dessein si mon fils ne se retrouvait.

O Dieu ! je n'eusse jamais cru que la douleur de la perte d'un enfant pût être si sensible à une mère. Je l'avais vu malade presque jusqu'à rendre l'esprit & je le donnais de bon cœur à Notre-Seigneur, mais le perdre de la sorte, c'était ce que je ne pouvais comprendre. Je ne sortais pas cependant de la paix intérieure avec Notre-Seigneur, mais cela ne m'ôtait pas la peine sensible d'une telle perte ni de la privation de la chose du monde que j'aimais le plus, savoir, du bien de la religion. Enfin, devant Dieu, il me fallut dépouiller de tout désir & demeurer nue au pied de la croix, me résignant de tout mon cœur à ce que sa Bonté en ordonnerait.

Pendant tout le temps de cette perte, — c'était pendant l'octave de l'Épiphanie, — j'avais gravée en mon esprit la douleur que ressentait la très sainte Vierge, lorsqu'elle perdit dans le Temple le petit Jésus, qui était un si digne fils, au lieu que moi, chétive que j'étais, je souffrais pour la perte d'un petit rien. Cette pensée me consolait, mais j'en avais bien d'autres qui me troublaient & tendaient à me faire croire que toutes les inspirations que j'avais eues de me donner à Dieu & de quitter le monde avaient été plutôt des tentations que de véritables inspirations. Et de plus, tous ceux qui savaient que je devais quitter mon fils, pour me rendre religieuse, enchérissaient encore par-dessus mes pensées : tous me condamnaient, disant que c'était là une marque évidente que Dieu ne me voulait pas religieuse. On m'affligeait de toutes parts, & tout cela me traversait au point que je n'osais dire mot, parce que je me condamnais moi-même. Ce me fut une grande croix, car le diable, se mettant naturellement de la partie, faisait tous ses efforts pour me troubler l'esprit, m'insinuant, lui aussi, que j'étais cause de cette perte. Un bon religieux m'avait prédit cette affliction peu de temps avant qu'elle m'arrivât, en me disant : " Préparez-vous à recevoir une grande faveur de Dieu, mais ce ne sera qu'après vous y avoir disposée par une grande croix. " Par cette grande faveur, il voulait entendre mon entrée en religion, par cette grande croix, la perte de mon fils.

Enfin le Bien-Aimé ne me trouva pas digne de souffrir davantage cette privation. Il me le rendit. Au bout de trois jours, après avoir fait d'instantes prières à Dieu avec plusieurs de mes amis qui entraient fortement dans ma croix, un honnête homme me le ramena, qui l'avait trouvé sur le port de Blois. Je commençai d'espérer aller jouir bientôt du bien que je pensais avoir perdu. Mais ce fut alors que chacun me fit de nouvelles résistances, me remontrant que j'engageais ma conscience de le quitter si jeune, que ce qui était arrivé de sa part arriverait encore & que je serais coupable de sa perte, que Dieu me châtierait. Chacun croyait bien faire de me blâmer de laisser un enfant si jeune, sans aucun appui assuré, comme aussi de quitter mon père qui était fort âgé & qui était sensiblement touché de ne me plus avoir auprès de lui. Tout cela me faisait souffrir, mais j'avais gravées en ma mémoire ces paroles de Notre-Seigneur qui sont en l'Evangile : *Celui qui aime son père & sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, & celui qui aime son fils & sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.* Cela me fortifiait tellement l'esprit que je n'avais de l'affliction de personne, mais, chérissant le vouloir de Notre-Seigneur, je voulais lui obéir.

Mon confesseur m'aidait beaucoup, m'assurant que Notre-Seigneur aurait soin de mon fils & que j'entrasse librement en la vue de Dieu. Je ne laissais point de biens entrant en religion, mais, selon mes sentiments intérieurs, je pensais plus laisser en quittant mon fils que j'aimais beaucoup que si j'eusse quitté toutes les possessions imaginables & surtout le laissant sans appui. D'ailleurs, la voix intérieure qui me suivait partout me disant : " Hâte-toi, il ne fait plus bon pour toi dans le monde, " ne cessait de se faire entendre à mon cœur. A la fin, elle l'emporta par son efficacité. Mon frère & ma sœur me promirent de se charger de mon fils & de prendre soin de tout ce qu'il aurait besoin, tout ainsi que si moi-même je fusse demeurée au monde. Je pris donc résolution, étant poussée intérieurement, de le laisser en la providence

de Notre-Seigneur, sous la protection de la sainte Vierge & de saint Joseph, sans avoir autre assurance que de simples paroles, que je voyais bien être fort incertaines, comme, en effet, mon frère mourut peu de temps après.

IV. COMMENT JE QUITTAI MON PÈRE ET MON FILS POUR
ENTRER AUX URSELINES

SUR le point d'en venir à l'exécution, je fus plusieurs jours dans une fort grande union avec Notre-Seigneur, en sorte que la nuit même je ne pouvais reposer, tant cet attrait était puissant. Mon occupation était, en le familiarisant & me sentant dans une grande nudité, de lui parler de l'action qu'il voulait que je fisse, & de cet enfant que je lui allais laisser entre les mains, étant prête d'ailleurs de quitter tout ce dessein, s'il le voulait, & qu'en cela je ne voulais en aucune façon me rechercher, mais lui obéir en tout, car je ne me défiais point qu'il me laissât vide de grâces dans le monde où il m'avait tant chérie. Je lui disais qu'il ne permît pas que je commissey une faute en quittant cet enfant, s'il ne voulait pas que je le quittasse, mais aussi que, si c'était sa volonté, je passerais par-dessus toutes les raisons humaines pour son amour.

Cette divine Bonté prenait plaisir à mon abandon, & il me caressait si amoureusement que je ne le saurais dire. Il me provoquait à lui parler sans cesse dans cette union, où, le caressant réciproquement, il semblait que je le voulais contraindre de me répondre. Je lui disais sans cesse & ne pouvais lui dire autre chose que : " Hé ! le voulez-vous, mon chaste Amour ? Hé ! dites, le voulez-vous ? Non, je ne veux pas faire ce coup, si vous ne le voulez pas. Voulez pour le moins, mon Bien-Aimé ; tout me sera une même chose en votre divin vouloir. " Lors, il influait en mon âme un aliment & un nourrissage divin qui m'eût fait passer par les flammes, me donnant un courage à tout surmonter & à tout faire ; et il emportait

mon esprit où il me voulait. Ma paix intérieure augmentait toujours &, pressée dans l'intime de l'âme d'obéir promptement, je me vis tellement aliénée de toutes les créatures que je ne pouvais avoir attention à quoi que ce fût. Si l'on me parlait, j'oubliais aussitôt ce que l'on me disait. Je ne pouvais même manger que fort peu & encore avec beaucoup de peine, en sorte que l'on croyait que je demeurerais fort malade. Mais c'était ce grand recueillement & cette paix intérieure qui ne me permettait pas de sortir hors de moi-même.

Mettant donc mon fils entre les bras de Dieu & de la sainte Vierge, je le quittai & mon père aussi, qui faisait des cris lamentables. Lorsque je pris congé de lui, il n'y a raison qu'il ne me produisît pour m'arrêter, mais mon cœur se sentait invincible dans son intérieur. C'était un matin, jour de la Conversion de saint Paul, 1631. Sortant de notre logis pour entrer dans la maison de Dieu, mon fils vint avec moi, tout résigné. Il y avait bien dix ans que je le mortifiais, ne permettant pas qu'il me fit aucune caresse, comme de mon côté je ne lui en faisais point, afin qu'il n'eût aucune attache à moi, lorsque Notre-Seigneur m'ordonnerait de le laisser. Mais tout cela n'empêcha pas qu'il n'eût un très grand ressentiment à ce départ. Il n'osait en marchant me témoigner son affliction, mais je lui voyais couler les larmes des yeux, qui me faisaient bien connaître ce qu'il sentait en son âme. En le voyant qui pleurait amèrement, il me faisait si grande compassion qu'il me semblait qu'on m'arrachait l'âme & qu'on me séparait en deux : ce que néanmoins je ne laissai point paraître, parce que Dieu m'était plus cher que tout cela. Aussi le laissant entre ses mains, je lui dis adieu en riant, puis recevant la bénédiction de mon confesseur, je me jetai aux pieds de la Révérende Mère de Saint-Bernard, qui me reçut, & toute sa communauté, gratuitement, pour l'amour de Notre-Seigneur, avec beaucoup d'amour & d'affection. Et ce qui me causa un nouvel étonnement fut qu'elle me reçut à la condition de sœur du chœur, car auparavant, je n'avais pas voulu lui demander ce qu'elle

ferait de moi, voulant me laisser tout à fait à la providence de Notre-Seigneur. Je croyais en quelque façon qu'elle me mettrait sœur laïe, l'autre état étant trop haut pour moi; mais enfin, je demeurai en cette condition, recevant sans choix l'aumône qui m'était faite. Auparavant, j'avais reçu la bénédiction de Monseigneur l'Archevêque de Tours qui avait voulu que je l'allasse voir avant mon entrée.

HUITIÈME ÉTAT D'ORAIISON

PREMIÈRE SECTION

I. *DE MON BONHEUR DANS LA VIE RELIGIEUSE. — QUE MON FILS M'Y CAUSA BIENTOT UNE TRÈS GRANDE AFFLICTION*

IL ne se peut dire combien la religion me fut douce après un tracas tel que celui que j'avais quitté, & de me voir dans la condition de novice, qui est de ne se mêler de rien que de l'observance de la règle. Tout cette privation s'ajustait entièrement à mon esprit, & à ma nature aussi, qui, de soi, n'aimait pas l'embarras. Je jouissais d'une paix si accomplie, que je trouvais un paradis de délices dans tous les exercices de la règle, & je ne croyais pas, après cette paix, qu'aucune tempête me pût attaquer. Posséder un si grand bien après l'avoir attendu dix ou douze ans, quel bonheur ! Je laisse à penser combien je caressais Notre-Seigneur qui m'en donnait la jouissance.

A l'instant de mon entrée au monastère, je sentis en mon âme une opération tout extraordinaire. Il me semblait qu'on m'ôtât toutes les dispositions intérieures que j'avais auparavant, me sentant remplie d'un nouvel esprit. Etant dans le siècle, je courais avec avidité à toutes sortes d'austérités, & j'étais si remplie de cet esprit que j'eusse cru désobéir à Dieu de ne pas suivre cet instinct. De plus, je communiais presque tous les jours & je me mêlais de beaucoup d'affaires qui regardaient la charité du prochain; mais entrant en religion, je me sentis dépouillée de tout cela, comme n'ayant plus de pouvoir ni de vouloir sur moi-même. Une des premières choses que l'on me fit observer fut de suivre la vie commune, de quitter mes tuniques de serge, mes instruments de mortification, ma façon de couche; de tout cela, l'on ne me laissa que ce qui s'accommodait à la règle. Quoique j'aimasse & me portasse d'affection à tous ces petits exercices de mortification, néanmoins je ne ressentis pas une pensée ni mouvement contraire à l'obéissance en cette occasion. Je me trouvais comme un

enfant, sans aucun sentiment des choses dont on me privait, & j'étais revêtue d'une si grande simplicité qu'en effet j'eusse obéi à un enfant. Et il me semblait que je le devenais, ne me pouvant persuader autre chose de moi, tellement que je n'eusse pu souffrir en moi le plus petit défaut qu'on ne m'en eût corrigée, me semblant qu'autrement j'eusse passé pour une hypocrite devant les hommes, & que je n'eusse pas été assez enfant devant Dieu. Et c'est pourquoi j'avais un si grand amour pour la vie commune. Notre-Seigneur qui m'avait donné ce sentiment dès la première heure, m'y a toujours conduite depuis ce temps-là, sauf ce que l'obéissance m'a permis & voulu de moi dans les occasions.

Notre-Seigneur, dont la bonté veut que je ne vive que de croix, ne me laissa pas longtemps sans m'exercer. Il permit que j'eusse d'abord une bonne épreuve. Plusieurs personnes du dehors commencèrent à se mal édifier de ma retraite & à dire à mon fils qu'il devait venir sans cesse au monastère afin qu'on m'en fit sortir. Cela le jeta dans une telle affliction qu'il ne bougeait presque de notre grille à faire ses plaintes & à me demander. Mais le grand coup, ce fut qu'une troupe de petits écoliers, ses compagnons, s'assembla, qui commencèrent à le huer & à crier de ce qu'il avait été si fol & enfant que de me laisser entrer en religion, & que maintenant il était sans père ni mère, & qu'il serait méprisé & abandonné. " Allons la querir, lui disaient-ils, allons faire beaucoup de bruit pour qu'on te la rende. " Cela émut si fort cet enfant qu'il pleurait lamentablement. Ils vinrent donc un nombre à la porte du monastère, qui, avec une grande confusion, faisaient des bruits & des cris qu'on me rendît, si étranges qu'ils se faisaient entendre partout. A l'abord, je ne savais ce que c'était. Mais parmi ces voix j'entendis mon fils qui à hauts cris disait : " Rendez-moi ma mère; je veux avoir ma mère ! " Cela me perça le cœur de compassion & me donna beaucoup de crainte que la communauté, étant si fort importunée, ne se lassât & qu'elle ne vînt à me congédier. En ce point, j'en traitais

humblement & amoureusement avec Notre-Seigneur, pour l'amour duquel j'avais abandonné cet enfant, pour suivre sa sainte volonté & ses divins conseils. Et ainsi mon âme était en paix

Nos mères pleuraient de compassion d'entendre ses cris. Quelques-unes des sœurs novices me disaient que j'étais bien cruelle d'être seule à ne pas pleurer & que je ne le regardais seulement pas. Mais hélas ! ces bonnes sœurs ne voyaient pas les angoisses de mon cœur pour mon fils, non plus que la fidélité que je voulais rendre à la sainte volonté de Dieu. Il venait à l'église lorsqu'on disait la messe & se passait partie du corps par la fenêtre de la grille de la communion : " Hé ! rendez-moi ma mère ! " disait-il. Voyant la grande porte conventuelle du monastère ouverte pour les ouvriers, il entra par surprise dans notre cour. Il allait au parloir & pressait la tourière pour qu'on me rendît ou qu'on le fît entrer pour être religieux avec moi. On m'envoyait le voir. Je l'apaisais & le consolais. On me donnait quelques petits présents à lui faire. En s'en allant, il croyait que j'irais au dortoir. Les tourières de dehors remarquaient qu'il s'en allait à reculons, les yeux fichés sur les fenêtres pour voir si j'y serais, parce qu'il m'y avait vue une fois. L'on me racontait tout cela, & je m'étonnais comme il m'avait en si grande affection, vu que, comme j'ai dit plus haut, ayant dès son enfance résolu de le quitter pour obéir à Dieu, je ne lui avais fait aucune caresse, comme l'on fait aux enfants, quoique je l'aimasse beaucoup, à dessein de le détacher de moi, lorsqu'il serait en âge de le laisser.

D'autre part, une personne qui m'avait le plus promis d'assistance était celle qui m'était le plus contraire, avec menaces de ne pas faire ce qu'elle m'avait promis. Les autres disaient que j'étais une marâtre ou une mère de peu de cœur, qui pour me contenter avais lâchement abandonné mon fils. Les autres enfin faisaient courir le bruit que bientôt les religieuses me mettraient dehors, ne pouvant souffrir tout ce bruit si contraire à leur repos. Plusieurs de mes amis, croyant toutes ces choses

véritables, me priaient de sortir de mon gré avant que de prendre le voile, plutôt que de recevoir une telle confusion après l'avoir reçu. Jamais je ne fus tant combattue. Je pensai qu'évidemment on me mettrait bientôt hors de la maison, & que, puisque je ne pouvais supporter toutes ces choses, à plus forte raison notre Révérende Mère & toutes les sœurs ne les supporteraient pas, n'y ayant nulle obligation. Je trouvais cela juste pour ce qui était de leur part; mais, pour moi, je trouvais cette croix bien pesante qu'il m'en fallût retourner au monde car, simplement, je croyais que cela serait, & je m'abandonnais entre les mains de Notre-Seigneur.

J'entretenais sans cesse sa Bonté à ce qu'elle eût compassion de ce pauvre abandonné, qui n'ayant pas encore douze ans, je prévoyais qu'il aurait beaucoup à souffrir, car d'ordinaire les parents n'ont pas la tendresse d'une mère ni un enfant un recours si assuré. Enfin, j'avais devant les yeux tout ce qui pouvait arriver en cette rencontre, & j'en portais la croix amoureusement pour l'amour de mon cher Jésus, lequel un jour me voulut enfin consoler en cette peine, car, comme je montais les degrés de notre noviciat à la sortie des grâces, il m'assura par paroles intérieures, avec un grand amour, qu'il aurait soin de mon fils & que je serais religieuse en cette maison.

Ces divines promesses, qui mirent le calme & une consolation suave en tout moi-même, me fortifièrent entièrement. J'expérimentai que *les paroles de Notre-Seigneur sont esprit & vie*, & qu'il était si fidèle en ses promesses que *le ciel & la terre passeraient plutôt qu'une seule de ses paroles demeurât sans son effet*; en sorte que si tout le monde m'eût dit le contraire de ce que m'avait dit cette parole intérieure, je ne l'eusse pas cru. Toute l'affliction que j'avais se changea donc en une paix & certitude que mon fils serait pour le saint service de Notre-Seigneur, puisqu'il en prenait le soin. D'autre part, notre Révérende Mère m'assura que ni elle ni aucune de ses sœurs n'avait la pensée de me faire sortir. Ainsi cette bourrasque passa, mais ce fut pour recommencer avec un nouvel effort.

Avant mon entrée dans le monastère, il n'y avait rien de plus innocent que mon fils, mais toutes les choses qu'on lui dit l'aigrèrent & le changèrent de telle sorte qu'il ne voulut plus étudier ni faire autre chose, & il faisait croire qu'il ne serait jamais bon à rien. Le diable m'attaqua beaucoup de ce côté-là, me persuadant que j'étais la cause de tout ce mal, que j'étais obligée de retourner au monde pour y donner ordre, qu'il paraissait bien que c'était pour me contenter que j'étais entrée en religion, que ce n'était pas l'esprit de Dieu qui m'avait fait quitter le monde, mais la seule inclination de mon amour-propre; qu'enfin cet enfant serait perdu, que je n'en aurais jamais que du mécontentement & que je serais la cause de sa perte. Mon entendement fut tellement obscurci de toutes ces pensées que je croyais que tout cela arriverait assurément, & que toutes les certitudes que je croyais avoir de ma stabilité dans la religion n'étaient que des imaginations. En tout cela néanmoins, je n'avais crainte que d'avoir offensé Dieu, & j'eusse mieux aimé mille fois n'être point religieuse que de le mécontenter en la moindre chose.

Or, nonobstant toutes mes peines & quoique je me crusse la cause de tous les malheurs que la tentation me faisait voir, je ne sortais point pour cela de la familiarité avec Notre-Seigneur, & un jour que je lui étais fortement unie & que je lui faisais mes plaintes de toutes mes peines, il m'inspira de lui demander de souffrir encore davantage pour mon fils. Je lui dis donc avec beaucoup d'ardeur: " O mon Amour, faites-moi souffrir toutes les croix qu'il vous plaira pourvu que cet enfant ne vous offense point, car j'aimerais mieux le voir mourir mille fois que de le voir vous offenser dans le monde & qu'il ne fût pas de vos enfants. Oh ! je veux bien être dans la croix, martyrisée en toutes les manières, pourvu que vous en preniez le soin. " Il m'était impossible de ne lui pas dire toutes ces choses, après lesquelles me voilà dans les croix de toutes parts, & il me semblait que j'en eusse fait une pactio*n* avec Notre-Seigneur & que c'était un accord entre lui & moi, dont je n'eusse jamais pu ni voulu me dédire.

A quelque temps de là, mais presque aussitôt, une occasion se présenta d'envoyer mon fils à Rennes, en Bretagne, au Séminaire de la Compagnie de Jésus. Ce fut Monseigneur de Tours avec le Révérend Père dom Raymond, qui, racontant au Révérend Père Dinet tout ce qui s'était passé pour mon entrée en religion à son sujet, le fit aller audit lieu, où ce Père était recteur. Ma sœur lui fournissait ses nécessités, comme elle fit jusques à la fin de ses études.

J'eus encore un autre assaut. Mon père, qui était âgé lorsque je le quittai, m'assura qu'il mourrait d'affliction si je me retirais. Moi, qui voulais obéir à Dieu, ayant d'autre part trois sœurs dans le monde capables de l'assister s'il en eût eu besoin, je passai par-dessus toutes les tendresses de la nature, appuyée sur les paroles de Notre-Seigneur : *Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi*. En effet, il mourut environ six mois après. Toutefois j'étais bien avec lui. Il me donna sa bénédiction & me visitait à la grille. Néanmoins, les personnes qui ne jugeaient que selon le monde avaient divers sentiments à ce sujet, pendant que mon divin Epoux me faisait expérimenter qu'il fait bon tout quitter pour l'amour de lui.

II. DU REPOS *QUE* GOUTAIT MON AME DANS L'ADHÉRENCE AUX IMPRESSIONS DU VERBE INCARNÉ. — COMMENT NOTRE-SEIGNEUR ME RENOUVELA LA GRACE DE L'ENCHASSEMENT DE MON CŒUR DANS LE SIEN

ENSUITE des rencontres susdites, les personnes qui avaient blâmé mon entrée en religion changèrent de pensée & avouaient que la Bonté divine conduisait toutes mes affaires. S'ils eussent vu ce qu'elle faisait à mon âme, ils m'eussent aidée à chanter ses miséricordes.

L'état d'union auquel j'étais pour lors tenait toujours l'âme en silence au regard de l'amoureuse activité de laquelle j'ai parlé dans le précédent état d'oraison. Et l'âme était comme

une personne qui sortirait du combat & à qui l'on donnerait un lit de fleurs odoriférantes pour se reposer. Cette comparaison est impropre, mais je n'en ai point d'autre qui ne le soit davantage. Elle était donc en repos adhérente aux douces impressions de l'Esprit du sacré Verbe Incarné, qui la disposait à des choses grandes dont il ne lui découvrait pas encore le secret, & dont elle ne voulait pas savoir davantage que ce que ce divin Esprit lui faisait entendre. Elle ne pouvait qu'aimer.

Il me semble que j'ai déjà dit *, que dans la voie par laquelle il a plu à Dieu de me mener, je n'ai jamais eu de curiosité de savoir davantage que ce qui m'était présentement manifesté; & j'ai reconnu que c'était une notable imperfection que de souhaiter de savoir par sa propre industrie plus que Dieu ne fait connaître. Mais pour aimer, ce n'est pas de même. L'âme a une pente & inclination d'aimer toujours davantage. Je ne veux pas parler ici de ce qu'il faut savoir par méthode pour bien vivre & s'instruire dans le chemin de la vertu & enfin pour ne pas errer : les pères spirituels & les livres à qui il faut avoir recours sont pour cela; mais j'entends parler des grâces & des lumières extraordinaires, en lesquelles, comme j'ai dit ailleurs, Dieu laisse l'âme satisfaite, & ce serait une lourde faute que l'esprit de nature, s'y voulant fourrer, y voulût mettre du sien pour chercher au delà de sa capacité. Et quelquefois, cet esprit de nature est si fin qu'il abuse la partie supérieure pour suivre librement sa pente.

A ce propos, j'ai autrefois eu fort longtemps en mon esprit ce passage de l'Écriture sainte : *Comment es-tu tombé, Lucifer, toi qui te levais au matin ?* Et je voyais que ce n'était que la pure curiosité d'être & de savoir au delà de ce pourquoi Dieu l'avait créé. C'est pourquoi la suite me confirmait ce sentiment : *Tu es chû, qui troublais & navrais les gens.* Non, il n'y a rien en ces matières extraordinaires capable de perdre l'âme comme la curiosité, qui, à l'abord, est si spécieuse parce qu'elle se porte à connaître des choses saintes & divines; mais à la fin elle renverse & trouble ses puissances en sorte que l'esprit de grâce

ne se peut apercevoir d'avec celui de nature, ensuite de quoi, l'âme tombe en de lourdes fautes & est continuellement errante dans la voie de l'esprit. Si j'étais capable de donner conseil aux âmes que Dieu appelle à la contemplation, ce serait de rendre un compte fidèle au directeur de leur conscience de tout ce qui s'y passe, car la candeur émousse la curiosité & rend l'âme simple, attirant les grâces de Dieu, & l'unit à lui qui est un être pur & simple qui ne veut que des âmes qui lui ressemblent pour leur faire porter ses saintes impressions, qui sont ennemies de l'esprit de nature.

J'ai suivi le mouvement qui m'a portée de faire cette petite digression au sujet de la curiosité si préjudiciable à l'union qui met le calme partout, en sorte que rien ne trouble l'âme dans l'adhésion qu'elle expérimente avec l'Époux céleste, qui la fait un même esprit avec lui. Pour en revenir à mon particulier, les règles, le chœur, toutes les actions d'obéissance contribuaient à la perfection de ce susdit état, parce que l'Esprit de Dieu y est. J'expérimentais cette vérité, ce qui me faisait aimer ma vocation & l'état religieux, au-dessous duquel je voyais toutes choses, & je ne pouvais comprendre l'abus du monde qui ne fait état que du néant & de la boue de sa vanité.

Dans le même temps que je passais par les épreuves que j'ai décrites plus haut, Dieu, par une signalée faveur, me donna un témoignage remarquable de son union amoureuse & de sa douce familiarité. Un soir, étant en oraison & m'adressant à lui avec une amoureuse confiance, je lui donnais mon cœur, bien qu'il fût tout sien & que je le connusse hors de l'affection de toute autre chose. Il me semblait que pour me faire souffrir, il me voulait laisser dans le doute s'il le voulait, & je sortis ainsi de l'oraison toute soupçonneuse, sans pourtant sortir de l'union où j'étais. Le matin suivant, sitôt que je fus à l'oraison & réunie à lui, il me dit dans l'intérieur, comme ne me pouvant laisser plus longtemps souffrir : " Donne-moi ton cœur. " A ces mots, je me sentis toute liquéfiée en lui, & il me semblait qu'à cette parole si subite & si douce,

il tirât tout ce qui était en moi, l'acceptant pour sien. Cela fut si prompt que l'âme se sentit prise, sans s'être aperçue qu'elle y eût consenti, car dans ces attrait & dans les autres semblables, elle lui est tellement unie & attachée qu'il ne demande plus ce consentement comme il faisait au commencement, mais ce ne sont plus que comme des réunions par lesquelles il l'applique à sa divine Majesté comme une chose qui s'est donnée à lui depuis longtemps, & dont il n'est plus besoin de savoir si elle veut être à son Dieu. Il sait que c'est pour lui qu'elle soupire sans cesse & languit, & ainsi il lui fait sentir ses caresses d'amour quand il lui plaît. Et quand elle s'aperçoit que son Bien-Aimé s'est plus tôt saisi d'elle-même qu'elle n'a entendu sa demande, elle l'appelle un saint & agréable ravisseur, qui par ses doux larcins lui vole & enlève le cœur, qui, au reste, est très aise de se voir ainsi ravi, car ce divin Epoux ne prend jamais de la sorte qu'il ne donne, qui est une grâce qui ne se peut exprimer & dont l'impression demeure toujours dans l'âme pour l'encourager & la fortifier à être plus hardie & plus familière avec lui. Que l'on s' imagine toutes les paroles d'un amour saint, tant charmantes & pressantes qu'elles puissent être, l'âme ne sait point d'autre langage, mais cela ne se peut écrire, & le tout demeure entre le Bien-Aimé & l'âme, comme un secret cacheté du même amour. Ces faveurs donnent un peu de trêve à ses croix & à ses souffrances, & c'est là qu'elle prend un peu de rafraîchissement & de nouvelles résolutions de souffrir tout de nouveau. Car elle est comme assurée que les croix l'attendent partout, & que c'est en cela qu'elle peut témoigner qu'elle aime son Dieu.

III. D'UN TROISIÈME RAVISSEMENT DANS LA TRÈS
 SAINTE TRINITÉ OU LES DIVINES PERSONNES SE
 COMMUNIQUÈRENT A MON ÂME POUR LA POSSÉDER
 ENTIÈREMENT

CETTE dernière grâce fut suivie d'une autre bien plus grande. Dans l'union où me tenait la divine Majesté, je voyais bien que mon Epoux disposait mon âme à quelque chose de grand, & familièrement je lui disais : " Qu'est-ce que vous me voulez faire, mon Bien-Aimé ? Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Vous charmez mon âme en sorte qu'à peine le puis-je supporter ! " Je fus trois jours en attente de son bon plaisir & à lui parler de cette disposition. Enfin le troisième jour, qui était la fête de l'Ange gardien *, étant en notre cellule, il me vint en pensée que les cellules sont comme des cieux, ainsi que le dit saint Bernard, & que les Anges y font leur habitation. Lorsque j'étais dans cette considération, je me sentis fortement tirer l'esprit par le Maître des Anges, qui m'unissait à lui d'une manière admirable, mais avec une grande souffrance, comme pour me disposer à une grâce plus éminente. Cela se faisait sans que j'eusse aucune vue particulière, sinon que comme si l'on préparait une matière pour la faire servir à la chose la plus rare qu'on se pourrait imaginer. Cela redondait jusques à l'extérieur où je souffrais de la douleur, & j'avais cette impression grande dans l'âme que c'était Dieu qui me tenait ainsi. Je fus trois ou quatre heures dans cette violence, jusqu'à ce qu'il fallut aller au chœur pour faire oraison.

Au même temps qu'on eut donné le signal pour commencer, j'étais à genoux en ma place devant le très saint Sacrement, cette grande violence cessa, & avec une douceur que je ne puis dire, je me sentis toute changée dans l'intérieur. Il me fallut asseoir, parce que mes sens se retiraient peu à peu & je ne me pouvais plus soutenir à genoux. Lors, un soudain

attrait ravit mon âme. En un moment, mon entendement fut illustré de la vue des trois Personnes de la très sainte Trinité, laquelle me renouvela la connaissance de ses grandeurs, avec l'impression de ces paroles du suradorable Verbe Incarné : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui & nous ferons une demeure chez lui.* Cette impression portait les effets de la promesse de ces divines paroles, & les opérations des trois divines Personnes en moi furent plus éminentes que jamais. Elles me les donnèrent à connaître & à expérimenter dans une pénétration d'elles à moi. Par un très grand amour, toute cette très sainte Trinité en son unité s'appropriait mon âme comme une chose qui lui était propre & qu'elle avait rendue capable de sa divine impression & des effets de son divin commerce, se donnant à elle avec une profusion que je ne saurais jamais dire.

En ce grand abîme, il m'était signifié que je recevais lors la plus haute grâce de toutes celles que j'avais reçues au passé, dans les communications des trois divines Personnes. Cette signification était plus distincte & intelligible que toute parole & se fit en cette sorte : " La première fois que je me manifestai à toi, c'était pour instruire ton âme dans ce grand mystère ; la seconde, c'était à ce que le Verbe prît ton âme pour son épouse ; mais à cette fois, le Père & le Fils & le Saint-Esprit se donnent & communiquent à toi pour posséder entièrement ton âme. " Et lors, l'effet s'en ensuivit. Comme les autres fois je me sentais ravir l'âme par la Personne du Verbe, ici toutes les trois Personnes de la très sainte Trinité m'absorbèrent en elles, de sorte que je ne me voyais point dans l'une que je ne me visse dans les autres. Pour mieux dire, je me voyais dans l'Unité & dans la Trinité tout ensemble. Et comme les trois divines Personnes me possédaient, je les possédais aussi dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. Le Père Eternel était mon Père, le Verbe suradorable, mon Epoux, & le Saint-Esprit, Celui qui par son opération agissait en mon âme & lui faisait porter les divines impressions.

Ce qui me toucha le plus fut qu'en toute cette opération, je me voyais dans la Majesté comme le néant & un rien tout pur abîmé dans le Tout, lequel néanmoins me montrait amoureusement que, quoique je ne fusse rien, j'étais néanmoins toute propre pour lui qui est mon Tout, & qu'il me choisissait pour me faire porter les effets de ses grandes miséricordes.

En cette vue que j'étais le rien propre pour ce Tout ineffable, il me faisait jouir d'un plaisir indicible. Je crois que c'est une jouissance semblable à celle des Bienheureux. Je comprenais encore que c'était là le vrai anéantissement de l'âme en son Dieu, par une vraie union d'amour. Mais cette vue, par laquelle je jouissais & qui me faisait voir que moi, rien, j'étais propre pour ce grand Tout, est au delà de tout ce qu'on en peut exprimer. Je ne pouvais dire autre chose que : " O mon grand Dieu ! ô suradorable Abîme ! Je suis le néant & le rien ! " Et lors, m'était répondu : " Encore que tu sois le néant & le rien, toutefois tu es toute propre pour moi. " Cela me fut répété plusieurs fois, à proportion de mes abaissements ; & plus je m'abaissais & plus je me voyais agrandie.

La vue qui m'était donnée de mon néant ne diminuait pas l'amour. Mon âme expérimentait des caresses de Dieu qui ne sauraient tomber sous la diction humaine, & d'autre part, voyant que j'étais propre pour le Tout, cela donnait un accroissement à mon âme qui, outre qu'elle était abîmée en cette divine Majesté, agissait à son tour doucement pour le caresser, & , parce qu'elle était propre pour cela, tout lui était permis. Les actes qu'elle faisait n'étaient point d'elle-même, mais elle sentait qu'ils étaient produits en elle par Celui dans lequel elle était toute abîmée ; car il se donnait tout à elle, & elle se laissait toute prendre à lui. Il semblait que ce grand Dieu, étant en elle, fût chez lui, & il semblait à l'âme qu'elle fût le paradis de son Dieu, où elle était avec lui par un amour inexplicable. Ah ! qui est-ce qui pourrait dire l'honneur avec lequel Dieu traite l'âme qu'il a créée à son image, lorsqu'il lui plaît

de l'élever dans ses divins embrassements ? C'est une chose si étonnante, eu égard au néant & au rien de la créature, que si, par la douceur & tempérament que l'Esprit du même Dieu y apporte, cette âme n'était soutenue, elle serait réduite à néant pour n'être plus.

Toute cette grande impression & occupation se passa en une demi-heure. A la fin je me trouvai appuyée sur ma chaise. J'eus assez de liberté pour dire Complies au cœur, en portant l'impression que les écoulements & embrassements divins avaient faite en mon âme, qui était toute liquéfiée là-dedans. Mais au sortir de cette union, j'étais comme une personne tout ivre, qui ne peut comprendre les choses qui se présentent à ses sens. Ainsi je demurai longtemps enfermée en moi-même, sans pouvoir avoir de l'attention à rien, & il me demeura cette vue gravée en l'esprit que j'étais le rien propre pour le Tout. Cela fut d'un grand poids & obligea l'âme d'embrasser pour l'amour de son Tout toutes sortes de peines & de difficultés. Elle a beau souffrir, elle voudrait souffrir encore davantage. Et de plus, elle connaît que ce divin Epoux ne veut point d'intermission d'amour, mais qu'il soit continu. Car, comme il se donne à elle, il veut réciproquement qu'elle le regarde & qu'elle continue son action amoureuse; & il lui donne le pouvoir de le faire en quelque état qu'elle puisse être, quand même elle serait pénétrée de mille croix.

IV. COMMENT DIEU ME COMMUNIQUEA LES DONNS D'INTELLIGENCE DE L'ECRITURE SAINTE ET DE LA LANGUE LATINE, DE SAGESSE ET DE PAROLE. — DE MON ESPRIT DE JUBILATION

APRÈS la faveur insigne que je viens de raconter, laquelle m'arriva environ deux mois après mon entrée en religion, mon esprit, portant l'impression & l'onction de cette grande grâce, était plus abstrait que jamais des choses d'ici-bas

& plus enclin aux vertus religieuses & au service divin, où Notre-Seigneur me donnait des intelligences accompagnées d'une suavité nourrissante sur la sainte Ecriture.

J'entendais le français de ce que je chantais & récitais en latin au chœur : ce qui emportait mon esprit, en sorte que si je n'eusse fait violence à mon extérieur, cela eût paru au dehors. En chantant, cela soulageait & donnait air à mon esprit & touchait les sens. Ils participaient à ce bien, en sorte que j'avais de puissants mouvements de sauter & de battre des mains & de provoquer tout le monde de chanter les louanges d'un si grand Dieu, digne que tous se consommassent pour son amour & son service. Je me sentais portée à faire comme l'Epouse : *à me réjouir & sauter d'aise au souvenir des mamelles de l'Epoux,* & à chanter un *Eruclavit*, afin d'annoncer les grandeurs & les prérogatives de mon Bien-Aimé, duquel les paroles m'étaient esprit & vie dans une exubérance qui est indicible. Dans la psalmodie, je voyais ses justices, ses jugements, ses grandeurs, ses amours, son équité, ses beautés, ses magnificences, ses libéralités, & enfin qu'il avait, au sens de l'Eglise son Epouse, *les mains faites au tour, toutes remplies d'hyacinthes* & autres fruitions toutes convenables pour découler leur plénitude de pureté sur les âmes, ses amantes.

Je me trouvais aussi quelquefois dans une sorte d'oraison qui me faisait craindre de tomber en quelques curiosités qui me fussent des empêchements de m'unir à Dieu dans la nudité de l'esprit. Il me venait en mémoire quelques paroles de l'Ecriture sainte, du Vieil ou du Nouveau Testament, que j'avais lues ou entendues. Le sens m'en était découvert, & de là, je sentais pulluler en mon esprit une suite de passages de la même Ecriture, dont j'avais une telle intelligence qu'il me semblait qu'on me prêchait & qu'on me disait les secrets qui y sont cachés, ce qui me donnait une douce satisfaction dans le fond de l'âme. Je voyais aussi là-dedans toutes sortes de viandes spirituelles pour la nourriture des âmes, & combien l'on s'y repaît diversement, les uns tournant tout en corruption & les

autres en recevant une vie de grâce & d'amour. Je découvrais là une grande quantité de fautes qui se commettent même par des personnes fort spirituelles, & les pertes qu'elles font pour ne pas suivre les conseils qui nous ont été enseignés par cette Ecriture sainte, comme aussi les grands biens que reçoivent les âmes fidèles, mais je dis vraiment fidèles, car Dieu veut une exacte pureté en toutes choses, à proportion des grâces qu'il départ. Parfois je me lançais en Dieu pour lui parler de toutes ces instructions en le caressant, puis je retournais en de nouvelles connaissances qu'il me donnait, mais enfin tout se terminait à l'amour. En cette sorte d'oraison, les distractions n'avaient nul pouvoir, & quand elle finissait, il semblait qu'elle ne fit que commencer, & ensuite je sentais mon esprit fort libre & fortement uni à Dieu par un nouvel embrasement qui se faisait de toutes ces découvertes, lesquelles, bien qu'elles ne demeurassent pas présentes ni distinctes comme elles l'étaient durant l'oraison, ne laissaient pas de revenir tout à propos dans les occasions, selon les besoins où je me trouvais.

Je voyais que la bonté de ce divin Epoux m'avait mise en un pâturage gras & fertile, qui tenait mon âme en un bon point & où elle en avait à regorger, car je ne me pouvais taire. J'avais une très grande simplicité pour produire mes pensées, & mes sœurs étaient tout étonnées de m'entendre ainsi parler. L'une d'elles, ayant trouvé en un livre en français, un passage de l'Epouse des *Cantiques*, me dit un jour : " Prêchez-nous un peu, sœur Marie, dites-nous ce que c'est à dire : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche.*" Notre maîtresse était présente, laquelle pour me fortifier me fit apporter une chaise. Sans autre cérémonie, je commençai par ce premier mot, qui m'emporta dans une suite, en sorte que n'étant, dès ce mot, plus à moi-même, je parlai fort longtemps, selon que l'amoureuse activité me possédait. Enfin, je perdis la parole, comme si l'Esprit de mon Jésus eût tout voulu pour lui. Je ne pus me cacher en cette occasion, qui ensuite me donna bien de la confusion. Cela m'est encore arrivé en d'autres rencontres par surprises.

Mon esprit était si rempli & fécond sur tout ce qui se chantait au chœur, que, jour & nuit, c'était mes entretiens avec mon céleste Epoux. Cela me mettait toute hors de moi, en sorte qu'allant par le monastère, j'étais en un continuel transport. J'en étais de même à l'ouvrage. Quelquefois c'était sur la pureté de la Loi de Dieu, & comme toutes choses annoncent sa gloire. Le psaume *Cæli enarrant gloriam Dei* avait des attraits qui me perçaient le cœur & m'emportaient l'esprit : " Oui, oui, mon Amour ! *Vos témoignages sont véritables ; ils se justifient d'eux-mêmes, ils rendent sages les plus idiots ; envoyez-moi par tout le monde pour les enseigner à ceux qui les ignorent.* " J'eusse voulu que tous les eussent connus & qu'ils eussent goûté les délices qu'en ressentait mon âme. De ce trait, mon âme était emportée par un autre. C'était une suite qui ne finissait point. Une fois, dans ces sentiments, je dis du français au lieu du latin : c'était en louant en moi-même la sacrée Personne du Verbe, par lequel toutes choses ont été faites ; c'était au *Laudate*, dans les transports que me causait la psalmodie.

Quant à ces connaissances & lumières que Notre-Seigneur m'a données sur l'Écriture sainte, elles ne me sont pas venues en la lisant par étude, mais, je le répète, dans l'oraison ou au chœur ; & elles ont beaucoup servi à la direction de ma vie, tant intérieure qu'extérieure. Car, vraiment, cette parole sainte est une nourriture céleste qui m'a donné & me donne encore la vie par l'Esprit-Saint qui m'en fournit l'explication. Ce que j'en ai cité en divers endroits * est émané de là, sans nulles recherches, de sorte que je n'ai point examiné si j'ai retenu ou oublié ce que ce divin Esprit m'en a appris, parce que j'estime qu'il ne veut pas que je me charge de ce soin ni de cette étude, puisqu'il me fournit dans les occasions ce qu'il lui plaît pour mes besoins : ce que j'expérimente, soit en psalmodiant, soit en priant, soit enfin en lisant l'Écriture sainte pour obéir à la Règle qui nous oblige à faire des lectures spirituelles, car il est rare que j'en fasse ailleurs. Enfin,

tout ce que je puis dire, c'est que notre grand Dieu est si bon qu'il n'ôte pas les dons qu'il a une fois conférés aux pauvres & aux petits qu'il veut nourrir & élever en son école.

V. *QUE J'ÉTAIS PASSIONNÉE DE LA PURETÉ PARFAITE*

COMME j'ai dit, l'esprit d'allégresse me transportait. En marchant, je ne me sentais pas toucher la terre. Envisageant mon habit religieux que je venais de recevoir, je mettais ma main à ma tête pour toucher mon voile & voir si je ne me trompais point, pensant posséder ce bonheur que d'être en la maison de Dieu & une portion de son héritage. Tout cela n'était pas dans une sensibilité qui s'épanche en les sens, mais en la force & vigueur de l'esprit qui m'emportait. Tout ce que je voyais en la religion me semblait être tout rempli de l'Esprit de Dieu : les règles, les cérémonies, la clôture, les vœux & généralement tout. Quelques personnes du monde qui savaient en quoi j'étais employée lorsque j'y étais, & qui, me voyant agir avec ferveur en mes actions journalières, estimaient que je m'y plaisais, s'attendaient que j'en sortirais bientôt, parce que, disaient-ils, il ne serait pas possible que l'état que je quittais ne me rendît celui que je voulais embrasser insupportable, à cause de sa grande disproportion; & on en donna une telle espérance à mon frère, qui était alors fort éloigné en un voyage qu'il faisait, qu'il manda à ma sœur de me laisser toutes leurs affaires entre les mains. Ces bonnes gens ne savaient pas les grandes grâces & miséricordes que la divine Bonté m'avait faites en l'état que j'avais quitté, ni celles qu'elle me faisait en celui auquel il lui avait plu de m'appeler. Son saint Nom en soit éternellement béni !

Je ne trouvais que douceur dans l'obéissance. J'avais une entière ouverture de cœur à ma supérieure & à ma maîtresse des novices, & j'étais mortifiée lorsqu'elles n'agissaient pas sur moi comme sur les autres novices, dont la plus âgée n'avait

que seize ans. J'admira ce nombre de petites filles si mortifiées & si réglées en toutes leurs observances régulières, & il m'était avis que j'étais bien éloignée de leur vertu. Il me semblait que j'étais devenue enfant, & j'agissais avec elles avec esprit de simplicité, quoiqu'elles me portassent plus d'honneur & de respect que je ne méritais.

J'avais toujours devant les yeux l'impression de ce grand abîme de la Divinité où j'étais plongée & celle non moins vive de mon néant & de mes impuretés. Mon âme se voyait dans ce grand Tout comme dans une glace très claire où elle découvrait toutes ses défauts jusques au moindre atome d'imperfection dont elle était entachée; & c'est cela qui la rendait humble & la faisait se cacher d'autant plus en son Dieu, pour être par lui purifiée, brûlée & consommée. Elle se défait d'elle-même, &, par une amoureuse confiance, elle se plaignait d'autant plus à lui de ce qu'il permettait qu'elle fût toujours si imparfaite, étant si proche de sa divine Majesté, qui en un instant la pouvait rendre propre pour aimer du plus pur amour. Plus elle s'abaissait, plus ce Dieu d'amour & de pureté se l'unissait à soi, & elle, recommençant, lui disait hardiment, parce que c'était lui-même qui la poussait à cela : " Si je veux être pure & libre de mes imperfections, ce n'est que pour vous, ô mon divin Amour, qui ne pouvez supporter l'impureté. C'est pourquoi faites cela en moi, puisque je ne le saurais faire moi-même. Contentez-vous en votre œuvre, vous qui vous faites gloire de faire miséricorde aux petits & qui vous plaisez d'agrandir les choses les plus basses jusqu'à l'union de votre saint amour. Ainsi, vous serez glorifié dans ce néant de bassesse & de misère qui ne tend qu'à cela, ô mon cher & divin Epoux ! "

Quand je commettais quelque imperfection, la première chose à quoi je pensais, lorsque je me familiarisais à Notre-Seigneur, était de lui demander pardon & je ne pouvais vivre qu'il ne m'eût pardonné : ce que je connaissais lorsque le reproche intérieur cessait. Un jour, j'étais tombée dans une

imperfection qui me donnait bien de la confusion & me rendait toute craintive devant Dieu. Il me fut dit intérieurement, mais avec autant d'amour que de plainte : “ Si un peintre avait fait un beau tableau, serait-il bien aise qu'on jetât de la fange dessus ? ” O Dieu ! si j'avais été honteuse, je le fus encore plus que je ne le puis dire. Je ne fus jamais dans un plus grand anéantissement. Une de ces paroles dites dans l'intérieur fait plus d'effet que tout ce que les créatures pourraient dire, tant saintes puissent-elles être. Elle réveille l'âme en un instant, & quoique ce soit pour la reprendre & corriger, elle n'en est pas plus abattue, mais plutôt cela la fait courir dans la pratique des vertus avec promptitude & allégresse, & elle n'a point de repos que sa paix ne soit faite avec Celui qui l'avertit si amoureusement. Mais comment demande-t-elle pardon ? O Dieu ! que cette voie est éloignée des raisons ordinaires ! Il faut agir comme on se sent poussé par cette divine Bonté. “ Pardon, Amour ! Hélas ! Amour, pardon ! Je ne serai plus si hardie, ô mon Bien-Aimé ! Je vous prie donc d'oublier cette faute ; autrement, il n'y a plus moyen de vivre, & je ne cesserai point que vous ne m'ayez pardonné, ô mon cher & divin Amour ! ” Après ces paroles, le reproche intérieur cessant, je voyais qu'il m'avait pardonné.

C'est dans le même sentiment que je lui disais encore une autre fois, tout émue de deux fautes que je venais de commettre : “ Ah ! pardon, mon cher Amour, j'ai fait deux grandes fautes. J'ai manqué de charité à l'une de mes sœurs, ne faisant pas semblant de l'entendre dans un besoin qu'elle avait. Et de plus, en votre présence adorable, je me suis amusée à regarder des objets qui m'ont distraite. Ah ! pardon de toutes ces impuretés, puisque le moindre mal est impur devant vous, ô sacrée Pureté ! Non, mon très cher Amour, je ne ferai plus de semblables fautes. Purifiez-moi donc de votre feu, car le moyen de vous voir si présent & d'être souillée ? Ah ! que j'ai de regrets de faire tant de fautes ! O mon cher Tout ! sauvez-moi dedans vous & que je sois enfin toute vous par

participation ! Oui, mon intime Pureté, je ne puis me contenter de rien moins que de vous & d'être toute vous pour jamais dans l'union intime de votre amour, dans lequel vous absorbez & abîmez vos bien-aimés, afin qu'étant ainsi perdue, je ne vive plus que de vous-même, dans le temps & l'éternité, mon très doux & très aimable Amour, ma Miséricorde & mon Tout, qui par l'inclination de votre bonté, vous portez à faire miséricorde à ceux qui vous aiment. ”

Comme je réfléchissais un jour comment je pourrais faire pour m'humilier parfaitement devant mon grand Dieu, je l'entendis qui me disait ces paroles dans mon intérieur : “ Abaisse-toi, abaisse-toi jusques au fond de l'abjection : c'est là le centre où tu trouveras ton repos. ” Depuis lors, je n'eus plus qu'une pensée : me priver de tout ce que j'aimais le plus, afin d'en faire un sacrifice à Dieu pour arriver plus sûrement à ce fond d'abjection qui m'avait été indiqué. Or, ce que j'aimais le plus, c'étaient les fonctions de sœur du chœur, & particulièrement la psalmodie & l'instruction où j'espérais que je pourrais être quelquefois employée. C'est ce qui me fit prendre la résolution de supplier notre Révérende Mère de me faire sœur laïe, afin d'être pour jamais dans l'humiliation. J'étais encore conviée à cela par une autre raison, qui était que je ne voyais en moi aucune capacité pour m'acquitter dignement des fonctions des sœurs du chœur, & ainsi que cette autre condition me conviendrait mieux, — outre que cela servirait à détruire mon orgueil, qui, étant si enraciné en moi, s'anéantirait enfin avec l'aide de Notre-Seigneur, dans lequel seul je souhaitais d'être à jamais cachée, en la bassesse de cet état que je recherchais. J'eusse voulu me pouvoir abaisser davantage, mais ma condition de religieuse ne me permettait pas de passer outre en ce qui était des choses extérieures.

Je fus donc trouver notre Révérende Mère, laquelle m'ayant interrogée de la cause pour laquelle je demandais à changer de condition, & moi lui ayant répondu à tout ce qu'elle me demandait, elle ne me voulut pas accorder ce que je lui avais

proposé qu'elle n'y eût pensé plus à loisir. L'espérance que j'avais de posséder ce bien m'occupa plusieurs jours, pendant lesquels je pensai mûrement si cela était pour la plus grande gloire de Dieu. Je ressentais un grand contentement d'esprit de voir combien je serais heureuse en cet état où tous mes sentiments intérieurs & extérieurs seraient humiliés, au lieu que dans la condition de sœur du chœur, ils pourraient prétendre à plusieurs choses qui les pourraient contenter, quand ce ne serait que l'entretien familier des choses spirituelles avec les personnes du dedans & du dehors; en quoi, comme en plusieurs autres rencontres, je voyais qu'on pouvait commettre de l'imperfection & nourrir les sentiments de la nature orgueilleuse, ce dont je serais affranchie dans la condition de sœur laïe, où je les ferais mourir malgré qu'ils en eussent. Je fus trouver derechef notre Révérende Mère qui me remit à ce que les personnes capables en jugeraient.

Je me soumis à cela, offrant le tout à Notre-Seigneur, lequel, lorsque j'étais en oraison, où je me familiarisais avec lui, me dit au cœur, par une lumière subite & inopinée, que je me donnasse bien de garde de rien faire contre sa volonté. Je répondis à cela : " Ah ! mon cher Amour, je ne veux cela que dans la vue de vous plaire davantage. J'en ai fait les propositions, après quoi j'ai tant de confiance en vous, que vous inspirerez vos volontés à ceux de qui je dois avoir la réponse. Ne le ferez-vous pas, ô mon divin Epoux ? Car, en cela & en toute autre chose, je ne veux que ce que vous ordonnez. Je ferai tout mon possible afin qu'on me l'accorde, & je m'assure que, de votre part, il ne m'arrivera rien que ce qui sera pour votre gloire & pour mon bien. Après cela, je demeurerai parfaitement contente du oui ou du non qui me sera dit. " Et au même temps, je me sentis sans aucun vouloir que d'agréer ce qui me serait commandé. J'eus comme une certitude en l'âme que l'on ne m'accorderait point ma demande & que je demeurerais dans la condition où Notre-Seigneur m'avait mise par sa providence. Je ne laissai pourtant pas de poursuivre & d'employer ceux qui me pouvaient aider en ce dessein, jusqu'à ce que la volonté de Dieu me fût entièrement manifestée.

HUITIÈME ÉTAT D'ORAISON

SECONDE SECTION

I. DE LA GRANDE ÉPREUVE DE PEINES INTÉRIEURES ET DE DÉMÔLATIONS QUE JE SOUFFRIS DURANT MES PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

QUELQUE temps après que mon âme eut été ravie pour la troisième fois dans la vue & l'union des Personnes divines, les croix & les tentations commencèrent à m'assaillir de toutes parts. Non pas, il est vrai, pour me faire quitter la religion, car, grâce à Notre-Seigneur, je n'ai jamais été combattue de ce côté-là. Mais c'étaient des tentations de blasphème, de déshonnêteté, d'orgueil, nonobstant ce que je sentais & expérimentais de faiblesses & de pauvretés; une insensibilité & une stupidité aux choses spirituelles, un contresens en mon imagination contre l'agir de mon prochain, des tentes de me précipiter, & bien d'autres misères, comme je le dirai en détail. Il n'y avait pas deux mois que j'étais au noviciat, quand mes peines commencèrent, & elles me devaient durer plus de trois ans, excepté que, comme Notre-Seigneur voulait fortifier ma faiblesse, de fois à autres, il me donnait un peu de relâche & me visitait amoureusement.

Ainsi que je l'ai dit, mon fils me causait un grand sujet de craindre qu'on ne me fît sortir. Le diable me donnait une tentation que j'avais fait très mal de le quitter & que je ne devais pas passer plus avant ni prendre l'habit. D'un autre côté, mon confesseur me disait qu'il fallait que je ne le prisse d'un an, & il semblait par là me disposer à ma sortie; mais je sentais d'autres mouvements dans mon âme & je connaissais assurément que Notre-Seigneur voulait que je fusse religieuse. Là-dessus, je m'engageai de nouveau à souffrir, & je ne pouvais faire autrement. Avec toutes ces difficultés, notre Révérende Mère ne laissa pas de me donner l'habit de la religion, par lequel je me sentis entièrement fortifiée & passionnée pour souffrir plus que jamais.

Me voilà donc dans un abandon intérieur, par lequel il me semblait que j'étais tombée d'une haute montagne dans un abîme de misère. Le Révérend Père dom Raymond me visitait & me rendait toutes les assistances possibles. A l'abord, la confiance que j'avais en lui me faisait croire qu'il me disait vrai; mais était-il parti, je croyais l'avoir trompé. Mon imagination était tellement agitée par les représentations des objets qui, à la foule, se mêlaient confusément ensemble, qu'il m'en prit un mal de tête & une migraine qui ne me quittait point. Avec cela, l'obéissance m'occupait en des ouvrages pour l'autel, auxquels il fallait de l'assiduité & de l'attention. Cela contribuait encore au mal de tête que j'avais. Cette imagination me donnait plus de peine que tout le reste, d'autant que son agitation m'était fort extraordinaire, ayant été arrêtée jusque-là par les occupations de l'esprit auxquelles elle n'avait point eu de part, & où elle avait été contrainte de garder le silence.

L'oraison m'était un tourment, y étant assaillie de toutes sortes d'abominations : les choses que je n'avais jamais aimées dans le monde, & celles que j'avais congédiées il y avait plus de seize ans *, renaissaient en mon esprit; il me semblait que je voulais le mal & que j'étais l'ennemie de tout bien. Ce m'était un martyre de demeurer en cette place, toute la partie inférieure n'ayant nul secours de l'intérieur. Il me semblait que la maison de Dieu était le sujet de ce martyre, puisqu'étant au monde où j'avais tant d'objets qui me pouvaient distraire, j'étais dans une si grande récollection. Mais, quand je venais à considérer les vertus de tant de servantes de Dieu, je ne voyais point d'autre sujet de ma croix que moi-même. C'est ce qui faisait redoubler mon affliction, de voir que je devenais pire avec les âmes saintes que je n'avais été avec les perverses du siècle. Il m'était avis que je ne faisais que tourner les grâces de Dieu à mon désavantage. Sans cesse, je me voyais tomber en des imperfections fort sensibles, & si je voyais quelques-unes de mes sœurs se récréer au temps qu'il est permis, cela augmentait ma peine. Il me prenait de si grandes angoisses

& de si grands resserrements de cœur, que j'étais contrainte de demander congé de me retirer des assemblées, d'autant que cela eût paru. Il me semblait qu'à cause de mes imperfections, toutes mes sœurs avaient de la peine à me supporter, qu'elles avaient de l'aversion de me voir, & que, quand on leur proposerait de me recevoir, elles me rejetteraient. Aller au réfectoire m'était plus à charge que si j'eusse eu à faire quelque grande mortification.

Je souffrais & jour & nuit, & je ne croyais pas qu'il y eût plus de faveurs de Dieu pour moi. La seule chose qui me donnait du repos était la psalmodie, qui semblait chasser toutes mes peines & qui me remplissait d'une joie intérieure si excessive que, le sens des paroles & des sentences m'étant découvert, j'en tressaillais quelquefois intérieurement, ainsi que je l'ai rapporté ci-devant, & je crois que ma joie en paraissait au dehors. Mais, étais-je hors de là, ma peine recommençait, en sorte qu'étant une fois proche d'une fenêtre, il me vint une tentation de me précipiter du haut en bas. Cela me fit toute rentrer en moi-même, tant cette pensée était effroyable.

En ce temps-là, l'on eut des nouvelles des possessions arrivées à nos Mères de Loudun * : ce qui me touchait d'une grande compassion & me donnait une haine extrême contre le diable, de ce qu'il était si hardi d'avoir osé s'approcher & vexer ainsi les servantes de Dieu, lequel je priaïis souvent pour ces pauvres affligées. Une nuit, entre autres, comme je visitais sur la minuit ma maîtresse des novices qui était malade, je me souvins, passant par le dortoir, de faire quelque hommage & prière à la très sainte Trinité par l'entremise de la très sainte Vierge, &, pour faire dépit au diable, de dire des prières vocales à ce sujet : ce que je fis. A mon retour, je ne fus pas plus tôt sur ma couche, — je n'avais pas de chandelle, — qu'il se présenta à mon imagination un spectre horrible, en forme humaine, que je voyais aussi clairement qu'en plein jour, quoique j'eusse les yeux fermés. Il avait un visage long, tout plombé & bleuâtre, les yeux gros & plus qu'un bœuf, qui,

pour se moquer de moi, me tira sa langue longue & épouvantable, & avec une grimace & un hurlement que je crus qui avait été entendu de tous les dortoirs. A l'abord, je frémis, mais ayant fait le signe de la croix sur moi, je lui tournai le dos & n'eus plus cette représentation. Je m'endormis fort posément jusqu'au matin, que je fus trouver ma supérieure pour lui dire tout ce qui s'était passé & si elle n'avait rien entendu de ce hurlement : sa cellule était au-dessous de la mienne. Elle me dit que non, mais qu'elle avait souffert de grandes peines & inquiétudes toute la nuit. En une autre nuit que j'entendais encore des sœurs marcher par le dortoir, tout d'un coup j'expérimentai en mon corps que ce malin esprit s'était glissé dans mes os, dans les moelles & dans les nerfs, lequel me voulait détruire & anéantir. Je me trouvai en une extrême peine, car je ne pouvais me remuer ni appeler personne. Lors, ayant bien pâti, je sentis en moi une force & vigueur très puissantes, comme si c'eût été un autre esprit qui combattait & luttait contre le premier, de sorte qu'en moins de rien il l'eut brisé & anéanti. Lors, je demurai libre. Lorsque la Révérende Mère Prieure des Urselines de Loudun passa chez nous, à Tours, allant à Annecy visiter le tombeau du Bienheureux François de Sales, je lui communiquai cela. Elle me dit que souvent le diable faisait chose semblable à leurs exorcistes. Jamais depuis ce temps-là, cela ne m'est plus arrivé.

Revenant à mes peines intérieures, mon entendement était si obscurci que je ne comprenais rien comme il fallait, mais tout me venait à contresens. J'avais même perdu la mémoire, & il ne m'était pas possible de retenir une sentence des sujets de l'oraison pour en rendre compte quand je serais interrogée, ce qui me causait beaucoup de confusion en la présence de mes sœurs. J'étais bien aise de dire après l'une d'elles les paroles d'un acte d'action de grâces qu'elle disait en français, parce que je n'avais pas seulement la liberté intérieure de le faire de moi-même.

Dans toutes ces dispositions si affligeantes, j'avais le fond de l'âme dans la paix, & je n'eusse pas voulu pour un moment

la diminution de mes croix; & j'avais beau souffrir, j'avais toujours Dieu présent. Mais voir Dieu, Pureté incompréhensible, & se voir en sa présence un objet de toutes sortes de misères incompatibles avec cette Pureté, c'est un martyr bien rigoureux. Et, de plus, se voir en un état si ravalé & si éloigné du passé, cela humilie plus qu'on ne le saurait dire. Avec tout cela, je ne laissais pas de traiter avec Notre-Seigneur par paroles d'amour, mais cela augmentait mes croix, pensant que cela venait de ce que j'étais accoutumée à parler ainsi & que ce n'était point un vrai amour qui me le faisait faire. Un jour, étant en cette affliction, j'offrais toutes mes croix à mon divin Époux, lequel me répondit intérieurement : " Sur qui reposera mon esprit sinon sur l'humble ? " Je devins toute honteuse, lui disant que je n'avais point d'humilité, car, en effet, je n'en voyais point en moi, mais bien un grand désir d'en avoir & de devenir humble. Ces paroles de ce divin Amour avaient quelque chose de si charmant qu'elles me remplirent l'intérieur d'une consolation indicible; aussi je demurai quelque temps dans une grande tranquillité & une simplicité intérieure semblable à l'une de celles dont j'ai parlé ci-devant, qui est d'être retirée au fond de l'âme, sans sentiment, pour y jouir de Dieu, sans que rien rejaillisse au dehors, sinon lorsque je m'apercevais que j'étais religieuse & délivrée du monde & de tous ses soins, car alors il me semblait que je devais sauter d'aise. J'étais encore dans la même disposition à la psalmodie, & lorsque ma Mère me donnait quelque mortification.

Dans ces temps que Notre-Seigneur me donnait un peu de trêve & que je me voyais en repos, je demurais confuse en sa présence, lui disant : " Mon cher Amour, je ne suis pas lasse de souffrir, non, je ne suis pas lasse ! " Après cela, je retournais à ma croix, où j'étais plus attachée qu'auparavant, plus obscurcie, plus stérile, plus insensible, plus combattue de diverses tentations. Il se présentait à mon imagination des saletés horribles qui me faisaient trembler. Je n'osais presque

lever les yeux, les objets les plus purs me donnant de mauvaises pensées. J'avais des tentations de blasphème contre Dieu & contre la sainte Vierge, des doutes contre la foi, des lâchetés étranges lorsqu'il était question de faire quelque pénitence, car il me semblait que j'étais plus éloignée de les affectionner que si je n'en eusse jamais entendu parler, &, quand il en fallait venir à l'exécution, je ne savais comment je m'y devais prendre.

Me voyant ainsi remplie d'imperfections & de sentiments contraires à tout ce qui me satisfaisait auparavant, mon cœur était si percé de douleur, que les jours se passaient en des agonies non pareilles, ne sachant pas si, à cause de mes malices, Dieu ne m'avait pas abandonnée. Cela me faisait croire que je n'avais jamais rien fait de bon, & que la manière d'oraison où j'étais avait été pleine de mon propre amour; que Dieu voulait châtier ma témérité & ma présomption; que, n'ayant nul fondement solide, je m'étais perdue en mes pensées; & enfin que je n'avais nul appui assuré.

Pour comble de mes disgrâces, le Révérend Père dom Raymond, de qui seul je recevais de la consolation, me fut ôté & envoyé à Feuillant * pour y être prieur. Son éloignement de 120 lieues me priva de son assistance. Le confesseur que j'avais pris pour le remplacer ne servait qu'à augmenter mes peines, parce que tout ce qu'il me disait n'était que pour me mortifier, soit que je ne lui fisse pas bien entendre mon état intérieur, soit qu'il le fit à dessein de m'éprouver. Entendant le récit que je lui faisais de ma manière d'oraison, qui était qu'en souffrant toutes les tentations & les distractions que j'ai dites, je m'abandonnais doucement & avec acquiescement aux desseins de Dieu sur moi, il me disait que je souffrais illusion. Je lui parlais de mes souffrances & de toutes mes misères; je lui disais que, sortant de l'oraison, je demeurais sans satisfaction; qu'examinant l'état où je me trouvais, il m'était avis que j'avais consenti à tous les maux qui m'étaient venus dans la pensée; qu'il me semblait que si j'eusse voulu

prendre peine à m'arrêter aux sujets d'oraison qui m'étaient proposés dans la lecture commune, cela eût occupé le lieu que toutes ces divagations tenaient en mon esprit, & qu'il fallait bien que toutes ces choses me remplissent puisque j'étais ainsi oisive & vide de tout bien; que, sur cela, je faisais tout mon possible pour m'arrêter à quelque point de la méditation, mais que cet effort ne me servait à rien, & que je n'étais nullement capable de m'arrêter à quoi que ce fût, sinon à souffrir avec acquiescement; qu'en cet acquiescement même, je pensais encore que je faisais mal, & que c'était que j'étais endurcie dans mes imperfections.

Je disais donc toutes ces choses à mon confesseur, qui me disait pour toute réponse que je n'avais pas été assez mortifiée, que mon intérieur n'avait pas été bien cultivé, que je n'avais nul fondement de vertu, & que c'était ce qui me faisait souffrir. Si Notre-Seigneur me donnait quelque consolation ou quelque grâce extraordinaire, comme il m'en donnait par intervalles, je lui en rendais compte. Mais il se riait de tout, en me disant, si je ne pensais point un de ces jours faire des miracles. Ainsi, de tout ce que me disait ce bon Père, je demeurais encore plus persuadée que tout ce qui était en moi ne valait rien, & qu'il avait raison de dire que je souffrais illusion.

Je n'avais point d'autre disposition intérieure, & je me tenais devant Dieu comme une personne qui est jugée à la mort, n'ayant pas seulement la hardiesse de faire des actes intérieurs de moi-même, sinon lorsque, m'oubliant de ce que j'étais, je m'apercevais que je caressais Notre-Seigneur, & que je me plaignais à lui de ne l'aimer pas comme je l'eusse voulu, lui qui était mon doux Amour & qui m'avait tant fait de miséricordes.

Cette crainte d'avoir été trompée jusqu'à cette heure me traversait beaucoup, n'ayant point de liberté avec mon confesseur, que je craignais plus que je ne le puis dire, & c'est ce qui m'ôtait le pouvoir de lui parler librement. Il était quelquefois trois mois sans me parler, nonobstant toutes mes croix.

Et une fois, entre autres, après m'avoir laissée dans une extrême peine touchant ma manière d'oraison, je demeurai dans une peur tout à fait grande, car je pensais qu'il m'eût laissée, jugeant que mon mal était sans remède. Laisser trois mois une personne dans de si grandes peines d'esprit, n'est-ce pas pour augmenter le soupçon qu'elle a de n'être pas bien avec Dieu ? Sur cela, je demandai à notre Révérende Mère la permission de lui écrire, car encore qu'il vînt souvent dans la maison pour le besoin des sœurs, je n'osais néanmoins le demander. Je lui proposai donc que, s'il jugeait à propos, je me servirais d'un livre à l'oraison, afin d'arrêter mon imagination & d'en tirer quelque bon sentiment pour m'occuper; que je n'avais point de répugnance d'en user de la sorte, ni que mes sœurs connussent mon ignorance; & que, si jusqu'à cette heure j'avais été déçue par des pertes de temps dans l'oraison, ayant donné lieu à la tentation, je ne voulais pas pour cela perdre courage, mais que j'étais prête à recommencer tout de nouveau à servir mieux Notre-Seigneur. Il me fit encore la mortification de ne me point voir & de ne me point faire réponse, mais seulement il envoya trois semaines après un billet à notre Mère avec ces mots : " Que sœur Marie de l'Incarnation continue sa manière d'oraison. " Ce fut toute la consolation qu'il me donna, se réservant à me mortifier tout de bon à la première visite qu'il me fit, me disant que j'étais une opiniâtre & que je n'avais point de soumission.

Cependant je demurai en paix à l'égard de mon oraison, mais pour mes autres peines, elles me duraient toujours & augmentaient même de plus en plus. Je ne me voyais que malice & hypocrisie, & bien que je me connusse pauvre & chétive, j'avais néanmoins des pensées d'orgueil. J'eusse bien voulu que mes fautes n'eussent point été connues, & n'être pas dans l'humiliation où je me voyais. Cela me rendait si honteuse devant Dieu, que je ne perdais point de vue, que j'allais aussitôt m'en accuser, & quand on m'eût dû chasser de la maison de Dieu, je ne pouvais rien celer ni déguiser. Je

me sentais quelquefois portée à chercher de la consolation dans les créatures, mais ce Dieu, que j'avais toujours présent, me reprenait intérieurement, & me demandait si je ne me contentais pas de sa compagnie. Cela redoublait ma confusion d'avoir eu le désir de me contenter hors de lui.

Dans les temps auxquels on peut avoir de la joie, comme sont les fêtes qui inspirent de l'allégresse, c'était alors que je souffrais le plus. La nuit du saint jour de Noël, que toute la communauté se réjouissait de la naissance du petit Jésus, toutes étant assemblées devant son image pour lui offrir un sacrifice d'elles-mêmes, & moi y étant prosternée avec elles, notre Révérende Mère me dit que je priasse le petit Jésus d'ôter de moi toutes mes malices, selon l'intention qu'elle en avait. Je le fis; mais dans cette action je souffris une angoisse de cœur que je ne puis exprimer. Le ressouvenir de mes malices & la pensée que j'étais indigne d'être exaucée me causant cette douleur, il me fallut retirer dans notre cellule, où je pensai étouffer tout le reste de la nuit, tant le resserrement de cœur était grand. Il me semblait que le divin Époux ne voulait plus user que de rigueur en mon endroit, & que j'étais enchaînée pour souffrir une peine éternelle. Je me conformais à sa volonté pour l'amour de Celui dont je voulais chérir les dispositions aux dépens de toutes les douleurs qu'il eût voulu m'ordonner.

Qui verrait l'âme en cet état pleurerait de compassion, surtout en ce regard qu'elle a toujours fixement arrêté sur son divin Époux, qui, bien loin de lui donner du soulagement dans ses peines, les augmente encore par un excès d'amertume, lui faisant voir, d'un côté, combien il est pur & parfait, & elle, se voyant, de sa part, poursuivie de tant d'ennemis dont elle ne peut se défaire, car ce double regard la tient là, toute honteuse, chétive, pauvre, vile, abjecte & comme un vrai rien. Voir ce divin Époux la regarder & cependant la laisser plongée dans cet abîme de croix sans la vouloir secourir, c'est ce qui fait le plus sensible sujet de ses douleurs. En tout cela,

néanmoins, elle voit que son Bien-Aimé la laisse ainsi par amour, & c'est ce qui lui fait dire : " Je suis contente d'être ainsi, ô mon cher Amour ! oui, je suis contente d'être ainsi. " De là vient qu'elle se sent obligée d'aimer davantage, parce qu'elle voit que ce n'est pas manque d'amour que son Bien-Aimé la laisse ainsi gémir, mais par un secret qu'il prend plaisir de lui tenir caché & qu'elle adore du plus profond de son cœur, par une amoureuse conformité à ses volontés.

Étant une fois prosternée devant le très saint Sacrement, m'offrant & me soumettant toute moi-même à sa divine volonté, j'entendis ces paroles dans mon intérieur, avec autant de distinction & de clarté qu'on les saurait dire : *Tu sèmeras en larmes & recueilleras en joie.* Cela fit un tel effet qu'au même temps, tout ce qui m'avait semblé pesant me parut doux & léger. Lors, tout le fardeau de mes croix fut levé, comme qui m'eût ôté un vêtement lourd & massif, & au lieu de la pesanteur de ma croix, j'expérimentai les paroles de Notre-Seigneur : *Mon joug est doux & mon fardeau léger.* Quoiqu'il me fût enseigné que je souffrirais, & qu'en effet je sentisse toujours mes peines, le fardeau seul de la croix m'ayant été enlevé & non la croix, la douceur néanmoins de ces paroles accrut tellement en moi l'amour de la souffrance que tout me semblait doux, aisé & facile, & j'étais soumise à souffrir jusqu'au jour du Jugement pour entrer ensuite dans la joie de mon divin Époux, & là jouir de ses divins embrassements. Je n'avais jamais pris garde à ces paroles pour les comprendre en ce sens-là, quoique je les récitasse tous les jours, & depuis l'heure qu'elles me furent dites, elles font une nouvelle impression dans mon âme pour la rendre joyeuse dans ses croix, toutes les fois que nous les récitons au chœur.

Ensuite de cette disposition, j'entrai dans une autre encore plus cuisante. La solitude que j'aimais tant me semblait un purgatoire, & ce m'était une chose insupportable d'être tout le jour en une cellule sans voir personne. Je me sentais attachée aux créatures, & n'en voyais aucune qui me soulageât,

mais il me semblait que toutes m'avaient oubliée. Le travail que je faisais & que j'avais coutume d'aimer me vint tellement à dégoût qu'il me fallait beaucoup faire de violence pour m'y attacher, & j'en avais l'extérieur si lassé qu'à peine me pouvais-je supporter. S'il fallait psalmodier, la parole me manquait, tant était grande l'affliction intérieure que je ressentais. A l'oraison, mes premières pensées étaient de la diversité de mes croix, & cette spéculation durait depuis le commencement jusqu'à la fin, particulièrement touchant ce qu'il me fallait souffrir de la part de mon confesseur & de ceux qui m'avaient donné quelque sujet de souffrance. D'autre part, je voyais tout cela si imparfait que c'était le plus grand sujet de ma peine. J'avais toujours à penser aux imperfections d'autrui, &, faisant réflexion sur moi, je me trouvais la plus imparfaite du monde. Il me fallait souffrir toutes ces impressions comme des coups de grêle, d'autant que si je pensais m'y arrêter pour disputer contre, elles pullulaient de nouveau & en foule, à ma confusion devant Dieu.

Je croyais assurément qu'on me renverrait à ma profession, que toutes mes sœurs savaient mes malices, nonobstant que je les cachasse par mon hypocrisie, mais que, comme Dieu est juste, il permettrait tout cela afin que je ne trompasse personne, car je pensais ne faire que tromper, encore que je n'en eusse pas la volonté. Cependant, toutes mes épreuves ne m'empêchaient point dans les observances de la règle, & il n'y avait que ma supérieure & mon confesseur qui en eussent la connaissance & qui craignaient que cela ne me fût une occasion de sortir & retourner au monde, parce qu'ils en avaient vu des exemples. J'avais au fond de mon âme un acquiescement à Dieu, & il m'était avis que sa divine Majesté exerçait sa justice sur moi, était en moi, en une partie qui me semblait être loin de moi, d'où, me regardant, elle se plaisait de me voir souffrir. Or, dans mon acquiescement en cette souffrance, je ne savais en quelle région de l'esprit il était. A peine l'apercevais-je, & je n'en recevais aucun soulagement, me trouvant

seule à porter ma croix. Pour le moins, n'avais-je point d'autres connaissances. Aussi, que l'obscurité que je pâtissais était grande! C'était toute mon occupation intérieure de tâcher de prendre patience & de ne pas tomber dans l'imperfection volontaire.

II. D'UNE NOUVELLE AFFLICTION DE LA PART DE MON FILS. — COMMENT JE FIS PROFESSION ET FUS DÉLIVRÉE POUR UN TEMPS DE MES PEINES

QUELQUE temps avant le jour fixé pour ma profession, il m'arriva un accident qui servit encore à appesantir ma croix. Mon fils, qui était pour lors au Séminaire des Révérends Pères Jésuites de Rennes, en fut la cause.

Cet enfant se débaucha avec d'autres de son âge. Il ne voulait plus étudier & se perdait entièrement, de sorte que le Maître du Séminaire le voulut rendre. Ayant appris cette nouvelle, je pensais en moi-même qu'il paraissait bien que Dieu me voulait punir & châtier mes péchés par l'état où l'on me disait qu'était mon fils, ou bien que c'était un piège que le démon me tendait pour empêcher ma profession, parce qu'au-paravant le Révérend Père Dinet, Recteur, nous avait écrit que cet enfant contentait fort, & qu'il était édifié de le voir. Après une nouvelle si consolante, le voir tout changé, cela m'était sensible, & je croyais assurément que, quand la communauté saurait son retour, elle me renverrait pour en prendre le soin. Je m'étais disposée à tout ce que Notre-Seigneur en ordonnerait & de souffrir ma croix partout. Mais sa bonté, qui avait toujours pitié de ma faiblesse, m'assura intérieurement, encore une fois, du soin qu'il aurait de cet enfant. Je demeurai donc en paix de ce côté-là, ne m'affligeant plus de son retour; &, en effet, ma sœur en prit le soin comme s'il eût été son fils propre.

Enfin, je reçus les voix de la Communauté pour ma profession, mais j'étais si traversée de peines & si accablée de croix

qu'encore que ce fût la plus heureuse nouvelle que j'eusse jamais reçue, je ne sentais presque pas la joie de mon bonheur, mais il semblait que tout se fût retiré au fond de l'âme & qu'il ne me fallût plus rien sentir au dehors.

Je demurai en cet état jusques à la veille de ma profession, que Notre-Seigneur me visita & dilata mon cœur d'une si grande joie que ce fut comme un éloignement de mes croix. C'était une union & des caresses si tendres avec sa divine Majesté qu'il semblait en effet qu'il n'y eût plus de croix pour moi, toutes les impressions de souffrances étant effacées de mon esprit & changées en des sentiments les plus amoureux que j'eusse jamais expérimentés. Je lui disais : " O mon cher Amour ! quoique j'aie été votre épouse jusqu'à cette heure par les vœux que je vous ai faits, je le serai encore plus particulièrement, les faisant de nouveau en cette façon toute sainte ; & vous serez aussi tout à fait mon Époux que je caresserai de tout mon cœur & à qui je demanderai librement tout ce que je voudrai, parce que vous serez mien. Ne le voulez-vous pas, ô mon cher Amour ? " Je sentais en mon âme une impression d'amour si charmante qu'il est impossible de l'écrire. Toutes les puissances de mon âme étaient tellement plongées dans cet océan d'amour qu'elles n'en sortaient point, non plus qu'une personne qui serait abîmée au fond de la mer.

Je suppliai de tout mon cœur ce divin & bien-aimé Époux que cela ne parût point au dehors & qu'il me laissât libre pour faire ce qui serait nécessaire dans l'action que j'allais faire. Il m'accorda cette grâce. Néanmoins, durant toute la cérémonie, je fus comme une personne qui voit sans voir & qui entend sans comprendre ce qu'on dit, parce que l'intérieur tirait tout à soi. J'eus même bien de la peine à lire & à proférer les paroles de la profession, non que je ne susse bien ce que je faisais, mais parce que j'avais une extrême difficulté à parler. Mais, au retour du chœur, les attraites de mon Époux furent si puissants qu'il me fallut prosterner, ne sachant en quelle posture tenir mon corps. J'étais si transportée & hors de moi qu'en

marchant par la maison, il semblait que tout fût mort pour moi. Je ne pouvais entendre ni comprendre que ce divin Époux, & tout ce jour que je fis les saints vœux, toutes les puissances furent retirées au fond de l'âme où elles étaient toutes avec Dieu comme en leur centre, de sorte que l'extérieur demeurant sans sentiment, toute la force était au fond de l'âme, qui était occupée à aimer & à admirer Celui qui se donnait à elle d'une manière toute nouvelle, & qui, par une grâce si excessive, lui faisait goûter & estimer la grandeur de l'amour avec lequel il l'épousait. Cet attrait fut si violent que, plusieurs jours après, j'en ressentais encore la douleur dans le corps.

Après cette action, je ne puis exprimer ce que j'expérimentais en mon âme. La pensée que j'étais l'épouse du Fils du Très-Haut d'une nouvelle manière me remplissait d'une onction intérieure qui surpasse tout sentiment & qui me liait à Dieu par une liaison ineffable. Le lendemain, j'étais encore dans les mêmes sentiments. Étant retirée & prosternée en notre cellule, mon cœur s'élargit tout de nouveau, m'entretenant avec ce cher Époux de la grande miséricorde qu'il m'avait faite. Je ne saurais jamais dire avec quel amour il charmait mon âme. Ce fut alors qu'étant en cette posture & en une grande familiarité avec sa divine Majesté, il me donna à entendre, avec une très grande clarté, qu'il voulait que désormais je volasse continuellement en sa présence & à son saint service avec six ailes, à l'imitation des Séraphins du prophète Isaïe : premièrement par la fidèle garde des vœux que je venais de professer, & en second lieu par l'adhérence continuelle à son amour & divine union; & que, comme le battement des ailes des Séraphins était continuel, aussi il ne fallait pas que mon amour & ma correspondance à sa grâce eussent de trêves, de bornes ni de limites, tant par l'observation de mes vœux & vertus religieuses que par l'adhérence des trois puissances de mon âme *, rapportant le tout à sa très étroite & très intime union. Ces paroles intérieures de Notre-Seigneur m'animèrent de nouveau, & je voyais le chemin de l'amour si aplani, & généralement

toutes choses si faciles, qu'il me semblait qu'il n'y avait plus rien de difficile à faire ni à souffrir en la considération du Bien-Aimé, auquel je m'offrais & abandonnais pour être toute à lui, comme ces Esprits suprêmes qu'il m'avait conseillé d'imiter, qui sont les plus proches de lui, qui le connaissent & qui l'aiment, & qui sont comme l'habitation de sa divine Majesté.

Toutefois, quoique cette instruction fût très efficace pour le nourrissement intérieur que j'en recevais & pour l'entière inclination qu'elle donnait à mon âme du côté de Dieu, c'était d'une secrète & intime façon qui ne me délivra pas de mes peines intérieures, dont je n'avais été dégagée qu'au temps que je professai mes vœux & que toute moi-même eût passé par les flammes, s'il eût été besoin, pour faire mon sacrifice avec plus de pureté & de disposition intérieure & extérieure. Ce fut le jour de la Conversion de saint Paul, le 25^e de janvier, de l'an 1633, & le 33^e de mon âge. Mon fils s'y trouva. Comme l'on n'avait pas voulu qu'il assistât à ma vêtüre, ayant finement fait son calcul en son esprit, il ne voulut pas être trompé deux fois. Il n'avait pas encore quatorze ans. Il avait adouci sa peine de ce que je l'avais quitté, pour le moins, pour la faire paraître.

III. COMMENT JE RETOMBAI DANS MES TENTATIONS ET MON DÉLAISSEMENT SITOT APRÈS MA PROFESSION

JE ne fus pas huit jours en cet état que me revoilà plongée dans l'abîme de mes croix. Il ne me semblait pas qu'il dût jamais y avoir de consolation pour moi, parce que mon âme étant entièrement dans la tristesse & tous mes sentiments crucifiés de toutes parts, je ne voyais pas qu'il y eût espérance d'en sortir. Je pensais s'il n'y avait point quelque créature qui pût m'aider, mais il me semblait qu'elles avaient toutes du mépris pour moi, & quoique je visse clairement qu'à cause de mes malices elles avaient raison de m'avoir en horreur, cela ne laissait pas de me mettre dans une angoisse intérieure

qui était extrême. J'offrais tout cela à Notre-Seigneur & particulièrement l'inclination que j'avais de chercher du secours hors de lui, car, en effet, mon âme n'en voulait point, mais c'étaient mes sentiments qui n'aimaient pas l'humiliation de cet état si souffrant.

Plus je me voyais basse, plus j'avais un instinct intérieur qui me disait : " Cherche encore à t'avilir & à t'anéantir au fond où tu pourras atteindre; sois plongée dans l'oubli de toutes les créatures. " Cet esprit se voulait comme venger des sentiments qui voulaient le souiller & le rabaisser, mais leur étant supérieur, il les tenait en croix, leur déniait & retranchant tout ce qui leur eût donné tant soit peu de satisfaction. Il est impossible d'exprimer les peines intérieures que l'on ressent en cet état. C'est une division des deux parties de l'âme qui en fait connaître la véritable distinction & combien leurs prétentions sont éloignées & différentes. L'esprit veut détruire tout ce qui est imparfait, d'autant qu'il est si clairvoyant qu'il ne peut rien souffrir, pour peu que ce soit, qui le puisse retarder d'aller à Dieu, qu'il voit si pur & si saint; & c'est pour cela que cet esprit ne veut point de mélange de la part de cette partie inférieure, qui ne sert qu'à l'appesantir & retarder. Cette partie basse & inférieure, étant donc privée de tous les biens dont l'esprit supérieur est jouissant, tâche de trouver de la consolation en quelque autre chose, mais elle en est privée, & cette privation est sa mort, & il n'y a rien qui lui soit si pénible. Il me restait seulement une petite consolation qui était que, quand je découvrais mes peines à notre Révérende Mère, elles diminaient tant soit peu, mais elles retournaient bientôt après, & il n'y avait que cela seul de bien créé qui me pouvait satisfaire; encore me sentais-je intérieurement portée de m'en priver, & quelquefois je le faisais deux ou trois mois de suite, parce que je pensais à tous les moyens que je pourrais prendre pour arriver à cet oubli des créatures où Notre Seigneur m'avait commandé de me plonger, en sorte que je me fusse privée de tout ce que j'aimais, lui en faisant un parfait sacrifice.

IV. COMMENT SUR L'ORDRE DE MON DIRECTEUR, J'ÉCRIVIS LA PREMIÈRE RELATION DE MES GRACES ET DE MES PÉCHÉS. — DE LA CONTINUATION DE MES ÉPREUVES

NOTRE-SEIGNEUR ayant éloigné le Révérend Père dom Raymond, mon directeur, & qui l'avait été environ douze ans, j'avais eu tout de suite de fréquents mouvements d'avoir recours aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus; mais il n'y en avait point pour lors d'établis à Tours. J'avais quelque chose en moi qui me disait que la divine Majesté me voulait aider par eux. Cependant j'avais en mon esprit que le Révérend Père dom Raymond pourrait revenir & qu'en attendant je devais avoir recours à quelqu'un des Pères Feuillants de ma connaissance. J'en voyais donc, mais je ne pouvais tirer secours de personne en mes difficultés. Moi, cependant, qui avais crainte que ce fût légèreté qui me faisait avoir ces mouvements si fréquents de m'adresser aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, je n'en disais mot, pour le respect de mon directeur absent & de peur de cette légèreté que j'appréhendais.

Le carême qui suivit ma profession, le Révérend Père Georges de la Haye, de ladite Compagnie, qui avait prêché l'avent & devait encore prêcher à Saint Gatian *, vint plusieurs fois faire des exhortations en notre monastère. J'étais intérieurement fort poussée à lui parler, mais pour les susdites raisons je n'en disais mot, laissant le tout à la Providence de Dieu. Ma supérieure, qui savait la disposition de mon âme, me demanda si je voulais voir & ouvrir mon cœur audit Révérend Père. Je lui répartis que je le désirais, mais que par raison je ne le lui avais pas demandé. Elle le supplia donc de me voir souvent pendant son séjour à Tours : ce qu'il lui promit & exécuta avec beaucoup de charité. Lorsque le Révérend Père m'eut entendue, il m'obligea de lui écrire la conduite de Dieu sur moi dès mon enfance, & enfin tout ce qui s'était passé

dans le cours des grâces qu'il avait plu à la divine Majesté me faire. J'en eus permission de ma supérieure, mais il me vint une répugnance de le faire, si je n'écrivais aussi tous mes péchés & imperfections de toute ma vie, en ce que je pourrais me souvenir, afin que, par ce moyen, il jugeât mieux de ma disposition. J'eus encore permission de ma supérieure pour cela.

Le jour du Vendredi saint, lorsque je pensais me mettre à mon ouvrage, je fus fortement tirée au fond de mon intérieur, en sorte qu'il ne me fut pas possible de m'appliquer à aucune action extérieure. Je ne pouvais m'appliquer qu'à Dieu seul, qui m'occupait entièrement le cœur & l'esprit. Dans cette retraite de moi-même dans moi-même, toutes les miséricordes qu'il m'avait faites furent en un moment représentées à mon esprit, avec une très grande distinction, sans que je cessasse d'être unie à cette divine Bonté. Lors, elle m'inspira d'obéir à ce qui m'avait été commandé, — car, malgré la condition que j'y avais mise, j'y répugnais toujours, — &, dans le même instant, tout ce qui était en moi s'inclina à vouloir ce qu'elle m'inspirait. Et j'étais contente, puisqu'il m'était permis d'écrire tous mes péchés, afin que l'on pût voir s'ils étaient compatibles avec de si grandes miséricordes & que l'on vînt à connaître celle qui avait fait un si mauvais usage des grâces de son Dieu. Ainsi, sans faire d'autre examen, ils me furent mis tout d'un coup devant les yeux, comme toutes les grâces que j'avais reçues de Dieu, & avec la permission de ma supérieure j'écrivis les uns & les autres à l'heure même; autrement, il me semblait que j'eusse été hypocrite de dire le bien qu'on désirait savoir & de taire le mal qui était en moi, & je fus même contrainte intérieurement d'écrire mes péchés les premiers afin de ne tromper personne.

Mon obéissance diminua mes croix & me fit jouir, depuis Pâques jusques à l'Ascension, d'une très grande tranquillité dans toutes mes peines, excepté dans une souffrance d'amour que je ressentais fortement. C'était une langueur si grande, qui provenait de ce qu'il me semblait que je n'aimais pas mon

divin Amour comme je l'eusse voulu, que j'étais sans cesse aux plaintes de ce qu'il le souffrait. Il semblait que je le voulusse contraindre de me tirer de cette langueur. Je lui disais, en étant comme forcée intérieurement & sans m'en pouvoir empêcher : " Mon cher Amour, mon Bien-Aimé, que ne me tirez-vous de cette croix ? Si vous me demandiez quelque chose qui fût en mon pouvoir, vous savez déjà qu'il serait tout à vous ! " Car il me semblait que j'eusse mieux aimé mourir mille fois que d'être avare en son endroit de tout moi-même & de tout ce que j'eusse pu posséder ; & cependant, il m'était rigoureux en ce qu'il ne m'accordait pas l'effet de mon désir. Je voyais pourtant que c'était par amour qu'il se plaisait à mes souffrances. Enfin, après toutes mes plaintes, il m'unit si étroitement à lui que cela est indicible, & ainsi ma langueur se passa, mon désir étant satisfait & mon cœur jouissant du bien après lequel il avait tant soupiré.

Cela m'arriva au temps de l'Ascension, auquel il me sembla que, montant au ciel, Notre-Seigneur emporta avec lui toutes les joies dont il me remplissait, pour me remettre dans l'état de tentations & de croix où j'étais auparavant ; car je m'y trouvai plus abattue que je ne l'avais été. Toutes les faiblesses qu'une âme est capable de souffrir m'assaillirent de nouveau. Je me voyais tomber dans toutes les imperfections dont je m'étais autrefois mal édifiée, quand j'y voyais tomber les personnes spirituelles & religieuses : ce qui m'humiliait d'autant plus que je m'étais étonnée comment on y pouvait tomber, car généralement je n'avais pu comprendre comment toutes ces choses-là pouvaient compatir avec la solidité de la vraie vertu. Je ne fus jamais plus punie ni plus honteuse que de me voir tomber en telles particularités. De ces imperfections, je tombai dans de plus grands maux. Je fus tentée d'orgueil, la pensée me venant de quitter l'ouvrage dont l'obéissance m'avait chargée & d'aller dire à notre Révérende Mère que Dieu voulait autre chose de moi, sans m'amuser à de si petites choses. La tentation était si violente que l'effort que je faisais pour y résister

me rendait malade; car, comme je voyais évidemment que c'était un piège du diable, je n'eusse pas voulu pour toutes les choses du monde m'y arrêter, outre que la vue de mes défauts, de mon ignorance & de mes imperfections, me donnait des sentiments tout contraires. Après toutes ces résistances, la tentation recommençait. Il se présentait à mon esprit un grand nombre de perfections, avec persuasion que tout cela était en moi. Tout me paraissait défectueux dans les autres & je me voyais la plus parfaite de toutes. Il était facile de voir d'où cela venait; c'est pourquoi tout se dissipait par le mépris que j'en faisais. Mais je ressentais de nouveaux assauts pour m'empêcher d'obéir & pour me faire quitter l'ouvrage qui m'était commandé. Je ne me fis jamais tant de violence, & pour cette heure-là, je n'en voulus rien dire à notre Révérende Mère, de crainte qu'elle ne me soulageât & qu'elle ne me fît quitter mon travail.

A force de résister, le diable me céda de ce côté-là, mais il me suscita une nouvelle batterie par un autre endroit, troublant mon imagination & la remplissant de toutes sortes d'abominations, tant de jour que de nuit. Me voyant en cette misère, mon imagination me faisait tant d'horreur qu'à peine osais-je penser à aucune chose, tant sainte & juste qu'elle eût pu être, que mon ennemi n'en prît occasion de me donner de mauvaises pensées & des mouvements déréglés. Si je pensais recourir à Dieu pour examiner en sa présence si j'avais donné occasion à toutes ces choses & si ce n'était point par ma faute que j'étais tombée dans toutes mes peines, je me mettais dans la pensée que c'était une grande folie de croire qu'il y eût un Dieu, & que tout ce qu'on disait de lui était des chimères qu'on s'imaginait, semblables à celles que l'on se figurait dans le paganisme; que toutes les grâces que j'avais cru m'avoir été faites n'étaient que des folies & des amusements, & que c'était la nature qui faisait toutes ces choses; que je ne poursuivisse pas d'écrire ce qui m'avait été commandé, mais que je brûlasse ce que j'avais déjà fait. Ces attaques m'affligeaient à un tel point que toutes les créatures n'eussent pas été capables de

me consoler. Les pensées que j'avais contre Dieu m'étaient plus sensibles que tout le reste. Avoir de tels sentiments contre mon cher Amour qui me traite si doucement, c'est le plus grand martyre qu'on saurait endurer, & j'avoue qu'il m'est impossible de l'exprimer.

Après tout cela, j'étais persuadée que les croix que je souffrais ne venaient point de la disposition de Dieu, mais que j'étais si imparfaite qu'elles ne pouvaient avoir d'autre cause que moi-même. C'était une tentation de désespoir, la plus forte que j'eusse encore eue. Il me vint ensuite une grande tentation d'aversion contre notre Révérende Mère : que c'était elle qui était le sujet de toutes mes peines. Enfin, ce fut là l'une de mes plus sensibles mortifications, parce que j'avais toujours eu du soulagement lorsque je lui parlais, & il plut à Notre-Seigneur m'ôter encore cette petite consolation. Car je la fus trouver pour vaincre ma tentation, & je lui dis toutes les peines que j'avais, tant contre elle que contre les autres, & bien loin d'en être soulagée, cela au contraire les augmenta. Ce n'était donc plus là un recours ni un refuge pour moi; c'était plutôt un sujet d'une continuelle défiance que j'avais contre elle, ressentant de la peine de lui avoir dit tout ce que je souffrais, dans la pensée qu'elle croyait que le tout était volontaire en moi & que, pour ce sujet, elle m'aurait à mépris & qu'elle m'abaisserait en tout ce qu'elle pourrait. Plus je combattais contre ces pensées, plus elles se multipliaient; quand j'en étouffais une, il m'en renaissait une autre. Un murmure recommençait contre elle, mon esprit trouvant à redire à toutes ses ordonnances, qui étaient tout à fait contraires à mes sentiments qui ne pouvaient goûter le bien. Ah ! que j'étais humiliée parmi tant de misères ! Car de quelque côté que je me regardasse, je ne voyais autre chose, & je disais à Notre-Seigneur : " Mon cher Amour, faites-moi, s'il vous plaît, connaître les empêchements qui sont en moi & qui m'empêchent de faire le bien que je voudrais pour vous être agréable; il n'y a rien que je ne fisse pour cela. "

Après m'être ainsi entièrement abandonnée à cette divine Majesté, il me fit connaître intérieurement qu'il voulait que je ne m'attachasse qu'à lui, que je n'attendisse du secours que de sa bonté & que, sans avoir compassion de mes sentiments, il fallait qu'ils mourussent à tout. Je connus encore sa providence en plusieurs choses dont il me soustrayait la jouissance, & tout cela par un grand amour que sa divine bonté me porte. Je connus encore que j'avais eu de l'attachement à notre Révérende Mère, car il faut que je dise en toute simplicité que je me suis très souvent mortifiée de l'aborder, de crainte de m'y attacher, tant j'appréhendais cela & voyais que ces sortes d'attaches sont dangereuses pour les âmes qui tendent à l'union avec Dieu, étant un vrai poison qui ne sert qu'à distraire l'âme & à mettre de l'obstacle entre Dieu & elle. Je l'ai reconnu en plusieurs rencontres, & combien l'affection d'attache à qui que ce soit est désagréable à la divine Majesté. Ces vues-là que Dieu me donnait m'ont fait mourir d'affection à toutes ces choses. Mais, lorsque j'étais actuellement dans mes croix, mes sentiments n'y étaient pas encore tout à fait morts, parce que la tentation les voulait faire revivre, & c'est là où il me fallait recommencer de travailler pour ne laisser renaître ce que Notre-Seigneur m'avait fait la grâce de surmonter. Il me vint encore en mémoire que je m'étais arrêtée quelque peu à des pensées de complaisance, en vue de quelque vertu qui paraissait à l'extérieur d'une personne qui me touchait, n'ayant pas renvoyé le tout à Dieu, dès le premier ressouvenir que j'en avais eu.

Après m'être examinée sur toutes les fautes que j'avais pu commettre dans mes tentations & dans mes peines, je ne vis & ne ressentis point de reproche intérieur, sinon dans ces deux derniers points dont je viens de parler. Ce n'est pas que je n'y en aie commis beaucoup d'autres; mais regarder les choses qui appartiennent à Dieu hors de lui & s'attacher pour peu que ce soit à autre qu'à lui, ce sont de grandes infidélités, & il fait bien voir à l'âme que cela est contre la pureté

intérieure qu'il demande d'elle. Ainsi, il me fit connaître & avoir en horreur tout de nouveau ces sortes de fautes; & plus j'y pensais, plus je voyais l'importance qu'il y a de les éviter, quand on veut se rendre un sujet digne de sa divine Majesté.

V. DE LA FIN DE MES TENTATIONS ET DU FRUIT QUE J'EN AI RETIRÉ. — QUE JE JOUISSAIS D'UNE UNION CONTINUELLE A DIEU DANS MES OCCUPATIONS ET DANS MES CROIX

LORSQUE j'eus fini d'écrire la suite des conduites de Dieu sur moi & de mes infidélités, je remis le tout entre les mains du Révérend Père de la Haye, qui me l'avait demandé, lequel m'assura ensuite que ç'avait été le Saint-Esprit qui m'avait conduite & que je serais grandement coupable si j'avais du cœur & de l'amour pour autre que pour lui. Il me conseilla aussi de cesser toute autre lecture pour m'attacher uniquement à l'Écriture sainte : sur quoi, ma supérieure me donna un Nouveau Testament, où je lisais un peu, ainsi qu'en mon bréviaire. Je faisais auparavant mes lectures de règle en un Rodriguez *, qu'il me fit quitter. Comme je viens de l'écrire, je lisais peu, à cause que l'occupation intérieure où l'Esprit de Dieu me tenait ne me le permettait pas; seulement, je satisfaisais à mon obligation de règle, le plus qu'il m'était possible.

Très peu de temps après, le Révérend Père de la Haye retourna à Orléans, où il était recteur. Il y emmenait mon fils pour le faire avancer dans ses études. Du depuis que j'eus communication avec ledit Révérend Père, la direction de ma conduite intérieure a toujours été sous les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, par la permission de mes supérieurs. Ils vinrent s'établir à Tours un peu après ce temps-là.

Après l'assurance que le Révérend Père de la Haye m'eut donnée que j'étais dans le bon chemin, toutes mes peines se dissipèrent, comme qui m'eût délié d'une captivité. Je demurai

dans une grande paix, qui me fit connaître que Dieu avait voulu que j'ouvrisse mon cœur à ce bon Père. Une des choses qui m'avait le plus affligée dans mes croix était que j'avais une continuelle présence de Dieu, laquelle me semblait incompatible avec la légèreté & l'extravagance de mon imagination & avec les autres motions imparfaites que j'expérimentais, & encore de ce que, depuis que j'étais religieuse, je n'avais pu en façon du monde, quelque effort que j'eusse pu faire, prendre les sujets de méditation qui se lisaient trois fois le jour à la communauté. L'on assurait ma conscience là-dessus. Je soumettais mon jugement, mais après tout, la crainte me saisissait & mon imagination me disait que si c'eût été l'Esprit de Dieu qui m'eût conduite, assurément j'eusse suivi la communauté, & que c'était là qu'il se trouvait. Or, depuis que j'eus communiqué avec le Révérend Père de la Haye, tout cela se passa en un moment, & de cette sorte :

Un soir que je me promenais par obéissance dans une allée du jardin, étant fortement unie avec Dieu & lui faisant de nouvelles résolutions de veiller sur moi-même, j'eus un instinct très fort de m'arrêter, &, du profond de mon cœur, demander pardon à ce divin Époux, lui promettant la fidélité. Au même instant, toutes mes tentations, toutes mes croix, & toutes mes douleurs intérieures s'évanouirent de moi, de même que si je ne les eusse jamais eues. Mon imagination cessa de m'importuner dans les matières où elle me donnait tant d'exercice & mon esprit retrouva sa netteté ordinaire où il demeura ensuite. Je me trouvai comme en une nouvelle région, où je possédais le commerce intime avec la divine Majesté comme auparavant, avec une augmentation très grande de paix dont je fus toute remplie dans l'intérieur & un surcroît de grâces très particulières sur l'intelligence de l'Écriture sainte que le Révérend Père de la Haye m'avait dit que je lusse.

Quand je pense à toutes mes croix, je reconnais le grand amour que Notre-Seigneur m'y a porté, comme elles m'ont été utiles & combien je les dois chérir; d'autant que c'est

par là qu'il m'a fait connaître ce qui est en moi de défectueux & de contraire à son amour. C'est le profit que j'en ai toujours retiré, comme aussi de mourir à mes sentiments & de me défaire, à quelque prix que ce soit, de tout ce qui me peut retarder dans ma course. Quand je vois mes sentiments mortifiés & privés de leurs désirs, c'est là où mon esprit se satisfait & se plaît, & où je commence de nouveau à prier Notre-Seigneur de n'en avoir point de pitié, mais que, par sa bonté, il me fasse digne de n'avoir ni sentiment ni vie que pour lui, car, dans mon âme, je vois combien cela est nécessaire & aussi comme l'esprit tend sans cesse à cette grande pureté. Or, il est impossible de venir à la connaissance de toutes ces choses, par d'autres voies que par celles de la croix. Dans l'abondance des plaisirs spirituels, l'on porte joyeusement tout ce qui arrive, & quelquefois l'imperfection se cache dans cette joie & on ne se connaît pas; mais, lorsque tout est retiré au fond de l'âme & que la partie inférieure est privée de tout secours, l'on voit à cette heure-là tout ce qui a encore vie & sentiment. Avant que d'avoir expérimenté tous ces ressorts, l'on pense être dans un état fort parfait, mais, depuis que Dieu les découvre une fois à l'âme, l'on est désabusé & on voit clairement qu'on n'a point encore commencé à se mortifier parfaitement. C'est ce qui fait mettre tout de bon la main à l'œuvre, & n'attendre plus à étouffer les sentiments de cette partie imparfaite, sitôt qu'ils commencent à se vouloir soulever. Toutes ces vues m'ont donné un si grand amour & un si sensible désir des souffrances intérieures, que si l'on me donnait le choix, d'un côté, de tous les contentements spirituels, & de l'autre, de toutes les croix que j'ai souffertes, qui sont en très grand nombre & si cuisantes qu'il me serait impossible d'en décrire la millième partie, pour ne pouvoir les exprimer, je prendrais très volontiers toutes mes croix, tant Notre-Seigneur m'y donne d'inclination & me fait connaître les grands biens qui y sont cachés, quand l'on y est fidèle & qu'on les porte comme il faut.

Pour ce qui est de l'union avec Dieu, parmi toutes mes croix, lorsqu'au plus fort de mes souffrances, j'allais par la maison ou que je me promenais au jardin par obéissance, je sentais mon cœur pressé par de continuels élans d'amour vifs & embrasés, & quelquefois il semblait que ce cœur dût s'élan- cer & comme sortir de son lieu pour se perdre en Celui qui est toute sa vie. Et quoique la partie inférieure pâtît beaucoup, la supérieure se sentait plus vigoureuse & plus capable d'agir dans une plus grande pureté & délicatesse, parce qu'elle n'était embrouillée d'aucune chose qui l'empêchât & qu'elle n'envoyait rien aux sens, mais qu'elle retenait tout dans son fond.

Quand j'étais au réfectoire, la lecture arrêta les sens, & cela faisait que j'étais dans une continuelle attention à Dieu, & je ne me souviens pas de l'avoir perdue pour peu que ce soit. Dans une occasion, néanmoins, il m'arriva un trouble si subit dans l'imagination qu'il me semblait me vouloir faire perdre pour un bien peu de temps cette attention. Je m'en aperçus aussitôt & le trouble s'apaisa. Il recommença, mais je retournai dans mon union. Durant tout un repas, je fus dans cette peine de me remettre sans cesse avec Dieu, de qui ce trouble me divertissait. A la récréation, quoique je me récréasse avec mes sœurs, mon cœur néanmoins n'en était pas moins attentif. Quand j'étais à notre ouvrage, qui était la chose la plus capable de distraire que j'eusse encore eue à faire, à cause de la grande attention qu'il y fallait avoir, je ne sentais pas cette occupation intérieure par manière d'élans forts & ardents comme quand j'allais par la maison, mais je sentais mon cœur doucement attentif & aspirant à Dieu, & quelquefois je prenais garde que cela était plus fréquent que je ne faisais de points d'aiguille, car, comme j'ai dit, je le trouvais toujours attentif, même quand j'étais au plus fort de mes croix, qui ne faisaient rien contre mon attention à cette divine Majesté, mais plutôt elles m'excitaient & me poussaient à lui parler encore davantage, selon les besoins où je me trouvais. Assis au chœur à la psalmodie, pendant qu'un côté récitait

son verset, je me familiarisais à Notre-Seigneur, touchant le sens de ce qui se disait, ou bien je suivais l'occupation qu'il me donnait, & quand notre côté récitait le sien, je passais de l'acte intérieur à cet extérieur, & ainsi, l'un correspondant à l'autre, je ne sortais point d'avec cette divine Majesté. Je ne sentais pas tant néanmoins la familiarité avec Notre-Seigneur, à cause de l'application de la voix, que quand l'autre chœur récitait; mon esprit pourtant n'y était pas moins : en l'un, j'avais la liberté de parler intérieurement, & en l'autre il fallait que la voix agît, & cela faisait que je sentais moins ce qui se passait au dedans. Quand le sens des psaumes ou des autres choses que nous chantons au chœur m'était découvert, ce m'était un contentement que je ne saurais dire, car je me sentais transportée en toutes manières, intérieurement & extérieurement, d'un esprit d'allégresse semblable à celui de David lorsqu'il sautait devant l'Arche d'alliance. Cela, comme j'ai dit, m'arrivait plus particulièrement aux Laudes, où toutes choses sont conviées, l'une après l'autre, à louer Dieu, & j'avais des souhaits que mon esprit s'écoulât tout entier en ces divines louanges.

Quand j'étais fortement attachée à mes croix, je ne sentais pas ces mouvements de joie, mais seulement une simple attention à Dieu, à qui je parlais de mes souffrances, suivant même les choses que nous récitons, qui se rencontraient quelquefois tout à propos avec ce que je souffrais, tant pour la conformité qu'il faut avoir à sa divine volonté, que pour en tirer des forces en vue de ses saintes promesses. Enfin j'y trouvais du nourrissement pour toutes choses.

J'avais souvent des distractions dans l'imagination, particulièrement quand j'étais dans la croix, car, étant alors toute retirée au fond de l'âme, m'entretenant avec Dieu en la manière que j'ai cotée, avec une grande simplicité & sans aucun sentiment, l'imagination, ne se pouvant repaître des choses spirituelles, courait d'un côté & d'autre, rappelant divers objets pour s'entretenir. Cela m'importunait beaucoup, quoiqu'il n'eût pas la force de me détacher de l'union avec Dieu,

qui emportait le dessus. Je me trouvais quelquefois portée par ces distractions à regarder ou à avoir attention à quelques objets dont on m'avait fait le récit. Il semblait même que la volonté y voulût pencher, mais cette force intérieure, sans que j'y fisse rien de ma part que de me laisser conduire, me faisait tout oublier pour n'entendre qu'à Dieu seul. M'en ressouvenant puis après, j'étais toute honteuse de ce qu'il semblait que ma volonté avait tant soit peu penché du côté de la distraction; car, quoique ces objets fussent bons, je ressentais un grand reproche intérieur d'avoir eu envie d'adhérer à une curiosité. En cela je reconnais le grand amour que Notre-Seigneur me portait, de me faire ainsi oublier ces choses pour me cacher toute en lui. Comme je n'étais pas toujours dans une même disposition, il renouvelait en mon âme la grâce de l'union d'amour que j'ai décrite plus haut, mais toujours moins sensible & plus retirée au dedans. Plus encore à la sainte Communion, où je ressentais de très grandes grâces : ma familiarité y augmentait de même, & enfin, je lui parlais là de tout, comme à mon grand ami qui savait que mon cœur était tout à lui & qu'il ne respirait que pour lui.

VI. *D'UNE CONTEMPLATION TRÈS HAUTE DE LA SUPRÊME HIÉRARCHIE DES ANGES, ET D'UNE UNION EXTATIQUE AVEC LES TROIS PERSONNES DIVINES DONT DIEU ME CONSOLA DANS MES TENTATIONS*

COMME j'ai dit, dans mes grandes peines intérieures, je n'ai eu généralement de répit que par de petits moments, lorsque Notre-Seigneur avait pitié de moi & voulait bien me visiter avec soulagement. Une grâce qu'il me fit alors m'est principalement demeurée dans la mémoire. Ce fut un jour de Saint-Michel, que je m'entretenais avec quelques sœurs qui m'avaient été données pour m'aider dans un travail difficile de broderie. La dévotion du jour nous ayant portées à parler

des Anges, mon esprit entra bientôt dans une société très intime avec ces Esprits bienheureux, qui se termina enfin à une union bien plus haute, ainsi que je vais dire.

En la pensée que les cellules sont des cieux & que les Anges y habitent, nous entrâmes en une profonde méditation de la suprême Hiérarchie céleste, Chérubins, Séraphins & Trônes, où nous demeurâmes jusqu'à l'oraison bien fort occupées, sans toutefois quitter l'occupation que nous faisons. Dès l'instant même que nous fûmes en l'oraison actuelle, nous voilà plongées en ces sujets d'amour; & comme l'on n'y peut être sans l'être aussi en Celui qui leur influe ce qu'ils possèdent, me voilà soudain au colloque avec lui, car j'avais si présente la vue de ces merveilles, que l'Amour ne me permettait pas davantage de retenue.

M'adressant à la très sainte Trinité, je lui dis en cette sorte : " O Abîme d'amour, incompréhensible & suradorable Trinité, je vous adore & confesse. Permettez-moi que, ce jour dédié à vos Anges, je m'adresse à ces bienheureux Esprits, qui sont tout plongés en vous. " Or, en la vue que les Chérubins reçoivent en eux la lumière & la clarté des secrets de Dieu, & qu'illustrés de ces divines splendeurs, ils sont tout abîmés & transformés en la lumière même par une participation ineffable, je m'écriai à eux : " O Chérubins savants ! O bienheureux Esprits qui recevez de ce grand Dieu les irradiations & lumières qui vous le font connaître, & qui, tout abîmés en lui, êtes lui par participation, ah ! que mon désir est extrême de participer à votre bien, & de voir mon Époux d'un œil épuré comme le vôtre ! Ah ! le moyen de vivre & d'aspirer de connaître chose moindre que cette lumière ineffable dont vous jouissez ! Ah ! de grâce, remplissez-moi de vos lumières & que mon entendement ne voie plus que son Dieu ! " Toutes paroles me manquèrent en cet excès. Puis, venant aux Séraphins, c'est ce qui me ravit le cœur. Ces divins Esprits sont ceux qui participent le plus de Dieu, & qui, plongés en cet abîme de charité, sont tout feu, ce Dieu d'amour leur versant sa plénitude, en s'unissant

à ces Essences qui ne sont créées que pour l'amour & en l'amour d'un si grand Dieu. Qui pourrait exprimer les devis de l'âme avec ces Esprits embrasés ? " Ah, Séraphins ardents ! faites-moi aimer mon Amour. Je suis créée pour cela aussi bien comme vous ; mais, las ! je souille tout ; mes amours ne sont pas épurées. Hé ! faites que je l'aime ! Cette transcendance amoureuse de laquelle vous aimez cet océan d'amour fait que vous êtes tout lui par participation. Hé ! Qui verrait cette immense bonté verser en vous ses ardeurs, & puis, qui vous verrait reverser l'amour en lui en la même pureté ! Ce n'est en lui & en vous qu'amour mutuel & réciproque. " Ici, il faudrait goûter l'amour & non pas en parler, la volonté demeurant embrasée. Et puis, venant aux Trônes, dans lesquels Dieu habite, les ayant créés des vases purs pour sa divine Majesté, je voyais qu'ils sont en Dieu & Dieu en eux, sa miséricorde leur versant sa pureté & eux lui renvoyant la même pureté, ce qui fait un doux commerce entre ce Dieu de pureté & ces bienheureux amants. " Ah ! Trônes purs, leur disais-je, qui participez par votre pureté à la pureté de ce Dieu, hé ! faites que ma mémoire, épurée de tous les objets qui sont moindres que lui, vienne à contenir cet océan d'amour qui ne veut que des vases purs, & que, sans hésiter, je vienne à être unie à lui, & abîmée en cet abîme qui n'est que pureté. "

Encore que l'on soit avec ces bienheureux Esprits, c'est cependant sans sortir de Dieu, car, comme cette suprême Majesté les tient absorbés & engloutis en lui, l'on ne peut les voir autrement qu'en lui. De là donc, mon esprit fut totalement uni à cette suprême Majesté, par une union avec les trois divines Personnes, ma mémoire au Père, mon entendement au Fils & ma volonté au Saint-Esprit. Et comme cette incompréhensible Trinité n'est qu'unité d'essence, ainsi je demeurai unie en l'unité de l'âme, sans pouvoir faire aucun acte particulier, sinon pâtir cette application amoureuse, car les puissances étant toutes absorbées dans l'unité de l'esprit, le tout se passe au plus intime de l'âme, qui parfois est émue, comme

quasi imperceptiblement, & par cette Puissance suprême, à faire des élans d'amour si subtils qu'à peine les pourrait-on exprimer. C'est une pamoison amoureuse. On est collé à l'Amour, & ce serait lui faire tort d'abaisser son œuvre par mes défectueuses paroles. En cette union, mon entendement fut aussi éclairé & là je compris davantage, car lors de la suspension des puissances, j'étais toute collée à cette infinie Bonté pour ne recevoir qu'amour.

Je m'aperçus donc en cette grandeur infinie, plongée en lui, toute en lui, me connaissant tellement rien que je ne le puis exprimer. C'est là où l'âme se voit anéantie en le parfait anéantissement, qui est une connaissance qui lui est infuse, sans qu'elle y fasse rien de sa part, ce qui est une des plus grandes faveurs que l'on puisse expérimenter en cette vie & qui humilie davantage que l'on ne saurait dire. Et, chose admirable, en cet anéantissement, on se voit propre pour l'Amour, lui grand Tout & l'âme rien, propre pour lui qui agrée ce rien & l'a créé pour cette œuvre, chose incompréhensible, sauf à qui l'a expérimentée. Et en un instant, l'on connaît plus de vérité & l'on goûte plus que l'on ne saurait jamais dire, car tout ce qui se dit n'est rien. Et les profits qui se tirent de là sont grands, à cause que la souveraine Vérité en laisse une grande impression qui ne cesse jamais, ce qui est à notre confusion, à cause du peu de correspondance que nous avons à l'endroit de cette infinie Bonté. Il soit béni à tout jamais !

NEUVIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. COMMENT DIEU, DANS UN SONGE PROPHÉTIQUE, ME PRÉPARA A LA MISSION DE CANADA

LA deuxième année de ma profession, je fus mise sous-maîtresse des novices *. Quelques jours plus tôt, — c'était aux fêtes de Noël de l'an 1634, — je m'étais trouvée fortement unie à Notre-Seigneur, & j'avais eu un instinct intérieur qu'il me voulait faire changer d'état. Dans ce sentiment, je l'entretenais à mon ordinaire.

Or, une nuit, m'étant retirée dans notre cellule à l'issue de Matines, après un discours familier que j'avais eu avec mon divin Époux, il me fut représenté en songe, dans un léger sommeil, que j'étais avec une jeune dame séculière que j'avais rencontrée par je ne sais quelle voie. Elle & moi quittâmes le lieu de notre demeure ordinaire. Je la pris par la main, &, à grands pas, je la menai après moi, avec bien de la fatigue, parce que nous trouvions des obstacles très difficiles qui s'opposaient à notre passage, & nous empêchaient d'aller au lieu où nous aspirions. Mais nous cheminions sans les voir, nous les sentions seulement. Notre chemin était vers le lieu où l'on s'embarquait. Nous allâmes toujours de compagnie durant notre voyage, jusqu'au lieu où nous devions nous rendre. Enfin nous abordâmes à un grand pays. Etant descendues à terre, nous arrivâmes en un lieu qui s'appelle *la Tannerie*, où l'on fait pourrir les peaux durant deux ans pour s'en servir après aux usages où elles sont destinées; puis nous montâmes sur une côte par un passage, comme de la largeur d'un grand portail.

Au bout de notre chemin, nous trouvâmes une belle place, à l'entrée de laquelle il y avait un homme solitaire, vêtu de blanc, & la forme de cet habit, comme on peint les Apôtres. Il était le gardien de ce lieu. Nous regardant bénignement ma compagne & moi, il me fit signe de la main, me donnant à entendre que c'était là notre chemin pour aller à notre

demeure, & son signe me servait d'adresse pour aller à une petite église, située sur la côte, à main gauche, qui regardait l'orient. Et lors, quoiqu'il ne parlât point, car il n'était pas moins silencieux que solitaire, je comprenais intérieurement que c'était là où il fallait aller. J'entrai donc en cette place avec ma compagne. Ce lieu était ravissant; il n'avait point d'autre couverture que le ciel. C'était une place grande & spacieuse, carrée, en forme d'un monastère; le pavé était comme de marbre blanc ou d'albâtre, tout par carreaux avec des liaisons d'un beau rouge. Le silence y était, qui faisait partie de sa beauté. Les bâtiments étaient beaux & réguliers. Cependant, sans m'arrêter à en considérer la structure, mon cœur était attiré vers cette petite église qui m'avait été montrée par le gardien de ce pays. M'étant avancée, je la vis de loin, à un coin de la place. Elle était de marbre blanc ouvragé, d'une belle architecture à l'antique. Sur cette petite église, la sainte Vierge était assise, le faîte étant disposé en sorte que son siège y était placé, & elle tenait son petit Jésus entre ses bras sur son giron. Ce lieu était très éminent, d'où, en un moment, je pus voir un grand & vaste pays, plein de montagnes, de vallées, & de brouillards épais qui remplissaient tout, excepté une petite maisonnette, qui était l'église de ce pays-là, que j'entrevis quasi tout enfoncée dans ces ténèbres inaccessibles & affreuses, en sorte qu'on n'en voyait que le faîte. Il y avait un chemin pour descendre dans ce grand pays, lequel était fort hasardeux entre des rochers & des précipices, & si droit & si étroit qu'il faisait peur à voir.

La sainte Vierge, Mère de Dieu, regardait ce pays autant pitoyable qu'effroyable. A l'abord, je la crus de marbre & aussi inflexible que la pierre de la loge où elle était assise. Je brûlais du désir de la voir de face, car du lieu où j'étais encore je ne l'apercevais que par derrière, & il me semblait que je ne serais jamais arrivée assez tôt pour contenter ma dévotion. Aussi, dès que je l'eus aperçue, quittant la main de cette bonne dame, qui me suivait toujours comme je la tirais après moi,

par un tressaillement d'affection, je courus vers cette divine Mère & étendis mes bras, en sorte qu'ils pouvaient atteindre aux deux bouts de sa petite loge. J'attendais par désir quelque chose d'elle. Lors, je fus bien surprise, car, levant les yeux, je vis qu'elle devenait flexible & qu'elle n'était plus de marbre, mais de chair. Elle regardait son béni Enfant, auquel, sans parler, elle faisait entendre quelque chose d'important à mon cœur. Il me semblait qu'elle lui parlait de ce pays & de moi, & qu'elle avait quelque dessein à mon sujet, & moi, je soupirais après elle, ayant les bras toujours étendus. Lors, avec une grâce ravissante, elle se tourna vers moi, &, souriant amoureusement, elle me baisa sans me dire mot, puis elle se retourna vers son Fils & lui parlait encore intérieurement, & j'entendais en mon esprit qu'elle avait du dessein sur moi, duquel elle l'entretenait. Lors, pour la deuxième fois, elle se tourna vers moi & me baisa derechef, puis elle communiquait de nouveau à son très adorable Fils & ensuite me baisa pour la troisième fois, remplissant mon âme par ses caresses d'une onction & d'une douceur qui est indicible. Puis, elle recommença de parler de moi comme auparavant.

Je ne pourrais jamais décrire la ravissante beauté & douceur du visage de cette divine Mère. L'impression en est encore toute récente dans mon esprit. Elle était comme à l'âge de quinze à seize ans qu'elle allaitait notre très adorable petit Jésus. Ma compagne, qui s'était arrêtée & était descendue deux ou trois pas en ce grand pays, n'eut point de part aux caresses de la très sainte Vierge, mais, du chemin où elle était, elle eut seulement la consolation de la voir de côté.

Je me réveillai là-dessus, portant en mon cœur, avec une grande idée pour la conversion du pays que j'avais vu, une paix & une douceur extraordinaire qui me dura quelques jours, m'unissant d'amour à Notre-Seigneur & à la très sainte Vierge. J'étais si transportée qu'il s'en fallut peu que je ne courusse par le monastère pour le dire à chacune de mes Mères & de mes sœurs. Une saillie m'en fit dire quelques mots à

quelques-unes du noviciat, desquelles je fis rencontre après le grand silence. Mais je demeurai ensuite fort pensive sur ce que voulait signifier une chose si extraordinaire. Je ne savais point alors pourquoi j'avais expérimenté tout cela qui m'avait laissé une si forte impression & de tels effets dans l'âme, le tout s'étant passé dans le silence & étant un grand secret pour moi.

II. DE MA FAÇON D'ENSEIGNER LES SŒURS NOVICES ET DU ZÈLE APOSTOLIQUE QUI ME CONSOMMAIT

J'AI dit ci-dessus que je fus mise au noviciat pour aider la maîtresse des novices. C'était mon office de leur enseigner la doctrine chrétienne, pour les y dresser & les rendre capables de l'Institut. Je le faisais avec un grand zèle que Dieu me donnait, joint à la facilité que j'avais de m'énoncer sur les mystères de notre sainte foi. J'avais beaucoup de lumières là-dessus. Je portais en mon âme une grâce de sagesse qui me faisait quelquefois dire ce que je n'eusse pas voulu ni osé dire sans cette abondance d'esprit. Une fois, sur l'*Ave Maria*, mon esprit s'emporta tout à fait. C'était sur ces paroles : *Et benedictus fructus ventris tui*. Ce passage de l'Écriture que Notre-Seigneur est le froment des élus & le vin qui germe les vierges me vint là-dessus en pensée. Il me fallut cesser & donner satisfaction à l'esprit, ou pour mieux dire, pâtir ce que concevait mon âme. Sur ce vin, il me vint aussi ce passage des *Cantiques* : *Mon Bien-Aimé est un raisin de Cypre*. Je le voyais froment, je le voyais la nourriture de nos âmes au très saint Sacrement, pressuré, comme le raisin, au pressoir de la croix & ensuite le vin qui germe les vierges. Je m'étais retirée en ma cellule, le mieux que j'avais pu, pour porter l'abondance que je souffrais par ces aliments divins. Il m'en arrivait ainsi sur le Symbole. Je communiquais ce qui se passait en cela au Révérend Père Dinet, qui était mon directeur, lequel me fit écrire plusieurs choses en telles occasions.

Je me servais avant que de commencer mes instructions d'une lecture en mon particulier, dans le petit Catéchisme du Concile & dans celui du cardinal Bellarmin, & cela, bien peu de temps. J'étais moi-même étonnée, lorsque pour revenir à la moralité, après avoir parlé des points de la foi, de ce que quantité de passages de l'Écriture sainte me venaient à propos. Je ne pouvais me taire, & il fallait que j'obéisse à l'Esprit qui me possédait. Pour lors, je faisais cela deux fois la semaine, à vingt ou trente sœurs qui se trouvaient au noviciat à ce sujet, pendant près de trois ans de suite que je fus continuée en cet emploi.

J'avais toujours eu dès mon enfance une inclination pour le salut des âmes, &, dans la suite du temps, ce fut ce qui me fit embrasser la Congrégation des Urselines. Cette pente s'accrut à mesure que je croissais en âge, surtout depuis que Dieu m'eut fait la grâce de m'ouvrir l'esprit dans les choses intérieures. Mais après les caresses de la très sainte Vierge & l'onction que ses sacrés baisers laissèrent en mon âme, mon esprit fut tout hors de moi, & il volait par tout le monde pour chercher les âmes rachetées du Sang du Fils de Dieu. Je portais dans mon âme un feu qui me consummait pour cela. Sans faire élection d'un lieu arrêté, j'allais partout où il y avait des âmes raisonnables qui n'avaient point encore connu Jésus-Christ. Or, comme en effet je ne pouvais pas courir par le monde pour dire ce que j'eusse bien voulu pour tâcher d'en gagner quelques-unes, je faisais ce que je pouvais au noviciat, m'accommodant à la capacité de chacune. Il y avait pour lors de bons esprits & qui étaient affamés de savoir les choses qui leur pouvaient servir pour la fin qu'elles s'étaient données à Dieu. Elles me pressaient de plus en plus de poursuivre. Dieu voulait aussi cela de moi, & j'expérimentais au dedans que c'était le Saint-Esprit qui m'avait donné la clé des trésors du sacré Verbe Incarné & me les avait ouverts dans l'intelligence de l'Écriture sainte, surtout des passages qui avaient rapport à lui, sans qu'auparavant je les eusse ni médités ni étudiés. Ce

que j'en avais lu dans les occasions m'avait donné de bons sentiments, mais non les impressions qui m'en furent faites en l'état d'oraison que je possédais lors, où ma nature était plus capable de liberté pour porter les touches & écoulements divins qui m'étaient donnés, comme étant dans le royaume du sacré Verbe Incarné, lequel m'y nourrissait & m'y découvrait ses biens & le souverain domaine & pouvoir que son Père lui avait donné sur les cœurs ensuite des victoires qu'il avait remportées sur l'empire de la mort & de l'enfer, par l'effusion de son Sang précieux.

Au précédent, dans une intime union avec sa divine Majesté, j'avais connu que mon Époux était comme le sein & la poitrine du Père Eternel, duquel découlait un grand fleuve & torrent de grâces, qui était son Saint-Esprit, qui inondait tous les Saints & les nourrissait de sa divine vie *. Or, c'était de cette vie & de cet Esprit que mon âme était nourrie, en sorte que dans sa plénitude & exubérance, je ne pouvais m'empêcher qu'il n'en rejaillît quelques étincelles au dehors. Si quelqu'une me visitait comme je faisais un ouvrage très délicat pour l'autel, si l'on me parlait, mes réponses portaient toujours quelque chose de ce feu, en sorte que j'avais la réputation de ne parler que par sentences. Ces sentences étaient des passages de l'Écriture sainte, qui sans raisonner étaient ajustés à mes réponses.

L'Esprit de grâce qui me possédait de la manière susdite, mais de la façon que je ne le puis exprimer, joint à l'impression des sacrés baisers de la très sainte Vierge dans mon âme & au goût tout divin qu'elle portait, me donnait à connaître que la divine Majesté m'allait mettre dans un nouvel état de vie. Toutes les penes & inclinations de mon esprit se portaient à entrer dans les desseins & dispositions divines, & ma volonté se consommait dans l'amour qu'elle portait à ses ordres, quoi qu'il me pût arriver. J'avais outre cela quelque chose dans moi, dès que je fus aux Urselines, qui me disait que la divine Bonté me mettait en cette sainte maison comme en un lieu de

refuge, jusqu'à ce qu'elle disposât de moi pour ses desseins. Je repoussais toujours ce sentiment, de crainte d'un piège du diable; toutefois, il me revenait toujours, sans que je raisonnasse ensuite de ce que ce pouvait être, mais seulement je m'abandonnais entièrement à Dieu.

Donc à l'âge de trente-quatre à trente-cinq ans, j'entrai en l'état qui m'avait été comme montré & duquel j'étais comme dans l'attente. C'était une émanation de l'esprit apostolique, qui n'était autre que l'Esprit de Jésus-Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eût plus de vie que dans le sien & par le sien, étant toute dans les intérêts de ce divin & suradmirable Maître & dans le zèle de sa gloire, à ce qu'il fût connu, aimé & adoré de toutes les nations. Mon corps était dans notre monastère, mais mon esprit, qui était lié à l'Esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait en pensée dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident & dans toute la terre habitable. Je voyais, par une certitude intérieure, les démons triompher de ces pauvres âmes qui vivent dans ces pays-là, qu'ils ravissaient au domaine de Jésus-Christ, notre divin Maître & souverain Seigneur, qui les avait rachetées de son Sang précieux. Sur ces vues & certitudes, j'entrais en jalousie; je n'en pouvais plus; j'embrassais toutes ces pauvres âmes, je les tenais dans mon sein, je les présentais au Père Éternel, lui disant qu'il était temps qu'il fît justice en faveur de mon Époux; qu'il savait bien qu'il lui avait promis toutes les nations pour héritage, & de plus, qu'il avait satisfait par son Sang pour tous les péchés des hommes, qui, auparavant, étaient tous morts & condamnés à la mort éternelle; & que, quoiqu'il fût mort pour tous, tous ne vivaient pas, & qu'il s'en fallait toutes les âmes que je lui présentais & portais en mon sein; que je les lui demandais toutes pour Jésus-Christ auquel, de droit, elles appartenaient*.

Je me promenais en esprit dans ces grandes vastitudes & j'y accompagnais les ouvriers de l'Évangile, auxquels je me

sentais unie étroitement, à cause qu'ils se consumaient pour les intérêts de mon céleste & divin Époux, & il m'était avis que j'étais une même chose avec eux. Quoique corporellement je fusse en l'actuelle pratique de mes règles, mon esprit ne désistait point de ses courses, ni mon cœur, par une activité amoureuse plus vite que toute parole, de presser le Père Éternel pour le salut de tant de millions d'âmes que je lui présentais. L'Esprit de grâce qui m'agissait m'emportait en une si grande hardiesse & privauté auprès du Père Éternel qu'il ne m'était pas possible de faire autrement. " O Père, que tardez-vous ? lui disais-je. Il y a si longtemps que mon Bien-Aimé a répandu son Sang ! Je postule pour les intérêts de mon Époux. Vous garderez votre parole, ô Père, car vous lui avez promis toutes les nations. "

Par une lumière qui était infuse en mon âme, je voyais plus clairement que toute lumière, la signification des passages de l'Écriture sainte qui parlent du pouvoir que le Père Éternel a donné au suradmirable Verbe Incarné sur tous les hommes & ce que le Saint-Esprit y dit de lui, en sa faveur. Et ce grand jour qui me découvrait tant de merveilles embrasait en mon âme un amour qui me consumait & augmentait la tendance à ce que ce sacré Verbe régnât & fût Maître absolu à l'exclusion des démons, dans toutes les âmes raisonnables. Je voyais la justice de mon côté; l'Esprit qui me possédait me le donnait à connaître & il me faisait dire au Père Éternel : " Cela est juste que mon divin Époux soit le Maître. Je suis assez savante pour l'enseigner à toutes les nations; donnez-moi une voix assez puissante pour être entendue des extrémités de la terre, pour dire que mon divin Époux est digne de régner & d'être aimé de tous les cœurs. " En produisant mes élans & mes soupirs au Père Éternel, je lui présentais, sans actes, par une démonstration spirituelle plus aiguë que des flèches de feu embrasées, les passages qui parlent de ce divin Roi des nations dans l'Apocalypse; je ne les cherchais point, mais ils étaient poussés & produits par l'Esprit qui me possédait. Puis, me

considérant moi-même, je me trouvais en esprit parmi plusieurs troupes d'âmes qui ne connaissaient pas mon Époux & qui, par conséquent, ne lui rendaient pas leurs hommages. Je les lui rendais pour elles. Je les embrassais & je les voulais concentrer dans le très précieux Sang de cet adorable Seigneur & Maître.

Je ne quittais point du tout le Père Éternel pour postuler en sa faveur *, comme si j'eusse été son avocat, à ce que son héritage lui fût rendu. Mon esprit était toujours hors de moi-même; mon corps devenait comme un squelette. Mon supérieur m'ayant enquis de mon état intérieur, eut quelque crainte que cette abstraction actuelle & si continue ne me causât la mort, vu sa longue durée : ce qui l'obligea de me commander de faire tous mes efforts pour m'en distraire. Je me mis en devoir d'obéir, mais il ne fut pas en mon pouvoir de sortir de cette disposition. Il me vit plusieurs fois à ce sujet. Lorsqu'il vit mon impuissance, il me laissa en paix à la conduite de Dieu qui m'agissait si puissamment.

III. COMMENT LE PÈRE ÉTERNEL ME MANIFESTA QUE
DÉSORMAIS JE NE DEVRAIS PLUS LE PRIER POUR
L'AMPLIFICATION DU ROYAUME DE SON FILS QUE PAR
LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

LE Révérend Père Dinet, recteur de la Compagnie de Jésus à Tours, lequel mon supérieur m'avait donné pour directeur, me visitant, je lui rendais compte de ce qui se passait en moi. Il approuvait ma disposition & me disait que ce qui m'avait été montré en ce pays que j'avais vu en songe, pourrait être effectué en moi au sujet de la Mission de Canada. Lorsqu'il me dit tout cela, je n'avais jamais su qu'il y eût un Canada au monde, ce que j'avais vu ne m'en ayant donné aucune notion, car, comme j'ai dit, je demeurai dans l'ignorance des choses que j'avais vues, laissant le tout à la conduite de la Providence

& m'abandonnant à l'Esprit qui m'agissait si fortement au sujet du salut des âmes. Je ne pouvais pas m'imaginer que Notre-Seigneur me voulût corporellement dans un pays étranger pour le servir actuellement en elles, eu égard à ma profession de religieuse & de recluse dans un monastère, quoique mon esprit y fût continuellement, en sorte qu'intensivement toutes mes actions y eussent du rapport. Et, en effet, je croyais que c'était mon affaire de m'attacher seulement à ce que Notre-Seigneur me faisait faire en esprit pour ces pauvres âmes, & d'exciter chacune des sœurs, tant professes que novices, de joindre toutes leurs intentions aux miennes à ce sujet. Et quoique je tâchasse de me comporter prudemment, je ne pouvais néanmoins si bien me cacher que plusieurs ne jugeassent que Dieu voulait quelque chose de moi en particulier, & elles croyaient que sa divine Majesté me tirerait du monastère pour quelque occasion à sa gloire.

Mon occupation intérieure se fortifiait toujours, aussi bien que mes poursuites continuelles avec le Père Éternel au sujet de l'amplification du royaume de Jésus-Christ dans les pauvres âmes qui ne le connaissaient point. Une nuit que je lui représentais ce grand affaire, je connus par une lumière intérieure que sa divine Majesté ne m'écoutait pas, ni ne se rendait propice, comme à l'ordinaire, à mes vœux & instances que je lui faisais. Cela piqua mon cœur & mon esprit d'une angoisse extrême, accompagnée d'humiliation & d'une disposition soumise à sa divine Justice, pour ce qui manquait de mon côté; car, de celui de mon Époux, je voyais l'équité, & j'eusse voulu être condamnée à souffrir toutes les peines imaginables pour être dans l'état de pureté requise pour pouvoir poursuivre ma pointe & fléchir le cœur du Père Éternel, à ce que mon bien-aimé Époux, qu'il avait constitué Roi des nations, en fût paisible possesseur par leur conversion. Je concevais en mon âme que le Père Éternel avait agréables mes poursuites pour une si juste cause, mais qu'il manquait quelque chose qu'il voulait de moi pour être exaucée. Je me consummais à

ses pieds, je m'abîmais au centre de ma bassesse à ce qu'il plût à sa divine Bonté de mettre en moi ce qu'il lui plairait davantage à ce qu'elle m'exaucât en faveur de mon Époux. Lors, j'expérimentai un écoulement & un rayon divin en mon âme, qui fut suivi de ces paroles : " Demande-moi par le Cœur de Jésus, mon très aimable Fils : c'est par lui que je t'exaucerai & t'accorderai tes demandes. " Cette divine touche eut aussitôt son effet, car, dès ce moment, l'Esprit qui m'agissait m'unit à ce divin & très adorable Cœur de Jésus, en sorte que, tout mon intérieur se trouvant dans une communication très intime avec lui, je ne parlais plus ni ne respirais que par lui, expérimentant sans cesse de nouvelles infusions de grâces dans ce divin Cœur & dans l'Esprit de mon Jésus : ce qui me faisait produire des choses admirables, que ma plume ni ma langue ne peuvent exprimer, au sujet de l'amplification du royaume de Jésus-Christ. Cela m'arriva sur les huit à neuf heures du soir, environ l'an 1635. Du depuis cette heure-là, c'est par une prière au Père Éternel par le Cœur de son divin Fils que j'achève mes dévotions du jour, & il ne me souvient point d'y avoir manqué, si ce n'est par impuissance de maladie ou pour n'avoir pas été libre dans mon action extérieure *.

Ma prière s'adressant au Père Éternel, & mes respirs, qui étaient l'expression de ce que je pâtissais en mon âme, étant comme flèches ardentes, donnaient une atteinte continuelle au Cœur de ce divin Père. Non que je m'imaginasse quelque chose de corporel, mais je ne puis m'exprimer autrement pour rendre cet effet. Il me semblait que je connaissais toutes les âmes rachetées du Sang du Fils de Dieu, en quelque coin de la terre habitable qu'elles pussent être, & mon amour se portait à celles qui étaient les plus abandonnées dans les pays des Sauvages, où je me promenais sans cesse.

IV. COMMENT DIEU DANS UN RAVISSEMENT ME FIT
CONNAITRE SA VOLONTÉ DE SE SERVIR DE MOI POUR
LA MISSION DE CANADA, ET DES MOYENS QU'IL
EMPLOYA POUR EN VENIR A L'EFFET

ÉTANT dans les dispositions susdites, un jour que j'étais en oraison devant le très saint Sacrement, appuyée en la chaise que j'avais dans le chœur, mon esprit fut en un moment ravi en Dieu, & ce grand pays qui m'avait été montré en la façon que j'ai décrite ci-devant me fut de nouveau représenté avec toutes les mêmes circonstances.

Lors, cette adorable Majesté me dit ces paroles : “ C'est le Canada que je t'ai fait voir; il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus & à Marie. ” Ces paroles qui portaient vie & esprit en mon âme, la rendirent en cet instant dans un anéantissement indicible au commandement de cette infinie & adorable Majesté, laquelle lui donna force pour répondre en disant : “ O mon grand Dieu ! Vous pouvez tout, & moi je ne puis rien; s'il vous plaît de m'aider, me voilà prête. Je vous promets de vous obéir. Faites en moi & par moi votre très adorable volonté. ” Il n'y eut point là de raisonnement ni de réflexion : la réponse suivit le commandement, ma volonté ayant été à ce moment unie à celle de Dieu; d'où s'ensuivit une extase amoureuse dans laquelle cette infinie Bonté me fit des caresses que langue humaine ne pourrait jamais exprimer, & à laquelle succédèrent de grands effets intérieurs de vertu. Je ne voyais plus d'autre pays pour moi que le Canada, & mes plus grandes courses étaient dans le pays des Hurons pour y accompagner les ouvriers de l'Évangile, y étant unie d'esprit au Père Éternel, sous les auspices du sacré Cœur de Jésus, pour lui gagner des âmes. Je faisais bien des stations par tout le monde, mais les parties du Canada étaient ma demeure & mon pays, mon esprit étant tellement hors de moi & abstrait du lieu où était mon corps, qui pâtissait cependant beaucoup par cette

abstraction, que même en prenant ma réfection, c'étaient les mêmes fonctions & courses dans le pays des Sauvages pour y travailler à leur conversion & y aider les ouvriers de l'Évangile. Et les jours & les nuits se passaient de la sorte.

En ce temps-là, le Révérend Père Poncet * m'envoya une *Relation* ** de ce qui se passait en Canada. Sans qu'il sût aucune de mes dispositions ni rien de mes sentiments touchant cette Mission, il m'écrivit la vocation que Dieu lui donnait pour y aller travailler. Il m'envoya encore un petit bourdon qu'il avait apporté de Notre-Dame de Lorette & une image de la Mère Anne de Saint-Barthélemy ***, espagnole, en laquelle Notre-Seigneur était peint, qui avec sa main montrait la Flandre à cette bienheureuse religieuse, l'invitant de l'y aller servir & que l'hérésie l'allait perdre : " Je vous envoie ce bourdon & cette image, me disait le Père, pour vous convier d'aller servir Dieu dans la Nouvelle-France. " Je fus étonnée de cette invitation, vu qu'il ignorait ce qui se passait en moi, que je tenais fort secret. Cependant, ce m'était autant d'aiguillons pour faire agir plus puissamment le feu qui me consumait pour le salut des âmes.

Je n'osais parler à qui que ce fût du commandement que la divine Majesté m'avait fait, à cause que c'était une entreprise si extraordinaire & sans exemple, & en apparence, éloignée de ma condition. Je poursuivais le Père Éternel, lui représentant ce que lui-même connaissait de mon insuffisance pour venir à l'exécution de ce qu'il lui avait plu me commander, qu'il pouvait tout & moi rien, & qu'il fît en cela selon son bon plaisir. Ainsi, j'attendais ses ordres, & cependant j'étais toujours dans les Missions & mon cœur dans le zèle qui le consumait. Une paix savoureuse & féconde me soutenait, sans laquelle je n'eusse pu subsister ni porter une impression si grande & si continuelle.

En ce même temps que la divine Majesté m'occupait de la sorte, elle disposait à Alençon l'esprit de Madame de la Peltrie, personne de condition & d'une éminente vertu, pour se donner

avec tous ses biens à la Mission de Canada. Cette dame avait été puissamment touchée, lisant une *Relation* * en laquelle le Révérend Père Le Jeune, par manière d'invitation, disait " s'il ne se trouverait point quelque sainte âme qui voulût aller ramasser le Sang du Fils de Dieu pour le salut de ces pauvres barbares de ces contrées de Canada. " Cette sainte dame ayant été gagnée par cette touche, chercha tous les moyens possibles pour exécuter ses bons désirs, lorsqu'il plairait à Dieu de mettre ses affaires en tel état qu'il serait convenable à un tel dessein. Lorsque cela se passait, nous ne nous connaissons point, ni n'avions jamais entendu parler l'une de l'autre, madite Dame ni moi, mais la divine Bonté disposait le tout suavement.

DIXIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. COMMENT DIEU ME RAVIT MA VOLONTÉ POUR L'UNIR A LA SIENNE

LA divine Majesté me voulant entièrement dépouiller & dénuer de mon propre vouloir dans les choses mêmes qu'elle m'avait commandées, & voulant que tout fût d'elle & non de la créature, me le fit connaître & expérimenter un jour que j'étais en oraison devant le saint Sacrement. Je traitais pour lors avec elle du salut des âmes, dans l'accès ordinaire auquel il lui plaisait de m'attirer. En un moment, elle m'ôta tout pouvoir & capacité de ce commerce, & ravit mon âme en une extase qui la mit dans son souverain & unique Bien, pour la faire jouir de ses caresses & divins embrassements dans un amour & une privauté indicibles. Il lui découvrit le grand avantage qu'il y avait à lui gagner des âmes & l'incitait à les lui demander. Lors, l'âme, piquée dans les intérêts de l'Époux, le sacré Verbe Incarné, voulait par une amoureuse impatience que ses affaires fussent avancées, & qu'elle fût victime, bien qu'il fallût donner mille vies, s'il lui eût été possible, pour ce sujet; & qu'il plût au Père Éternel de la mettre en état de pouvoir exécuter le commandement qu'il lui avait fait de lui bâtir une maison en Canada, en laquelle il fût loué & adoré avec Jésus & Marie, & qu'il n'en séparât point le grand saint Joseph. — C'est que j'avais eu de fortes impressions que ç'avait été celui que j'avais vu être le gardien de ce grand pays. Aussi, dans mes plus intimes & familiers entretiens, j'avais en l'esprit que Jésus, Marie & Joseph ne devaient point être séparés, en sorte qu'une fois, étant à table au réfectoire, pâtissant des affections extatiques, je disais : " O mon Amour, il faut que cette maison soit pour Jésus, Marie & Joseph ", ne pouvant faire autrement. — J'avais une certitude que la divine Majesté agréerait mes instances, que je ne faisais que par la motion de son Saint-Esprit. Elle jetait les yeux sur moi, lorsque par la même motion je voulais

ravir sa volonté par un amoureux effort que je pâtais & par lequel je voyais que j'avais le droit de justice de mon côté, à cause de mon divin Époux. Et ses regards sur moi me signifiaient que j'avais voulu ravir sa volonté, mais que par son amour elle voulait triompher de la mienne & me l'ôter au regard des poursuites & des courses que je faisais pour l'amplification du royaume de son Fils. Ah ! qui est-ce qui pourrait exprimer ce commerce d'amour ? Il se fit lors une opération dans mon âme qui la fit délicieusement agoniser, car à peine pouvait-elle jeter un soupir pour arrêter ce tourment qui était charmant & tuant tout ensemble. Elle respirait seulement un peu, se confessant vaincue, disant & signifiant par ses aspirations : " Ah ! mon Amour ! O mon grand Dieu ! Je ne veux rien, je ne puis rien vouloir. Vous m'avez ravi ma volonté ! Comment pourrais-je vouloir, puisque vous me l'avez ravie & rendue impuissante de vouloir ? Voulez donc, ô mon Amour, dans la droiture & justice de votre divin vouloir ! " Puis, mon âme demeura perdue dans ce grand océan d'amour, la divine Majesté de Dieu, en silence.

Au sortir de cette opération, de laquelle je ne fais que bégayer, car ce sont choses indicibles, je me trouvai dans un changement d'état au regard de celui qui avait précédé. J'expérimentais que je n'avais plus de volonté, mais que Dieu voulait pour moi. Ce fut dès ce moment, une paix, un repos, un non-vouloir & une demeure continuelle dans la volonté de Dieu, avec laquelle je traitais de toutes les affaires du royaume du sacré Verbe Incarné. Cette divine volonté me conduisait & me guidait dans ses chemins de paix, d'une manière qui jusqu'alors m'avait été inconnue, quelques grandes grâces qu'elle m'eût faites, & je ne souffrais plus d'angoisses pour le salut des âmes en tout ce que je traitais avec cette suradorable Majesté, quoique j'eusse les mêmes vues, missions & stations qu'auparavant, mais j'attendais en tout abandon que cette divine volonté achevât son œuvre. Cela se passait environ l'année 1635, & je fus un an dans cet état ensuite de cette opération.

II. DU COMMANDEMENT *QUE DIEU ME FIT DE DÉCLARER
MA VOCATION POUR LA MISSION DE CANADA, ET COM-
MENT IL ME MENAÇA DE M'ABANDONNER SI JE NE LUI
OBÉISSAIS*

APRÈS avoir porté l'état susdit un an, la divine Majesté me pressait vivement de déclarer tout ce qui se passait en moi au sujet du Canada. J'en voulus, pour lui obéir, dire quelques mots au Révérend Père Salin, auquel pour lors je communiquais de toutes les affaires de mon âme. Il me fit taire quasi dès le premier mot & me mortifia bien sec, se moquant de moi, qui m'amusais, disait-il, à des fantaisies. Le voyant fermé à tout ce que je lui voulais dire, je n'osai plus lui en parler, me reconnaissant aussi une si pauvre créature que je ne m'étonnais plus s'il m'envoyait de la sorte; & ainsi, je demurai dans mon humiliation. Je disais au sacré Verbe Incarné : " Mon doux Amour, s'il y a quelque chose à faire, faites-le, s'il vous plaît. Vous savez, car rien ne vous est caché, que je suis une personne de néant. L'on ne me croira jamais; l'on dira que je veux tromper les autres, après avoir été trompée moi-même, nommément en une chose qui semble être hors du sens commun, surtout eu égard à ma condition de religieuse qui doit vivre & mourir dans un cloître. Nonobstant cela, je vous veux obéir. Mais faites, s'il vous plaît, en sorte que je le puisse faire selon votre très sainte volonté. " Lors, je demurai en paix, attendant le temps de l'ordonnance divine. J'avais en l'esprit, plus qu'auparavant, que je n'étais en notre monastère de Tours qu'en attendant que Notre-Seigneur m'en tirât, & qu'il m'y avait mise pour me dresser à la vie religieuse & me disposer à ce qu'il voulait de moi. Je repoussais à mon ordinaire ces pensées; néanmoins, par les dernières impressions que Notre-Seigneur m'avait données pour le Canada, ce point était comme établi en mon esprit par une grande certitude, que je combattais par une certaine crainte que j'avais été trompée.

En effet, j'étais si craintive que je n'osais parler d'aucune de mes dispositions pour le Canada, & aussi à cause de ce que le Révérend Père Salin m'avait si vertement rabrouée. Je ne pus toutefois si bien faire qu'on ne vînt à découvrir que j'avais des penes & inclinations particulières pour les Missions de ce pays. Plusieurs personnes de piété m'en écrivaient leurs pensées, d'autres m'en parlaient; mais je ne déclarais mon secret à aucun, sentant pour cela mon esprit en une réserve toute particulière, retenue que j'étais par le mouvement de l'Esprit qui me conduisait. Je ne m'en entretenais en général que comme d'une chose sainte & grandement à la gloire de Dieu, selon ce qu'en rapportaient les *Relations* *, & dans le monastère je faisais mes efforts à ce que chacune travaillât auprès de Dieu pour la conversion des Sauvages. Je mettais toutes mes sœurs en ferveur pour cela, de sorte qu'il y avait des prières, des pénitences & des communions continuelles à ce sujet dans la communauté.

Quelque temps se passa de la sorte, ensuite duquel la divine Majesté me fit connaître qu'elle voulait l'exécution du dessein qu'elle m'avait inspiré; & elle me pressait fortement intérieurement de déposer toutes mes craintes & de passer par-dessus tous les humains respects pour déclarer & communiquer tout ce qui se passait en moi pour son appel au Canada, & cette presse intérieure était sans intermission, & que j'eusse à écrire au Révérend Père de la Haye, de la Compagnie de Jésus. Après tout cela, mes craintes redoublaient d'être trompée du diable, en sorte que j'attendais & n'osais en demander congé à ma Révérende Mère Françoise de Saint-Bernard, prieure de notre monastère, & je n'osais pas davantage en parler de nouveau au Révérend Père Salin. Voilà où me jetait mon infidèle puérilité, car d'autre côté, Dieu me menaçait intérieurement de m'abandonner si je ne lui obéissais, vu qu'il n'était pas seulement question d'une maison de pierre, mais aussi d'un édifice spirituel pour sa plus grande gloire.

Lorsque j'étais en cette peine & ne sachant à qui ouvrir mon cœur, le Révérend Père de Lidel, de la Compagnie de

Jésus, me vint visiter. J'eus un fort mouvement de lui déclarer ma peine. M'ayant entendue, il me déclara que j'étais obligée en conscience de communiquer toute mon affaire au Révérend Père de la Haye : ce que je fis fidèlement avec le congé de ma supérieure, laquelle, sachant que c'étaient mes affaires de conscience, ne voulut pas voir ma lettre. Lui, ayant tout considéré, m'exhorta de me disposer à ce que la divine Providence ordonnerait de moi, & que le temps de l'exécution de son dessein arriverait, ainsi qu'il l'espérait. Il communiqua, comme je l'ai su depuis, mes papiers au Révérend Père Poncet, auquel par lettres j'avais quelques communications spirituelles, tant pour le sujet des Missions de Canada que pour d'autres motifs, & tout cela par l'entremise du Révérend Père de la Haye, qui, pour quelques raisons particulières, m'avait dit de le faire.

Ayant déclaré mon secret audit Révérend Père, mon âme demeura en grande paix, ne voulant toujours rien, pour ce qui était de mon regard, que dans les volontés divines, mais au regard des pauvres Sauvages, n'ayant point de bornes & mes poursuites auprès du Père Éternel étant sans interruption.

Dans le temps que je me déclarai au Révérend Père de la Haye, j'appris que le Révérend Père dom Raymond de Saint-Bernard, homme de grande piété & vertu & qui avait été longtemps mon directeur, avait été, lui aussi, fortement touché & inspiré de Dieu pour procurer auprès de sa divine Majesté le salut de ces pauvres Sauvages, & même qu'il avait de grandes inclinations de s'y donner en personne & de s'y sacrifier. Il était pour lors à Paris & il avait un emploi considérable & des premiers de son Ordre. Il avait si bien poussé son affaire qu'elle était sur le point d'être conclue avec ceux qui avaient tout le pouvoir dans le Canada. Je lui écrivis pour lui dire que j'avais, moi aussi, des pensées pour aller en Canada & que le rapport qu'on m'avait fait de son dessein m'avait fait penser si notre divin Sauveur ne l'avait point choisi pour me faire posséder l'effet de mes désirs, pour comble de tous les autres

biens qu'il m'avait faits au passé par son moyen. Il m'assura de m'aider en tout ce qu'il pouvait pour mon passage en ce pays-là, s'il était connu que ma vocation fût de Dieu. Et en effet il le connut bientôt. C'était, comme j'ai dit, une personne si considérable pour sa grande vertu & capacité que je fus très consolée d'apprendre qu'il approuvait ma vocation & qu'il la croyait être de Dieu. Mais ses efforts n'aboutirent pas. Sur le point de son voyage, il fut mis en de nouveaux emplois qui l'obligèrent de demeurer. Et il fut évident que Notre-Seigneur ne lui avait donné tant de bons sentiments que pour se faire prier par lui pour le salut des âmes, & pour favoriser ma vocation pour mon passage en Canada, dans le temps de son exécution; car s'il l'eût improuvée, ni Monseigneur de Tours, qui suivait volontiers ses conseils, ne m'eût jamais donné obédience pour ce dessein, ni notre Communauté, qui lui avait une confiance toute particulière, son consentement pour me laisser aller.

ONZIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. DE LA MANIÈRE ÉTONNANTE DONT DIEU EN VINT A SES FINS DANS MA VOCATION DE CANADA

DANS cet intervalle de temps, Madame de la Peltrie, comme depuis je l'ai su d'elle, travaillait fortement pour trouver une personne qui la pût aider efficacement dans l'exécution d'un vœu qu'elle avait fait de faire & fonder un séminaire pour les filles sauvages en Canada. Ses parents lui donnant de l'exercice, elle ne pouvait facilement venir à bout sans l'assistance d'une personne de confiance. Quelqu'un l'adressa à Monsieur de Bernières, un honnête & vertueux gentilhomme, trésorier de France à Caen, lequel, par une industrieuse charité, sous ombre de recherche de mariage, l'assista puissamment. Il vint avec elle à Paris, pour trouver quelque moyen de traiter tout de bon l'exécution de son dessein de Canada. A Paris, il rencontra à la maison du noviciat de la Compagnie de Jésus le Père Poncet, & lui confia tout le secret de madite Dame, & qu'elle désirait mener avec elle des religieuses Ursulines. Au même temps, le Révérend Père se souvint de ma vocation & lui dit qu'il croyait que c'était moi que Dieu voulait pour ce dessein & il lui en dit confidemment quelques raisons. Ce bon Monsieur fut grandement consolé, & ne manqua pas d'aller raconter le tout à madite Dame, qui, dans le zèle qu'elle avait pour le salut des âmes, fut ravie d'entendre qu'il y avait apparence que ses affaires auraient l'issue qu'elle prétendait. Elle consulta son dessein à plusieurs grands serviteurs de Dieu & doctes personnages, entre autres au Père de Condren & à Monsieur Vincent, dont le premier était Général de l'Oratoire & l'autre de Saint-Lazare. Ils l'approuvèrent tous, lui disant que la divine Majesté demandait ce sacrifice d'elle & de ses biens, & que, quand elle devrait périr, elle devait entreprendre ce voyage pour sa gloire. Les Révérends Pères Dinet & de la Haye étaient aussi de ceux-là. Ce dernier chargea le Révérend Père Poncet de m'écrire tout ce qui se

passait, car madite Dame & moi-même nous ne nous connaissions point encore ni de réputation ni autrement, que ce que les Révérends Pères lui avaient dit de moi à mon insu. Cela se passait en novembre 1638.

Notre Révérende Mère Supérieure ayant reçu la lettre du Révérend Père Poncet & celle que madite Dame y avait jointe & voyant comme l'on me proposait le projet de son passage en Canada dès le premier embarquement & la grande inclination qu'elle avait de me demander pour l'établissement de son séminaire, fut surprise & étonnée au point que l'on peut juger d'une chose si extraordinaire, & tout ensemble puissamment touchée de voir qu'il y avait apparence que la vocation que je lui avais fait paraître avoir pour le Canada avait fondement & que Dieu travaillait à son exécution. Elle me vint trouver &, se mettant à genoux avec moi, me raconta l'affaire. Nous rendîmes nos actions de grâces à la divine Majesté, & elle m'obligea de faire réponse aux lettres que j'avais reçues & en outre d'écrire à Monsieur de Bernières, avec lequel j'eus depuis communication par lettres à tous les ordinaires, jusqu'à l'accomplissement & exécution du dessein. Le tout cependant demeura secret à la Communauté, jusqu'au mois de janvier, à cause que Madame de la Peltrie ne voulait pas que son affaire fût divulguée, à cause de Messieurs ses parents qui y eussent sans doute mis opposition.

Je connaissais bien intérieurement que le terme s'approchait, avant même que j'eusse connaissance des choses susdites. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la conduite de Dieu : la rencontre de cette bonne Dame, du Révérend Père Poncet & de Monsieur de Bernières, le tout sans recherche, par la pure Providence de Dieu ! Cela me faisait chanter ses miséricordes & m'entretenir amoureusement avec lui qui est infiniment fidèle en ses promesses, vocations & conduites.

Il y eut quelques contradictions du côté de Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France * & d'autres personnes, sur lesquelles je n'ai pas à m'étendre ici. Enfin, il fut décidé

qu'il fallait accorder à madite Dame ce qu'elle demandait, & l'on jugea que pour les religieuses qu'elle voulait emmener avec elle, il était expédient que, pour faciliter l'affaire, elle prît elle-même la peine de m'aller querir à Tours. Afin de la favoriser en un dessein si pieux, les Révérends Pères Dinet & de la Haye, Monsieur le Commandeur de Sillery * & Monsieur Fouquet ** écrivirent à Monseigneur de Tours, & le Révérend Père Dinet, lors Provincial de la Compagnie, au Révérend Père Grand-Amy, recteur à Tours, à ce qu'il fit auprès de ce bon prélat que madite Dame eût contentement. L'on écrivit aussi à notre Mère & à moi.

Madame de la Peltrie me donna incontinent avis de tout ce qui se passait. Ce fut le 22e de janvier 1639, jour des Epousailles de la très sainte Vierge & de saint Joseph, que nous reçûmes cette nouvelle. Notre Révérende Mère déclara ce même jour tout le secret à notre Communauté, lorsqu'actuellement on était dans un ermitage de saint Joseph ***, à faire des dévotions pour la solennité de ce jour. Je ne m'y trouvai pas à dessein, & aussi parce que je servais ce jour-là à la cuisine. Toute chacune fut si surprise de cette nouvelle qu'elles ne pouvaient comprendre qu'elle fût véritable, ne s'étant jamais persuadées qu'une chose semblable pût arriver, tant on l'estimait extraordinaire, ni qu'il y eût pu avoir une sœur si heureuse que d'être choisie de Dieu pour une telle entreprise & de si grande conséquence, & l'on ne se pouvait lasser de bénir Dieu.

Madame de la Peltrie ayant expédié ses affaires, partit de Paris avec Monsieur de Bernières pour venir à Tours. Le jour que nous devions recevoir les lettres de son parlement, le matin, étant aux pensionnaires, desquelles j'avais le soin depuis près de deux ans ****, j'eus un instinct dans mon âme qui me disait que je quittasse tout & que je m'en allasse dans l'ermitage de saint Joseph, pour le remercier d'une très grande grâce qu'il m'avait faite. A l'abord, je n'obéis pas à ce mouvement, à cause que je ne voyais pas qu'il fût à propos d'aller au jardin,

par où il fallait passer & où il y avait des hommes de travail. Cependant ce mouvement me pressait par une amoureuse contrainte, en sorte qu'il m'y fallut obéir. Prenant deux pensionnaires pour m'accompagner, je fus remercier ce grand saint de la grâce qu'il m'avait faite, avec une onction toute particulière. Environ une heure après, ma Mère Ursule de sainte Catherine * me vint trouver & me dire : " Ah ! ma chère sœur, que Dieu vous fait de grâces ! Cette Dame vous vient querir ; elle va bientôt arriver. " Cette bonne Mère qui avait de grandes inclinations pour passer en Canada, fut si vivement touchée de cette nouvelle qu'à peine pouvait-elle parler, car quelque chose qu'on eût pu mander, l'on ne pouvait pas se persuader que l'exécution s'en suivît jamais. Pour moi, je le croyais & la bonté de Dieu m'en donnait des marques, me faisant connaître que, comme un bon Père & un bon ami, il était fidèle en ses promesses & qu'il conduisait le tout suavement.

Ayant appris cette nouvelle, je ne doutai plus du sujet pour lequel j'avais été si fortement portée d'aller remercier le grand saint Joseph, à qui le séminaire devait être dédié. Je recommençai mes remerciements à la divine Majesté, me soumettant & abandonnant à sa divine ordonnance, & le 19^e de février 1639, Madame de la Peltrie avec sa compagnie arriva à Tours. Au même temps, le Révérend Père Grand-Amy reçut les lettres du Révérend Père provincial Dinet. Madite Dame l'ayant été trouver, ils conférèrent ensemble de l'affaire. Il fut seul trouver Monseigneur l'Archevêque & lui exposa le tout, & qu'outre que l'on me demandait, l'on souhaitait aussi une compagne. Ce digne prélat fut tout surpris & étonné. Se tournant vers le Père, il lui dit : " Eh ! quoi, Père Grand-Amy, est-il possible que Dieu me veuille bien demander de mes filles pour un si pieux dessein ! Ah ! je ne suis pas digne de cette grâce ! Mais, s'en trouvera-t-il bien quelqu'une qui veuille se jeter dans une si louable entreprise ? Menez cette bonne Dame chez mes filles. Dites de ma part à la Mère Supérieure

qu'on lui ouvre la porte & qu'elle entre dans la maison avec ses suivantes & qu'on l'y reçoive comme moi-même. ” Le Révérend Père, ayant reçu une si favorable réponse, s'en vint à notre grille bien satisfait pour s'acquitter de sa commission.

Arrivant en notre monastère, il rencontra sous le porche Madame de la Peltrie & Monsieur de Bernières, auxquels il dit que son affaire était faite, & qu'elle aurait ce qu'elle désirait; enfin il leur raconta ce qu'il avait fait avec Monseigneur de Tours & qu'elle aurait permission d'entrer dans le monastère. Il ne se peut dire combien madite Dame fut consolée de voir & d'apprendre que ce qu'on lui avait fait voir si difficile du côté de Monseigneur de Tours était dans la facilité qu'on lui rapportait. Elle & le bon Monsieur de Bernières se mirent aussitôt à louer Dieu.

Cependant, l'on signifie à notre Mère qu'elle ouvre la porte pour recevoir madite Dame dans le monastère. Toute la Communauté fut incontinent rangée en deux chœurs pour la recevoir, & quand elle parut, l'on chanta le *Veni Creator* & ensuite le *Te Deum laudamus*. Du chœur, on la mena dans une salle où c'était parmi les religieuses à qui irait se jeter la première à ses pieds pour s'offrir à elle pour être compagne des travaux qu'elle allait embrasser.

Dès que je l'eus envisagée, je me souvins de cette dame que j'avais vue être ma compagne pour le grand pays qui m'avait été montré, il y avait près de six ans. L'ingénuité & la douceur de son visage me fit connaître que c'était elle, quoiqu'elle n'eût pas les mêmes habits qu'elle avait lors. Incontinent, mon cœur & mon esprit se sentirent unis au sien pour le dessein qu'elle allait entreprendre à la gloire de Dieu. Elle fut trois jours en notre maison pour considérer ce qui était nécessaire pour le choix de celle qui devait passer avec moi, au sujet de quoi l'on fit l'oraison de Quarante-Heures. Par un mouvement intérieur & d'un conseil qu'une personne de vertu me donna, je demandai la Mère de Saint-Bernard, qui depuis

fut nommée de Saint-Joseph *. Il y eut bien de la résistance à cause qu'elle était, disait notre supérieure, trop jeune : elle était âgée de vingt-deux ans & demi. Cependant Madame, Monsieur de Bernières & moi, persistions à la demander. Enfin, à l'exclusion de toutes celles qui pressaient avec beaucoup de ferveur, elle fut choisie. L'on envoya aussitôt en avertir Messieurs ses parents, qui, à toute force, y voulaient mettre opposition; mais Notre-Seigneur, qui en avait fait le choix, en fut le maître. Elle me fut donc donnée pour compagne; & pour accomplir le vœu qu'elle avait fait, en cas que Messieurs ses parents consentissent qu'elle fît son sacrifice, elle changea son nom de Saint-Bernard en celui de Saint-Joseph.

Ma sœur sachant que j'allais entreprendre ce voyage vint avec un notaire pour le faire arrêter. Tous ses efforts, qu'elle croyait faire pour le zèle de la justice, n'eurent point d'effet en cette occasion, non plus qu'auprès de Monseigneur de Tours. Elle fit enfin l'imaginable, mais notre bon Dieu dissipa le tout.

II. D'UNE VISITE DE DIEU A MON AME OU IL LUI FIT VOIR
CE QUE J'AURAI A SOUFFRIR EN CANADA, ET DE
L'ABANDON QUE JE FIS DE TOUT MOI-MÊME A SES
ORDONNANCES

SUR le temps de mon départ, il m'arriva une impression qui me dura trois jours, pendant lesquels Notre-Seigneur occupa fortement mon esprit, en sorte qu'à peine pouvais-je, jour & nuit, ni dormir ni manger, ni faire aucune fonction de mon esprit, tant il était abstrait & aliéné de tout. J'eus une vue de ce qui me devait arriver en Canada. Je vis des croix sans fin, un abandon intérieur de la part de Dieu & des créatures en un point très crucifiant; enfin que j'allais entrer dans une vie cachée & inconnue. Il m'était avis que la divine Majesté me disait par une insinuante pénétration : " Allez, il faut que vous me serviez maintenant à vos dépens; allez me rendre

des preuves de la fidélité que vous me devez par la correspondance fidèle aux grandes grâces que je vous ai faites. ” Je ne puis dire l’effroi qu’eut mon esprit & toute ma nature en cette vue. Toutefois, je sentis en moi-même une si grande générosité pour faire & souffrir tout ce qu’il plairait à la divine Majesté, qu’au même moment, je m’abandonnai pour acquiescer à ses ordres & les suivre en cette chose qu’humainement je ne pouvais entreprendre sans son secours. L’on n’aperçut point ce que je pâtissais durant cette opération, à cause que, pour notre soudain départ, j’étais embarrassée en diverses affaires, & à faire mes adieux au dedans & à la grille.

Quelque temps auparavant, j’avais pâti une occupation imaginaire. Il me sembla que j’étais dans une rue ou dans une ville toute neuve, en laquelle il y avait un bâtiment d’une merveilleuse grandeur. Tout ce que je pus découvrir à mes yeux était que ce bâtiment était tout construit, en lieu de pierres, de personnes crucifiées. Les uns ne l’étaient qu’à mi-jambes, les autres un peu plus haut, les autres en tout le corps, & chacun avait une croix qu’il tenait selon qu’il était crucifié. Mais il n’y avait que ceux qui étaient crucifiés par tout le corps qui la tinssent de bonne grâce. Je trouvais cela si beau & ravissant que je n’en pouvais ôter ma vue, & depuis ce temps-là, cette représentation a toujours fait une grande impression sur mon esprit & m’a donné un grand amour de la croix.

Revenant à mon discours sur l’occupation précédente, j’étais comme une personne seule qui expérimentait déjà la solitude affreuse que je devais souffrir dans le dessein que Dieu avait sur moi. Dans cette solitude, je me trouvai insensible en quittant toutes mes sœurs, mes parents & mes amis, enfin toute la France. Il semblait que mon esprit partait devant moi & qu’il lui tardait qu’il n’était dans ce lieu où la divine Majesté l’appelait.

Je connaissais encore en tout cela que Dieu ne m’avait mise chez mes Mères que pour y être dressée en la religion afin d’en prendre l’esprit, pour ensuite m’aller consommer où sa divine

Majesté m'appellerait; de sorte que, s'il eût été question d'aller aux Indes, au Japon, à la Chine, en Turquie, j'y fusse allée, parce que mon esprit était uni à un Esprit qui le fléchissait à tout.

III. COMMENT JE REÇUS MON OBÉDIENCE POUR LE CANADA. — DE NOTRE PARTEMENT DE TOURS ET DE NOTRE VOYAGE A PARIS ET A DIEPPE

LE jour de notre départ qui fut le 22^e février de l'an 1639, Monseigneur de Tours nous envoya son carrosse, pour que nous fussions en son palais recevoir sa bénédiction. Il était indisposé. Il nous fit communier avec lui & voulut que nous prissions notre réfection à sa table. Après quoi, il nous fit une belle exhortation sur les paroles que Notre-Seigneur dit à ses Apôtres, lorsqu'il les envoya en mission, & nous indiqua nos devoirs, nous faisant donner notre obéissance. Nous le suppliâmes, ma compagne & moi, de nous commander ce voyage, à ce que, par ce commandement que nous recevions de lui, qui nous tenait la place de Dieu, nous eussions une ample bénédiction. Il nous le commanda avec beaucoup de douceur & d'amour; puis, il nous dit de chanter le psaume *In exitu Israël de Ægypto* et le Cantique *Magnificat*. Notre Révérende Mère Prieure & la meilleure chantre de notre monastère étaient avec nous, mondit Seigneur l'ayant ainsi désiré. Nous retournâmes dire adieu à nos Mères, qui, dans cette occasion, nous témoignèrent la tendresse de leurs cœurs. Elles ne se pouvaient séparer de notre sœur de Saint-Joseph, qui, dans cette rencontre, ne versa pas une larme. Monseigneur l'Archevêque obligea notre Révérende Mère de nous conduire jusqu'à Amboise. Nous nous mîmes donc en chemin avec notre chère fondatrice & Monsieur de Bernières, qui avait avec lui son homme de chambre avec son laquais. Madame n'avait que sa demoiselle, étant venue à petit bruit. Durant notre voyage, Monsieur de Bernières réglait notre temps

& nos observances dans le carrosse & nous les gardions aussi exactement que dans le monastère. Il faisait oraison & gardait le silence aussi bien que nous. Dans le temps de parler, il nous entretenait de son oraison ou d'autres matières spirituelles. A tous les gîtes, c'était lui qui allait pourvoir à tous nos besoins avec une charité singulière, & ses deux serviteurs nous servaient comme s'ils eussent été à nous parce qu'ils participaient à l'esprit d'humilité & de charité de leur maître.

Nous arrivâmes, le cinquième jour de notre voyage, à Paris*, où les affaires de Madame de la Peltrie nous obligèrent de séjourner. Lorsque nos Révérendes Mères du Faubourg de Saint-Jacques ** surent notre arrivée, elles nous firent l'honneur de nous envoyer visiter & de nous offrir leur maison, mais les affaires de madite Dame ne nous permettaient pas de nous séparer d'elle & de nous enfermer sitôt. Monsieur de Meules, Maître d'Hôtel du Roi, nous prêta son logis, qui était dans le cloître des Révérends Pères Jésuites de la Maison professe. Cela nous fut très commode, parce que nous y étions comme en un lieu de retraite avec la facilité d'aller entendre la messe à Saint-Louis *** & d'y recevoir les sacrements, excepté qu'il fallait, par nécessité d'affaires, voir plusieurs personnes & recevoir les visites des personnes de considération qui nous faisaient l'honneur de nous venir voir. Nous fûmes là jusqu'au jour de saint Joseph, que nous pûmes enfin aller dans le monastère de nos Mères du Faubourg de Saint-Jacques, où nous nous trouvâmes en notre élément, car c'est une chose pénible à des religieuses d'être hors de leur clôture. Nous fîmes le possible pour avoir avec nous une des religieuses de chœur de cette maison. Elle nous fut octroyée avec l'agrément de toutes les personnes intéressées au bien de notre petite mission ****. Mais notre joie fut courte, d'autant que le soir dont nous devons partir le lendemain, Monseigneur de Paris, ayant changé de volonté, parce qu'il ne pouvait pas encore se résoudre à donner son approbation à un dessein si extraordinaire,

rétracta son obédience : ce qui troubla nos affaires, car, outre notre affliction de perdre un excellent sujet, nous fûmes obligées de refaire notre contrat de fondation, dans lequel elle était comprise. Il nous fallut partir sans elle, toutefois sans perdre l'espérance de la revoir. Nous y employâmes Madame la duchesse d'Aiguillon * & Madame la comtesse de Brienne **, dames de grande vertu & qui favorisaient notre dessein. Elles firent l'imaginable; mais mondit Seigneur se retirant, de peur de se mettre en état de refuser, elles ne le purent voir.

La Reine *** nous avait fait dire qu'elle nous voulait voir. Madame la comtesse de Brienne nous mena à Saint-Germain où était Sa Majesté, laquelle, par sa grande bonté & piété, nous regarda avec un amour tout singulier & nous témoigna être très contente de notre passage en Canada, & beaucoup d'édification de ce que Madame de la Peltrie, non contente d'y donner son bien, s'y donnait soi-même, pour risquer avec nous. Elle se fit dire tout ce qui s'était passé pour venir à l'exécution de cette entreprise.

Nos affaires étant expédiées à Paris, nous nous rendîmes à Dieppe, qui était le lieu de notre embarquement, Monsieur de Bernières étant toujours notre ange gardien avec une charité non pareille. Nous trouvâmes à Rouen le Révérend Père Charles Lalemant****, qui avait fait préparer toutes choses pour le voyage si secrètement qu'à peine s'en était-on aperçu dans la maison. Il nous fit la charité de nous conduire à Dieppe où nous séjournâmes jusqu'au 4e de mai que nous nous embarquâmes. Nous fûmes en cet intervalle de temps chez nos Révérendes Mères Urselines de Dieppe qui nous donnèrent une de leurs religieuses, très vertueuse & sage, nommée la Mère Cécile de Sainte-Croix, qui entra en union avec nous, parce que nous étions de Congrégations différentes. Ainsi, nous fûmes trois religieuses de chœur. Madame laissa sa demoiselle en France, parce qu'elle eut peur des dangers, &, en sa place, elle eut une bonne fille d'honnête famille

de Tours, qui se donna à elle, y étant pour nous suivre en tous les dangers. Elle s'appelait Charlotte Barré & n'avait que dix-neuf ans. Maintenant elle est religieuse de chœur, la première qui en ait fait profession en Canada *.

IV. DE NOTRE EMBARQUEMENT A DIEPPE ET DE NOTRE PASSAGE EN CANADA

LE matin 4e de mai de l'an 1639, nous partîmes de chez nos Mères pour aller entendre la messe à l'Hôpital & y prendre trois de leurs sœurs qui devaient s'embarquer avec nous, pour aller fonder un monastère en Canada, par la piété de Madame la duchesse d'Aiguillon, leur fondatrice.

Pendant tant d'allées & de courses que nous avions faites depuis notre partement de Tours, mon esprit & mon cœur n'étaient pas où mon corps était. Il me tardait que le moment fût venu que je fusse en état de pouvoir effectivement risquer ma vie pour Dieu, pour lui pouvoir rendre ce petit témoignage de mon affection, en reconnaissance de ses grandes & immenses miséricordes sur moi, sa chétive créature. Je voyais que ce n'était rien que ma vie; mais le néant que j'étais ne pouvait pas davantage, joint mon cœur & mes amours. Voyant donc que j'étais proche d'en venir aux actes effectifs en m'embarquant, & tout moi-même étant en cette disposition & dans un sentiment qui m'emportait, je me prosternai devant le très saint Sacrement, dans le chœur des Révérendes Mères Hospitalières, où je fus assez longtemps. J'expérimentai lors, que le Saint-Esprit possédait mon âme, lui donnant des motions conformes à l'acte que j'allais faire, en témoignage de l'amour que je voulais rendre au suradmirable Verbe Incarné, auquel je me donnais. O Dieu ! qui pourrait dire ce qui se passa en cette donation & à cet abandon de tout moi-même ? Je ne le saurais exprimer. De mon côté, je voyais, & l'Esprit qui me conduisait en rendait témoignage à ma conscience, que je

n'avais jamais rien fait de si bon cœur, & j'expérimentais que le sacré Verbe Incarné, le Roi & Monarque de toutes les nations, aimait & agréait ma donation.

Comme j'étais en cet entretien, Madame la Gouvernante de Dieppe nous fit l'honneur de nous venir prendre en son carrosse, pour nous mener au bord de la mer. Nous étions de tous côtés entourées de monde, & cependant mon esprit était si fortement occupé qu'à grand'peine pouvait-il se divertir de son attention & entretien avec le suradorable Verbe Incarné. L'on n'eût pas jugé cela à me voir à l'extérieur, lequel faisait tout ce qui était convenable, avec une façon qui semblait dégagée. Lorsque je mis le pied en la chaloupe qui nous devait mener en rade, il me sembla entrer en paradis, puisque je faisais le premier pas qui me mettait en état de risquer ma vie pour l'amour de Celui qui me l'avait donnée. Je chantais en moi-même les miséricordes d'un si bon Dieu qui me conduisait avec tant d'amour au point que j'avais désiré, il y avait si longtemps. Monsieur de Bernières se fût embarqué avec nous pour faire le voyage, si Madame de la Peltrie ne l'eût constitué son procureur, pour faire la dépense de la fondation & pour faire ses affaires en France. Ce grand serviteur de Dieu ne nous pouvait quitter; il nous mena dans le navire, accompagné du Révérend Père Lalemant, & tous deux nous rendirent tous les bons & charitables offices nécessaires en cette rencontre, où tout de suite la mer nous rendit fort malades. Enfin, il fallut se séparer & quitter notre ange gardien pour jamais; mais quoiqu'il fût éloigné de nous, sa bonté lui fit toujours prendre le soin de nos affaires, avec un soin plus que paternel. Dans toute la conversation que nous eûmes avec lui, depuis notre première entrevue jusqu'à notre séparation, nous reconnûmes que cet homme de Dieu était possédé de son esprit & entièrement ennemi de celui du monde. Jamais je ne lui ai entendu proférer une parole de légèreté, & quoiqu'il fût d'une agréable conversation, il ne se démentait jamais de la modestie convenable à sa grâce. Il regardait la Mère de

Saint-Joseph, comme une victime qui lui faisait compassion, & tout ensemble il était ravi de son courage & de son zèle. Pour moi, je ne lui faisais point de pitié; il souhaitait que je fusse égorgée pour Jésus-Christ, & il en souhaitait autant à Madame de la Peltrie.

Tout le temps qu'elle dura, la traversée de la mer me fut intensivement & actuellement une occasion d'un continuel sacrifice, m'offrant nuit & jour en holocauste à mon divin & céleste Époux, dans les périls continuels qui nous menaçaient. Nous passâmes les côtes d'Angleterre & nous sortîmes de la Manche, non sans avoir été en danger d'être prises par les Espagnols & les Dunkerquois. Mais notre plus grand péril fut lorsqu'une énorme glace, parut tout à coup dans une brume, &, comme une furie, venant vis-à-vis de la flèche du navire, l'allait fendre en deux. Tout l'équipage criait : " Miséricorde ! nous sommes perdus ! " ce qui fit que, dans cet empressement de mort, qui selon toutes les apparences humaines était inévitable, le Révérend Père Vimont * donna l'absolution générale à tous, tant on se voyait proche de la mort. Durant tout cet effroi, mon esprit & mon cœur étaient dans une paix & tranquillité aussi grandes qu'elles se pouvaient posséder : je ne ressentis pas un seul mouvement de frayeur, mais je me trouvai en un état tout prêt pour faire un holocauste de tout moi-même, avec l'agrément de la privation de voir nos chers Sauvages. J'avais en vue toutes les grâces & faveurs que Notre-Seigneur m'avait faites au sujet du Canada, son commandement, ses promesses, & mon esprit se trouvait en un dépouillement de mourir ou de vivre. Toute ma pente était dans l'accomplissement des volontés de Dieu, qui, dans toutes les apparences, allait s'effectuer par notre mort. Madame notre fondatrice se tenait comme collée à moi, à ce que nous mourussions ensemble. Je disposai mes habits, afin que, lorsque le débris se ferait, je pusse n'être vue qu'avec décence.

A cette extrémité, le Révérend Père Vimont fit un vœu à la sainte Vierge au nom de tous. Ma compagne, la Mère Marie

de Saint-Joseph, commença les litanies de cette divine Mère, que tout le monde poursuivit. Lors, en un instant, le pilote qui gouvernait, auquel l'on commandait de mettre le gouvernail d'un côté, sans qu'il mît rien du sien, le tourna d'un autre, tant qu'il fit faire un tour au vaisseau : ce qui fit que la monstrueuse glace, qui alors n'en était pas à la longueur d'une pique vis-à-vis de la flèche, se trouva au côté. Nous l'entendîmes frayer tant elle était proche. C'était un miracle évident; aussi tout chacun cria : " Miracle ! " Je vis cette horrible glace. La brume nous empêcha d'en voir la cîme. Ce que je vis me parut épouvantable, & je n'eusse jamais cru que la mer eût pu porter une si lourde masse, sans couler à fond. C'est que nous avons été jetés par les tempêtes du côté du Nord. Durant tout l'effroi de l'équipage, j'avais au fond de mon âme un sentiment que nous arriverions à bon port à Québec. Cela ne m'empêcha pas que je ne me tinsse dans les actes que Dieu voulait pour lors de moi. Lorsque cela arriva, nous nous étions confessées & communiées & venions de chanter les Heures de l'Office canonial. C'était le Dimanche de la très sainte Trinité.

Dans toute la traversée, nous gardâmes exactement nos règles. Nous avons une belle chambre, car encore que Madame notre fondatrice eût frété un navire, néanmoins, pour plus grande sûreté, Messieurs de la Compagnie nous mirent dans l'amiral. Cette chambre était si grande que nous y faisons l'office en chœurs, les Hospitalières d'un côté & nous de l'autre. Nous y couchions & prenions nos repas. Elle fermait comme une salle; il y avait de belles fenêtres qui nous donnaient de l'air. Nous étions onze personnes logées à l'aise. Notre voyage d'aller dura trois mois. Notre-Seigneur nous fit la grâce d'entendre la sainte Messe & d'y communier tous les jours, excepté treize jours que les tempêtes agitèrent trop violemment le vaisseau, en sorte qu'on ne pouvait se tenir.

Nous pensâmes encore périr par deux fois. L'une, lorsque nous descendîmes à la première terre pour aller rendre nos vœux à la très sainte Vierge, ainsi qu'on l'avait promis : la chaloupe

pensa tourner, à cause que chacun étant désireux d'aller remercier cette divine Mère, l'on s'y jeta à la foule, en sorte que nous fûmes à deux doigts de couler à fond sous le navire. L'autre fois, les brumes nous ayant fait perdre la route, nous fîmes environ soixante lieues sur les rochers, sans en pouvoir sortir.

Nous fîmes rencontre de plusieurs Sauvages en abordant aux terres : ce qui nous apporta une grande joie. Ces pauvres gens, n'ayant jamais vu de personnes faites comme nous, étaient tous dans l'admiration, &, lorsqu'on leur dit que nous étions des filles de Capitaines, — car il leur fallait parler à la mode du pays, — qui, pour l'amour d'eux, avions quitté notre pays, nos parents & toutes les délices, ils étaient ravis d'étonnement, & encore plus d'apprendre que c'était pour instruire leurs fillés, à ce qu'elles ne fussent pas brûlées dans les feux, mais pour leur enseigner comme il fallait être éternellement bienheureux. Ils ne pouvaient comprendre cela. Ils nous conduisirent, suivant notre navire, jusqu'à Québec.

Revenant à mon discours, il faut avouer qu'il y a plaisir d'endurer, lorsqu'on a le cœur gagné à Dieu. Quoique nous fussions bien logées, & soignées autant qu'il se pût, & dans un très beau navire accompagné de tout, néanmoins, comme j'ai dit, il y a tant à souffrir pour les personnes de notre sexe & condition, qu'il le faudrait expérimenter pour le croire. Pour mon particulier, j'y pensai mourir de soif; les eaux douces s'étant gâtées dès la rade, & mon estomac ne pouvant porter les boissons fortes, cela me faisait un mal qui me travaillait beaucoup. Je ne dormis point presque toute la traversée. J'y pâtais un mal de tête si extrême que, sans mourir, il ne se pouvait davantage. Et cependant, mon esprit & mon cœur possédaient une paix très grande dans l'union de mon souverain & unique Bien. Je n'en faisais pas moins mes fonctions & tout ce qui était nécessaire au prochain, excepté les trois premiers jours que tout l'équipage fut malade, à cause des tempêtes de la rade qui agitaient le vaisseau. Dieu soit éternellement béni des miséricordes qu'il m'a faites en cet espace de temps !



LIVRE DEUXIÈME

Les États d'Oraison de Québec

1639-1654

PREMIÈRE PARTIE

Les États d'Oraison de 1639 à 1651



DOUZIÈME ÉTAT D'ORAISON

I. DE NOTRE ARRIVÉE A QUÉBEC ET COMMENT NOUS Y
COMMENÇAMES AUSSITOT LES FONCTIONS DE NOTRE
INSTITUT

APRÈS tant d'accidents & de tempêtes, le 1^{er} jour d'août 1639, nous arrivâmes à Québec. Monsieur de Montmagny*, Gouverneur de la Nouvelle-France, ayant auparavant envoyé sa chaloupe bien munie de rafraîchissements au-devant de nous, nous reçut & tous les Révérends Pères avec des démonstrations d'une très grande charité. Tous les habitants étaient si consolés de nous voir que, pour nous témoigner leur joie, ils firent ce jour-là cesser tous leurs ouvrages.

La première chose que nous fîmes fut de baiser cette terre en laquelle nous étions venues pour y consommer nos vies pour le service de Dieu & de nos pauvres Sauvages. L'on nous conduisit à l'église, où le *Te Deum* fut solennellement chanté, ensuite de quoi, Monsieur le Gouverneur nous mena tous au Fort pour y prendre notre réfection, & après, tous les Révérends Pères & lui nous firent l'honneur de nous conduire aux lieux destinés pour notre demeure.

Le lendemain, les Révérends Pères Vimont & Le Jeune & les autres Révérends Pères de la Mission, nous menèrent à Sillery, le village des Sauvages, nos très chers frères. Là, nous reçûmes des consolations très grandes, les entendant chanter les louanges de Dieu en leur langue. Oh ! combien nous étions ravies de nous sentir parmi nos chers néophytes qui, de leur côté, l'étaient aussi de nous avoir. Le premier chrétien nous donna sa fille, & en peu de jours, l'on nous en donna plusieurs autres avec toutes les filles françaises qui étaient capables d'instruction. La maison que l'on nous avait donnée au bord de l'eau pour notre demeure, en attendant que l'on nous eût choisi un lieu propre pour bâtir notre monastère, était fort étroite : il n'y avait que deux petites chambres, dans lesquelles nous nous estimions mieux logées, y ayant avec nous les trésors que nous y étions venues chercher, qui étaient nos chères Sauvages, que si nous eussions possédé un royaume.

Cette petite maison fut bientôt réduite en un hôpital, par l'accident de la petite vérole qui se mit parmi les Sauvages. Comme nous n'avions point encore de meubles, tous les lits étaient sur le plancher, en une si bonne quantité qu'il nous fallait passer par-dessus les lits des malades. Trois ou quatre de nos filles sauvages moururent. La divine Majesté donnait une si grande ferveur & courage à mes sœurs que pas une n'avait de dégoût des maux & de la saleté des Sauvages. Madame notre fondatrice y voulut tenir le premier rang, &, quoiqu'elle fût d'une constitution fort délicate, elle s'employait dans les offices les plus humbles. Oh ! que c'est une chose précieuse que ces prémices de l'esprit, quand il est mêlé pour l'aide du salut des âmes !

Il nous fallut mettre à l'étude de la langue des Sauvages. Le grand désir que j'avais de les instruire m'y fit embarquer d'abord. Le Révérend Père Le Jeune, qui quittait la charge de supérieur des Missions, eut commission du Révérend Père Vimont, qui lui avait succédé, de nous assister spirituellement & en cette étude de la langue; ce qu'il fit avec une charité

très grande, pour laquelle nous lui aurons pour jamais obligation. Comme il y avait plus de vingt ans que je n'avais pu raisonner sur aucune chose qui tint de la science & spéculation, d'abord cette étude d'une langue si disproportionnée à la nôtre me fit bien mal à la tête, & il me semblait qu'apprenant des mots & des verbes par cœur, — car nous étudions par préceptes, — des pierres me roulaient dans la tête; & puis, des réflexions sur une langue barbare ! Tout cela me faisait croire qu'humainement je n'y pouvais réussir. J'en traitais amoureuxment avec Notre-Seigneur, lequel m'aïda en sorte qu'en peu de temps j'y eus une si grande facilité que, dès la deuxième année de notre arrivée, je n'avais nulle peine à enseigner nos saints mystères à nos néophytes. Cette étude était rude à la nature, mais Notre-Seigneur m'y faisait trouver des douceurs si divines, qu'elle enlevait mon esprit plus que ne l'auraient fait les plus sublimes lectures, & elle m'a été si délectable que j'ai plutôt péché en l'aimant trop qu'envisagé s'il y avait de la peine. Et en effet, mon étude était une oraison qui me rendait suave cette langue qui ne m'était plus barbare.

Dans ces premiers temps de notre établissement, les Sauvages étaient en grand nombre & ils affluaient en notre parloir, de l'un & de l'autre sexe. Nous les instruisions & nous entretenions avec eux : ce qui, en mon particulier, m'était d'une consolation indicible. Nous fûmes quatre ou cinq ans de suite dans un exercice continu de charité à l'endroit de ces pauvres Sauvages, qui arrivaient ici de diverses nations. Nous avions plusieurs séminaristes sédentaires & des passagères qui nous étaient données pour les disposer au baptême & autres sacrements. Les Sauvages sont très sales & leur boucan les rend de mauvaise odeur, outre qu'ils ne se servent jamais de linge. Tout cela ne nous était point à dégoût; au contraire, c'était à l'envi à qui dégraisserait nos chères séminaristes lorsqu'on nous les donnait. Notre-Seigneur nous a toujours conservé cette grâce que nous avons trouvée être nos délices parmi ces chères âmes rachetées du Sang de Jésus-Christ, & nous n'y trouvions rien

que d'agréable. Lorsque le nombre en a diminué par les guerres & la férocité des Iroquois, cela nous a été très sensible, comme la privation de la chose qui nous est la plus précieuse.

Étant donc arrivée en ce pays, le voyant, je le reconnus être celui que Notre-Seigneur m'avait montré, il y avait près de six ans *. Ces grandes montagnes, ces vastitudes, la situation & la forme des lieux, qui étaient encore marquées dans mon esprit comme à l'heure même : ce m'était la même chose à la vue, excepté que je n'y voyais pas tant de brumes. Cela renouvela beaucoup la ferveur de ma vocation & me donna une pente, par un abandon de tout moi-même, pour tout souffrir & faire ce que Notre-Seigneur voudrait de moi en ce nouvel établissement, entièrement différent de celui de nos monastères de France, néanmoins pas moins régulier dans sa façon & manière de vie pauvre & frugale.

Dès l'abord, nous commençâmes par la clôture de gros pieux de cèdre au lieu de murailles, avec licence de donner entrée aux filles & femmes sauvages, séminaristes & externes, & aux filles françaises, toutes aux fins de l'instruction. Notre logement était si petit qu'en une chambre d'environ seize pieds en carré étaient notre chœur, notre parloir, dortoir, réfectoire, & dans une autre la classe pour les Françaises & pour les Sauvages, & notre cuisine. Nous fîmes faire un appenti pour la chapelle & la sacristie.

La saleté des filles sauvages qui n'étaient point encore faites à la propreté des Français, nous faisait quelquefois trouver un soulier en notre pot, &, journallement, des cheveux & des charbons, ce qui ne nous donnait aucun dégoût. Les personnes qui nous visitaient & à qui, par récréation, nous racontions cela, ne pouvaient comprendre comment nous pouvions nous y accoutumer, non plus que de nous voir embrasser & caresser & mettre sur les genoux de petites orphelines sauvages, qu'on nous donnait graissées en un guenillon empesé de graisse sur une petite partie de leur corps & qui rendait une fort mauvaise odeur. Tout cela nous était un délice plus

suave qu'on ne pourrait penser. Lorsqu'elles étaient un peu accoutumées, nous les dégraissons par plusieurs jours, car cette graisse tient avec sa saleté comme colle sur leur peau; puis nous leur donnions du linge & une petite soutane pour les garantir de la vermine dont elles sont bien garnies lorsqu'on nous les amène.

Par la bonté & miséricorde de Dieu, la vocation & l'amour qu'il m'a donnés pour les Sauvages sont toujours les mêmes. Je les porte tous dans mon cœur d'une façon pleine de suavité, pour tâcher, par mes pauvres prières, de les gagner tous pour le ciel, & je porte dans mon âme une disposition constante de donner ma vie pour leur salut, si j'en étais digne, en m'offrant en continuel holocauste à la divine Majesté. Ce fut ce qui me fit faire un vœu particulier d'obéissance au Révérend Père Supérieur des Missions, par un mouvement & forte inspiration du Saint-Esprit, à cette fin d'être conduite dans tout ce qu'il lui plairait exiger de moi, dans ce qu'il faudrait faire & souffrir dans cette vocation dont il avait plu à Dieu m'honorer *. Et en effet, cette affection m'a donné de grandes croix; & les plus affligeantes que j'aie jamais souffertes depuis que j'ai l'honneur d'habiter cette nouvelle Eglise, mais depuis que j'ai été mise au monde, ont été au sujet de nos néophytes algonquins, montagnais & hurons, qui ont été la proie de leurs ennemis. Je ne pourrais jamais exprimer les angoisses & les agonies intérieures que j'ai endurées en chaque occasion.

Nous fûmes plus de trois ans en notre petit logement avec de grandes souffrances & incommodités selon le corps, mais très contentes selon l'esprit. Ce qui, en mon particulier, me faisait le plus de peine, était que, n'ayant pu encore avoir de sœurs converses, comme nous étions peu de sœurs de cœur, que cinq en ce temps-là, il fallait par nécessité, être chargées de tout le travail extérieur : ce qui était grandement difficile, eu égard à nos fonctions, & surchargeait mes pauvres sœurs. Je faisais ce que je pouvais pour les soulager, mais c'était peu pour le grand besoin.

Enfin, pendant cet intervalle de temps, notre monastère fut bâti au lieu le plus beau & le plus avantageux du pays *. Nous y fûmes aussitôt loger & y trouvâmes beaucoup de moyens pour la facilité de nos fonctions, à cause des offices réguliers qui nous mettaient au large. Nous crûmes de religieuses, tant de celles de la Congrégation de Paris que de celle de Bordeaux, la nôtre, ensuite de quoi nous fîmes une union ensemble, selon le bon plaisir de ceux auxquels il appartenait, à laquelle Notre-Seigneur a donné jusques à maintenant de grandes bénédictions.

II. *COMMENT DIEU ME FIT EXPÉRIMENTER DANS UNE ÉPREUVE DE HUIT ANNÉES LES ABANDONS QU'IL M'AVAIT FAIT CONNAÎTRE ME DEVOIR ARRIVER EN CANADA*

POUR revenir plus au particulier de mes dispositions intérieures & des conduites de Dieu sur moi depuis notre embarquement, j'entrai dans l'expérience de ce que la divine Majesté m'avait signifié & fait connaître me devoir arriver.

Dans l'abord, cela commença par le changement de la paix dont je jouissais avant mon embarquement en celle que j'avais durant la navigation : paix intense & profonde, mais, quoi-qu'en moi, éloignée de moi, à cause de sa subtilité. En effet, je ne la voyais que comme dans une région très lointaine, ce qui est une chose très pénible à la nature & crucifiante à l'esprit humain. Dans un autre état, j'ai dit que les puissances de l'âme n'opérant pas, Dieu les ayant comme perdues & anéanties en son fond lorsqu'il en avait pris possession, elles demeurent néanmoins & il semble en même temps qu'elles soient mortes, ce qui est véritablement être crucifiée. Mais alors, cette croix avait été rendue volontaire par l'acquiescement de l'âme qui ne pouvait vouloir ni aimer autre chose que ce que l'Esprit de Dieu opérait en elle, & qui, ne se souciant point de ce que pâtissait la partie inférieure ni de ses privations, n'avait son

compte que dans ces divines ténèbres où elle était perdue. Au contraire, en cet état nouveau où j'entraî, l'âme dans sa partie inférieure & dans sa partie supérieure, sans nulle consolation & soutien, expérimentait ce que c'est de servir Dieu à ses dépens, comme il lui avait été annoncé. C'est en ce point où l'on voit si l'on a quelque habitude dans les vertus. Pour moi, Notre-Seigneur me faisait la grâce d'agir dans ces matières comme auparavant. Je conférais de ma disposition avec le Révérend Père Le Jeune, qui m'en rendait toutes les assistances. Dans la traversée, néanmoins, je demurai seule, n'ayant aucun pouvoir en moi de communiquer ce que j'expérimentais, à cause de la subtilité de l'occupation intérieure. Je ne pouvais parler que de ce dont je devais tirer conduite pour l'extérieur : ce qui m'était pénible, parce que j'avais toujours eu facilité de m'exprimer ou d'en dire assez pour faire entendre ma disposition intérieure.

De cet état, j'entraî dans un autre encore bien plus crucifiant. Ce fut que je me vis à nouveau, ce me semblait, dépouillée de tous les dons & grâces que Dieu avait mis en moi, de tous les talents intérieurs & extérieurs qu'il m'avait donnés. Je perdais la confiance en qui que ce fût, & les personnes les plus saintes & celles avec lesquelles j'avais eu le plus d'entretien étaient celles d'où je tirais les plus grands sujets de croix, Dieu permettant qu'elles eussent des tentations continuelles d'aversion contre moi, comme depuis elles me l'ont déclaré. Je me voyais, en mon estimative, la plus basse & ravalée & digne de mépris qui fût au monde, &, en ce sentiment, je ne me pouvais lasser d'admirer la bonté, la douceur & l'humilité de mes sœurs de vouloir bien dépendre de moi & de me souffrir.

Je n'osais quasi lever les yeux pour le poids de cette humiliation. Dans cette bassesse d'esprit, je m'étudiais de faire les actions les plus viles, ne m'estimant pas digne d'en faire d'autres; & aux récréations, je n'osais quasi parler, m'en estimant indigne, j'écoutais mes sœurs avec respect; néanmoins, je me faisais violence, en ce temps de récréation, pour éviter la singularité.

Dans les fonctions de ma charge, j'agissais rondement; j'avais l'esprit libre pour l'étude des langues, tout cela compatissant à l'état intérieur que je portais. Je n'ai point su qu'aucune se fût aperçue de ce que je souffrais, quoiqu'alors il m'était avis que toutes voyaient ma misère comme moi. Je m'en sentais si remplie que je ne pouvais découvrir aucun bien en moi, ne voyant que cela, qui semblait m'avoir éloignée de Dieu & mise dans la privation de ses grâces & de ses signalées miséricordes sur moi. Je communiquais peu ma disposition au Révérend Père Le Jeune, me sentant impuissante de le faire; mais il en connaissait assez pour en avoir compassion & en appréhender l'issue. Parfois, un rayon de lumière illuminait mon âme parmi ces ténèbres si affligeantes & l'embrasait d'amour, ce qui la mettait dans un transport extraordinaire. Il me semblait que j'étais dans le paradis & dans la possession de la jouissance très familière de Dieu, qui me tenait ainsi dans ses embrassements. Mais cela se passait bientôt & ne servait qu'à l'augmentation de ma croix, car je passais d'un abîme de lumière & d'amour en un abîme d'obscurités & de ténèbres douloureuses, me voyant comme plongée en un enfer qui portait en soi des tristesses & des amertumes mortelles, lesquelles provenaient d'une tentation de désespoir qui était comme née dans ces ténèbres mêmes, sans que j'en connusse la cause. Une fois, étant debout proche du très saint Sacrement, il me parut une grande flamme qui sortait par un soupirail qui me semblait être celui de l'abîme. Alors, par une certaine saillie de vivacité, toute moi-même voulait s'y précipiter par un mépris de Dieu, contre qui cette disposition me soulevait, en me portant à le haïr. Mais, tout soudain, sa divine Miséricorde me retint, & par un écoulement secret de son Esprit, il excita la partie supérieure de mon âme à vouloir en effet être précipitée dans l'enfer, non pour lui déplaire, mais pour que sa divine Justice fût satisfaite dans le châtement éternel de mes indignités, qui lui avaient dérobé mon âme que Jésus-Christ avait rachetée de son Sang. Cet acte était

une simple vue de foi qui me tirait de ce grand précipice. Je voyais que je méritais l'enfer & que la justice de Dieu ne m'eût point fait de tort de m'y jeter. Et je le voulais bien, pourvu que je ne fusse point privée de son amitié *. Ainsi, en un moment, cette vue effroyable & cette opération cessèrent. Je crois que, si alors je n'eusse rencontré un lambris qui touchait le lieu où j'étais & où je m'appuyai, je fusse tombée, tant cette opération fût excessive & violente.

Quelquefois, je voyais les diverses raisons du changement d'état auquel je me trouvais. Lors, j'avais pouvoir d'en parler au suradorable Verbe Incarné. Et, comme je lui en parlais par des exclamations pressantes, toutes les fautes, imperfections et impuretés que j'avais commises en la vie spirituelle m'étaient présentes. Et je sentais que la grande & infinie pureté de Dieu voulait exiger de moi une exacte satisfaction par tout ce que j'expérimentais dans l'état que tenait sur moi sa divine Justice. Ah ! qui est-ce qui pourra exprimer les voies de cette divine Pureté pour opérer la pureté qu'elle demande des âmes qui sont appelées à la vie purement spirituelle & intérieure ? Cela ne se peut dire ni combien l'amour divin est terrible, pénétrant & inexorable en matière de cette pureté ennemie irrécyclable de l'esprit de nature. Lors même qu'on le croit anéanti & qu'on pense être au-dessus de lui & toute dans l'esprit de grâce, ce sont des coins, des tours, des labyrinthes que la nature corrompue, qui sont incompréhensibles ; il n'y a que l'Esprit de Dieu qui connaisse ses voies & qui les puisse détruire par son feu très intense & très subtil & par son souverain pouvoir. Et quand il le veut & qu'il lui plaît d'y travailler, c'est un purgatoire plus pénétrant que le foudre, un glaive qui divise & fait des opérations dignes de sa subtilité tranchante. Dans ce purgatoire, on ne perd point la vue du sacré Verbe Incarné, mais Celui qui n'avait jusque-là paru qu'Amour & qui auparavant consommait l'âme dans ses divins embrassements, est Celui-là même qui maintenant la crucifie, &, la pénétrant en toutes ses parties, la divise d'avec l'esprit,

excepté en son fond, où est la demeure & le siège de Dieu, qui en cet état paraît un abîme & un lieu séparé. Je ne puis m'exprimer autrement, cet état portant vraiment cela.

L'âme donc & l'esprit aiguisés & divisés dedans la croix & portant de si subtiles pénétrations, lesquelles néanmoins, comme je viens de dire, quelque subtiles qu'elles puissent être, n'arrivent point jusqu'à ce fond qui semble ne pas leur appartenir, — quoique l'âme porte en soi unité, étant très simple en sa substance, — il arrive quelquefois que Dieu, qui est le Maître de ce fond, semble se cacher & le laisser pour un peu, & lors, il demeure comme si c'était une vacuité toute pure, ce qui est une souffrance insupportable. Et c'est d'où naissent les désespoirs qui voudraient jeter l'âme & le corps dans les enfers.

J'ai déjà dit que je portais seule ma croix au regard des créatures, lesquelles ne servaient qu'à me l'appesantir & à me la rendre plus cuisante. Il n'y avait que cette seule vue secrète de Dieu qui me soutenait & faisait que je la portais avec acquiescement à sa divine ordonnance & soumission aux impressions de sa divine Justice, laquelle je connaissais très équitable dans le traitement qu'elle me faisait subir, excepté dans les moments que mon âme pâtissait cette vacuité, car ils ne portent que des ténèbres qui ne permettent aucune autre vue que ce qu'on pâtit, qui est d'être entièrement contraire à Dieu. Mais, étant revenue à moi-même, je ne pouvais lui demander d'en être délivrée, me semblant que mes croix devaient être éternelles & moi-même me condamnant à cette éternité.

III. COMMENT AU MILIEU DE MES AFFLICTIONS, JE M'ACCUSAIS AU VERBE INCARNÉ D'AVOIR MÉRITÉ CE CHÂTIMENT PAR MES PÉCHÉS

CE que j'ai voulu dire, tout à l'heure, au sujet de la présence du sacré Verbe Incarné, en voyant les raisons de mes souffrances, c'est que, me condamnant moi-même, je m'accusais à lui, par un excès de douleur intérieure qui me poussait à lui confesser toutes les impuretés que j'avais commises, qui avaient souillé ses dons & fait injure à l'esprit de grâce par lequel il m'avait conduite, & que par mes incorrespondances j'y avais donné fondement &, en quelque façon, vigueur à l'esprit de nature : ce qui est un tort & une injure indicible à ses adorables desseins. Or, il ne se peut dire combien ces vues, venant de Celui qui a été constitué Juge des vivants & des morts, sont efficaces, pénétrantes & crucifiantes l'esprit humain. D'autant plus que l'âme, outre la qualité qu'elle voit de Juge dans le sacré Verbe Incarné, le connaît aussi être son Epoux; lequel, nonobstant les impuretés qui sont en elle, ne lui a pas ôté la qualité d'épouse, mais la veut sans pitié examiner par le feu secret de sa divine Justice, sans lui donner la vue des suites ni de la durée de cette examination : & c'est ce qui l'anéantit & la réduit au néant d'une humiliation indicible.

C'est là ce qui fait que l'âme est piquée d'un amour douloureux qui l'opprime de son poids & la fait crier comme un autre Job sur son fumier, adressant ses exclamations au sacré Verbe Incarné, en s'accusant & confessant d'être coupable, lui disant : " Qui est-ce qui me donnera des larmes de sang pour pleurer toutes les impuretés que j'ai commises contre la pureté de votre divin Esprit ? O mon céleste Epoux ! comment avez-vous supporté qu'une âme que vous avez tant chérie vous ait fait ce tort ? Hé ! comment ne l'avez-vous pas jetée sous les pieds des démons, puisqu'elle mérite un plus grand châtement, qui est d'être à jamais privée de votre divine

Face & de votre amitié ? L'on pourrait vous aimer dans les feux de l'enfer *. Mais qu'est-ce que la privation de votre vue & de vos bonnes grâces & de votre amitié ! Et cependant je mérite tout cela pour supplice éternel. Recevez donc la confession de mes crimes, & me châtiez selon vos adorables jugements, car moi-même je vous en conjure, tant je vois de justice que votre amour soit satisfait.

“ Oh ! qu'il y a de châtiments que justement je dois porter ! Car outre ce que mérite le détail de mes iniquités, vous savez, mon divin Epoux, que pour deux âmes ** que je vous ai demandé n'être point pour le monde, je me suis offerte à porter le châtiment des fautes qu'elles auraient pu commettre contre votre divine Majesté & qui les auraient pu rendre indignes de votre vocation & de votre amitié, & d'un état auquel elles fussent dédiées à votre saint service : cela donc ajouté, je dois justement être doublement châtiée.

“ J'ai un nombre innombrable de péchés & de fautes occultes, mais en voici qui, en détail, me paraissent vous avoir plus particulièrement déplu. Vous savez bien, ô mon divin Époux, que dans le commencement que votre divine Bonté m'appela extraordinairement à la suivre en vraie pureté, qui fut à l'âge de dix-neuf ans, & qu'elle m'eut fait voir que je me trompais dans la créance que j'avais d'être en un état bien parfait, après que vous m'eûtes lavée dans votre Sang précieux, par l'excès de vos infinies miséricordes qui m'en découvrirent le prix, par une occasion qui se présenta, je raisonnai si je retournerais dans la route du monde & dans la condition de laquelle vous m'aviez délivrée. La tentation, sous une raison spécieuse & comme nécessaire, à cause des affaires que la personne avec qui vous m'aviez mise m'avait laissées sur les bras, & desquelles, humainement, ce me semblait, je ne me pouvais tirer, m'ébranla & me pensa emporter sans votre immense bonté, qui mit votre Esprit-Saint en la bouche d'une bonne fille, ma compagne de dévotion, qui ignorait mes affaires, & qui, en un devis familier, sans, comme je le crois, qu'e le eût aucun dessein

au sujet dont il était question, me dit : " Il faut être toute à Dieu. " Ce mot me frappa vivement & donna tout d'un coup le jour à mon esprit qui l'affermi dans vos voies; sans quoi, ô mon divin Époux, ma volonté allait succomber, & je fusse sortie de l'ordre de vos divins desseins sur moi par mon infidélité.

" Et tout cela n'a point arrêté le torrent de vos miséricordes ! O ma Vie ! Vous savez encore qu'en deux autres occasions, étant séculière, je m'amusai à certaines complaisances qui tenaient de l'esprit de nature & que, sous ombre de bien, j'y croupis quelque temps, & qu'enfin, si votre bonté ne m'en eût retirée, j'aurais étouffé l'esprit de grâce par lequel vous me conduisiez si amoureusement. Ah ! que j'ai de douleur & que je mérite d'enfers pour le châtement de mes infidélités ! Oui, oui, il est juste, ô divin Amour, que vous soyez satisfait ! Étant religieuse, je fis en une occasion, à ce qu'il me paraît, un acte d'hypocrisie. J'eus de faux sentiments d'humilité qui me firent aller demander à ma supérieure d'être humiliée, & je crois qu'elle m'eût bien mortifiée, si elle m'eût prise au mot, car mon intention, comme je crois, n'était point pure; j'avais un orgueil secret qui me faisait agir; c'est pourquoi, je mérite toutes sortes d'humiliations de la part de votre divine Justice. Or donc, sans pitié, exterminiez le néant & la poussière ! Il n'y a châtement qui ne soit trop doux pour moi. Une fois, sous ombre de justice, je fus donner un avis à ma supérieure. Au fond, ce n'était que par une vertu plâtrée, mais plutôt, c'était un orgueil secret qui me faisait avancer au delà de mon devoir, & par conséquent commettre une imprudence, qui fut le fruit de ma prétendue justice & de ma témérité. Et vous avez, ô mon divin Époux, souffert tout cela sans arrêter le cours de vos miséricordes ! Il est donc maintenant juste que vous en preniez la vengeance. Me voilà courbée. Châtiez-moi selon les lois que votre amour a établies pour châtier mes infidélités. Ah ! je vous en demande pardon, mon divin Epoux, anéantie jusque sous les pieds des démons.

“ En des entretiens que j’eus quelque temps avec des personnes spirituelles, je me suis laissée emporter à des pertes de temps, badineries & puérités spirituelles, eu égard à la pureté & sincérité de votre divine conduite sur moi, me laissant aller à la complaisance de ces entretiens qui m’auraient portée de m’épancher par trop, & par ce moyen, à faire part aux sens de ce que j’expérimentais de spirituel, ce qui est une lourde faute quoique aux choses saintes. Votre esprit censeur m’en fit voir l’importance, sans quoi je serais tombée dans de grandes déchéances, au regard de cette pureté dégagée que vous vouliez de moi. Vous ne me châtiâtes pas pour lors. Il est donc juste maintenant que vous en tiriez raison & que vous punissiez ma sottise & ma vanité, qui n’a été autre chose qu’un écoulement des sources secrètes de l’appétit de ma propre excellence, de quoi, ô Pureté infinie, je vous demande très humblement pardon. Ah ! qu’il est vrai que vous ne voulez pas de gauchissements dans les voies du pur amour !

“ Et maintenant, je suis venue souiller votre nouvelle Église par mes impuretés spirituelles. Je me suis moi-même creusé les citernes crevassées, lesquelles m’infectent en tout moi-même, en telle façon que leurs exhalaisons sont capables de perdre tout, parce qu’elles portent avec elles toutes sortes de maux & de misères qui excitent les passions à la révolte. Et il semble que vous ayez permis au démon d’être de la partie, pour émouvoir tantôt la colère, puis l’aversion & la haine, le désespoir & la suite, de sorte que si votre divine main ne me protégeait, je serais perdue sans ressource. D’ailleurs, je suis comme liée & captive dans certains lacets qui me sont inconnus, desquels personne ne me saurait délier que vous. C’est donc de vous seul que j’attends mon secours, car mes liens m’empêchent de faire le bien que je veux & mes passions me veulent faire commettre le mal que je hais & veux haïr. O Dieu de miséricorde ! mettez-y la main, sans quoi je n’en puis plus. Pardon de toutes mes saillies, de mes imprudences & de mes ressentiments imparfaits, dans lesquels je me suis échappée par mes infidélités.

“ Ce qui m’humilie davantage, c’est qu’avec ma bassesse de cœur, qui me fait estimer digne de tout rebut, de mépris & ensuite d’abandon, lorsqu’on me touche, j’ai le sentiment si novice que si vous ne me souteniez par un excès de vos miséricordes & d’une secrète force qu’elles me donnent, l’infection que je porte en moi se ferait sentir partout. Ce sont aussi mes péchés qui sont cause que je porte une charge qui ne me permet pas d’être employée, selon mes désirs, à l’instruction de nos chères néophytes. Hélas ! mon chaste Époux, vous savez bien les pentes & la grande vocation que vous m’avez donnée pour cela ! Parmi toutes les croix que je porte, c’était ce qui me restait de consolation, de leur apprendre à vous connaître & à vous aimer. Mais vous voyez que les nouveaux soins de la supériorité me ravissent ce bonheur. Il faut donc encore que je me dépouille de cette seule consolation qui semblait me rester & que je m’humilie sous vos châtimens très justes & équitables. Mais envoyez-moi plutôt tous les tourmens possibles que la diminution de l’amour de ces chères âmes, pour le salut desquelles je me suis donnée, avec tout ce que je pourrai, par votre assistance, faire de bien toute ma vie, s’il peut sortir aucun bien de la plus basse & vile créature qui soit sous le ciel. ”

IV. DE LA CONTINUATION DE MES PEINES. — CE QU’EST LA RÉVOLTE DES PASSIONS DANS LES ÂMES AVANCÉES

IL ne me serait pas possible de déclarer les cris & les gémissemens de mon âme au sacré Verbe Incarné, en l’état de croix que je portais en mon intérieur, après les trois premières années de mes souffrances & que je fus continuée en ma charge de supérieure.

A quelque temps de là, cependant, ma disposition changea en partie. Ce qui me resta fut la révolte des passions; mais, au reste, j’avais l’esprit libre & clairvoyant en ma disposition

extérieure. Je fus seulement délivrée des agonies extrêmes que je pâtissais auparavant. Dans cet état auquel j'entrai, j'étais, ce me semble, plus capable de me jeter dans le péché que dans l'autre, à cause que j'étais plus libre & mon esprit plus présent à moi. Ah ! que notre bon Dieu m'a fait de grâces à ce sujet dans un nombre innombrable d'occasions. Ce n'est pas que je ne me sois échappée & oubliée en plusieurs rencontres, mais je me fusse perdue entièrement dans la violence de cette révolte, si sa main toute-puissante ne m'eût soutenue, surtout dans une aigreur habituelle qui me portait à l'aversion contre mon prochain, lors de certaines contradictions : Notre-Seigneur m'y soutenait, en sorte que jamais je n'ai dit une parole contre le respect à la personne contre laquelle, pour diverses raisons, j'étais la plus indisposée. Je ne puis exprimer l'humiliation en laquelle était mon intérieur en cet état, car il me marquait une grande déchéance en la perfection. Je me voyais si pauvre & si dénuée de vertus qu'à peine me pouvais-je supporter, &, en effet, ce m'en était une bonne pratique de me supporter moi-même. Tout cela ne m'a pas peu servi pour connaître le néant de la créature, qui se voit bien mieux dans l'expérience de ses propres misères que dans les vues spéculatives de l'oraison, pour élevée qu'elle soit.

Parmi ces rudes attaques des passions, j'avais beaucoup d'affaires pour notre établissement. Notre-Seigneur me faisait la grâce d'en venir toujours à bout avec bénédiction, quelques épines qui s'y rencontrassent. Notre séminaire & notre emploi allaient aussi bien qu'on l'eût pu souhaiter. L'on disait que j'étais bien douce & patiente ; mais moi, qui portais ma misère, je me trouvais très imparfaite, & lorsqu'une personne de confiance me visitait, je ne pouvais avoir d'autres entretiens que de mes imperfections ; & quoique notre bon Dieu m'eût rétablie dans sa sainte & intime familiarité, c'était ce qui m'humiliait davantage, ne pouvant toujours pas comprendre comment un si grand accès avec sa divine Majesté pouvait compatir avec cette révolte de mes passions.

Ce poids m'était si pesant qu'à peine pouvais-je subsister : je ne voyais rien de semblable à moi. Une fois, entrant en notre cellule, j'eus une vue & impression subites qui me confirmèrent en ce sentiment que j'étais encore plus vile & pauvre que je ne l'avais conçu. A cet instant, je vêtis une haire que je laissai plusieurs jours & nuits sur mon corps sans la dévêtir. Mon cœur se fendait de contrition. Le Révérend Père Le Jeune me visitant, je lui racontai ma disposition. Il me mortifia beaucoup, parce que j'avais fait cela par une saillie, sans réfléchir que je n'avais pas permission de lui. Pour me punir, il me la fit quitter. Lors, je me jetai à ses pieds, le suppliant de m'écouter & que je lui voulais dire tous mes péchés & toutes les imperfections que j'avais commises en ma vie, & que, par là, il verrait combien j'étais une mauvaise créature. Je le conjurai tant qu'il me le permit, &, sur-le-champ, je lui fis une confession générale de toute ma vie, sans autre examen que celui que l'Esprit intérieur me fournit lors, plus clairement & nettement que si, actuellement, j'eusse employé plusieurs jours à m'examiner. Il semblait qu'en cette occasion, cette parole de l'Écriture se fût vérifiée en l'âme : *J'examinerai Hiérusalem avec des lanternes*. Car cet Esprit censeur & jaloux du pur amour est inexorable, & il se fait obéir sans remises, faisant voir & expérimenter à l'âme qu'il est aussi bien l'ennemi des remises que des récidives. Les actes de contrition & de componction étaient tous conduits par la véhémence de cet Esprit qui possédait l'âme, & ils s'adressaient au sacré Verbe Incarné, en tels termes : " Pardon, mon très chaste Amour ! Pardon, mon chaste & divin Époux ! Je ne veux pas vous avoir offensé. Miséricorde, mon divin Amour ! " Et sans cesse cette activité amoureuse lui faisait exhaler ces soupirs redoublés, sans s'en pouvoir empêcher : " Pardon, mon cher Amour ! Je ne puis vouloir vous avoir offensé. Ah ! mon divin Amour, envoyez-moi plutôt un million de morts que de permettre que je vous offense volontairement. Je sais bien que je ne suis que souillure & imperfection, mais je ne le veux pas être. O Amour ! exterminiez

tout. *L'Amour est fort comme la mort & son émulation dure comme l'enfer.* Vous savez bien ce qu'il faut faire pour user de votre divine maîtrise & de votre souverain pouvoir sur une âme qui vous appartient & qui contrevient à vos lois. Sus donc ! sans pitié soyez inexorable & consommez tout ce qui contrevient à votre pureté si intimement exacte. ”

C'est en effet cette pureté de Dieu qui épointonnait l'âme qui lui faisait pousser ces élans, & ensuite qui la faisait s'abandonner à tout par un entier anéantissement. Perte d'honneur, de réputation, il ne lui importe : il faut que la pureté règne, & elle voit plus clair que le jour la grande importance de la pureté pour compatir avec l'Esprit de Dieu.

C'est une chose indicible, ce que cet Esprit veut d'une âme qu'il tient dans une intime union, habituelle & continuelle, avec lui ! Oui, c'est une chose indicible ! Cela vient de la grande sainteté de Dieu, laquelle est incompatible avec aucun opposé. Et j'ai expérimenté que dans cette partie ou centre de l'âme, qui est la demeure de Dieu & comme son ciel, rien de souillé n'y peut compatir, & que le démon même, quoiqu'il soit un esprit, y trouve de l'inaccessibilité. Néanmoins, il y a de certaines exhalaisons de l'impureté spirituelle qui, provenant de l'esprit de nature & dans lesquelles il se trouve ce qu'on appelle petites malices, petits gauchissements & déguisements, voudraient faire un subtil mélange avec ce qui est rectitude de l'Esprit de Dieu, & tâcher de s'insinuer dans cette demeure. Et il semblerait qu'elles y ont plus de facilité que les démons, car elles tendent de passer pour une sainteté sous ombre de charité, de zèle, de piété & enfin de gloire de Dieu, & de faire égalité avec la pureté & la rectitude pour entrer en cette communication intime de Dieu. Et, en effet, elles en approchent de fort près. Mais c'est en vain, parce qu'en cet état habituel d'union intime il ne peut rien entrer de contrefait & d'impur.

L'on pourrait me demander ce que c'est que la révolte des passions dont j'ai parlé *, laquelle, après mes grandes peines intérieures de mes trois premières années en Canada, j'ai

encore pâtre plus de quatre ans avec une aigreur dans le sens, à l'endroit de quelques personnes bonnes & saintes, & si cela peut compatir avec cette union intime avec Dieu. J'ai déjà dit que oui, & en voici la manière. Il est à remarquer que les passions émues par une révolte comme celle dont je parle ne sont pas comme celles qui viennent d'un naturel qui, dans son fond, est aisé à s'émouvoir, ou comme celles de ceux qui, entrant en la vie spirituelle, s'étudient à se mortifier pour tâcher d'avancer dans la perfection, pour enfin tâcher d'acquiescer, par leur travail & avec l'assistance de la grâce, la paix du cœur. Ceux-ci ont pour l'ordinaire, selon les naturels, de grandes peines à se surmonter. Il y faut de l'examen, de l'étude, de la fidélité, &, après tout cela, on a longtemps des attaches à ceci ou à cela, à soi-même encore plus qu'à autre chose. Mais dans la révolte dont je parle, bien loin qu'on soit arrêté ni attaché pour tenir ou poursuivre ce que la passion émue projette, l'on porte le tout comme une flagellation qui est plus sensible qu'il ne se peut exprimer; & tout ce qui arrive de mal n'est point volontaire, mais, au contraire, il sert pour l'humilité & l'abnégation de la personne ou d'un poids qui fait qu'on a un grand mépris de soi-même. Si l'on s'échappe de paroles ou de pensées, c'est par égarement; si l'on est contrarié & persécuté contre la justice, l'on sent bien un mouvement de colère ou d'aversion, mais il n'en sort point de mauvais effet, car l'on porte en soi, dans son fond, la crainte de Dieu qui fait qu'on hait la vengeance & l'esprit de vindication : ce qui prévaut à la passion. L'on tombe néanmoins, comme j'ai dit, quelquefois par faiblesse, lorsqu'on se rencontre avec quelqu'un de confiance, en disant quelques paroles plaintives : qu'on m'a fait ceci ou cela; de quoi l'âme reçoit tant de confusion de sa lâcheté que ce lui est une humiliation bien grande. Et ce qui l'afflige en cela, c'est qu'elle croit être une légère qui n'a aucune solidité; & tout cela compatit avec une intime paix qui est dans le centre de l'âme, en une région qui semble séparée de l'âme même.

Pour moi, ce qui me faisait encore redoubler ma souffrance, c'était cette aigreur dans la partie sensitive qui s'émouvait en même temps que quelque sujet antipathique ou capable d'aversion se présentait. Je ne me lasserai jamais de dire que c'est la chose la plus affligeante du monde, pour une âme qui a la crainte de Dieu & du péché & qui aime la pureté de cœur; & je laisse un peu à penser si cette âme est craintive, qui porte tant de faiblesses & de mauvais symptômes : cela ne se peut dire ni jusqu'à quel point va son humiliation. Elle craint puissamment d'être trompée. Une fois, la crainte que j'eus que ces sentiments & émotions imparfaites fussent foncières dans mon esprit & ma nature & que cela ne provînt du sang, fit que je me saignai si abondamment que, si Dieu ne m'eût assistée, ma santé en eût été notablement intéressée, car c'était dans l'hiver, qui est fort froid en ce pays. Je recourais à Dieu, lui parlant dans l'amoureux & familier accès que sa Bonté me permettait avec elle dans le centre de mon âme, à ce qu'il lui plût m'ôter cette disposition si contraire aux divines maximes de son Fils bien-aimé & si contrariantes le pur amour qu'il voulait de moi, à laquelle il avait tant fait de miséricordes. J'avais d'autres croix, desquelles je ne pouvais demander d'être délivrée; mais l'Esprit qui me conduisait me poussait à demander de l'être de celle-là, & toujours en vue de cette pureté véritable, si peu trouvée & possédée en la vie spirituelle & dans les voies du pur amour du sacré Verbe Incarné. Après toutes mes demandes, il me semblait que j'étais encore plus liée & captive en certains points qu'auparavant, & que le sacré Verbe Incarné se plaisait à mes liens. Je m'abandonnais lors à ses voies qui m'étaient si inconnues, pour souffrir & pâtir tant qu'il l'aurait pour agréable.

Dans la suite de cet état, le diable me voulait mettre en scrupule de ce que je n'avais pas de scrupules, eu égard à mes imperfections, & par là me jeter dans de nouveaux troubles d'esprit. Mais la bonté de Dieu me préserva de ce mal, par la clarté qu'elle me donnait dans le fond de l'âme, qui me faisait

nettement, sans raisonner, distinguer le vrai d'avec le faux. D'ailleurs, la vue de mes bassesses donnait un poids au peu de bien qui était en moi, en sorte que j'étais bien éloignée d'en avoir des pensées de vanité, & si j'avais des vues que Dieu m'avait donné des talents pour diverses choses dans les états & conditions où il m'avait appelée, je voyais & il me semblait avoir l'esprit convaincu que, comme un autre enfant prodigue, j'avais tout perdu par ma faute & que j'avais abusé des grâces & faveurs, & intérieures & extérieures, qu'il m'avait faites. Ainsi tout servait à mon humiliation & à mon anéantissement.

V. COMMENT DIEU M'INSPIRA DE FAIRE LE VŒU DU PLUS PARFAIT. — QU'IL ME TENAIT TOUJOURS PASSIVEMENT UNIE A LUI DANS UNE FAMILIARITÉ OU JE JOUSSAIS, SANS MÉDITER, D'UNE CONNAISSANCE ÉMINENTE DES MYSTÈRES DE LA FOI

L'AN 1645, les six ans étant expirés de notre arrivée en ce pays, je quittai la charge de supérieure. Cette même année, le Révérend Père Hiérosme Lalemant, supérieur de la Mission des Hurons, vint à Québec pour y prendre la charge de supérieur des Missions de la Nouvelle-France, que le Révérend Père Vimont quittait. Notre-Seigneur me donna des mouvements extraordinaires que c'était lui auquel je me devais adresser, & par lequel il me voulait aider pour ma conduite particulière dans ses voies.

Dès l'abord, je me trouvai en une grande liberté d'esprit & ouverture de cœur pour communiquer mon état intérieur à cedit Révérend Père, & lui, de son côté, prit un soin très particulier de ma conduite. Il est vrai qu'il m'éprouva en diverses manières, à cause de l'état dont j'ai parlé & dont je n'étais pas encore délivrée; mais toutefois mes peines n'étaient pas si extrêmes comme je les ai déduites ci-dessus, excepté dans la tentation d'aversion & d'aigreur qui me continuait dans la même force.

L'octave de Noël qui suivit, j'eus un fort mouvement que, si je m'engageais par vœu de chercher la plus grande gloire de Dieu en tout ce qui serait de plus grande sanctification, sa divine Majesté m'assisterait. Je me sentis fort pressée intérieurement de le déclarer audit Révérend Père, lequel, après m'avoir entendue & recommandé l'affaire à Dieu, me permit de le faire en cette sorte : de faire, de souffrir, de penser & de parler tout ce que je connaîtrais être le plus parfait & qui me paraîtrait être pour la plus grande gloire de Dieu, & aussi de laisser l'agir, le souffrir, le penser & le parler lorsque j'y verrais être la plus grande perfection & la plus grande gloire de Dieu : le tout, entendu dans mes actions libres. Voici les points où mon état d'alors me fit spécialement engager :

1. — Étant accusée d'avoir fait quelque faute, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocente, & n'accuser point ceux qui les auraient faites pour se décharger, si ce n'est qu'il y aille de la gloire de Dieu, au jugement de qui il appartient.

2. — Veiller sur son esprit & sur son cœur, pour ne point se laisser surprendre à dire des paroles plaintives ou exagérantes, lorsqu'on pense être ou qu'on est en effet offensée, choquée, rebutée & humiliée, soit de paroles, soit par des actions.

3. — Ne rien dire à sa louange, ni ravalier autrui, tacitement ou apparemment, lorsqu'il est loué de quelqu'un ou qu'il est question selon l'ordre de la charité de le louer ou d'en dire du bien.

4. — Fuir l'émulation & la jalousie des biens & des satisfactions d'autrui, soit intérieures, soit extérieures, mais plutôt s'en réjouir & s'estimer indigne d'en posséder autant.

5. — S'exercer à une pieuse & charitable affection envers ceux pour qui l'on a de l'antipathie naturelle, prendre innocemment leurs actions & juger de leurs intentions selon l'ordre de la charité.

6. — S'exercer à un esprit de patience envers le prochain, selon les maximes prescrites dans l'Évangile.

7. — Travailler au retranchement des tendresses sur soi-même & des réflexions superflues sur ce qui pourrait donner de la peine.

8. — Travailler tout de bon à la douceur intérieure & extérieure & à la mansuétude & humilité de cœur conformément à l'Évangile.

9. — Ne pas prendre de l'ombrage volontairement ni de la défiance, pour de petites apparences, & ne point s'en laisser aller à l'inquiétude.

10. — Souffrir avec amour & douceur les douleurs du corps & les afflictions de l'esprit, les humiliations & les mortifications, de la part de Dieu & du prochain.

11. — Mortifier certains petits appétits, inclinations & penes naturelles en tout ce qui se pourra, sans faire tort au spirituel & corporel.

12. — Obéir avec fidélité aux mouvements & inspirations de Dieu, & en tout ce que dessus, suivre l'obéissance & la direction du père spirituel.

Par ce vœu je me sentis grandement fortifiée & Notre-Seigneur me fit de grandes grâces par ce moyen, quoique je portasse encore ma croix. Le vœu d'obéissance à mon directeur mentionné plus haut * y était compris, & le tout était sous la protection de la très sainte Vierge.

Je dirai, en passant, qu'une des plus grandes grâces que sa divine Majesté m'ait faites, a été de me porter toujours à une prompte obéissance à ses mouvements & inspirations, mon âme ne pouvant souffrir de délai que je ne fusse aussitôt trouver mon directeur. Il en était déjà ainsi dans le siècle & Dieu m'a continué & augmenté cette grâce dans la religion. Il s'agissait quelquefois de choses fort mortifiantes à la nature : l'Esprit de grâce qui me dirigeait me faisait franchir toutes les difficultés. Oh ! qu'une âme que Dieu appelle à une vie continuelle de l'esprit a à passer par des morts avant que d'arriver au terme ! Cela n'est pas imaginable, & qui n'y aura pas passé ne le croira que difficilement, non plus que l'abandon de l'âme.

à se laisser conduire partout où Dieu la veut mener. On dit, & il est vrai en une façon, que la contemplation est oisive. Mais cependant elle a de grands travaux à faire qui ne lui donnent, ni jour ni nuit, de repos dans ces chemins que l'Esprit de grâce lui fait tenir, & la pauvre nature le sent plus que je ne puis le dire, quelque soumis que soit l'esprit.

Revenant à mon discours, j'ai dit ci-devant que le Révérend Père Lalemant m'éprouvait & me disait mes vérités. Entre autres, un jour, il me dit & me le prouva par raison, que je n'étais pas digne de traiter avec Dieu dans une si grande familiarité, eu égard à mes grandes imperfections. Il avait raison, & mon esprit en était convaincu, me voyant encore plus misérable qu'il ne me voyait. " Comment ! disait-il, de traiter avec une si haute Majesté de la sorte ! Vouloir *le baiser de la bouche* ! Sous les pieds, sous les pieds ! C'est trop pour vous. " Je le voyais bien, & le zèle & la ferveur avec laquelle il me disait cela m'anéantissait & m'eût fait passer par le feu pour que la divine Justice eût été satisfaite de ma trop grande témérité. Je me faisais de très grandes violences pour traiter avec mon divin Époux d'une autre manière, mais je ne pouvais faire autrement. Je lui demandais par un amoureux respect qu'il lui plût me faire la grâce d'obéir à celui qui me tenait sa place, & lorsque je le lui demandais, tout à coup, sans réflexion, je me trouvais dans un doux & intime commerce avec lui. Puis, me ravissant, je lui disais : " Mon chaste Amour ! il faut que j'obéisse à celui qui me tient votre place : il le désire. Pardonnez-moi, s'il vous plaît ; vous savez que je veux obéir. " Puis, en ce qui était de moi, je me faisais violence ; ensuite de quoi, je me voyais insensiblement en sa divine présence, comme liée & captive de l'obéissance, & sa bonté amoureuse se plaisait de regarder mes liens. Son regard était en moi, sur moi, & le mien en lui & sur lui, & dans mes liens, par ce retour réciproque de regards, je possédais une paix inexprimable. Je passai quelque temps en cet état, & quoique j'expérimentasse que le sacré Verbe Incarné se plaisait en mon obéissance lorsqu'il

me laissait le pouvoir d'obéir, néanmoins, hors de là, je me trouvais dans un doux commerce avec lui : ce qui fit que mondit Révérend Père me laissa, à la fin, libre d'obéir à l'Esprit de Dieu.

En cet état d'union avec Dieu, il est impossible de subsister en aucun dessein qui peut mettre un opposé contraire à son opération. Or, son opposé est de certaines pratiques où il faut que l'entendement travaille, réfléchisse & fasse d'autres actes sur des choses corporelles & matérielles, même en des choses fort spirituelles, mais qui ne sont pas du degré de celles dont Dieu occupe l'âme *. C'est une chose du tout impossible, parce que, depuis longtemps, les puissances de l'âme ont été rendues inhabiles & incapables d'élection en leurs opérations, comme je l'ai écrit ailleurs. Par ce que je viens de dire, je n'entends point parler des sacrés saints mystères de notre foi, car encore que l'âme ne puisse méditer en cet état, toutefois elle a une façon de les contempler & d'en parler avec Dieu lorsqu'il l'y attire, qui est d'une très grande douceur & suavité. Ces divins mystères appartenant au suradmirable Verbe Incarné, la moindre pensée qui frappe l'esprit à leur égard embrase l'âme, qui voit en eux tant de vérité, de certitude & de sainteté, qu'elle n'a point besoin de raisons ni de réflexions pour en connaître davantage, parce qu'étant unie à la sacrée Personne du Verbe, elle est dans la source qui lui imprime toute vérité & la fait vivre dans ses influences. Et c'est cette pâture de laquelle son divin Sauveur parlait, disant : *Je suis le bon Pasteur. Si quelqu'un entre par moi qui suis la porte, il entrera & sortira & trouvera pâture.* Et ainsi, l'âme a vie en lui & de lui, d'une façon ravissante qui se peut mieux expérimenter que dire.

VI. D'UNE GRANDE LUMIÈRE QUI ME RAVIT DANS LA
VUE DE LA DOUBLE BEAUTÉ, DIVINE ET HUMAINE, DU
FILS DE DIEU, ET DU CANTIQUÉ QUE MON ÂME CHAN-
TAIT A SA LOUANGE

L'AN 1645, j'eus une grande maladie qui me pensa emporter. Grâce à Notre-Seigneur, je n'avais point encore été infirme jusque-là, & je n'avais pas beaucoup d'expérience des maladies. Je me disposai néanmoins pour mourir, parce que j'étais abandonnée des médecins, & je reçus les derniers sacrements.

Contrairement à ce qu'on pensait, je revins à la santé. Jamais je ne me suis arrêtée à écrire mes dispositions, s'il n'y avait nécessité, mais au temps où je commençai à relever de maladie, une sentence de l'Écriture sainte m'attira si fort l'esprit que, ma faiblesse ne pouvant supporter cet excès, je fus contrainte de jeter mes sentiments sur le papier, pour soulager mon cœur. J'ai gardé cet écrit : il fera connaître l'état où me tenait alors sa divine Majesté.

C'étaient ces paroles du prophète : *Speciosus forma præ filiis hominum*. Une lumière très vive me remplit l'esprit de la double beauté du Fils de Dieu. Comme c'était à la seconde Personne de la sainte Trinité que mon âme avait accès, aussi était-ce à elle que s'adressaient mes aspirations, suivant les vues de l'Esprit. Tout était ineffable dans son fond. Voici du moins ce qui s'en peut exprimer :

*

Vous êtes le plus beau d'entre tous les enfants des hommes, ô mon Bien-Aimé ! Vous êtes beau, mon cher Amour, en votre double beauté divine & humaine ! Vous êtes beau, mon cher Amour, & vous emportez mon esprit dans une vue inexplicable de ce que vous êtes en votre Père & de ce que votre Père est en vous. Mais comment vous pourrais-je supporter dans vos splendeurs, si vous ne

ravissiez mon cœur & mon esprit, & si, dans ce ravissement, vous ne l'introduisiez dans vous-même, lui donnant une capacité qui le rend une même chose avec vous ? De sorte qu'encore que je vous voie Dieu de Dieu, Lumière de Lumière & vrai Dieu de vrai Dieu, je vous embrasse comme étant mon Amour & tout mon Bien.

O mon divin Époux, qu'est ceci ? Je vous vois tout à votre Père, & vous êtes tout à moi ! Votre Père & vous, êtes tout à moi, & je ne sais comment cela se fait !

Je me vois dans l'UN, de qui je fais ce que je veux par l'empire que cet UN me donne, qui est mon Amour & ma Vie !

O mon cher Bien-Aimé ! Dans cette privauté qui charme mon âme, il me semble que mon néant se perd dans un abîme qui n'a point de fond. Ce grand abîme, c'est vous, qui me tenez sous votre empire & ensuite, ou plutôt, au même temps vous m'inspirez en sorte que je vous parle comme si j'avais l'empire sur vous.

Pardonnez à ma liberté dont vous êtes vous-même la cause, car vous me consommez en cet état.

Cette plaie que vous avez faite à mon cœur, laquelle est continuellement aspirante, respirante & souffrante, vous tient un langage qui tuerait le corps, s'il fallait qu'il passât par les sens, puisque tout se réduit à dire que je vous vois être essentiellement. Ah ! Ah ! Amour, m'ayant fait longtemps chanter ce cantique qui me fait trouver en vous, vous me rendez muette !

Je suis impuissante par une consommation d'amour en vous que je ne puis exprimer. Je vois bien des choses de vos grandeurs & de vos épanchements amoureux, ô Verbe incréé ! mais elles anéantissent ma conception dans un abîme sans fond où elle se perd.

Vous savez, mon cher Époux, ce qu'opéra dans mon cœur la parole que mon père spirituel me dit, dans ma maladie, après m'avoir confessée : que quand je mourrais seule & en son absence, vu l'accès que vous donnez à mon âme avec vous, je n'eusse point de crainte ; qu'autrement, je ne vous traiterais pas comme un Époux en qui je dois avoir confiance. Mon esprit en est encore touché. Ne vous traiter pas en Époux ! cela est insupportable. C'est pourquoi après cela je ne me souciai plus de rien.

“ Mon Bien-Aimé, vous disais-je, vous savez toutes mes affaires ; faites-les toutes pour moi. Vous savez de quelle quantité d'âmes je me suis chargée pour les présenter tous les jours à votre Père sur l'autel de votre divin Cœur. Aujourd'hui, je suis si impuissante que je ne le saurais plus faire. Me voilà abandonnée à votre disposition. ”

Après cela, je me trouvai déchargée de tous mes soins, & mon cœur soupirant vers vous, je vous disais de temps en temps comme abandonnée en vous : “ Mon Bien-Aimé ! Faites mes affaires. Vous vous en êtes chargé. ”

Je me trouvai en peine lorsque mon père spirituel m'ordonna de vous demander quelle place vous me donneriez si vous m'appelliez à vous, car, mon cher Amour ! je me suis tellement abandonnée à vos dispositions qu'à peine pensais-je ce que vous feriez de moi.

Je vous demandai néanmoins ce que l'obéissance voulait de moi ; mais, en vous le demandant, je me sentis emportée dans cet abandon : Mettez-moi où vous voudrez, partout vous serez mon Amour. J'espère que je vous verrai en votre double beauté divine & humaine en la splendeur des Saints, au jour de votre vertu. Vous, mon Bien-Aimé, qui pour l'amour des hommes, vous êtes fait homme & rendu accessible pour faire les hommes dieux par participation !

Je souhaiterais volontiers votre dernier avènement, afin que mon âme, vous voyant triompher de vos ennemis, chantât avec vous vos victoires.

Ce que je pense ici m'est ineffable dans la vue de la pénétration que vos bien-aimés auront en vous.

Si mon cœur suit sa pente, vous seul savez l'accès qu'il a à votre divin Cœur !

Ah ! il faut que je termine ici, mon cher Amour, mon Pleige* & ma Vie ! Vous êtes tout à moi & il me semble que je suis toute à vous, nonobstant mes rusticités & mes faiblesses.

*

Ensuite de ma susdite maladie, ma disposition intérieure fut dans un dégagement très particulier de toutes choses, en sorte que tout ce qui était extérieur m'était matière de croix, lesquelles ne me donnaient néanmoins aucune inquiétude, mais je les souffrais par acquiescement aux ordres de Dieu, qui m'a mise sous l'obéissance, dans laquelle rien ne me peut arriver que de sa part. Je pensais continuellement à la mort, & cependant je ne voulais & ne pouvais vouloir ni vie ni mort, mais seulement Celui qui est le Maître de la vie & de la mort, au jugement adorable duquel je me soumettais pour faire tout ce qu'il a ordonné de moi de toute éternité. Ces sentiments donnaient à mon âme & à mon cœur une paix substantielle & un nourrissement spirituel qui me faisaient subsister & porter avec égalité d'esprit les événements des choses tant générales que particulières qui arrivaient, soit aux autres soit à moi, dans ce bout du monde où l'on trouve abondamment des occasions de pratiquer la patience & d'autres vertus que je ne connais pas.

TREIZIÈME ÉTAT D'ORAISON

PREMIÈRE SECTION

I. COMMENT LA TRÈS SAINTE VIERGE ME DÉLIVRA EN UN MOMENT DE MES CROIX. — QUE J'AI TOUJOURS SOUMIS TOUTES MES LUMIÈRES NATURELLES ET SURNATURELLES AU JUGEMENT DE MON DIRECTEUR

JE pâtis encore la révolte des passions & les tentations d'aversion du prochain jusqu'au jour de la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, de l'an 1647, que j'eus une forte inspiration de recourir à cette divine Mère pour qu'il lui plût m'en obtenir la délivrance, si c'était pour la gloire de son bien-aimé Fils, mon suradorable Époux; & qu'elle savait bien ma faiblesse & combien ce que je pâtissais était opposé à l'état que sa divine Majesté me faisait porter dans le centre de mon âme. Je la suppliai enfin que la très sainte volonté de Dieu fût accomplie, voulant être une victime à son amour, en la façon & manière qu'il le voudrait de moi. Lors, j'étais devant le très saint Sacrement, & j'expérimentais que c'était l'Esprit de Dieu qui me faisait parler ainsi à cette divine Mère. En un instant, je me vis exaucée & sentis ôter de moi comme un vêtement sensible, & une suite & un écoulement de paix descendre en toute la partie sensitive de l'âme. L'aversion du prochain dont je me plaignais fut changée en un amour cordial pour toutes les personnes envers lesquelles j'avais ressenti du refroidissement & contre lesquelles ma nature avait eu le plus d'aigreur. Dans les occasions, je leur rendais tous les services possibles, selon mon état & condition, & même, comme l'on ne savait pas ce qui se passait en moi ni les motifs & raisons qui me faisaient agir de la sorte au dehors, excepté ceux auxquels je rendais compte de mon âme, l'on ne pouvait comprendre cela. L'on a fait là-dessus divers jugements qui ne touchaient pas du tout au but.

Environ ce temps-là, il arriva une occasion qui, dans son effet & en sa cause, me pouvait donner une grande humiliation.

Et en effet, je la portai; & cette humiliation me devait être d'autant plus sensible qu'elle me venait, dans l'apparence humaine, de personnes de vertu & que j'avais obligées en toutes occasions. Enfin, Dieu permit qu'il s'y rencontrât des circonstances capables de me plus humilier que chose aucune qui me fût encore arrivée. J'ai su tout ce qui s'était passé dans cette affaire. Je n'en dis pas un mot pour m'excuser, & Notre-Seigneur me fit la grâce que je n'eusse point de sentiments imparfaits contre aucune de ces personnes-là. Je considérai leur procédé en esprit humilié devant Dieu, me confessant digne qu'on eût les pensées & sentiments qu'on avait de moi, & qu'enfin l'on avait raison à cause de mes grandes imperfections qui en pouvaient avoir donné sujet véritable. Auparavant que cette chose arrivât, Notre-Seigneur m'avait fait connaître qu'il voulait de moi la chose en question & à laquelle on s'opposait. Je n'en parlai néanmoins à personne, demeurant en ma paix & tranquillité, tout comme si j'eusse eu toutes les satisfactions imaginables. Je ne doutais point de la volonté de Dieu ni qu'elle s'accomplirait en son temps, comme, en effet, elle arriva & de la même manière que la divine Majesté me l'avait signifiée. Après quoi, je fis rapport de tout au Révérend Père Lalemant, mon supérieur.

Il faut qu'en passant je dise à la gloire de Notre-Seigneur, qu'il m'a toujours fait la grâce que je ne suis nullement attachée à mes lumières & connaissances naturelles ou surnaturelles, me sentant toujours portée à soumettre mon jugement. Si j'ai cela pour moi, je le voudrais voir en pratique dans toutes les âmes que Dieu appelle dans son service. Le contraire de ce que je vois ou sais me mortifie, mais je le porte en patience, si ce n'est que la gloire de Dieu voulût de moi un procédé différent, selon l'ordre de la justice & qui fût jugé tel. Voilà comme je suis pour mes actions libres. Pour les lumières extraordinaires, je pourrais avoir des connaissances que la divine Majesté voulût ces choses de moi. Je le déclare à mon directeur; je le laisse juger & ensuite me tiens en repos s'il l'approuve

ou non. S'il me dit d'agir, j'agis; s'il me dit : " Ne faites pas ", je n'ai nulle pente de faire, parce que l'Esprit de grâce m'imprime cette vérité qu'il me tient la place de Dieu & que ce serait errer de ne pas suivre ses conduites. J'ai toujours été comme cela, depuis que j'ai eu un directeur.

L'on me pourrait demander si j'ai quitté mes imperfections toutes les fois que mon directeur me l'a dit & si j'ai pratiqué les vertus contraires qu'il me conseillait. Je réponds que j'ai toujours eu la volonté de le faire; mais je suis toujours faible & fort imparfaite. Lors même que, dans le temps de mes grandes tentations, mon directeur me disait : " Il y a faute ou imperfection en ceci ou en cela ", en ce même moment, je sentais que mon esprit était humilié sous ses pieds, &, lors, actuellement, je me mettais à genoux pour lui demander pardon, le suppliant de me donner une pénitence. Une fois qu'il me mortifiait extraordinairement, — j'étais dans l'actuelle souffrance de mes tentations, — croyant en moi-même que j'étais au delà de toutes les imperfections imaginables, une crainte me saisit que ce ne fût une possession ou une obsession que je pâtissais. Incontinent, je suppliai mon directeur de m'exorciser, s'il jugeait que cela fût la vérité, parce que je ne pouvais plus supporter de si grandes fautes. Il me renvoya sans me répondre. Au fond, ce n'était pas que mes imperfections me donnassent de l'inquiétude, mais c'était de voir l'incompatibilité de l'imperfection avec la grande perfection que Dieu demande d'une âme qui lui appartient, qui me faisait voir tout ce qui était en moi plein d'impuretés & d'imperfections.

Enfin, l'effet de la grâce que Dieu m'avait faite le jour de l'Assomption, par les mérites de la très sainte Vierge, me fit expérimenter plus clairement que je ne l'aurais pu concevoir, la grandeur de cette faveur, & voir la vraie nature de cet état de grandes croix intérieures & de tentations que j'avais portées près de huit ans. Ensuite de quoi, je pesais les obligations infinies que j'avais à sa divine Majesté de m'avoir si puissamment aidée & protégée dans tous les divers accidents qui

s'étaient rencontrés en cet espace de temps, lesquels il me serait trop long à décrire, aussi bien du reste que le détail de ces grandes grâces & faveurs, nonobstant mes incorrespondances. Hélas ! j'en suis honteuse, autant de fois que j'y fais réflexion, y trouvant toujours de nouveaux motifs de m'humilier, & d'ailleurs de chanter les miséricordes d'un si bon Dieu pour le néant & la poussière de la terre. Il soit béni éternellement !

II. COMBIEN JE LOUE DIEU DE M'AVOIR FAIT PASSER PAR TANT DE TRIBULATIONS. — DE LA GRANDE PAIX ET DU NOUVEL AMOUR POUR SES DIVINES MAXIMES QUE LE SACRÉ VERBE INCARNÉ M'A DONNÉS ENSUITE DES SUSDITES ÉPREUVES

IL ne se peut dire la paix & grande tranquillité que mon âme possédait, se voyant entièrement libre de ses liens & rétablie en tout ce qu'elle croyait avoir perdu. Non seulement elle connaissait & elle expérimentait qu'elle n'avait subi aucune perte, mais de plus elle sentait qu'elle avait fait des amas de trésors indicibles. Elle connaissait que tout ce qui lui avait ôté la vue des biens qu'elle possédait dans l'intime union de l'Époux n'avait été qu'une cendre qui cachait son feu & ses lumières, pour son bien & avancement dans des vertus foncières qu'elle n'avait pas auparavant dans le degré que sa divine Majesté lui faisait posséder maintenant.

Or ces vues & ces expériences qu'elle avait en ce changement d'état ne sont pas des lumières par retours sur soi-même, mais des lumières produites par des impressions plus distinctes que toutes les lumières naturelles, que le suradorable Verbe Incarné, qui habite en son fond, opérait en elle. Ces impressions portent des effets dignes du sujet qui les cause & tout conformes aux maximes du saint Évangile, en sorte qu'il ne se peut plus rien opérer qu'en cet esprit & en cette conduite.

Envisageant cet état, je ne me pouvais lasser de bénir Dieu de m'avoir fait passer par tant de détroits & tant d'épines. Il n'est pas possible de vivre longtemps dans la vie spirituelle sans traverser ces tentations & ces afflictions. Tous les saints ont passé par là pour être saints : elles sont nécessaires pour arriver à la pureté de corps & d'esprit que Dieu demande de nous. Pour cela, il faut avoir un grand courage & être impitoyable à soi-même, autrement l'on n'avance point dans cette voie de l'esprit. Aussi, comme je demandais pardon à Dieu de ne lui avoir point été assez fidèle dans mes tentations, & quelle confusion j'en éprouvais en sa divine présence !

C'est en ce point que je trouvais le poids de mon humiliation, qui depuis a servi de matière à l'esprit de componction amoureuse que Notre-Seigneur me donne continuellement avec toutes ses autres signalées faveurs.

Oui, je loue & bénis ce sacré Sauveur de ce qu'il lui a plu en diverses manières m'humilier dans ses voies. Je lui dis avec le prophète : *Ab ! qu'il est bon que vous m'ayez humiliée !* Et c'est avec vérité que je lui dis que, pour tous les trésors de la terre, je ne voudrais pas n'avoir pas passé par cet état d'humiliation que je vois infiniment précieux, & plus que je ne puis le dire. Il me semble que j'ai passé par ces tanières de lions & de léopards dont parle l'Épouse au *Cantique*, & qu'au lieu d'avoir été endommagée par leurs morsures, je me suis sauvée dans le domaine & dans les trésors de mon céleste Époux, qui ne sont autres que les saintes et sacrées maximes de l'Évangile, qui, comme des torrents, sont coulées de sa divine bouche. S'il m'a dit : *Faites du bien à ceux qui vous font du mal*, c'est une loi qu'il me semble qu'il a écrite dans mon cœur avec une efficacité toute d'amour : ce que j'expérimente dans les occasions, non point en me mortifiant, mais par une pente et inclination qui me porte là, en vertu de l'impression de la maxime de mon divin Époux. Comme j'ai eu diverses affaires, depuis que je suis en Canada, & par conséquent à traiter avec des personnes de diverses conditions, il s'est rencontré plusieurs circonstances

assez épineuses; ces divines maximes y ont été ma force & mon soutien. L'on prenait souvent mon procédé comme provenant de mon naturel qu'on disait facile à secouer & à oublier les déplaisirs que je pouvais recevoir de la part du prochain; mais l'on ne voyait pas que, mon esprit étant possédé de cet esprit des maximes du Fils de Dieu, j'agissais par ce principe. Ce que je dis de toutes les maximes en général, je le dis de chacune en particulier. Ce n'est pas, encore un coup, que je ne tombasse dans l'imperfection par égarement & surprise, soit dans les affaires que j'avais dans la maison, soit à la grille, car ce pays-ici est très plein de tracas, surtout en un nouvel établissement, & j'y ai toujours eu à agir avec le prochain soit en la charge de supérieure, soit en celle de dépositaire, ayant toujours exercé l'une ou l'autre. Mais dans ces emplois mon esprit était sans cesse lié à cet Esprit qui me possédait pour me faire marcher & agir dans les maximes du suradmirable Verbe Incarné, sur lesquelles, ai-je dit, je roulais continuellement.

Or, il est à remarquer que dans la voie que Notre-Seigneur a toujours tenue sur moi pour ma conduite spirituelle, le Saint-Esprit n'a cessé, depuis le commencement jusqu'à cette heure, de me donner pour principe ces divines maximes, sans que je m'y étudiasse, soit y raisonnant, soit y réfléchissant par élection, mais cela me venant tout en un moment dans l'esprit, sans qu'auparavant j'en eusse fait la lecture. Et même, quand je l'eusse fait, ma mémoire était si infidèle en ce point que la maxime qui était produite par l'Esprit qui me conduisait, anéantissait en moi tous les autres souvenirs, quoique saints, & ce qui était présenté en mon esprit portait en soi ce qui, pour lors, était utile pour mon avancement spirituel, & toutes sortes de biens & de grâces substantielles dans l'union du sacré Verbe Incarné.

Mais, dans la suite du temps & des changements d'états qui surviennent, les opérations de l'Esprit de Dieu changent dans leurs effets, à proportion de l'état nouveau où l'âme entre, de

sorte qu'un passage de l'Écriture sainte opérera en un temps tout autre chose qu'en un autre, mais toujours dans une plus grande perfection, non pas à l'égard de Dieu qui est immuable, mais au regard de l'âme qui aura ses croissances spirituelles dans la sanctification jusqu'à la fin. Car quelque degré d'union avec Dieu qu'elle ait expérimenté ou expérimente en cette vie, il y a toujours quelque chose de plus, Dieu étant infini en ses dons. En voici un exemple.

Avant que je fusse religieuse, même avant que la divine Majesté m'eût donné les connaissances & grâces que j'ai dites de la très sainte Trinité, les lumières que j'avais de l'Écriture sainte engendraient en moi une foi si vive qu'il me semblait que j'eusse passé par les flammes pour ces vérités, car c'étaient des clartés qui portaient leur certitude & leur efficacité. Elles me donnaient une espérance que non seulement je posséderais & jouirais des fruits & des biens qui m'étaient manifestés dans Dieu, & de Dieu même, mais encore cette espérance me faisait oublier moi-même pour plaire à mon divin Époux, me faisant faire des actions & me jeter dans des hasards qui surpassaient tout ce que peut une personne de mon sexe. Les passages de saint Paul qui traitent des opérations & des effets que ces divines lumières produisent dans les âmes, me consummaient d'amour. Au temps de ma vocation religieuse, ceux qui traitent des conseils de l'Évangile m'étaient comme autant de soleils qui faisaient voir à mon esprit leur éminente sainteté & qui, en même temps, enflammaient toute mon âme en l'amour de leur possession & opéraient efficacement ce que Dieu voulait de moi, selon mon état, dans la pratique des divines maximes du suradorable Verbe Incarné. Toutes ces vues & grâces substantielles m'étaient données sans aucune étude de ma part, mais à la façon que les éclairs précèdent le tonnerre. J'expérimentais que tout cela procédait du centre de mon âme, de Celui qui en avait pris la possession & qui la consommait en son amour & en faisait rejaillir ces étincelles pour me conduire & me diriger. Lors de ma vocation en la

Mission de Canada, toutes les maximes & passages qui traitent du domaine & de l'amplification du royaume de Jésus-Christ & de l'importance du salut des âmes, pour lesquelles il a répandu son Sang, m'étaient comme autant de flèches qui me perçaient le cœur d'une angoisse amoureuse à ce que le Père Éternel fit justice à ce sien Fils bien-aimé contre les démons, qui lui ravissaient ce qui lui avait tant coûté.

D'ailleurs, les manifestations & opérations intimes de mon divin Époux dans mon âme, qui, dans son intime union & par ses écoulements divins, me faisait part en lui de ses magnificences divines, établissaient en moi un fondement très certain de toutes ces vérités. De sorte que, si j'avais écrit toutes les grâces & faveurs que la divine Majesté m'a communiquées depuis que, par sa grande miséricorde, elle m'a appelée à la vie spirituelle, tant au sujet des passages de la sainte Écriture que de ses opérations intimes dans mon âme, il y en aurait un très gros volume, & toujours, comme j'ai dit, en perfection de plus en plus haute, & en continuelle croissance spirituelle. Mais je ne l'ai pas fait, la vue de mon indignité & bassesse de mon sexe m'en ayant empêchée; & je n'en dis pas un mot qu'alors que je ne puis faire autrement pour m'exprimer; & lorsque je m'aperçois que cela est des lumières que Dieu m'a données touchant la sainte Écriture & qu'il me la faut citer, je ne le puis faire, que je n'entre en une très grande confusion. Encore une raison qui m'a retenue, ç'a été que j'ai toujours cru que sa divine Majesté ne me donnait ses grâces que pour servir à mon avancement spirituel & pour ma sanctification; &, de plus, que je souillais ces mêmes dons, & que, par ce moyen, j'avais crainte d'être mise au rang des hypocrites, donnant sujet de croire par ma production que j'étais quelque chose, car au fond je ne suis rien & ne vaux rien en toutes manières, à cause de mes incorrespondances; & tout cela me donne une grande crainte d'être reprise & confuse à l'heure de la mort.

III. DE L'UNION DE MA VOLONTÉ A TOUT CE QUE DIEU
A ORDONNÉ DE CETTE NOUVELLE ÉGLISE DE CANADA
ET DE NOTRE MONASTÈRE. — EN PARTICULIER, DE
MA RÉSIGNATION DURANT NOTRE INCENDIE

ÉTANT dans la paix que j'ai dite après mes tentations, l'union avec mon divin Époux opérait en moi par ses impressions saintes les vertus foncières de ses divines maximes, d'une façon si spirituelle que je ne m'en apercevais quasi que par leurs effets, surtout environ l'année 1649.

Ces effets étaient dans une douceur extraordinaire & dans un si grand dénuement que ce que j'avais auparavant possédé de ces vertus dans les états par où j'avais passé, ne me semblait rien; & généralement, dans les vertus religieuses, j'expérimentais que j'étais une créature tout autre & que Dieu me possédait par les maximes de son suradorable Fils, m'agissant en tout ce que j'avais à faire selon mon état, par les influences & onctions de ce passage : *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur*, & ensuite : *L'Esprit de Dieu rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu*. Comme je rendais compte de moi-même au Révérend Père Lalemant, il me disait que je ne devais jamais refuser l'emploi dans les affaires temporelles, vu qu'elles ne me distraient point du grand commerce dont il plaisait à la divine Majesté m'honorer avec Elle.

Dans cette année-là j'eus de grandes croix, à cause de la persécution que les Iroquois faisaient souffrir à l'Église *. Comme j'entrais dans les intérêts de mon divin Époux, le détriment de son Église me crucifiait intérieurement, quoique mon âme fût entièrement soumise à ses ordres & permissions. Ce fut en ce temps-là que les Révérends Pères de Brébœuf, Garnier & Lalemant furent brûlés & massacrés avec leur troupeau, & que tous les Révérends Pères de la Mission des Hurons, avec le reste de ces pauvres chrétiens, furent contraints de quitter la place & de venir se réfugier ici. Ah ! que

ce coup me fut extrême ! J'ai souffert à ce sujet un martyre intérieur, car je m'étais donnée à Dieu pour victime afin de porter seule les peines & les tourments qu'il plairait à sa Justice d'exiger de moi & sur moi pour apaiser sa colère. C'était une chose la plus pitoyable qu'aucune qui fût encore arrivée en cette nouvelle Église. Les Révérends Pères qui étaient demeurés vifs avaient plus souffert que ceux qui étaient morts. L'on voyait que c'étaient des personnes consommées & dans lesquelles Jésus-Christ vivait plus qu'elles ne vivaient en elles-mêmes. Leur sainteté était si visible à tout le monde que chacun en était ravi.

Eux donc & leur troupeau, qui était environ de 400 ou 500 chrétiens, s'arrêtèrent ici, à Québec. Dans l'affliction que je portais à mon âme, la seule consolation qui me restait, voyant ces pauvres fugitifs, était d'être proche d'eux & que nous aurions de leurs filles. Notre-Seigneur m'inspira d'étudier en leur langue huronne, à laquelle je ne m'étais point encore exercée, car, dès le commencement que nous fûmes en ce pays, je me donnai seulement à l'algonquin & au montagnais, desquels nous avions plus à faire en ce temps-là que de la huronne *. J'appris donc assez celle-ci pour enseigner les prières & le catéchisme aux filles & femmes, ce que nous faisions alternativement par semaine, la Mère de Saint-Joseph & moi, à une pleine cabane.

Outre cela, nous avions une assez grosse famille que nous assistions tous en les nourrissant. Comme dépositaire, c'était moi qui distribuais chaque semaine la dépense à ceux dont nous nous étions chargées; ce qui me donnait beaucoup de consolation de leur pouvoir rendre ce petit service. Mais Notre-Seigneur la changea bientôt par une autre visite de sa providence, qui fut notre incendie, lequel arriva sur la fin de l'an 1650, en l'octave de la sainte Nativité, &, en détruisant entièrement notre monastère, nous réduisit, en de petits moments, à la mendicité & à la miséricorde de nos amis.

Mes dispositions intérieures en cet accident furent que,

dès lors que je vis que le mal était sans remède, je crus que mes péchés en étaient la seule cause, & j'en avais une si forte conviction d'esprit qu'il eût été bien difficile de me persuader le contraire. Et, en ce même moment, mon âme, avec une très grande tranquillité, accepta ce châtement, en criant miséricorde à Dieu de ce que toutes mes sœurs en pâtiraient; & j'eusse bien voulu qu'il n'y eût eu que moi, puisque j'étais la cause de ce que sa Majesté exerçait sa divine Justice sur tout le commun, étant & me reconnaissant être la seule qui avait failli. Néanmoins, je voyais ce coup comme le châtement d'un bon père & d'un époux, lequel, en nous visitant de la sorte, nous voulait mettre dans un entier dépouillement, conforme en quelque façon à celui de la Crèche.

Mon âme n'eut jamais une si grande paix qu'en cette occasion. Je ne ressentis pas un mouvement de peine, de tristesse ni d'ingratitude, mais je me sentais intimement unie à l'Esprit & à la main qui permettait & qui faisait en nous cette circoncision, comme étant une même chose avec sa très sainte volonté, de sorte qu'étant en Dieu & dans l'agrément entier de l'effet présent, il n'eût pas été en mon pouvoir de rien faire que poussée & actée par son divin Esprit, lequel j'expérimentais conduire mes pas & mon action. J'avais cette pensée en mon esprit, que mes sœurs & moi devions prendre la perte universelle de notre monastère & de ce qui était dedans, en l'esprit des Saints, ayant une vue intérieure de ceux tant du Vieil que du Nouveau Testament, lesquels, ayant l'esprit de componction, s'accusaient eux-mêmes, &, en portant la peine temporelle que Dieu leur envoyait, le bénissaient & chantaient ses louanges. Et ainsi, étant poussée & agie par une amoureuse activité, dans la possession d'une paix que je ne puis exprimer, mon esprit & mon cœur disaient sans cesse : " Vous avez fait cela, mon chaste Époux. Vous en soyez béni ! Vous avez bien fait. Ah ! que tout ce que vous avez fait est bien fait ! C'est mon contentement que vous soyez content en tout ce que vous avez fait ! " Les bénédictions que mon âme donnait à

Dieu étaient aussi fréquentes que chacun de mes respirs, & il n'était pas en moi de sortir de cette amoureuse activité & de cette union de toute mon âme à la divine volonté. Tout le fond de mon âme était nageant, par un amour de complaisance, dans cette sainte volonté de Dieu, sans examiner rien que de me complaire en ce que son dessein avait été accompli par notre anéantissement, & surtout à mon regard, parce que j'avais fait bâtir cette maison & eu de grands travaux pour arriver à la mettre en l'état qu'elle était & souffert de grandes contradictions. Or, comme je voyais que j'y avais commis beaucoup d'imperfections, je me mettais du côté de la divine Justice, lui rendant mes actions de grâces & mes complaisances de tout ce en quoi elle voulait se satisfaire pour mon anéantissement, en ce point particulier. Ainsi, mon amoureuse activité intérieure de louanges ne pouvait finir, lesquelles, quoiqu'elles fussent toutes dans une très intime familiarité avec cette suradorable Majesté, c'était néanmoins en l'esprit amoureusement humilié. Et j'avais l'intime conviction que toutes ces choses contribuaient à m'emporter de ce côté-là, & que la Majesté divine avait du dessein particulier en tout ce qui nous était arrivé en notre accident.

IV. *DES GRANDS TRAVAUX QUE J'EUS A ENTREPRENDRE
DANS LA RECONSTRUCTION DE NOTRE MONASTÈRE, ET
COMMENT LA TRÈS SAINTE VIERGE M'Y ASSISTA ET
FORTIFIA DE SA PRÉSENCE CONTINUELLE*

A PRÈS notre désastre arrivé, plusieurs de nos amis crurent que nous serions découragées & qu'inafailliblement il nous faudrait repasser en France, n'ayant pas le moyen de nous rétablir & relever d'une perte si notable, puisque nous avions tout perdu. Pour mon particulier, je ne pensais point à notre rétablissement, mais bien à nous tenir en humilité dans le petit logis de Madame notre fondatrice, qui était

demeuré entier, là où je pensais que, par le moyen de petits apprentis, nous tâcherions de faire nos fonctions, car de retourner en France, à moins d'une volonté de Dieu reconnue, j'y ressentais une aversion entière & un plus grand amour que jamais à ma vocation. Mes sœurs aussi ne regardaient que de suivre cette divine volonté, & c'était une chose ravissante de voir avec quelle paix & douceur chacune de nous portait sa croix qu'il avait plu à notre bon Seigneur & Maître nous envoyer. En cette occasion, l'on voyait l'opération de sa grâce, laquelle néanmoins faisait encore plus au dedans que ce qu'on en pouvait concevoir par l'extérieur.

Quoique j'aie dit que je ne pensais point à nous rétablir ni à recommencer un nouveau monastère, toutefois j'avais un instinct intérieur, qui me disait que cette affaire m'allait tomber sur le dos & qu'il me fallait recommencer. Et j'en avais tout à fait une appréhension naturelle, laquelle je n'osais produire de crainte de contrevenir à la volonté de Dieu. J'étais pour lors dépositaire & sur la fin de mon triennat. Tous nos amis, après avoir fait l'imaginable pour nous consoler & nous assister, avisèrent ensemble qu'il ne fallait pas demeurer plus longtemps sans prendre résolution de ce qui nous conviendrait faire pour tâcher de nous relever du pitoyable état auquel nous étions. L'affaire fut mûrement consultée, & tous furent d'avis qu'il nous fallait aider à nous rétablir & qu'il ne fallait pas autrement penser subsister en ce pays ni d'y faire nos fonctions régulières, & qu'il fallait penser aux moyens. Ils résolurent ensemble de nous prêter de l'argent pour commencer & de nous offrir leur secours & bonne volonté. Ils nous proposèrent leurs sentiments charitables, nous disant d'aviser entre nous & de voir si nos sentiments seraient conformes aux leurs. L'affaire ayant donc été communiquée à notre communauté par notre Révérende Mère, nous fûmes toutes dans un même sentiment, & de faire un effort avec l'aide de nos amis de relever notre monastère sur ses mêmes fondements, qui furent après la visite des experts,

trouvés capables de porter les bâtiments. C'est qu'ils sont tous fondés sur la roche.

Il fallut abattre les mesures jusqu'au rez-de-chaussée, lorsqu'il y eut moyen d'en aborder, car le feu se garda bien plus de trois semaines dans les ruines. Je fus donc chargée de tous ces soins, autant intérieurement de la part de Dieu que de la part de l'obédience.

Ayant donc connu la volonté de Dieu & qu'il se voulait servir de moi au dessein de notre rétablissement, toute l'aversion que j'y avais eue se passa de mon esprit, que je ressentis fort & rempli de courage pour vaquer jour & nuit à cet ouvrage, que je considérais appartenir à la très sainte Vierge, notre digne Mère & supérieure. Je l'appelle "notre supérieure", parce que nous l'avions reconnue comme telle, avec une grande solennité, quelque temps avant notre incendie. Je la regardais donc en ce dessein, comme ma conduite & mon tout après Dieu. Je n'eus pas plus tôt commencé que je ressentis son assistance d'une façon & manière fort extraordinaire, qui était que je l'avais continuellement présente. Je ne la voyais pas des yeux du corps ni par vision imaginaire, mais en la manière que le suradorable Verbe Incarné me fait l'honneur & la miséricorde de se communiquer à moi, par union, amour & communication actuelle & continuelle * : ce que je n'avais jamais encore expérimenté au regard de la très sainte Vierge, Mère de Dieu, qu'en cette occasion, quoique je lui eusse toujours eu une grande dévotion. Mais ici, outre cette union que j'avais avec elle dans mon intérieur, qui me lui faisait parler, par mon amoureuse activité très simple & très intense au fond de mon âme, comme à son très aimé Fils, je la sentais, sans la voir, auprès de moi, m'accompagnant partout dans les allées & venues qu'il me convenait faire dans le bâtiment, depuis qu'on eut commencé d'abattre les mesures jusqu'à la fin de l'œuvre. En chemin faisant, je m'entretenais avec elle, lui disant : "Allons, ma divine Mère, allons voir nos ouvriers." Selon les occurrences, j'allais en haut, en bas, sur les échafau-

dages, sans crainte, en l'entretenant de la sorte. Quelquefois je me sentais inspirée de l'honorer par quelques-unes des hymnes ou antiennes de l'Eglise. Je suivais tous ces mouvements. Je lui disais souvent : " Ma divine Mère, gardez, s'il vous plaît, nos ouvriers. " Et il est vrai qu'elle les a si bien gardés que, dans la bâtisse & construction, pas un n'a été blessé. Ma faiblesse avait besoin de ce secours dans toutes les fatigues qu'il me fallut supporter en toutes les dispositions qu'il a fallu faire, même avant que de commencer la maçonnerie. Trois bâtiments ne m'en auraient pas tant donné. Car je dois confesser qu'il me fallait un courage plus que d'homme pour porter les croix qui naissaient à monceaux, tant dans nos affaires particulières que dans les générales du pays, où tout était plein d'épines, parmi lesquelles il fallait marcher dans une obscurité où les plus clairvoyants étaient aveugles, où tout enfin était incertain. Néanmoins j'y expérimentais ce que Notre-Seigneur dit de son joug, qu'*il est la douceur & suavité*, en les ressentant de la compagnie de sa très sainte Mère.

Depuis ce temps-là, j'ai su par la communication que j'ai eue avec une personne qui a de grandes grâces de Dieu que, quelque temps après notre incendie, la sainte Vierge, dans une vision intellectuelle, lui révéla & assura que c'était elle qui réparerait les ruines de notre maison & qu'elle en aurait soin. Elle lui révéla encore d'autres secrets qui ne vont pas à mon propos.

Le mois de juin 1651, ensuite de notre incendie, je fus remise en la charge de supérieure, ce qui m'engagea à de nouveaux tracas & à porter une croix bien pesante, eu égard aux temps & à diverses circonstances, dans lesquelles je n'ai trouvé de soulagement que dans le secours de notre divine Mère & Médiatrice auprès de son Fils.

DEUXIÈME PARTIE

Les États d'Oraison de 1651 à 1654

TREIZIÈME ÉTAT D'ORAISON

SECONDE SECTION

I. *D'UN BREF DISCOURS DE MES PROPRES EXPÉRIENCES SPIRITUELLES, PAR LEQUEL JE VOUDRAIS FAIRE COMPRENDRE CE QUE C'EST QUE LA VRAIE PAUVRETÉ D'ESPRIT SPIRITUELLE ET SUBSTANTIELLE DONT J'AI PARLÉ*

L'ÉTAT intérieur dans lequel Notre-Seigneur m'a conduite depuis que j'entrai pour la seconde fois en charge a été un état de victime continuel, plus subtil & intense qu'à l'ordinaire, qui en diverses manières me va consommant par son Saint-Esprit. Quoiqu'il soit assez difficile, j'en produirai quelques particularités, comme je pourrai. L'obéissance m'y obligeant, je ferai ce qui me sera possible par l'aide du divin Esprit, qui sans cesse me va comblant de sa miséricorde.

Et pour commencer, j'oserai dire que la bonté & la magnificence de mon divin Époux m'a fait la grâce de me communiquer l'effet des divines paroles qu'il a dites dans son sacré Sermon des huit béatitudes. Je ne présume pas toutefois que cela ait été comme il l'a fait aux grands saints, qui se sont dignement disposés à recevoir ses grandes grâces, mais seulement selon qu'il lui a plu dilater & disposer mon âme, car j'attends & tiens tout de lui. Pour moi, je confesse que je suis le néant & l'impuissance même, capable de mettre des millions d'obstacles à ses signalées faveurs, & le sentiment que j'ai de moi dans la possession de sa divine familiarité & de ses magnifiques largesses dans mon âme, me tient au delà de l'étonnement. De vérité, je suis une grande pécheresse qui ai

des lâchetés sans nombre, des puérités & des faiblesses indicibles, & c'est ce qui est digne de grande admiration qu'un Dieu qui a des milliers de millions d'âmes aimantes veuille jeter les yeux sur la dernière de ses créatures & lui donner une si grande part en ses amours & en son cœur.

J'ai donc expérimenté qu'il y a divers degrés en la vraie pauvreté d'esprit. Lorsque Notre-Seigneur me donna la vocation religieuse, sa miséricorde m'en fit connaître la valeur en la façon que j'en ai pu ci-devant déduire quelques particularités. Toute mon âme avait une tendance à cette éminente vertu que je voyais tenir le haut bout dans la vie sublime du Fils de Dieu, car dans elle je voyais toutes les autres vertus renfermées, & son but n'était que le pur & nu amour qui, dans sa simplicité, n'a plus que Dieu seul. Mais je n'avais pas en ce temps-là l'expérience de ce que l'Esprit de Dieu voulait faire dans mon âme & à mon esprit pour lui faire expérimenter le substantiel de cette véritable pauvreté spirituelle; ce que, depuis, il a fait, de suite en suite, dans les changements d'états intérieurs par où il a plu à sa divine Majesté me conduire, laquelle, pour les réduire à l'unité, fait aujourd'hui un véritable état de victime & de consommation continuelle, si épouvantable à la nature pour sa subtilité, qu'il faudrait l'avoir expérimenté pour croire jusqu'à quel point il réduit la créature en la plus noble portion d'elle-même. Peut-être parlè-je avec obscurité; néanmoins, je m'entends bien, mais il ne m'est pas possible d'exprimer la millième partie des divines impressions & opérations que mon divin Époux a faites en mon âme, & d'ailleurs, le divertissement continuel où je suis ne me permet pas de m'étendre bien au long. Je me contente seulement de dire le substantiel de ce que l'Esprit qui me conduit opère en moi. Néanmoins, je m'en vas faire un petit discours de mes propres expériences pour, en quelque façon, me faire entendre au sujet du dépouillement de l'âme, de l'état de victime, & de la vraie pauvreté spirituelle & substantielle.

I. — Je dirai donc que Dieu ayant créé l'âme raisonnable avec la liberté, & lui ayant donné des puissances pour opérer son salut avec sa grâce & les autres assistances & aides qu'il a mises en son Église fondée par le Sang précieux de Jésus-Christ, dès qu'elle vient à connaître sa dignité, par l'opération de la grâce qui lui découvre efficacement la perfection à laquelle elle est appelée & la sainteté dont elle est capable si elle est fidèle, elle veut tâcher d'y correspondre par la *tendance* continuelle vers son souverain & unique Bien. Si cette *tendance* est pure, la divine Bonté, qui seule connaît sa créature & qui est scrutatrice des plus intimes parties de son esprit, fait fondre en elle des torrents de lumière, des feux & des ardeurs, & enfin lui donne la clé de la science & de ses amours & la met en possession de ses trésors.

Cette âme, se voyant comblée de la sorte, se veut promener dans ces pâtis gras & fertiles, dans ces parterres odoriférants & dans ces cabinets de lumière qui lui ont été ouverts. Là, les puissances se délectent dans un goût de sagesse qui est inexplicable. Les divins plaisirs, & les repas & repos qu'elle en reçoit, les ivresses saintes qu'elle y pâtit, lui font chanter un épithalame & cantique amoureux qui ne peut finir qu'alors que, par certaines pamoisons, l'Amour l'arrête dans le torrent des voluptés divines & la fait expirer en lui, la faisant participante de ce qui se passe en ces saints transports. Revenue de cet excès ou extase, son cantique recommence, disant à Celui & par Celui qui l'agit si puissamment : *Nous nous réjouissons & sauterons, nous ressouvenant de vos mamelles meilleures que le vin. Les justes & droits de cœur vous aiment.* Tout cela se passe sans action réflexe, mais en pâtissant une abondance d'esprit où elle demeure passive & qui forme en son entendement un sens & une intelligence qui la fait fondre d'amour. C'est de là que naissent les jubilatons pleines de torrents de larmes, qui font un paradis dans l'âme, parce qu'elle jouit de Dieu dans une privauté indicible. Cet état rejaillit sur les sens : toute la partie sensitive de l'âme en est imbue, de sorte qu'elle peut

dire : *Mon esprit & ma chair se réjouissent en le Dieu vivant.*

Jusque-là, il n'y a point eu de circoncision en cette vie intérieure. Il semble à l'âme qu'il n'y a rien au delà de la jouissance qu'elle possède en cette vie & qu'elle est établie pour toujours en cet état où elle est comblée des richesses immenses de l'Époux. Car, pour tout ce qui regarde les saints mystères de la foi, elle les possède par une science infuse par l'Esprit qui la dirige, mais avec tant de certitude & si peu d'obscurité qu'elle s'écrie : " O mon Dieu ! je n'ai plus la foi : il semble que vous ayez tiré le rideau. " Elle est dans ce sens & dans son expérience *appuyée sur son Bien-Aimé, toute regorgeante de délices* ; elle ne voit, ne goûte ni ne veut que lui. Mais, ainsi engloutie & abîmée, elle ne voit pas ce qui lui va arriver, ni où l'Esprit la va mener.

Ce divin Esprit, qui est infiniment jaloux & qui, en matière de pureté intérieure, est inexorable & veut seul posséder son domaine, commence à attaquer la partie sensitive & inférieure de l'âme & de lui faire souffrir des privations en diverses manières qui sont extrêmement crucifiantes. La nature cependant, qui a ses ruses & ses finesses, veut avoir son compte, ne voulant pas quitter son fort ni la part qu'elle avait prise dans les biens spirituels de l'âme, qu'elle a trouvés si à son goût que tous les autres contentements qu'autrefois elle avait eus parmi les créatures ne lui étaient plus rien que mortification & dégoût, de sorte que, ne s'en pouvant plus approcher & se voyant sur le rien, elle ne sait à quoi se prendre désormais. Elle a des saillies, elle fait des efforts pour posséder les biens de l'esprit auxquels elle avait coutume jusque-là de participer & comme tirer d'eux sa vie & son soutien, pour pouvoir porter allègrement toutes les peines & fatigues auxquelles l'esprit l'avait réduite & rendue souple & obéissante. Mais elle expérimente que toutes choses lui sont déniées, que ses efforts sont vains & que son partage est la captivité où elle se trouve.

J'ai dit que cette partie sensitive était sur le rien & qu'elle

avait un entier dégoût des créatures, à cause qu'elle avait été amorcée par la douceur des biens spirituels. Néanmoins, elle y retournerait bien vite, si par une vertu secrète elle n'était retenue sous *les lois de l'Esprit que l'homme animal ne comprend point*, & si cette vertu ne la réduisait enfin comme au rang des morts, — quoiqu'elle ne meure pas du tout, mais elle est blessée jusqu'à n'en pouvoir plus, — pour laisser la partie supérieure jouir en paix de ses biens qu'elle possède à son exclusion.

En cette mort, que j'appelle ainsi au regard des choses spirituelles, il y a plusieurs degrés, parce qu'il y a bien des coins & recoins & des trésors divers de ruses & de finesses en la nature corrompue, qui, à tout propos, voudrait faire les singes * & imiter le commerce de l'esprit. Mais Dieu tranche impitoyablement & agit de telle sorte qu'il prive toute cette racaille des mets de sa table royale, qui ne sont point dressés pour elle; & c'est en ce point que se connaît la véritable distinction de la partie inférieure de l'âme d'avec la supérieure. Mais ce n'est pas tout. Nous ne sommes qu'au premier pas pour entrer dans l'état de victime & dans la possession de la pauvreté d'esprit.

II. — La nature étant ainsi anéantie, premièrement par la pénitence, & en second lieu par la privation des délices spirituelles qui la faisaient subsister & rendaient souple à tout ce à quoi l'Esprit la voulait mener, elle est humiliée à un point qui ne se peut dire, pendant que la partie supérieure est en un contentement très véritable de se voir enfin délivrée de ce qui lui nuisait le plus pour être, en vraie pureté, en la jouissance de son souverain & unique Bien : l'entendement & la volonté possédant les lumières & les amours en la manière, mais plutôt par-dessus la manière que j'ai ci-devant déduite en bégayant.

Mais l'Esprit de Dieu, qui veut tout pour lui, voyant que l'entendement, quelque épuré qu'il puisse être, mêle toujours

quelque chose du sien & de son propre agir dans les opérations divines, — ce qui, dans ce sens spirituel & dans cet état, est une impureté très notable, — tout d'un coup, usant de sa divine maîtrise, il l'arrête, en sorte qu'il est comme suspendu & rendu entièrement incapable des opérations ordinaires de cet état, lesquelles, du reste, il n'estimait pas être opérations, étant comme imperceptibles à cause de leur simplicité.

Or la volonté qui, pour avoir été ravie en Dieu &, par ce moyen, jouit de ses embrassements, n'ayant plus besoin de l'entendement pour lui fournir de quoi fomentier son feu, — au contraire, il lui nuit, à cause de sa grande & abondante fécondité, — est comme une reine qui jouit de son divin Époux dans des privautés dont les Séraphins pourraient mieux parler par leur langage de feu que la créature qui n'a qu'une langue de chair, incapable de porter la diction des choses si hautes & si relevées.

Des années se passent de la sorte. Mais ce divin Esprit, qui est la source inépuisable de toute pureté, veut encore triompher de la volonté, & bien que ce fût lui qui opérât ses divines motions & qui lui fit chanter son continuel épithalame, néanmoins cette volonté y mêlant encore de son propre agir, il ne le peut souffrir, de sorte qu'il veut, comme jaloux, être le maître absolu. Et, en ce sens, comme c'est lui qui est l'Amour, il est vrai de dire que *l'Amour est fort comme la mort & son émulation dure comme l'enfer*, qui ne pardonne à personne; *ses lampes sont des feux & des flammes*, de manière qu'il faut que, sans rémission, elles consomment tout.

III. — Donc, cette amoureuse activité quoique très délicate, qui était plus suave, dans les embrassements de l'Époux, que toute suavité, & qui, comme une chaîne qui n'a point de bouts, liait la volonté & la concentrait dans son souverain & unique Bien, est arrêtée, & la volonté est enfin mise au rang de l'entendement & de la mémoire, de laquelle je ne parle point, parce que ces deux puissances sont si connexes en ce

qui est du spirituel, qu'en ce point je n'en fais qu'un article.

Voilà donc la victime, & où l'Esprit-Saint, amoureux infiniment de la pureté des âmes épouses du Fils de Dieu, les réduit pour les lui rendre en l'état où il les veut pour y prendre ses délices; car ce lit est étroit, il faut lui céder la place pour qu'il en soit le seul Maître, l'Époux & le possesseur libre & paisible.

IV. — Ensuite de cette opération si crucifiante pour des puissances si nobles, qu'arrive-t-il? Penserait-on qu'elles puissent ainsi demeurer fixes & arrêtées & comme mises au rang des morts? Il n'est pas croyable combien ce retranchement leur est pénible, surtout dans les solennités qui se font dans l'Église, où l'on présente les mystères de notre rédemption, qui autrefois leur avaient été des mets délicieux où elles se plaisaient grandement, comme étant riches en foi, par les lumières que le Saint-Esprit leur communiquait sur chacune de leurs circonstances. Et maintenant, il ne leur est pas possible de s'y arrêter. Quelquefois, l'âme qui est menée par cette voie entre en des craintes, ne pouvant comprendre être dans le vrai chemin, puisqu'elle ne peut s'arrêter en ce qui est de plus saint & de plus célèbre en l'Église. Elle se fait des violences, voulant tirer l'entendement de la paresse où elle pense qu'il est tombé. Mais c'est en vain : tout cela n'est qu'une ignorance & une imperfection de sa part. Après plusieurs violences répétées en plusieurs occasions, elle expérimente que, les puissances de l'âme ayant perdu leur usage naturel par une voie surnaturelle, il n'y a rien à gagner de faire tant d'efforts. Et cependant, cette inclination & ce désir naturel de l'âme d'agir par ses puissances si nobles, ne meurt que lorsqu'enfin l'Esprit de Dieu, qui conduit l'intérieur, le fait mourir par son même principe d'être inexorable en matière de pureté, pour rendre, comme j'ai dit, une demeure libre de tout bruit au divin Époux, qui prend ses délices dans la paix & dans le silence.

V. — La volonté ayant perdu son amoureuse activité, l'âme dans son unité & dans son centre demeure, dans un amour actuel, dans les embrassements de l'Époux, le suradorable Verbe Incarné. Cet état est un respir doux & amoureux qui ne finit point. C'est un commerce d'esprit à esprit & d'esprit dans l'esprit, — je ne puis autrement m'exprimer, — qui fait que les paroles de saint Paul se vérifient, lorsqu'il dit : *Jésus-Christ est ma vie, & ma vie est Jésus-Christ. Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ vit en moi.* Il semble qu'il se faudrait taire en cette communication de respir. Mais non, car l'amour divin n'en reste pas là. Cet esprit censeur a *des lampes de feu & de flammes* ; il veut encore consommer quelque chose. Dans ce respir il y a encore quelque peu de la matière que la puissance amatrice de la volonté fournit. Il le consomme donc. Et voilà le sacrifice de la victime, & enfin la vraie pureté d'esprit substantielle & spirituelle. Mais il est à remarquer, qu'à proportion de ce qui se passe dans l'esprit pour trancher tout ce qu'il y a d'impur en matière de cette voie spirituelle, Dieu permet arriver plusieurs croix du dehors, à cette fin que de tout point soit accompli ce que dit saint Paul : *Il les a faits conformes à l'image de son Fils.* Et je le répète, il faut passer par de grands travaux intérieurs & extérieurs qui épouvanteraient une âme si on les lui faisait voir avant que de les expérimenter, & même lui feraient quitter tout pour ne pas passer plus avant en ce qu'elle en expérimente, si une vertu secrète ne la soutenait ; car il semble que les eaux des tribulations par où elle a passé & que tant de circoncisions spirituelles qu'elle a souffertes aient éteint ce feu qui la consommait si suavement en la partie supérieure, lorsque ses puissances ont été privées de leurs usages & que seule elle jouissait de Dieu en pureté d'esprit. Et, en effet, la pauvre âme ne sait elle-même où elle en est. Un nuage s'est formé, par manière d'obombration spirituelle, qui lui a ôté la vue &, ce lui semble, la part qu'elle possédait dans son souverain & unique Bien, le suradorable Verbe Incarné. Mais enfin, ce divin Époux, ayant pitié d'elle, fait fondre ce

nuage & lui fait expérimenter assez tard ce que porte ce passage : *Et voici : ma tranchée est devenue un ruisseau abondant & mon fleuve est approché de la mer.* Elle est plus féconde que jamais dans la possession des biens du suradorable Verbe Incarné & de lui-même, qui l'inonde & l'abîme en lui, d'une façon digne de ses magnifiques largesses.

II. DE LA CONSOMMATION DE MON ÂME DANS LES AMOURS DU SACRÉ VERBE INCARNÉ ET DANS LA PRIVAUTÉ CONTINUELLE AVEC LA SAINTE TRINITÉ

L'ÉTAT que maintenant j'expérimente par rapport au passage sus allégué est une clarté tout extraordinaire dans les voies de l'Esprit du suradorable Verbe Incarné, lequel j'expérimente, dans une grande pureté & certitude, être l'Amour objectif intimement uni à mon esprit & l'unissant pareillement au sien; & je ressens que *tout ce qu'il a dit à esprit & vie en moi.* Surtout, mon âme expérimente qu'étant dans l'intime union avec lui, elle y est de même avec le Père Éternel & le Saint-Esprit, concevant par cette impression la vérité & certitude de ce que cet adorable Seigneur & Maître disait à ses Apôtres dans le dernier entretien qu'il eut avec eux & dans son Oraison à Dieu son Père; car, répondant à saint Philippe qui lui demandait à voir son Père, il lui dit : *Philippe, qui me voit, voit mon Père; comment dis-tu, montre-nous le Père? Ne croyez-vous point que je suis en mon Père & le Père en moi?*

Cette manière d'union est très haute & très pure, & quoique je dise " le sacré Verbe Incarné ", ce n'est pas que j'aie une espèce imaginaire; mais, dans une pureté & simplicité spirituelle, mon âme expérimente que le Père & le Verbe Incarné ne sont qu'un avec l'Esprit adorable, quoiqu'elle ne confonde point leurs personnalités, & là, elle porte les opérations divines que produit en son fond l'Esprit du suradorable Verbe Incarné. Or ces motions, impressions & opérations, sont que le même

Esprit me fait tantôt parler au Père Éternel, puis au Fils, puis à lui-même. Sans que j'y fasse réflexion, je me trouve disant au Père : " O Père ! au nom de votre très aimé Fils, je vous dis cela. " Et au Fils : " Mon Bien-Aimé, mon très cher Époux, je vous demande que votre testament soit accompli en moi ", & autres choses que ce divin Esprit me suggère; & j'expérimente que c'est le Saint-Esprit qui me lie au Père & au Fils. Je me trouve fréquemment lui disant : " Divin Esprit, dirigez-moi dans les voies de mon divin Époux ! "

Je suis sans cesse dans ce divin commerce, d'une façon & manière si délicate, si simple & si intense, qu'elle ne peut porter l'expression. Ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir, c'est un air si doux dans le centre de l'âme, où est la demeure de Dieu, que, comme j'ai déjà dit, je ne puis trouver de termes pour m'exprimer. Mes regards à cette suradorable Majesté portent ce que l'Esprit me lui fait dire, & c'est par lui que je parle, car, dans ce langage de l'Esprit qui a rapport à ce commerce dont sa divine Majesté veut honorer ma bassesse, je ne puis rien entièrement que par sa motion très simple, & puisqu'elle est si simple, comment ma langue dirait-elle ce que c'est que mon esprit ne peut distinguer pour sa très grande simplicité & pureté & qui va de plus en plus au plus simple ?

Tout le temps de mes exercices spirituels, desquels je sors *, s'est passé en cette sorte. Aujourd'hui, ce qui a été imprimé dans mon esprit a été les paroles de Notre-Seigneur : *Je suis la Vigne & mon Père est le Vigneron ; il taillera tout le sarment qui ne porte pas de fruit en moi, & il émondera celui qui porte fruit, afin qu'il en apporte davantage.* Ce passage me signifiait les raisons des divers états de purgation que j'ai cotés ci-devant, & l'importance qu'il y a d'être uni à notre divine Vigne, le suradorable Verbe Incarné, pour n'avoir de vie que par sa sève qui est son divin Esprit, & que c'est le haut point de la vie spirituelle & la consommation des Saints, que de n'avoir plus de vie qu'en lui, selon le sens de saint Paul.

Il y a encore une autre disposition en laquelle je me trouve,

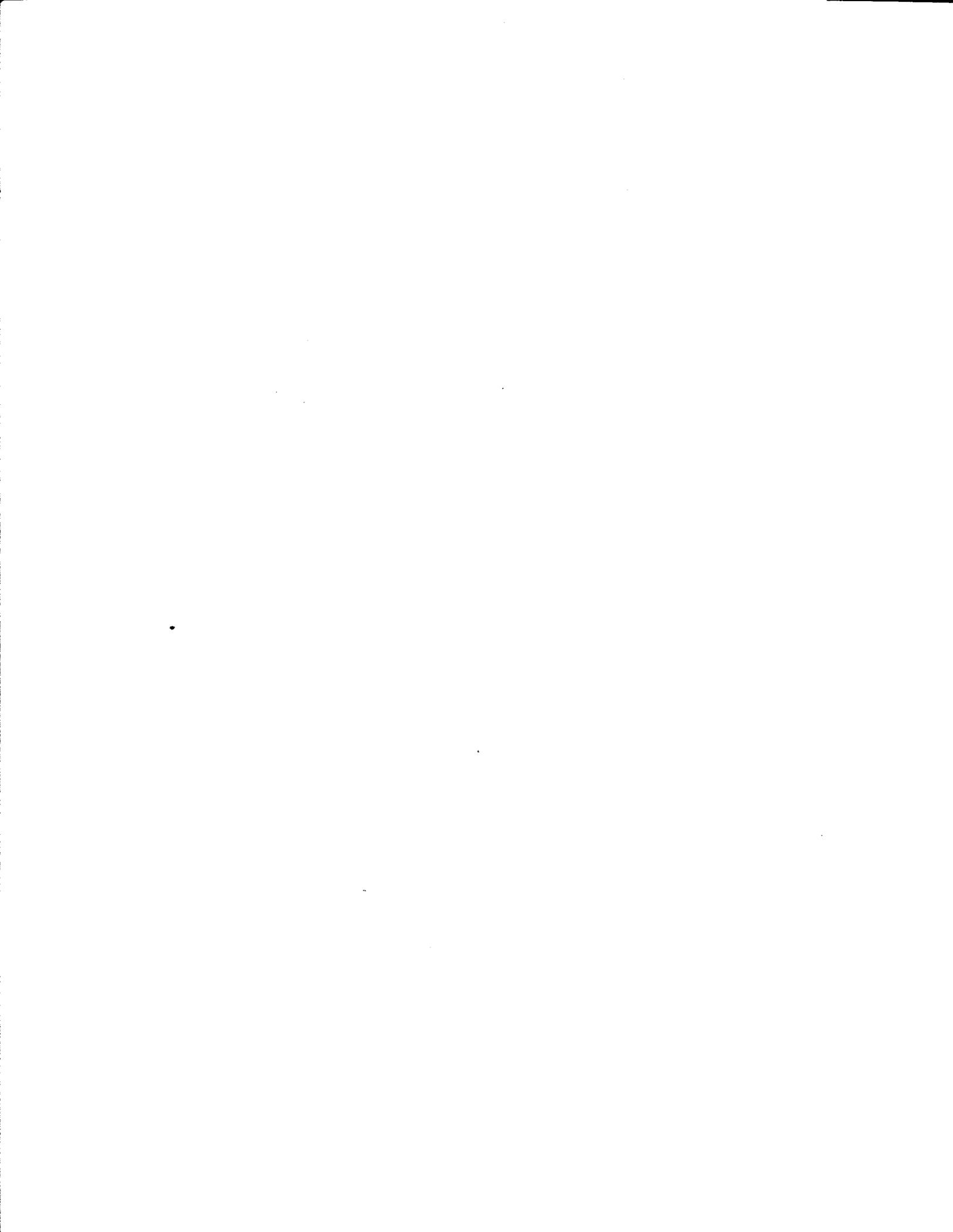
qui est comme dérivante de celle dont je viens de parler. Cela m'arrive le plus souvent quand je suis seule en notre cellule, venant de quelque règle du chœur, & surtout de la très sainte communion, plus encore qu'en un autre temps. Je pâtis une impression en l'âme. Ce n'est pas que je conçoive que c'est une impression pour lors; mais je dis ainsi pour m'exprimer. C'est une chose si haute, si ravissante, si divine, si simple & hors de ce qui peut tomber sous le sens de la diction humaine que je ne la puis exprimer, sinon que je suis en Dieu, possédée de Dieu, & que c'est Dieu qui m'aurait bientôt consommée par la subtilité & l'efficacité amoureuse de cette impression, si je n'étais soutenue par une autre impression qui succède à celle-là, qui ne la détruit pas néanmoins, mais qui tempère sa grandeur comme insupportable en cette vie. Sans le tempérament de cette autre impression, qui a toujours son rapport au suradorable Verbe Incarné, mon divin Époux, je ne saurais subsister, mon âme ne se trouvant avoir vie qu'en lui, dans mon état foncier d'amour, jour & nuit & à tout moment.

Les effets que porte cet état sont un anéantissement continuel & une véritable & foncière connaissance qu'on est le néant & l'impuissance même; une basse estime de soi-même & de son propre opérer, que l'on voit toujours mêlé d'imperfection, de quoi on a l'esprit convaincu, ce qui tient l'âme dans une grande humilité, quelque élevée qu'elle puisse être; une crainte, sans inquiétude néanmoins, de se tromper dans les voies de l'esprit & d'y prendre le faux pour le vrai, qui sert pour l'esprit d'abnégation & pour celui de componction. Cette crainte semblablement est une fomentation de paix, paix qui vient de l'acquiescement aux peines, souffrances & croix qui arrivent & qu'on reçoit de la main de Dieu, comme des châtimens d'un bon père qui corrige amoureusement son enfant, lequel ensuite de son châtiment se va jeter dans son sein. Cet état opère encore une grande patience dans les adversités; une pente & une inclination entière à la paix & à la bénignité avec

tout le monde; un doux empressement intérieur de bienveillance pour ceux de qui on a été offensé, de qui on recherche avec adresse les approches, pour, sans faire semblant de rien, les traiter d'amis, soit par paroles ou quelques services ou d'un bon visage ou autre chose capable de gagner le cœur & de leur faire voir que l'on n'a rien contre eux; enfin une aversion entière à l'esprit d'indignation, pour ne garder aucun sentiment des injures & des torts qu'on reçoit du prochain, en sorte que les fautes & imperfections que l'on commet sont d'oubliance & d'égarement, lesquelles néanmoins vont toujours s'anéantissant, la nature ayant perdu sa force par les divines opérations de la grâce. Pour finir, j'ajouterai encore que cet état donne à l'âme un grand courage pour prendre les souffrances dans l'amour & union du suradorable Verbe Incarné, par un écoulement amoureux en lui; un amour fort & généreux à la vocation & à l'état où Dieu l'appelle; une disposition à tout faire & entreprendre pour lui garder fidélité; un amour toujours plus ardent pour tout ce qui se fait & se pratique dans l'Église de Dieu, en laquelle on ne voit que pureté & sainteté; & enfin une entière pente à se laisser conduire, & à soumettre son jugement à ceux qui tiennent la place de Dieu.

Or, il est à remarquer que l'Esprit qui m'a si amoureusement conduite a toujours tendu à une même fin & porté mon âme à la pratique des susdites vertus & à plusieurs autres que je ne cote pas, mais toujours pour tâcher de suivre l'esprit de l'Évangile, à quoi mon âme, dès le commencement, a eu un trait & une tendance continuelle, aspirant dans la suite des temps à la parfaite possession de l'esprit de Jésus-Christ. Et ce divin Sauveur y a donné la perfection qu'il lui a plu, par ses saintes opérations, en la suite des états d'oraison par où il m'a fait passer & voulu me conduire par l'excès de ses grandes & immenses miséricordes, auxquelles si j'avais correspondu, j'aurais fait de tout autres progrès en la sainteté. Mais mes infidélités me font craindre avec sujet.

Je supplie le Dieu des bontés, mon suradorable Époux, qu'il lui plaise de les noyer toutes dans son Sang précieux & de me faire miséricorde. Il soit béni, loué & glorifié éternellement par les Saints que je prie de supplier pour moi auprès de la divine Justice. *



LIVRE TROISIÈME

Les derniers États d'Oraison

1654-1672

CHAPITRE PREMIER*

I. DE QUELQUES CARACTÈRES DE MA VIE INTÉRIEURE

SIMPLICITÉ. — Le plus intime de mon expérience n'a pas été en ma puissance. C'est en partie ce qui me donne de la répugnance d'écrire de ces matières, quoique ce soient mes délices de ne point trouver de fond dans ce grand abîme & d'être obligée de perdre toute parole en m'y perdant moi-même. Plus on vieillit, plus on est incapable d'en écrire, parce que la vie spirituelle simplifie l'âme dans un amour consommatif, en sorte qu'on ne trouve plus de termes pour en parler.



Les choses symboliques ou qui se peuvent attacher à quelque forme ou sujet qui tiennent de la matière, se peuvent étendre; mais Dieu ne m'a pas conduite par ces voies-là. Il est saint & magnifique. Il soit béni en tout & partout !



Je ne puis pas m'exprimer autrement & je ne me mets point en peine de faire tant d'examen, mais plutôt j'y sens de l'aversion, crainte de curiosité. Je laisse le tout au jugement de celui qui me tient la place de Dieu, autrement je me causerais plusieurs distractions, qui seraient désagréables à sa divine Majesté.

*

Spiritualité. — C'est un plus grand avantage pour l'âme que tout se passe en elle en esprit de foi que si elle avait des visions ou quelque chose extraordinaire de sensible, qui sont bien souvent sujettes à l'illusion. Il y en a pourtant de véritables, qui viennent de Dieu, mais ce qui se fait en l'âme par l'opération de la foi est plus sûr & d'un plus grand mérite, & cela conserve mieux l'esprit d'humilité. Dieu ne me conduit pas par la voie des visions.

~ ~ ~

Ç'a été une chose rare que j'aie eu des impressions imaginaires, & quand j'en ai eu, elles ont été incontinent changées en intellectuelles : c'est une expérience que j'ai faite, depuis que la divine Bonté m'a fait l'honneur & la miséricorde de m'appeler : savoir depuis l'âge de dix-neuf ans environ. Car, au début, c'étaient des mouvements, des aspirations & des touches, mais qui étaient mêlées, ainsi que je l'ai pu écrire. Il faut qu'une chose imaginaire ait un corps, afin qu'elle produise une espèce qui puisse tomber sous le sens; & lorsque j'ai eu des espèces de cette sorte, elles ont été aussitôt anéanties par une abstraction d'esprit, de sorte que, l'esprit étant demeuré purement pâtissant & jouissant, la chose a été rendue purement spirituelle & intellectuelle, portant une impression infiniment plus noble & plus pure, & entièrement dégagée de l'imagination.

Dans mes écrits, je parle souvent du Verbe Incarné, de ses entretiens familiers, & de ses paroles intérieures. Premièrement, il est véritable que ce mot *VERBE INCARNÉ* suppose un corps en un sens, parce que le Verbe s'est fait Homme. Aussi, dans les commencements de ma *conversion*, tout ce que ce divin Sauveur a fait & souffert dans le mystère de notre rédemption m'était présent d'une manière imaginaire. Mais ensuite, la

chose est devenue tout autre. Car, encore qu'en cette voie spirituelle, l'on m'ait vu nommer en divers endroits le sacré Verbe Incarné, il ne se trouve néanmoins dans mon fond aucune espèce imaginaire. Que si, par quelques passages de ce qu'il a dit ou fait ou souffert, il s'en forme quelqu'une, tout est incontinent absorbé dans ce fond, & je n'ai plus de souvenir que de sa Personne divine & de son entretien. Il ne se passe pas un moment à autre chose qu'à me laisser conduire par son Esprit & à suivre sa pente ou à pâtir son opération; & en cela il n'est point besoin d'espèces imaginaires, parce que l'âme est si éclairée qu'elle distingue sans hésiter si c'est le Père Éternel ou le Fils ou le Saint-Esprit qui opère en elle. Et il en est de même de ses attentions & de ses correspondances.

*

Enfance spirituelle. — Quand je me vois dans l'impuissance de suivre Dieu & d'imiter sa perfection, je tâche de me perdre en lui; je fais mon possible pour m'oublier moi-même afin de ne voir que lui, & si mon cœur en a le pouvoir, il traite avec lui familièrement. Pour parler ingénument, ma vie est d'entretenir continuellement ce commerce. J'aime tant l'union du cœur & de la volonté avec Dieu dans l'amour du même Dieu ! Je ne puis comprendre comment une lumière puisse demeurer un moment dans l'esprit sans que la volonté soit captivée. N'est-il pas vrai que Dieu est un Objet si aimable, si doux & si ravissant qu'il lui faut céder sans remise au moment qu'il paraît ? Il en est de même de ses vertus & de ses œuvres divines. Les petits font de petits présents; mais un Dieu divinise ses enfants & leur donne des qualités conformes à cette haute dignité. C'est pour cela que je me plais plus à l'aimer & à le caresser qu'à me tant arrêter à considérer mes bassesses & mes indignités.

*

Privauté. — Hé ! pourquoi les âmes ne se familiarisent-elles pas avec un Dieu si bon & si amoureux ? J'avouerais que, le regardant comme Juge redoutable, il nous faut cacher au fond des abîmes & même jusque sous les pieds de Lucifer. Si on le considère comme Père, il demande nos respects & nos obéissances. Mais il est notre Époux, & en cette qualité, comme dit saint Bernard, il demande de nous un retour réciproque, un retour d'amour. Et de plus, notre cœur nous dicte cette leçon d'amour, qu'il nous faut tout convertir en Celui qui n'est qu'amour. Ô que cette leçon est aimable ! Elle tient ses disciples en un colloque perpétuel. Si par la faiblesse humaine ou par la nécessité des affaires, ils tombent dans quelque égarement, le cœur attend avec une douce tranquillité la vue de son Objet, pour recommencer avec plus de fermeté ses entretiens avec son Bien-Aimé. Car le moyen de pouvoir vivre si longtemps en ce monde sans la vue & la jouissance parfaite de notre unique Bien ? Si sa bonté ne se laissait posséder à l'âme, & si elle ne lui permettait un amoureux accès avec elle, je dirais dans mon sentiment que la vie serait une mort.

*

Ma voie. — La voie par où l'infinie Bonté me conduit n'est autre que son amoureuse familiarité & une privauté intime avec une lumière intellectuelle qui m'emporte dans cette privauté, sans pouvoir appliquer mon esprit à d'autre occupation intérieure qu'à celle où cette lumière me porte. Les sujets les plus ordinaires de cette privauté sont les Attributs divins, les vérités de l'Écriture sainte, tant du Vieil que du Nouveau Testament, particulièrement celles qui regardent les maximes du Fils de Dieu, son souverain domaine & l'amplification de son royaume par la conversion des âmes ; de telle sorte que cet attrait m'emporte partout, tant dans mes actions

intérieures que dans les extérieures. Quand je dis que je ne me puis appliquer à d'autres occupations, j'entends pour m'y arrêter; car, ôté les occupations qui tiennent tout mon esprit, c'est-à-dire où ma liberté m'est enlevée par la liaison où la tient cette suradorable bonté de mon divin Époux, je lui dis tout ce que je veux selon les occurrences, même dans le tracas des affaires temporelles. Car il m'honore de sa présence continue & familière. Je n'avais que vingt ans quand il commença de m'attirer à cette façon d'oraison, laquelle néanmoins, durant les nombreuses années qui se sont écoulées depuis, a eu divers états où il m'est arrivé des choses différentes & particulières, selon les desseins que sa bonté a eus sur moi, tous pleins d'amour & de miséricorde.

*

Abandon à Dieu. — Quand on appartient à Dieu, il faut le suivre où il veut, & il en faut toujours revenir à ce point de se perdre dans sa sainte volonté. J'estime que c'est ce que l'Esprit de Dieu veut dire dans l'Écriture : *Elle aura nom : Ma volonté est en elle*. Pour arriver à cette perte, il faut vivre de la foi, car il dit encore : *Mon juste vivra de la foi*.

~

Les âmes pusillanimes font de lourdes fautes, ne voulant pas passer outre à leurs appréhensions, & choisissant l'état de vie qui leur semble les devoir exempter de telles ou telles souffrances, elles quittent celui où la divine Majesté se voulait servir d'elles; elles sortent de ses saintes dispositions, & cela l'oblige de les laisser dans les mains de leur conseil, puisqu'elles aiment mieux suivre leur route que la sienne.



Dieu chérit infiniment les âmes tranquilles & pacifiques, & il se plaît de parler à leur cœur : ce qui est en cette vie une béatitude anticipée, car on y traite avec une sainte liberté avec son souverain Bien par de saintes aspirations & de doux colloques.



Dieu a des bontés immenses sur les âmes simples & qui se confient en lui. Défaisons-nous donc des désirs qui nous ôteraient la capacité & la simplicité requises pour recevoir les pures impressions de Dieu. Les trop grandes réflexions sont nuisibles.



Quand il est question de travailler au service de Dieu par des actes prévus, résolus & réfléchis, pour prendre un chemin bien court, il me semble que le retranchement des réflexions sur les choses qui sont capables de donner de la peine, est absolument nécessaire, d'autant que l'imagination étant frappée, l'esprit, si l'on n'y prend garde, est aussitôt ému; après quoi, il n'y a plus de paix ni de tranquillité. Pour dire vrai, depuis le temps que Dieu m'a fait la grâce de m'attirer à une vie plus intérieure, je n'ai point trouvé de moyen plus puissant pour y faire de grands progrès, que ce retranchement universel de réflexion sur les difficultés qui se rencontrent & sur tout ce qui ne tend point à Dieu & à la pratique de la vertu.



Par la miséricorde de Dieu, mon esprit & mon cœur sont dans un aussi grand repos parmi les affaires de difficile accomplissement que si je n'avais rien à faire & que nous fussions

bien riches. C'est une conduite que la divine Bonté a toujours tenue sur moi depuis que je me connais, & que j'ai expérimentée dès mon enfance, appuyée sur cette parole de Notre-Seigneur que *celui qui se confie en Dieu ne sera jamais confus*. C'est ce qui me fait trouver les choses d'une même façon, le travail comme le repos & le repos comme le travail. Dieu m'est partout aimable, & ses conduites me sont également adorables.



Dieu ne quitte jamais ceux qui le traitent d'ami & qui le préfèrent à toutes choses & à eux-mêmes.



Amour de la Justice divine. — Dieu m'a fait de très grandes & très amples miséricordes & j'ai été infiniment éloignée d'y correspondre. C'est pourquoi je crois que la divine Majesté, m'ayant préparé une haute place dans le ciel si je lui eusse été fidèle, l'aura donnée à quelque âme plus correspondante. Ma privation est grande, mais elle est moindre que je ne mérite. J'aime la Justice qui venge les injures faites à Dieu, & je me glorifierai en cela même qu'il soit glorifié en ses Saints, même à mon exclusion. C'est de là que je possède la paix du cœur, qu'il y ait des âmes selon son bon plaisir.



Vœu du plus parfait. — Dans le commencement, j'avais fait général mon vœu de la plus grande gloire de Dieu, savoir de faire ou de souffrir tout ce que je verrais être de plus grande perfection, comme aussi de cesser de faire & de souffrir ce que je verrais y être contraire. J'entendais le même de la pensée. J'ai continué l'usage de ce vœu ainsi conçu plusieurs années, & je m'en trouvais bien. Mais, depuis que mon directeur

eut vu dans les *Chroniques du Mont-Carmel* la formule dont s'était servie sainte Thérèse pour mettre fin aux scrupules qui l'assaillaient dans la pratique du même vœu sans restriction il désira que je la suivisse. Néanmoins, il ne m'y obligea point. Tout était compris dans le vœu que j'avais fait & je ne l'avais point entendu autrement, & cela, pour toute ma vie. J'ai toujours tâché de m'en tenir à ce que j'avais fait, & par la miséricorde de Dieu, cela ne m'a jamais causé de scrupules. Si je fais des fautes ou des imperfections sans y penser, j'espère que Dieu, tout bon & miséricordieux, ne me les imputera pas à faute contre mon vœu. Il m'assiste pour n'en pas faire sciemment, tout cela par miséricorde, parce que, de moi, je suis une pauvre & grande pécheresse. Depuis que je me suis ainsi liée, mon directeur m'a toujours permis de renouveler de temps en temps mon engagement comme nous faisons nos vœux de religion.

*

Les Croix de Canada. — Pour bien goûter la vocation de Canada, il faut de nécessité mourir à tout, & si l'âme ne s'efforce de le faire, Dieu le fait lui-même & se rend inexorable à la nature, pour la réduire à cette mort qui, par une espèce de nécessité, l'élève à une sainteté éminente. Je ne puis dire ce qu'il en coûte pour en venir là. Il ne faut pas penser de pouvoir vivre dans cette nouvelle terre de bénédiction qu'avec un esprit nouveau.

~ ~ ~

Ma vie est toute tissée de croix. Mais je le dis à ma confusion, je ne les porte ni si bien ni si courageusement que je devrais. Toutefois mon très aimable Époux me les fait aimer, en sorte que sans elles je ne pourrais vivre, parce que j'y trouve une manne secrète plus délicieuse que celle du désert de Sina,

laquelle m'est une très solide vie qui me semble émanée de la croix & des travaux de Jésus-Christ. Oui, j'ai des humiliations, des mépris & enfin des faisceaux de croix, qui me font semblable aux croix mêmes, en sorte que je ne vois point d'autre qualité en moi que celle de la croix. Si j'étais si pure que je puisse dire : *Jésus-Christ est ma vie & ma vie est Jésus-Christ*, & que, lui étant conforme en sa vie, je pusse en dire de même de sa mort, il me semble que je dirais hardiment : *Mon Jésus est crucifié & je le suis avec lui*, tant les croix me sont familières. Ce n'est pas peu entreprendre que de faire un établissement en un bout du monde, quoique, de notre affaire, Dieu en fasse la sienne, & que dans mes croix, je voie les choses faites. Cela néanmoins se fait d'une certaine manière, qu'il est évident que c'est un fruit de la croix, qui n'est point du goût des autres succès, mais on goûte les fruits de la croix sans sortir de la croix.

*

Dans la foi de l'Eglise. — Quant aux doctrines qui font aujourd'hui tant de bruit en France, je n'ai garde de me mêler d'en parler & encore moins d'écrire, en aucune manière, ni mes sentiments ni ceux de qui que ce soit, touchant l'affaire de Monsieur Arnauld. Une personne de France qui y est fort engagée m'en ayant écrit, je ne lui ai point répondu, afin de ne lui point donner sujet de m'en écrire à l'avenir (1648).

Se donner tout à Jésus-Christ & à sa très sainte Mère dans les voies de la véritable sainteté ! C'est ce que je demande à Dieu plusieurs fois le jour, particulièrement en ce temps où la zizanie ne se mêle que trop avec le bon grain, & où le mensonge veut passer pour la vérité sous un manteau trompeur. Dieu nous envoie plutôt la mort la plus désastreuse du monde que de permettre que nous tombions dans ces pièges ! (1657).



J'ai appris que les brouilleries, à l'occasion des nouvelles & mauvaises doctrines, continuent en France autant ou plus que jamais. Cela m'afflige étrangement. L'on m'a encore mandé qu'il se débite un livre de morale fort pernicieux où l'on justifie la doctrine des auteurs relâchés. Mon Dieu ! est-il possible qu'il se trouve des esprits si peu discrets, que de mettre en lumière des choses non seulement inutiles, mais encore préjudiciables au salut ! Je prie la divine Bonté d'y mettre la main & de purifier son Église que l'on souille en tant de manières. Si j'étais digne de passer par le feu pour expier tous ces désordres, je m'y exposerais de très bon cœur. Pour nous, n'entrons point dans ces partis; détestons la mauvaise morale aussi bien que la fausse spéculation, afin de suivre celle qui est la plus conforme à l'esprit de Jésus-Christ & de l'Église, son Épouse (1659).



Il n'y a point de vraie oraison ni de vrai esprit intérieur sans l'esprit d'humilité & de vraie abnégation de soi-même. L'oraison & l'humble abnégation doivent aller du même pas, autrement toutes nos dévotions sont suspectes. Et c'est la leçon que nous enseigne notre divin Maître & Cause exemplaire pour posséder entièrement son esprit.



La manière de l'oraison qui tient l'âme unie à Dieu sans penser à autre chose est très bonne, quand elle se termine à la solide pratique de la vertu.



Il n'y a rien que nous devons tant appréhender que les dévotions écartées & qui ne sont pas fondées sur les maximes & sur la vie de Jésus-Christ. Pour l'ordinaire, la fin en est funeste.



Nous avons de grandes obligations à Notre-Seigneur de nous avoir appelées pour le suivre dans la voie de l'esprit, qui est la voie de l'oraison jointe aux bonnes œuvres, & qui approche le plus des maximes de Jésus-Christ.



La Mère Catherine de Saint-Augustin * était la fille du monde la plus charitable aux malades, & pour sa charité elle était singulièrement aimée de tout le monde, aussi bien que pour sa douceur, sa ferveur, sa patience, sa persévérance, ayant eu plus de huit ans la fièvre sans garder le lit, sans se plaindre, sans désister de faire son obéissance, sans perdre ses exercices, soit de chœur, soit de ses offices, soit de communauté. Les vertus de cette trempe sont plus à estimer que les miracles.



L'ancien confesseur & directeur de la Mère Catherine de Saint-Augustin ** la tient pour bienheureuse, parce qu'elle a toujours été fidèle dans ses devoirs, & qu'elle n'a jamais cédé au démon, qui lui a suscité d'étranges tentations & des persécutions atroces, jour & nuit, l'espace de 16 ans, & sur lequel elle a toujours été victorieuse. J'estime que cette fidélité dans ses obligations & dans ses combats la rend grande dans le ciel, & je m'y appuie plus volontiers que sur les visions que j'en entends dire.

II. PENSÉES DIVERSES SUR LE VERBE INCARNÉ ET LES SAINTS

CONNAISSANCE ET IMITATION. — Pourquoi ne vous souhaitez-rais-je pas toutes sortes de biens dans la grâce & dans la gloire, puisque vous voulez être toute de corps & d'esprit au suradorable Verbe Incarné? Soyez ignorante tant qu'il vous plaira des choses de la terre : pourvu que vous le sachiez & le connaissiez vrai Fils de Dieu & le Maître & souverain Amateur des âmes, vous êtes savante en la science des Saints.



Vous faites bien de méditer sur les mystères de la vie & de la mort de Notre-Seigneur, car il n'y a pas moyen d'approcher du Père sans passer par la Porte qui y conduit, qui est son très adorable Fils.



Pratique des Maximes de l'Évangile. — Je bénis cette douce & aimable Providence qui, par des voies si secrètes à mes conceptions, m'a choisie pour son service & pour y consommer tous les moments de ma vie. Ah ! qu'il est bon de ne souhaiter que cette sainte consommation & de n'avoir de la pente qu'à la gloire de Celui qui seul est digne d'être. Lorsqu'on a cette inclination, on ne tient à guère de choses en cette vie. Il y a seulement deux choses où l'âme trouve son compte, en attendant qu'elle ait le bonheur de se voir détachée de cette vie mortelle. La première est la pratique des maximes de l'Évangile, ou du moins un effort continu pour les pratiquer. L'autre est la douce familiarité avec Dieu, qui, par ses divines touches, permet à l'âme de l'entretenir, & s'il faut ainsi parler, de s'égayer avec lui, quoiqu'elle ne se voie que poudre &

cedre en la présence de sa divine Majesté. Sans ces deux secours, je ne puis comprendre comme l'on peut vivre en ce monde parmi les épines & les tracas qui ne tendent qu'à étouffer l'esprit intérieur, car enfin la nature y trouve bien souvent son intérêt & ne s'y attache que trop.

Qu'on ne pense pas qu'il faille regarder les maximes de l'Évangile dans une spéculation de vertus qui ne sont point conformes à notre condition ni à notre vocation intérieure, mais bien en de certains points où il faut s'attacher fortement selon notre état présent. Si je fais cette remarque, c'est que, comme il y a divers degrés & états dans la vie spirituelle, il y en a un entre les autres où l'entendement a plus de part que la volonté, & si l'âme n'est fidèle & généreuse, elle ne se peine guère à faire des réflexions sur la pratique des vertus solides : ce qui fait qu'elle bronche souvent & qu'elle donne sujet de croire qu'elle n'a pas de mortification; au lieu que dans l'état où l'entendement & la volonté agissent de concert, l'âme travaille & avance beaucoup, sans se peiner toutefois, dans la pureté de cœur, dans la pratique des vertus & dans la droiture de ses actions. Mais ensuite, il y a encore un autre état qui la met dans une espèce de nécessité de la fidèle pratique de l'imitation de Jésus-Christ, & cette nécessité est dans une paix intérieure qui ne se peut exprimer. Car il n'est plus ici question d'un certain bandement de tête qu'on a lorsqu'on commence ni d'une certaine ferveur qu'on expérimente dans les sens & qui fait qu'on s'examine avec tâche & par certains actes; mais l'âme, dans sa paix, voit tout d'un coup en son Jésus les vertus divines qu'il a pratiquées : elle les voit, dis-je, dans un attrait très doux qui la porte à suivre dans ses actes son divin Prototype, & enfin elle ne peut & ne veut être qu'un continuel holocauste à la gloire de Dieu, en l'honneur de celui de Jésus, depuis le moment de l'incarnation jusqu'à la mort de la croix.

Elle a donc deux choses en cette imitation, savoir la pratique extérieure des maximes de l'Évangile & la familiarité

intérieure par rapport à la vie intérieure de Jésus. Je n'aurais jamais cru que la vie sublime consiste en cela, si je n'en étais assurée par ma propre expérience. Car, dans l'apparence, il y a des temps d'extase & de ravissement qui sembleraient être quelque chose de plus sublime. Mais non ! Notre Jésus, sa très sainte Mère & les saints Apôtres nous sont des témoins fidèles du contraire. Quoique toutes ces choses soient bonnes quand elles proviennent de l'Esprit de Dieu, ce n'est rien en comparaison des susdites vertus.

Oui, j'aime les maximes de l'Évangile, parce qu'elles portent à la pureté de l'esprit de Jésus-Christ. Il ne me serait pas possible, quoique je sois une faible & imbécile créature, de goûter une dévotion en l'air & qui n'aurait du fondement que dans l'imagination. Notre divin Sauveur & Maître s'est fait notre Cause exemplaire, & afin que nous le puissions plus facilement imiter, il a pris un corps & une nature comme les nôtres. Ainsi, en quelque état que nous soyons, nous le pouvons suivre avec sa grâce qui nous découvre suavement ce que nous devons retrancher ; car la pureté de son esprit nous fait voir l'impureté du nôtre & tout ensemble les difformités de nos opérations intérieures & extérieures. L'on trouve donc toujours à pratiquer ces maximes saintes, non avec effort ou contention d'esprit, mais par une douce attention à Celui qui occupe l'âme & qui donne vocation & regard à ces aimables lois. Voilà la dévotion qui me soutient & sans laquelle je croirais bâtir sur le sable mouvant. Dieu est pureté & il veut des âmes qui lui ressemblent, en tâchant d'imiter son adorable Fils par la pratique de ses divines maximes. Et comme je viens de le dire, tout se fait doucement, car si le naturel n'est turbulent & inquiet, elles ne sont pas pénibles, parce que depuis qu'une âme veut une chose, si elle est courageuse, c'est demi fait : Dieu y donne son concours, puis la vocation savoureuse, & enfin la paix & le repos de l'esprit.



L'esprit du Verbe Incarné. — Le présent le plus sublime en tout est l'esprit du sacré Verbe Incarné, quand il le donne d'une façon sublime, comme il le donne à quelques âmes que je connais de cette nouvelle Église de Canada, & comme il l'a donné à nos saints martyrs, les Révérends Pères de Brébœuf, Daniel, Jogues & Lalemant, qui ont fait paraître par leur généreux courage combien leur cœur était rempli de cet esprit & de l'amour de la croix de leur bon Maître. C'est cet esprit qui fait courir par mer & par terre les ouvriers de l'Évangile & qui les fait des martyrs vivants, avant que le fer & le feu les consomment. Les travaux inconcevables qu'il leur fait endurer sont des miracles plus grands que de ressusciter des morts.

Pour en venir au particulier, je dis que c'est un présent, parce qu'il ne s'acquiert pas dans une méditation. Il peut néanmoins arriver que Dieu le donne à une âme qui aura été fidèle en quelque occasion de conséquence pour sa gloire, & même en une petite affaire avec un parfait amour de Dieu & une entière haine de soi-même. Mais pour l'ordinaire, il le donne après beaucoup de sueurs dans son service & de fidélité à sa grâce.

Ce don est une intelligence de l'esprit de l'Évangile & de ce qu'a dit, fait & souffert notre adorable Seigneur & Maître, avec un amour dans la volonté conforme à cette intelligence. Concevez un point de la vie cachée du Fils de Dieu, cela contient une sainteté que les plus hauts Séraphins adorent, & ils reconnaissent qu'ils ne sont que des atomes & des néants, en comparaison des sublimes occupations intérieures de ce divin Sauveur. Considérez encore les trois années de sa conversation avec les hommes, ses entretiens particuliers, ses prédications, ses souffrances, sa passion, sa mort : vous direz que ces trois années ont porté ce qu'il y a de plus divin : il nous a donné ou acquis tous les biens de la grâce & de la

gloire. Par la distinction des états de cet adorable Maître, nous connaissons la différence des nôtres avec quelque proportion, car à Dieu ne plaise que nous fassions de la comparaison entre lui & nous. Cet excellent Sermon de la Montagne *Bienheureux sont les pauvres d'esprit* & celui de la Cène sont la force & le bastion des âmes à qui Dieu fait ce présent. Ne vous imaginez pas qu'en cette occupation il se passe rien dans l'imagination ou dans le corps. Non, le tout est dans la substance de l'esprit par une infusion de grâce purement spirituelle. En cet état, on se sent poussé à la pratique de toutes les maximes de l'Évangile qui sont conformes à l'état où nous sommes appelés, & aux emplois où l'obéissance nous engage. L'âme fait plus de chemin en un jour dans cette disposition qu'elle ne ferait en tout autre dans un mois. Cette approche amoureuse du sacré Verbe Incarné porte dans l'âme une onction qui ne se peut exprimer, & dans les actions, une sincérité, une droiture, une franchise, une simplicité, une fuite de toutes obliquités; elle imprime dans le cœur l'amour de la croix & de ceux de qui l'on est persécuté. Elle fait sentir & expérimenter l'effet des huit béatitudes d'une manière que Dieu sait & que je ne puis dire.

Tous ces heureux effets & beaucoup d'autres que je ne dis pas viennent de l'onction et de l'attrait continuel avec lequel l'Esprit de Jésus emporte l'âme. Cet Esprit persuade, convainc & attire si doucement qu'il n'est pas possible de lui rien refuser, & de plus il agit dans l'âme comme dans une maison qui lui appartient entièrement. Cette douce persuasion est son langage, & la réponse de l'âme est de se laisser emporter en cédant amoureusement. Ce sont de mutuels regards & des intelligences si pures que nos paroles sont trop basses pour les énoncer. L'âme, sans faire peine à la nature qu'elle attire facilement après soi, se voit tranquille dans les choses les plus pénibles & difficiles. Quand même la nature, par faiblesse & infirmité, serait surprise par quelque tort ou injure qu'on lui fait, l'âme s'en aperçoit aussitôt, & la nature n'a plus de

force. La paix & l'onction intérieure font même qu'on aime ceux qui ont fait l'injure. Il en est de même de tout le reste. L'âme est humblement courageuse & sans respect humain dans les occasions où il y va de la justice & de l'équité, néanmoins avec une soumission entière de jugement à ceux qui la dirigent.

Dans cet état, l'âme ne commet plus d'indiscrétions, parce qu'elle est unie à Dieu d'une façon qui la rend libre. Elle voit clair en toutes ses opérations, n'étant plus dans les transports de désir & d'amour, comme elle l'a été autrefois. C'est ici la liberté des enfants de Dieu, qui les introduit dans sa familiarité sainte par la confiance & par le libre accès qu'il lui donne. Dans les états passés, elle était dans un enivrement & transport qui la faisait oublier elle-même; mais ici elle est à son Bien-Aimé & son Bien-Aimé est à elle avec une communauté d'intérêts & de biens, si j'ose ainsi parler. Cela fait qu'elle s'expose à tout pour sa gloire & que, nonobstant toutes les croix qui se rencontrent, elle pratique suavement la loi du parfait anéantissement pour n'être plus & afin qu'il soit tout & l'unique glorifié. Ce n'est pas qu'il ne se trouve des occasions où les croix se rendent plus sensibles & qu'il ne s'y commette même des imperfections, mais cela passe vite; l'âme s'humilie & fait facilement la paix par l'agrément de son humiliation. Car plus une âme s'approche de Dieu, & plus elle connaît son néant, & quoiqu'elle soit élevée à un très haut degré d'amour, elle ne laisse pas de s'abaisser à un très profond degré d'humilité; ces deux dispositions s'accordent parfaitement ensemble : ce qui me fait connaître la vérité de cette parole de Notre-Seigneur, que *celui qui s'humilie sera élevé*.



Jamais une âme ne connaîtra cet Esprit par l'étude ni par la force de la spéculation, mais dans l'humble oraison & dans la soumission aux pieds du crucifix. L'adorable Verbe Incarné

en est la source. C'est lui qui le donne en partage aux âmes choisies & qui lui sont les plus chères, afin qu'elles suivent & qu'elles enseignent ses divines maximes & que, par cette pratique, elles se consomment jusqu'au bout dans son imitation.

*

Beauté. — Prenons courage pour nous approcher de Celui qui est *le plus beau de tous les enfants des hommes*. C'est là un passage du Prophète bien capable de me toucher le cœur & de me beaucoup occuper l'esprit, pour les grands secrets que je comprends dans la double beauté du sacré Verbe Incarné, mon très cher & tout unique Bien.

Accoutumez-vous à aimer la beauté du Fils de Dieu & à lui faire un hommage perpétuel, car, puisque vous lui avez voué votre cœur, il faut qu'il ait été touché de sa beauté divine. Dites-lui donc souvent ce verset du psaume *Eruñtavit : Speciosus forma præ filiis hominum* *.

*

Grandeurs. — Tout ce qui parle des grandeurs de notre très adorable Jésus me plaît plus que je ne puis le dire.

*

Sacré-Cœur. — Lorsque vous serez arrivé à l'aimable séjour du Cœur de Jésus, ayez compassion des âmes qui ne le connaissent pas, qui ne le louent pas, qui ne l'aiment pas. Prenez en mains la cause de Jésus-Christ, & ne donnez point de trêve au Père Éternel qu'il ne vous ait accordé un bon nombre de

ces pauvres âmes détachées du royaume de son Fils. Demandez-les lui par ses propres paroles & par les promesses qu'il lui a faites, disant : *Demandez-moi & je vous donnerai toutes les nations pour héritage*. Il les lui a demandées, son Sang a crié bien haut, & cependant l'affaire n'est pas encore en son point. Demandez donc pour Jésus, mais demandez aussi par Jésus, afin qu'il vienne posséder ce qui lui appartient. Il ne se faut point lasser dans une affaire si importante; il faut toujours crier & importuner le Ciel jusqu'à ce que l'on en soit venu à bout.



Je n'ai pas cessé de vous offrir sur l'autel sacré du Cœur très aimable de Jésus à son Père Éternel. Mais quoi ! me dites-vous, je suis sacrifié sur le Cœur qui met l'incendie partout, & je ne brûle pas ! Pensez-vous que nous sentions toujours le feu qui nous brûle ? je parle de ce feu divin. Nous ne serions jamais humbles, si nous ne sentions nos faiblesses, & il est bon que l'Amour nous rende son feu insensible, afin que nous brûlions plus purement.



Je m'en vais quitter la charge de supérieure, & en même temps beaucoup de tracas où cet emploi m'engage; après quoi, je tâcherai de pratiquer les avis que je donne, surtout de m'offrir en continuelle hostie au Père Éternel sur le Cœur de son bien-aimé Fils. Je veux que ce soit là ma principale affaire intérieure.



Le Cœur sacré de mon Jésus tient le milieu entre le vôtre & le mien, & son divin Esprit est le lien de notre petit commerce,

car c'est avec lui que je traite de tout ce qui vous touche & de tout ce qui me regarde. Je ne fais qu'une seule affaire des vôtres & des miennes, ou pour mieux dire, je n'en fais qu'une seule hostie pour être consommée dans le feu qui brûle sur ce divin Autel.



Il faut aussi que vous aimiez les sacrifices. Mais sur quel autel les immolerez-vous ? Prenez avec un très grand respect le Cœur du Fils de Dieu, & après que vous l'aurez présenté à son Père, offrez sur ce divin & très sacré Cœur, comme sur un autel, toutes vos victimes, qui sont vos intentions, vos affections, vos désirs, vos actions, vos amis.

Vivons unanimement dans le sacré Cœur de Jésus pour y concevoir ce que produit dans une âme la fidèle pratique de ses divines maximes.



Que les approches du sacré Cœur de Jésus fassent découler dans les nôtres la vraie sainteté, car c'est de ce Cœur sacré que découlent tous les trésors de grâces & d'amour qui nous font vivre de sa vie & nous animent de son esprit. C'est par lui que nous persévérons dans l'ordre des enfants de Dieu. Sans lui nous demeurons toujours en nous-mêmes, dans nos lâchetés & dans des inconstances qui font que notre vie est une maladie continuelle.



Que le Saint-Esprit rende nos cœurs dignes d'habiter cette cité sainte & si bien munie, le sacré Cœur de Jésus. Quand on est parvenu à cet aimable séjour, on se repaît & on se plaît en Celui qui se plaît & *se repaît parmi les lys*. Il s'y fait des

repas mutuels de l'âme & de Jésus, de Jésus & de l'âme, qui donnent une vie qui fait perdre à la créature la vie sensuelle qu'elle avait par l'attachement aux choses du monde.

*

La Sainte Vierge. — Lorsque je veux donner un peu de relâche à mon esprit, je me récrée à voir le triomphe de la Sainte Vierge & les Saints qui l'ont chanté.

*

Saint Benoît. — J'ai lu & relu, mon cher fils, tout ce qui parle de votre saint Ordre*, & je ne vous puis dire la consolation que je ressens en mon âme de ce que Dieu vous y a appelé. Vous m'en demandez mon sentiment. Je vous dis que tout le précis de la perfection y est enclos, & qu'il n'y a aucun Ordre en l'Église qui n'ait emprunté de saint Benoît & de ses enfants ce qu'il a de plus saint & de plus parfait.

III. PENSÉES SUR LA CONTEMPLATION

PRIÈRES VOCALES. — Au commencement que Dieu me fit l'honneur de m'appeler & de me toucher le cœur de son amour, je lui parlais sans cesse. Il faut que cette pratique des oraisons jaculatoires soit la vie de notre âme & que nous fassions dès ici-bas ce que, par la miséricorde de Dieu, nous ferons dans l'éternité si nous lui sommes fidèles.



La trop grande quantité des oraisons vocales étouffe l'esprit de la dévotion; mais aussi, de n'en point dire ou d'en dire fort peu, cela la ralentit.



Oraison mentale. — L'oraison mentale sert beaucoup, même pour la conduite de la famille & des affaires domestiques. Car, plus on s'approche de Dieu, plus on voit clair dans les affaires temporelles, & à la faveur de ce flambeau, on les fait beaucoup plus parfaitement.



Par l'oraison on apprend à faire ses actions en la présence de Dieu & pour son amour. On n'a garde de l'offenser quand on le voit présent. On s'accoutume à faire des oraisons jaculatoires qui enflamment le cœur & attirent Dieu dans l'âme. Ainsi, de terrestre on devient spirituel, en sorte qu'au milieu du tracas des affaires du monde, on est dans un petit paradis où Dieu prend ses plaisirs avec l'âme & l'âme avec Dieu.



Je suis très aise que vous vous adonniez à l'oraison mentale, mais plus cordiale qu'autrement, car c'est là la disposition que je pense que Dieu demande de vous. Je veux dire que vous n'employiez pas de si longs espaces de temps à discourir & à méditer, mais qu'y ayant employé un espace raisonnable, vous entriez en votre cœur & que vous parliez amoureusement à notre bon Jésus sur les choses que vous avez considérées ou sur celles qu'il vous fera affectionner pour lors. Je dis ceci afin que vous vous accoutumiez à parler à Dieu & à imiter les Anges & les Saints qui, transportés des beautés de cette divine Majesté & de ses infinis bienfaits, lui chantent un cantique qui n'a point de fin. Or vous les imitez en parlant & chantant en votre cœur.

Continuez cette pratique tandis que Notre-Seigneur vous conduira par ce chemin, quand même ce serait toute votre vie. D'autant que les âmes qui se donnent tout de bon à Dieu par la vie intérieure lui doivent rendre une entière & parfaite obéissance dans un esprit de foi, sans avoir de l'attache aux goûts & aux sentiments ni à ce que leur raison pourrait faire estimer le meilleur. Elles se doivent laisser conduire par un abandon total d'elles-mêmes à ce souverain Esprit, qui seul fait les saints selon sa très adorable volonté.

J'ai remarqué dans vos méditations, que Dieu vous donne des mouvements pour la pratique des vertus conformes aux sujets que vous avez médités, qui sont les vertus de l'Évangile qui tendent à l'imitation de notre très adorable Seigneur. C'est ce qui me fait dire que votre oraison est bonne, puisqu'elle vous donne une pente à une vie sainte & parfaite. Elle est bonne en tant qu'oraison spéculative & affective. Mais elle ne sera qu'une dévotion en l'air & dans l'imagination, si elle ne se termine à l'actuelle pratique des vertus que vous y avez vues & goûtées. Sachez donc que vous avez une

grande tâche à faire & que vous n'avez par conséquent ni temps ni moment à perdre, puisqu'il est question d'imiter Jésus & Jésus crucifié.

*

Entretien amoureux. — Ne craignez pas de suivre les mouvements qui vous poussent à parler à Dieu familièrement & amoureusement. Oui, ces mouvements sont la voix de Dieu qui vous appelle. Votre âme doit lui répondre & lui parler. Cela lui gagne le cœur & captive sa bonté infiniment portée à se communiquer à ses amis. Et si elle ne lui répondait pas selon ce qu'il lui dit intérieurement, elle en serait responsable à son amour, qui n'aime que pour être aimé, & qui veut de notre part un retour de correspondance & de fidélité.

~ ~ ~

Si l'âme possède l'entretien amoureux de cœur avec Dieu, elle est heureuse dès cette vie. En cet état, les emplois n'empêchent pas l'union avec Dieu, mais ils laissent toujours l'âme dans son centre qui est Dieu, & la disposent à une plus haute & plus parfaite union avec lui. On peut voir par mes écrits que j'ai été plusieurs années en cet état qui me donnait une grande force pour porter les travaux & les grands sujets de distraction que j'avais chez mon frère, avec lequel j'ai demeuré onze ans. Cet état change & il conduit l'âme en l'élevant de plus en plus à l'union la plus intime avec la divine Majesté. N'ayons point de volonté; laissons-nous conduire à son divin Esprit. C'est ce qu'il demande de nous, soit pour le spirituel, soit pour les emplois extérieurs.

~ ~ ~

Quand la volonté est gagnée à Dieu & qu'elle ne se détourne point volontairement de l'attrait où la divine Majesté

l'appelle, qui est pour l'ordinaire l'amour actuel & l'entretien familial, l'entendement ne lui peut nuire, car elle est la maîtresse & elle lui commande comme elle veut, par une certaine force intérieure qui vient d'une puissance secrète qui la meut. Et, de plus, cette puissance tend toujours à ce que Dieu seul soit le Maître partout.



Il y a des personnes qui ont l'entendement si volage & naturellement si facile à courir çà & là, que l'oraison se passe sans qu'ils donnent rien à la volonté. C'est un vice de nature où il n'y a que l'humilité & la patience à pratiquer, parce que s'en affliger serait jeter le trouble dans l'imagination, qui ferait un double ravage. Par la pratique de la vertu, l'on gagne ce que l'on croit avoir perdu : une bonne & persévérante volonté gagne le cœur de Dieu, qui donne ensuite ce qu'on n'a pu acquérir par son travail.



La purification de l'âme par la tendance & par la langueur. — La *tendance* est le premier état de l'âme blessée du saint amour & qui, ayant encore le dard sacré dans la plaie, souffre pour s'unir à son vainqueur, parce qu'elle ne le peut encore atteindre, eu égard à sa grande dissemblance & n'étant pas encore dans la pureté requise à l'union qu'elle prétend & où elle aspire. Il lui faut passer par divers feux & diverses morts, avant que d'y posséder son Bien-Aimé. C'est pourquoi elle soupire jour & nuit, & par des élans continuels elle ouvre ses bras, ou pour mieux dire, elle étend ses ailes, qui sont dans un continuel mouvement.

La *langueur* est causée par de nouveaux écoulements & par des touches divines, par lesquelles l'âme voit qu'elle ne peut encore jouir de l'Époux, avec lequel elle prétend le mariage

spirituel, dans une pureté dont il lui a fait connaître qu'elle devait être ornée. Elle n'a pas encore cette pureté, & cependant les traits de l'amour de l'Époux, qui sont ses touches intérieures, augmentent sans cesse, ce qui la fait languir jusques à un tel point qu'elle n'en peut plus. Je crois que c'est ce que le Saint-Esprit faisait dire à l'Épouse des Cantiques : *Soutenez-moi de fleurs, appuyez-moi de pommes, parce que je languis d'amour*. Dans cet état, où j'ai passé plusieurs années, comme je l'ai décrit ailleurs, mon âme avait en vue les beautés ravissantes de l'Époux; elle voyait qu'on la préparait au mariage; mais le temps prolongé de l'attente la faisait mourir sans mourir. Tout ce qu'elle pouvait, c'était de faire des respirs qui disaient ces mots en leur signification : " Ah ! mon Amour, Ah ! mon Bien-Aimé ! Ah ! mon Amour, Ah ! mon Bien-Aimé. " Les mois entiers se passaient de la sorte, et ce peu de mots disait beaucoup à l'Époux, qui se plaisait à purifier sa future épouse dans cette *languueur* qui, comme j'ai dit, est une mort sans mort & un purgatoire amoureux où il la tient pour la purger de ses propres opérations, appropriations & autres restes de défauts *.

*

Les purifications opérées par l'Esprit de Dieu. — Ne vous étonnez point si vous voyez des défauts dans vos actions. C'est cet état d'union où l'Esprit de Dieu vous appelle qui vous ouvre les yeux. Plus cet Esprit vous donnera de lumière, plus vous y verrez d'impuretés. Vous tâcherez de corriger celles-là, puis d'autres & encore d'autres; mais vous remarquerez qu'elles seront de plus en plus subtiles & de différente qualité. Car il n'en est pas de ces sortes d'impuretés comme de celles du vice ou de l'imperfection que l'on a commises par le passé, par attachement ou par surprise ou par coutume. Elles sont bien plus intérieures & plus subtiles, & l'Esprit de Dieu, qui ne peut rien souffrir d'impur, ne donne nulle trêve

à l'âme qu'elle ne travaille pour passer de ce qui est plus pur à ce qui l'est davantage. Dans cet état de plus grande pureté, l'on découvre de nouveaux défauts encore plus imperceptibles que les précédents, & le même Esprit aiguillonne toujours l'âme à les chasser & à se purifier sans cesse. Elle se voit néanmoins impuissante de s'en garantir, mais l'Esprit de Dieu le fait par de certaines purgations intérieures & par des croix conformes ou plutôt contraires à l'état dont il purifie. Ma croix en ce point est souvent l'embarras des affaires où je me trouve presque continuellement.

*

Différents états d'union. — Il y a des états d'union d'entendement & de volonté qui sont passagers. Ce sont, ce me semble, des essais ou des épreuves que Dieu veut faire d'une âme pour l'amorcer & la gagner à lui. Si elle lui est fidèle en ces rencontres, elle avancera plus avant dans la voie de Dieu. Il semble que les promesses qu'on lui fait en cet état dans l'oraison, sont comme des contrats qui doivent être gardés inviolablement, autant que la faiblesse humaine le peut permettre avec le secours de la grâce. Encore qu'on ne s'en aperçoive pas, on ne laisse pas d'avancer. Mais Dieu, qui sait que l'âme est encore faible, lui cache son progrès & la grâce même qu'il lui donne, parce que, n'ayant pas encore l'esprit assez convaincu de son néant & de son impuissance au bien, elle s'attribuerait ce qui est dû à son Bienfaiteur.

Ce que j'appelle union d'entendement, c'est lorsque cette puissance est immédiatement occupée de Dieu par une notion spéciale ou générale. Cette notion est pourtant amoureuse, & elle emporte avec soi toute l'âme. Mais c'est l'entendement qui arrête la volonté pour aimer, sans même qu'elle connaisse qu'elle fasse des actes. C'est une infusion de grâces qui ne se peut exprimer. Tout ce que j'en puis dire, c'est que l'âme ne veut rien pour elle-même, mais tout pour Dieu, de qui elle reçoit des effets d'une bonté immense.

L'union d'entendement & de volonté est un attrait de Dieu qui produit tout ensemble un effet de lumière & d'amour, ce qui met l'âme en des privautés avec Dieu qui sont inexplicables; ce qui opère en l'âme des effets très précieux, surtout une facilité continuelle à traiter familièrement avec sa divine Majesté en quelques affaires qui se puissent rencontrer, & un état de paix actuelle qui est à l'âme une réfection savoureuse où les sens n'ont point de part. Le cœur n'est jamais dans l'abattement; il est toujours vigoureux quand il faut traiter avec Dieu; & lorsque, dans la conversation qu'il est obligé d'avoir avec les créatures, il est interrompu, son inaction est un repos & une simple attention à Celui de qui il se sent possédé, sans que cette attention empêche le commerce du dehors, pourvu qu'il soit dans l'ordre de l'obéissance ou de la charité.

Ensuite de cette privauté dont je viens de parler, l'âme ne pourrait pas s'assujettir, non pas même dans un temps libre, à réfléchir sur diverses matières, tant spirituelles puissent-elles être. Elle n'y peut penser que par un simple regard. La volonté est toujours dans l'amour actuel avec une liberté entière de parler, quoique ce parler ne se fasse point par un long discours, mais par une aspiration simple & continue. L'âme a un langage court, mais qui la nourrit merveilleusement, comme si elle disait : " Mon Dieu ! Vous soyez béni ! " — ce mot *DIEU* dit plus en l'âme qu'on ne peut exprimer — " O ma Vie, ô mon Tout, ô mon Amour ! " A mesure que la respiration naturelle se fait, cette aspiration surnaturelle continue. Et lorsque, par l'ordre de la charité ou par l'obligation de quelque emploi, il faut interrompre ce langage, le cœur ne cesse point d'être attentif à son Objet.



Prenez garde de vouloir trop avancer avant le temps. Quand Dieu voudra que, nonobstant vos occupations extérieures, vous ne le perdiez point de vue, il fera cela lui-même. Et de plus,

quand son esprit se sera rendu le maître du vôtre & qu'il se sera emparé de votre fond pour vous tenir dans l'union intime & actuelle avec sa divine Majesté par une vue d'amour, toutes vos occupations ne vous pourront distraire de ce divin commerce. Je dis, dans ce fond, parce qu'il n'est pas possible de traiter en ce monde des affaires temporelles, sans s'y appliquer avec l'attention convenable du jugement & de la raison. En cet état d'union & de commerce avec Dieu dans la suprême partie de l'âme, on ne perd point sa sainte présence ni ce divin entretien avec lui. Mais il faut faire cette distinction qu'il y a deux manières de s'entretenir & de jouir. L'une est que, quand on est dans un plein repos, l'union actuelle est plus libre; — non qu'elle ne le soit toujours, parce que c'est le Saint-Esprit, principe de la vraie liberté, qui en est l'auteur & le moteur; — au lieu que, dans les affaires extérieures, une partie de l'âme est occupée au dehors, le jugement & les autres facultés nécessaires au commerce étant obligés d'y mettre leur application & en quelque façon de se distraire. C'est néanmoins dans ces rencontres que servent les vertus cardinales, & toujours, nonobstant la distraction, avec quelque sorte d'union. La différence de ces deux sortes d'union & d'entretien avec Dieu est que, quand on est actuellement occupé au dehors, l'union est d'un simple regard vers son divin Objet & on ne lui parle que par de petits moments, quand il le permet & qu'il y donne de l'attrait. Mais quand l'âme est dans un plein repos & qu'elle est entièrement dégagée de l'embarras des affaires, elle est plus épurée du sens, & alors elle traite & converse avec Dieu comme un ami fait avec son ami.

*

Cantiques de l'âme dans ses états d'oraison *. — J'ai parlé à plusieurs reprises, dans mes écrits, de l'épithalame de l'âme, de ses transports et autres semblables mouvements d'amour. Il y en a eu de diverses sortes dans la voie, par laquelle la divine

Bonté m'a appelée, conformes aux divers degrés d'oraison par où il m'a conduite. Cela ne se fait pas par méthode, mais par l'abondance de l'Esprit de grâce qui domine & qui agit l'âme, laquelle expérimente ce que dit saint Paul que *le Saint-Esprit prie pour nous avec des gémissements inexplicables*, parce que tout cela se fait passivement, tantôt par une tendance vers l'Objet aimé, puis par des gémissements qui mettent l'âme en langueur; tantôt par une suspension qui la fait agoniser, puis par des transports qui lui font oublier le respect de la Majesté; ensuite, par un martyre d'amour très pénible, mais pourtant très aimable; après cela, par une privauté toute suave & toute douce &, enfin, par un attrait qui l'oblige à un retour conforme aux attaques de l'Époux. Mais qui pourrait nombrer tous les jeux sacrés & les saintes inventions du divin Amour ! Il n'y a que l'Esprit divin, qui meut ainsi ses enfants, qui les puisse écrire avec une plume de son divin feu, qui est lui-même, & le divin Agent sur les cœurs & sur les esprits qu'il possède par ses divins écoulements & ses divines touches. L'on écrirait un gros volume sur chacun de ces états, lorsqu'on en expérimente l'acte formel opéré par Celui qui possède l'âme, & cela soulagerait la nature qui souffre en portant un état si disproportionné à sa faiblesse. Mais hors de là, l'esprit retient tout à soi par nécessité, ne trouvant rien au dehors qui le puisse soulager : son Bien étant au dedans de soi, il y demeure, & l'esprit souffre selon le bon plaisir de son divin Agent.

*

Vie apostolique. — Je suis si accablée d'affaires que tout ce que je puis faire après y avoir satisfait, c'est de m'acquitter des observances régulières. Je soupire après la retraite & la solitude, mais il n'est pas en ma disposition de choisir cet état. Ce n'est pas que, du côté de Dieu, mon esprit ne lui soit attaché par son attrait & que mon cœur n'ait le bien d'être uni à sa

divine Majesté, avec sa privauté & sa grâce ordinaires. Monsieur de Genève * dit qu'il y a des oiseaux qui en volant prennent leur réfection. J'en suis de même en matière de la vie de l'esprit, car, dans les tracas où je suis attachée par nécessité, je prends la nourriture solide & continuelle que je viens de dire.



Vous êtes obligé de vous mêler de diverses affaires, tant pour le spirituel que pour le temporel, dans lesquelles il ne se peut faire, dans la condition de la faiblesse humaine, qu'on ne contracte un peu de poussière. Ces sortes de fautes ne sont pas des infidélités, mais des fragilités qui se guérissent par ce fond d'union avec Dieu dans le cœur & dans l'esprit.

Oui, les actes réitérés dans cette union sanctifient merveilleusement une âme. Et n'estimez pas que les distractions que vos études ou vos affaires vous causent, soient des infidélités, si ce n'est que vous vous amusez trop à raisonner sur des matières curieuses ou controversées, ou sujettes à la vanité, ou enfin contraires à l'esprit de Jésus-Christ. Quand une fois Dieu a fait présent à une âme du don de sagesse & de celui d'entendement, ce qu'il fait ordinairement dans cette sainte union, les distractions ne nuisent point. Je ne sais si vous ne goûtez point tellement les douceurs de l'union que l'action passe en votre esprit pour une distraction. L'action émanée des sources dont je viens de parler est une espèce d'oraison, parce qu'elle vient de Dieu & se termine à Dieu. Ainsi ne vous affligez point de vos emplois, & ne distinguez point ce qui est le plus parfait, sinon dans l'état où vous êtes, & où vous ne vous êtes pas mis vous-même.



La retraite est douce & l'on ne traite jamais mieux avec Dieu que dans le silence. C'est ce qui me console de ce que sa bonté vous a appelé à un Ordre saint où cette vertu règne en

sa perfection, & où vous pouvez faire pour vous & pour autrui plus que vous ne feriez de paroles. La vie mixte a son tracas, mais elle est animée de l'esprit de Celui qui l'ordonne. Je ne me trouve jamais mieux en Dieu que lorsque je quitte mon repos pour son amour, afin de parler à quelque bon Sauvage & de lui apprendre à faire quelque acte de chrétien. Je vous dis cela pour vous faire voir que la vie mixte de cette qualité* me donne une vigueur plus grande que je ne vous puis dire. Aussi est-ce ma vocation que je dois aimer par-dessus toute autre.

*

Notre union n'est jamais plus éminente que dans les travaux soufferts à l'imitation & pour l'amour de Jésus-Christ, qui était, dans le temps de ses souffrances & surtout au point de sa mort, dans le plus haut degré d'union & d'amour pour les hommes avec Dieu son Père. L'union douce & amoureuse est déjà la béatitude commencée dans une chair mortelle, & son mérite est dans les actes de la charité envers Dieu & le prochain, & des autres vertus théologiques. Mais dans l'union dont je parle, qui est pourtant une suite de celle-là, il s'agit de donner sa vie dans une consommation de travaux qui portent à la ressemblance de Jésus-Christ. Ah ! certes, il faut donner le prix à celle-ci & attendre à l'autre vie à connaître son mérite & son excellence, car, à présent, nos discours sont trop bas pour en pouvoir parler comme il faut.

IV. DE QUELQUES-UNES DE MES DÉVOTIONS PARTICULIÈRES

1. AU PÈRE ÉTERNEL PAR LE SURADORABLE CŒUR DE JÉSUS
2. AU VERBE INCARNÉ PAR MARIE. 3. A LA TRÈS SAINTE VIERGE

TOUTES ces dévotions qui se consomment par quelques actes particuliers me sont bien difficiles. Je dirai néanmoins en simplicité que j'en ai une que Dieu m'a inspirée & de laquelle j'ai déjà parlé dans mes précédents écrits. C'est au suradorable Cœur de Jésus. Aujourd'hui, en cette année 1661, il y a près de trente ans que je la pratique, & voici à peu près comme je m'y comporte, lorsque je suis libre, en parlant au Père Éternel & à son divin Fils :

C'est par le Cœur de mon Jésus, ma Voie, ma Vérité & ma Vie, que je m'approche de vous, ô Père Éternel. Par ce divin Cœur, je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas, je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas, je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous connaissent pas. Je veux par ce divin Cœur satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais en esprit le tour du monde pour y chercher toutes les âmes rachetées du Sang très précieux de mon divin Époux, afin de vous satisfaire pour toutes par ce divin Cœur. Je les embrasse pour vous les présenter par lui, & par lui je vous demande leur conversion. Hé quoi ! Père Éternel, voulez-vous bien souffrir qu'elles ne connaissent pas mon Jésus, & qu'elles ne vivent pas en lui qui est mort pour tous ? Vous voyez, ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore. Ah ! faites qu'elles vivent par ce divin Cœur.

Sur cet adorable Cœur, je vous présente tous les ouvriers de l'Évangile, afin que par ses mérites vous les remplissiez de votre Esprit-Saint.

Sur ce sacré Cœur, comme sur un autel divin, je vous présente N... & N.... Je vous demande au nom de mon divin Époux que vous les remplissiez de son Esprit & qu'ils soient éternellement avec vous sous les auspices de ce divin & sacré Cœur.

O Verbe Incarné, Jésus, mon Bien-Aimé, vous savez tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin Cœur & par votre sainte Ame. Je vous le dis, en le lui disant, parce que vous êtes dans votre Père & que votre Père est en vous. Faites donc que tout cela s'accomplisse, & joignez-vous à moi pour fléchir par votre Cœur celui de votre Père. Faites, selon votre parole, que comme vous êtes une même chose avec lui, toutes les âmes que je vous présente soient aussi une même chose avec lui & avec vous.

Voilà l'exercice du sacré Cœur de Jésus. J'envisage ensuite ce que je dois au Verbe Incarné, & pour lui en rendre mes actions de grâces, je lui dis :

Que vous rendrai-je, ô mon divin Epoux, pour l'excès de votre charité en mon endroit ? C'est par votre divine Mère que je vous veux rendre mes actions de grâces. Je vous présente son sacré Cœur comme je présente le vôtre à votre Père. Souffrez que je vous aime par ce même Cœur qui vous a tant aimé. Je vous offre ses sacrées mamelles qui vous ont allaité & son sein virginal qui vous a logé. Je vous l'offre en action de grâces de tous vos bienfaits sur moi, tant de grâce que de nature. Je vous l'offre pour l'amendement de ma vie & pour la sanctification de mon âme. Je vous le présente afin qu'il vous plaise me donner la grâce de la persévérance finale dans votre service & dans votre amour. Je vous rends grâces, ô mon divin Epoux, de ce qu'il vous a plu choisir cette très sainte Vierge pour votre Mère, de ce que vous avez voulu être enfermé neuf mois dans son sacré sein & de ce qu'il vous a plu nous la donner pour Mère. J'adore l'instant de votre Incarnation en elle & tous les divins moments de votre vie voyageuse sur la terre. Je vous en rends grâces & de ce que vous vous êtes voulu faire non seulement notre vie exemplaire par vos divines vertus, mais encore notre vie méritoire dans tous vos travaux & dans l'effusion de votre Sang précieux. Je ne veux ni vie ni mouvement que par votre vie. Purifiez donc ma vie impure & défectueuse par la pureté & perfection de votre vie divine & par la sainte vie de votre divine Mère.

Je me tourne ensuite vers la sainte Vierge & lui dis tout ce que l'amour me peut suggérer, mais toujours dans le même esprit & le même sens que ci-dessus, & je ferme par là ma retraite du soir.

Dans tous les autres temps, mon cœur & mon esprit sont attachés à leur Objet pour suivre les pentes qu'il leur donne; & même dans l'exercice ci-dessus, je suis pour l'ordinaire le trait de l'Esprit, & ce que je viens de dire n'est qu'une expression grossière de l'intérieur. Car je ne puis dire de prières vocales sinon celles de la psalmodie, mon chapelet d'obligation m'étant même assez difficile.

Je porte au cou une petite chaîne de fer, il y a plus de vingt & trois ans, pour marque de mon esclavage à la sainte Mère de Dieu. Je n'y ai point d'autre pratique, sinon en la baisant de m'offrir pour esclave à cette divine Mère.

4. A LA DOUBLE BEAUTÉ DU VERBE INCARNÉ

J'ai encore composé une oraison qu'un de mes amis m'a tournée en latin pour honorer la double beauté du Fils de Dieu dans ses deux natures, divine & humaine. Voici ce qu'elle contient :

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes la splendeur de la gloire de votre Père & la figure de sa substance, je vous renouvelle les vœux de cet esclavage par lequel je me suis entièrement dédiée à votre double beauté. Je renonce à toute la gloire que l'on peut avoir ou désirer en ce monde, sinon à celle pour laquelle je proteste de vouloir être éternellement votre véritable esclave. Ainsi soit-il, ô mon Jésus !*

Ce qui m'a donné le mouvement à cette dévotion à la double beauté du sacré Verbe Incarné, est qu'étant encore en notre monastère de Tours, je me trouvai un jour dans un transport fort extraordinaire, dans lequel j'eus une vue de l'éminence & sublimité de cette double beauté des deux natures en Jésus-Christ. Dans ce transport, je pris la plume & écrivis des vœux

conformes à ce que mon esprit pâtissait. Étant revenue à moi, je me trouvai engagée d'une nouvelle manière à mon divin Époux. J'ai depuis perdu ce papier, mais quelque écrit que ce puisse être, il ne pourra jamais dire ce qui se passe dans l'âme, quand elle est unie dans son fond à ce divin Objet. Dans ce seul mot : *FIGURE DE LA SUBSTANCE DU PÈRE*, l'esprit comprend des choses inexplicables. L'âme qui a de l'expérience dans les voies spirituelles & qui est une même chose avec son Bien-Aimé les entend selon l'étendue de sa grâce, & dans ce renouvellement des vœux qu'elle a faits à cette double beauté, elle comprend tout ce secret, comme pareillement celui de son esclavage envers son Époux *.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA CONSOMMATION EN UNITÉ D'ESPRIT AVEC DIEU PAR L'AMOUR

Lettres à Dom Claude Martin.

a) SEPTEMBRE 1660.

DIEU, par sa miséricorde, me conserve la santé, & j'ai toujours les affaires de la maison sur les bras. Je les porte par acquiescement aux ordres de sa divine Majesté, car toute ma vie j'ai eu de l'aversion des choses temporelles, surtout dans ce pays où elles sont épineuses au point que je ne le puis exprimer. Mon cœur néanmoins & mon esprit sont en paix dans tous les tracas de cette vie, & j'y trouve Dieu qui me soutient par sa bonté & sa miséricorde & qui ne me permet pas de vouloir autre chose que ce qu'il voudra de moi dans le temps & dans l'éternité. Ce peu de mots est assez pour faire voir ma disposition présente & que je suis à la Bonté divine par l'abandon d'un esprit de sacrifice continuel. Je ne sais si, ayant passé soixante ans, il durera encore longtemps. Les pensées que le terme de la vie approche, sans que j'y fasse réflexion, me donnent de la joie; mais quand je m'en aperçois, je la mortifie pour me tenir en mon esprit de sacrifice & pour attendre ce coup final dans le dessein de Dieu & non dans la jubilation où mon esprit se voudrait emporter, se voyant sur le point d'être dégagé des liens de cette vie basse & terrestre & si pleine de pièges; car, sans parler de ceux du dehors, qui sont infinis, qui ne refuirait ceux de la nature, qui plus ils vieillissent, plus ils sont subtils & à craindre.

b) JUILLET 1663.

Il a plu à la divine Bonté de me visiter l'an passé par une grande maladie dont je ne suis pas encore bien guérie. Sa divine Majesté m'y avait disposée d'une manière extraordinaire & tout aimable, en sorte que je n'ai pas été prise au dépourvu.

Avant que de tomber, je vis en songe Notre-Seigneur attaché à la croix tout vivant, mais tout couvert de plaies dans toutes les parties de son corps. Il gémissait d'une façon très pitoyable, étant porté par deux jeunes hommes; & j'avais une forte impression qu'il allait chercher quelque âme fidèle pour lui demander du soulagement dans ses extrêmes douleurs. Il me semblait qu'une honnête dame se présentait à lui pour cet effet, mais peu après elle lui tourna le dos & l'abandonna dans ses souffrances. Pour moi, je le suivis, le contemplant toujours dans ce pitoyable état & le regardant d'un œil de compassion. Je n'en vis pas davantage, mais mon mal arrivant là-dessus, il me demeura dans l'esprit une impression si forte & si vive de ce divin Sauveur crucifié qu'il me semblait l'avoir continuellement devant les yeux, mais qu'il ne me faisait part que d'une partie de sa croix, quoique mes douleurs fussent des plus violentes & des plus insupportables.

Cette longue maladie ne m'a point du tout ennuyée, & par la miséricorde de notre bon Dieu, je n'y ai senti aucun mouvement d'impatience. J'en dois toute la gloire à mon Jésus crucifié, son divin Esprit ne me permettant pas de souhaiter un moment de relâche en mes souffrances, mais plutôt me mettant dans une douceur qui me tenait dans la disposition de les endurer jusqu'au jour du Jugement. Les remèdes ne servaient qu'à aigrir mon mal & à accroître mes douleurs : ce qui fit résoudre les médecins de me laisser entre les mains de Dieu, disant que tant de maladies jointes ensemble étaient extraordinaires & que la Providence de Dieu ne me les avait envoyées que pour me faire souffrir. Étant donc ainsi abandonnée des

hommes, toutes les bonnes âmes de ce pays faisaient à Dieu des prières & des neuvaines pour ma santé. L'on me pressait de la demander avec elles, mais il ne me fut pas possible de le faire, ne voulant ni vie ni mort que dans le bon plaisir de Dieu.

A présent, je me porte beaucoup mieux. Tout ce qui me reste de ma maladie me paraît comme des roses en comparaison du passé. Je marche par la maison à l'aide d'un bâton. J'assiste aux observances, excepté à l'oraison qui se fait à quatre heures du matin, parce que mes maux me travaillent un peu en ce temps-là.

Pendant tout le cours de ma maladie, sa divine Majesté, toujours aimable & toujours pleine de bonté en mon endroit, m'a fait la grâce & l'honneur de me tenir une aussi fidèle compagnie dans mes souffrances, qu'au temps de ma santé dans les emplois & les affaires qu'elle désire de moi. Quand une âme se rend fidèle à ses desseins, il la conduit quelquefois dans un état où rien ne la peut distraire, où tout lui est égal, & où soit qu'il faille souffrir, soit qu'il faille agir, elle le fait avec une parfaite liberté des sens & de l'esprit, sans perdre cette divine présence.

J'ai dit : quelquefois, parce que, selon ma faible expérience, j'ai remarqué, — & je dirai selon mon petit jugement, — qu'en matière d'oraison surnaturelle, il y a trois états qui se suivent & qui ont leur perfection particulière. Il y a des âmes qui ne passent pas plus avant que le premier; d'autres sont élevées jusqu'au second; d'autres enfin parviennent heureusement jusqu'au troisième. Mais en chacun de ces états il y a divers degrés ou opérations, où le Saint-Esprit les élève selon qu'il lui plaît pour sa plus grande gloire & pour leur perfection particulière, toujours avec des caresses qui n'appartiennent qu'à un Dieu d'une bonté infinie.

Le premier état est l'oraison de quiétude, où l'âme qui, dans ses commencements, avait coutume de s'occuper à la considération des mystères, est élevée par un attrait surnaturel de la grâce, en sorte qu'elle s'étonne elle-même de ce que son

entendement est emporté & éclairé dans les Attributs divins, où il est si fortement attaché qu'il n'y a rien qui l'en puisse séparer. Elle demeure dans ces illustrations, sans qu'elle puisse opérer d'elle-même, mais elle reçoit & pâtit les opérations de Dieu autant qu'il plaît à sa divine Bonté d'agir en elle & par elle. Après cela, elle se trouve comme une éponge dans ce grand océan, où elle ne voit plus par distinction les perfections divines; mais toutes ces vues distinctes sont suspendues & arrêtées en elle, en sorte qu'elle ne sait plus rien que Dieu en sa simplicité, qui la tient attachée à ses divines mamelles. L'âme étant ainsi attachée à son Dieu comme au centre de son repos & de ses plaisirs, attire facilement à soi toutes ses puissances, pour les faire reposer avec elle. D'où elle passe à un silence où elle ne parle pas même à Celui qui la tient captive, parce qu'il ne lui en donne ni la permission ni le pouvoir. Ensuite elle s'endort avec beaucoup de douceur & de suavité sur ces mamelles sacrées; ses aspirations néanmoins ne se reposent point, mais plutôt elles se fortifient tandis que tout le reste se repose, & elles allument dans son cœur un feu qui semble la vouloir consommer; d'où elle entre dans l'inaction & demeure comme pâmée en Celui qui la possède.

Cet état d'oraison n'est pas si permanent dans ses commencements que l'âme ne change quelquefois pour retourner sur les mystères du Fils de Dieu ou sur les Attributs divins; mais quelque retour qu'elle fasse, ses aspirations sont beaucoup plus relevées que par le passé, parce que les opérations divines qu'elle a pâties dans sa quiétude l'ont mise dans une grande privauté avec Dieu, sans travail, sans effort, sans étude, mais seulement attirée par son divin Esprit. Si elle est fidèle dans la pratique des vertus que Dieu demande d'elle, elle passera outre, & elle entrera plus avant dans le divin commerce avec son Bien-Aimé. Cette oraison de quiétude durera tant qu'il plaira à Celui qui agit l'âme, & dans la suite de cet état, il la fera passer par diverses opérations qui feront en elle un fonds qui la rendra savante en la science des Saints, quoiqu'elle ne

les puisse distinguer par paroles & qu'il lui soit difficile de rendre compte de ce qui se passe en elle.

Le second état de l'oraison surnaturelle est l'oraison d'union, dans laquelle Dieu, après avoir enivré l'âme des douceurs de l'oraison de quiétude, *l'enferme dans les celliers de ses vins pour introduire en elle la parfaite charité*. En cet état, la volonté tient l'empire sur l'entendement, qui est tout étonné & tout ravi des richesses qu'il voit en elle; & il y a, ainsi qu'au précédent, divers degrés qui rendent l'âme un même esprit avec Dieu. Ce sont des touches, des paroles intérieures, des caresses, d'où naissent les extases, les ravissements, les visions intellectuelles & d'autres grâces très sublimes qui se peuvent mieux expérimenter que dire, parce que les sens n'y ont point de part, l'âme n'y faisant que pâtir & souffrir ce que le Saint-Esprit opère en elle. Quoique le sens ne peine pas en cet état comme il faisait dans les occupations intérieures qui ont précédé l'oraison de quiétude, l'on n'y est pas néanmoins entièrement libre, parce que, s'il arrive que l'âme veuille parler au dehors de ce qu'elle expérimente dans l'intérieur, l'esprit qui la tient occupée l'absorbe en sorte que les paroles lui manquent, & les sens mêmes se perdent quelquefois. Il se fait encore un divin commerce entre Dieu & l'âme par une union la plus intime qui se puisse imaginer, ce Dieu d'amour voulant être seul le Maître absolu de l'âme qu'il possède & qu'il lui plaît de caresser & d'honorer de la sorte, & ne pouvant souffrir que rien prenne part à cette jouissance. Si la personne a de grandes occupations, elle y travaille sans cesser de pâtir ce que Dieu fait en elle. Cela même la soulage, parce que les sens étant occupés & divertis, l'âme en est plus libre. D'autres fois, les affaires temporelles & la vie même lui sont extrêmement pénibles, à cause du commerce qu'elles l'obligent d'avoir avec les créatures. Elle s'en plaint à son Bien-Aimé, se servant des paroles de l'Épouse sacrée : *Fuyons, mon Bien-Aimé, allons à l'écart*. Ce sont des plaintes amoureuses qui gagnent le cœur de l'Époux pour faire à son épouse de nouvelles caresses qui ne se peuvent

exprimer; & il semble qu'il la confirme dans ses grâces les plus excellentes & que les paroles qu'il a autrefois dites à ses Apôtres soient accomplies en elle, comme en effet elles le sont au fond de l'âme : *Si quelqu'un m'aime, je l'aimerai & mon Père l'aimera. Nous viendrons en lui & y ferons notre demeure.* L'âme, dis-je, expérimente cette vérité, d'où naît le troisième état d'oraison, qui est le mariage spirituel & mystique.

Ce troisième état de l'oraison passive, ou surnaturelle, est le plus sublime de tous. Les sens y sont tellement libres que l'âme qui y est parvenue peut agir sans distraction dans les emplois où sa condition l'engage. Il lui faut néanmoins avoir un grand courage, parce que la nature demeure dénuée de tout secours sensible du côté de l'âme, Dieu s'étant tellement emparé d'elle qu'il est comme le fond de sa substance. Ce qui se passe est si subtil & si divin que l'on n'en peut parler comme il faut. C'est un état permanent où l'âme demeure calme & tranquille, en sorte que rien ne la peut distraire. Ses soupirs & ses respirs sont à son Bien-Aimé dans un état épuré de tout mélange, autant qu'il le peut être en cette vie, & par ces mêmes respirs, elle lui parle sans peine de ses mystères & de tout ce qu'elle veut. Il lui est impossible de faire les méditations & les réflexions ordinaires, parce qu'elle voit les choses d'un simple regard, & c'est ce qui fait sa félicité dans laquelle elle peut dire : *Ma demeure est dans la paix.* Elle expérimente ce que c'est que la véritable pauvreté d'esprit, ne pouvant vouloir que ce que la divine volonté veut en elle. Une chose la fait gémir, qui est de se voir en cette vie sujette à l'imperfection & d'être obligée de porter une nature si corruptible, encore que ce soit ce qui la fonde dans l'humilité. Quand une âme est parvenue à ce dernier état, ni l'action ni les souffrances ne la peuvent distraire ou séparer de son Bien-Aimé. S'il faut souffrir les douleurs de la maladie, elle est comme élevée au-dessus du corps, & elle les endure comme si ce corps était séparé d'elle-même, ou comme s'il appartenait à un autre *.

c) SEPTEMBRE 1666.

Selon les petites lumières que la Bonté divine me donne dans la communication foncière par laquelle elle me fait la grâce & l'honneur de me lier avec elle, je vois clairement qu'en matière d'oraison, l'âme ne doit point donner une borne à l'Esprit de grâce qui la conduit, à moins d'une révélation particulière & bien avérée, parce qu'en quelque état d'oraison qu'elle soit, si elle correspond avec fidélité aux mouvements intérieurs de cet esprit, elle entrera de plus en plus en de nouvelles communications avec la Sagesse éternelle, laquelle est un abîme sans fond qui ne dit jamais " C'est assez " aux âmes qu'elle possède. J'avouerai bien une chose que j'ai expérimentée être véritable, que, dans le cours de la vie spirituelle, il y a des états où l'âme souffre de saintes inquiétudes & des impatiences amoureuses, quoiqu'il lui semble être dans la jouissance de son unique Bien. Il la fait jouir, puis il se retire pour la faire courir après lui. Ce sont des jeux de cette adorable Sagesse *qui est descendue du Ciel pour jouer dans le monde & pour prendre ses divertissements avec les enfants des hommes.*

Ces divins états ne finissent point jusqu'à ce qu'elle-même ayant purifié par ses feux & par ses flammes sacrées l'âme dans laquelle elle se plaît d'habiter, elle la possède enfin parfaitement dans son fond. Il ne se trouve plus là d'inquiétudes, plus d'efforts, plus de désirs, mais une paix profonde, qui par expérience est inaltérable : non que l'on devienne impeccable, car ce serait une illusion de le présumer, mais l'on jouit de la liberté des enfants de Dieu avec une douceur & tranquillité ineffables. Les embarras des affaires, les persécutions des hommes, les vexations des démons, les distractions des créatures, les croix, les peines, les maladies ni quoi que ce soit, ne sauraient troubler ni inquiéter ce fond qui est la demeure de Dieu, & je crois qu'il n'y a que le péché & l'imperfection volontaire qui le puissent faire.

Mais comme dans le ciel, outre la gloire essentielle, Dieu fait goûter aux Bienheureux des joies & des félicités accidentelles pour faire éclater en eux sa magnificence divine, ainsi dans ces âmes chéries où il fait sa demeure en terre, outre cette possession foncière qu'il leur donne de lui-même, il leur fait quelquefois sentir un épanchement de joie qui est comme un avant-goût de l'état des Bienheureux. Mais il y a bien de la différence entre cet état foncier & cet autre accidentel, parce que ce dernier est sujet au changement & à l'altération, au lieu que le premier concentre de plus en plus l'âme dans son Dieu, pour lui faire trouver un parfait repos dans une parfaite jouissance. Ces âmes ainsi avancées ont trouvé leur fin en jouissant dans leur fond de Celui qu'elles aiment, & ce qu'elles pâtissent extraordinairement hors de ce fond n'est qu'un excès de sa magnifique bonté. Quoi qu'il arrive, elles sont contentes en elles-mêmes & ne veulent rien que dans sa très sainte & suradmirable volonté. Si elles se trouvent engagées dans les affaires temporelles, il ne leur est pas besoin de faire tant de réflexions pour trouver des raisons convenables à celle dont il s'agit, parce que Celui qui les dirige intérieurement leur met en un moment dans la pensée ce qui est à dire ou à faire : la façon même avec laquelle elles prennent & envisagent les choses fait voir en elles la droiture & la direction de l'Esprit de Dieu. Ce n'est pas qu'elles ne se sentent portées & qu'elles ne se portent en effet à demander conseil à ceux qui les gouvernent & les dirigent sur la terre, parce que Dieu, qui veut que nous nous défiions de nous-mêmes, nous soumettant à ses serviteurs, se plaît à cette soumission & veut que nous en usions de la sorte. Il est très difficile à ces âmes qui jouissent ainsi de Dieu de rendre compte de leur intérieur, parce que l'état où elles sont est dans une extrême simplicité & qu'elles y sont perdues en Dieu qui est l'unité & la simplicité même.

Jusqu'à ce que l'âme soit parvenue à cet état, elle doit toujours courir après les embrassements de son Bien-Aimé, qui l'arrêtera au temps de son ordonnance & la conduira par son

Esprit-Saint en tout ce que sa divine Majesté voudra d'elle.

Je ne pensais pas écrire tout cela. Mais il se trouve que si l'on y prend garde de près, l'on pourra y connaître ma disposition présente, car j'y ai insensiblement dit l'état où je suis par la miséricorde de Celui qui me prévient de tant de grâces.

d) OCTOBRE 1667.

Je recommande à mon cher fils, quand il aura appris la nouvelle de ma mort, qu'il me procure des Révérends Pères de sa Congrégation le plus de messes possible. J'attends cette grâce de leur bonté & de la sienne. Ce n'est pas que j'aie des sentiments de ma mort; mais une personne de mon âge, — je viens d'avoir soixante-huit ans accomplis, — la doit croire proche. Outre que la grande maladie que j'aie eue il y a trois ans & de laquelle je ne suis pas tout à fait guérie, en ayant encore de grands restes avec un extrême affaiblissement, me doit servir d'horloge pour m'avertir de me tenir prête à aller rendre compte à la divine Majesté de toute ma vie : surtout de l'abus que j'ai fait de ses grandes grâces, auxquelles j'ai si mal correspondu que pour cela je brûlerai longtemps dans le purgatoire, si Dieu ne me fait miséricorde par les suffrages de l'Église. Mais je m'attends que mon fils y pensera sérieusement, afin que par ses sacrifices & ceux de ses bons Pères, je puisse bientôt aller jouir de Celui que mon cœur & mon âme veulent aimer & bénir éternellement. Ah ! que je serai contente, quand je me verrai pour toujours attachée à cet emploi ! Il y a environ quarante ans que sa divine Majesté me fit la grâce & l'honneur de signifier à mon âme qu'elle voulait que désormais je la louasse sur la terre comme les Anges & les Saints la louent dans le ciel. Et pour cet effet, sa bonté me mit en cet état, d'où il s'est ensuivi de très grandes faveurs.

Mais il n'y a point de doute que j'y ai mêlé beaucoup de moi-même & de mon amour propre. C'est ce qui m'a fait lui

dire un nombre infini de fois ce verset du Psalmiste : *Delicta quis intelligit? Ab occultis meis munda me, Domine**. Ce n'est pas que je n'aie un grand nombre de défauts qui me sont manifestés, mais j'en ai incomparablement davantage qui me sont cachés. Et pour tout cela, comme aussi pour les fautes que j'ai commises dans la vie spirituelle par mon peu de correspondance à ses adorables desseins, par mes omissions & par mes actions, je prie mes amis de se ressouvenir de m'en obtenir le pardon dans leurs saints sacrifices. La pureté que Dieu demande d'une âme à qui il fait l'honneur de donner accès avec sa divine Majesté par une continuelle union est d'une grandeur & d'un prix inestimables : c'est ce qui me fait craindre, quoiqu'effectivement mon âme possède une paix que je ne puis exprimer, parce que je sais que j'ai affaire à un bon Père qui m'a toujours fait de grandes grâces, & j'espère qu'il me les continuera & qu'à la mort il me recevra dans son sein, sous la faveur de sa très sainte Mère. Il me donne que ma paix soit véritable, parce que dans la vie spirituelle il y a de fausses paix aussi bien que de véritables !

e) OCTOBRE 1668.

Je n'ai plus de paroles aux pieds de sa divine Majesté. Mes oraisons ne sont autres que ces mots : " Mon Dieu, mon Dieu ! Vous soyez béni, ô mon Dieu ! " Mes jours & mes nuits se passent ainsi, & j'espère que sa bonté me fera expirer en ces mots & qu'elle me fera mourir comme elle me fait vivre. J'ai dit : en ces mots; je dirai mieux : en ces respirs qui ne me permettent pas de faire aucun acte; & je ne sais comme il faut dire, quand il faut parler des choses aussi nues & aussi simples que celles-ci, qui consomment mon âme dans son souverain & unique Bien, dans son simple & unique Tout.

Me voyant depuis plusieurs années sujette à tant d'infirmités, je croyais selon le cours des choses naturelles qu'elles me

consommeraient & qu'elles ne se termineraient que par la mort : *l'Amour qui est plus fort que la mort* y a mis fin, & par la miséricorde de Dieu me voilà à peu près dans la santé que j'avais au précédent, sans savoir combien elle pourra durer. Il ne m'importe, pourvu que la très sainte volonté de Dieu soit faite, mais je ne crois pas que ma fin soit bien éloignée. Mes moments & mes jours sont entre les mains de Celui qui me fait vivre, & tout m'est égal pourvu qu'ils se passent tous selon son bon plaisir & ses adorables desseins sur moi.

Dieu ne m'a jamais conduite par un esprit de crainte, mais par celui de l'amour & de la confiance. Quand je pense néanmoins que je suis pécheresse & que, par le malheur de cette condition, je puis tomber en tel état que je serais privée de l'amitié de mon Dieu, je suis humiliée au delà de ce qui se peut imaginer & je me sens saisie d'une crainte que ce malheur ne m'arrive. Si cette crainte était de durée, je ne pourrais ni vivre ni subsister, parce qu'elle regarde la séparation d'un Dieu d'amour & de bonté dont j'ai reçu plus de grâces & de miséricordes qu'il n'y a de grains de sable dans la mer. Mais la confiance, par un seul regard, dissipe cette crainte &, me détournant la vue d'un objet si funeste, me fait abandonner entre les bras de mon céleste Époux pour y prendre mon repos. Je me sens encore puissamment fortifiée de la protection de la très sainte Vierge. Que puis-je craindre sous les ailes d'une si puissante & aimable protectrice ?

f) SEPTEMBRE 1670.

Que dirai-je de la pauvre pécheresse que je suis toujours restée ? Je puis assurer que, dans mon estimative, je me trouve remplie de défauts qui n'ont point de pareils. Ce sont de certaines vertus qui me manquent dans ma conduite intérieure pour arriver au point où Dieu me veut : je me vois dans l'impuissance de m'élever dans des pratiques qui me sont obscures

& que je ne connais quasi point, & je me sens dans une pauvreté qui m'anéantit sous son poids aux pieds de sa divine Majesté.

Me voilà à la fin de ma vie, & je ne fais rien qui soit digne d'une âme qui doit bientôt comparaitre devant son Juge. Cependant, toute imparfaite que je suis & pour anéantie que je sois en sa présence, je me vois perdue par état dans sa divine Majesté, qui depuis plusieurs années me tient avec elle dans un commerce, dans une liaison, dans une union & dans une privauté dont je ne puis sortir un seul moment, & que je ne puis expliquer. Si les affaires, soit nécessaires, soit indifférentes, font passer quelques objets dans l'imagination, ce ne sont que de petits nuages, semblables à ceux qui passent sous le soleil & qui n'en ôtent la vue que pour quelque petit moment, le laissant aussitôt en son même jour. Et encore, durant cet espace, Dieu luit au fond de l'âme, qui est comme dans l'attente, ainsi qu'une personne qu'on interrompt lorsqu'elle parle à une autre & qui a néanmoins la vue de celui à qui elle parlait. Elle est comme l'attendant en silence, puis elle retourne dans son intime union. Soit qu'elle se trouve à la psalmodie, soit qu'elle examine ses fautes & ses actions ou qu'elle fasse quoi que ce soit, tout va d'un même air, c'est-à-dire que l'âme n'interrompt point son amour actuel.

Voilà un petit crayon de la disposition où mon âme demeure par état; & c'est sa grâce prédominante. Les effets de cet état sont la paix du cœur dans les événements des choses & à ne vouloir que ce que Dieu veut dans tous les effets de sa Providence qui arrivent de moment en moment. L'âme y expérimente la véritable pauvreté d'esprit qui ne lui permet pas de s'entretenir des Anges ni des délices des Bienheureux, dont la pensée ne peut être que passagère, ni même des mystères de la foi, car, si elle veut quelquefois se distraire elle-même de son fond pour s'y arrêter & s'égayer dans leurs beautés, comme dans des choses qu'elle aime beaucoup, en un moment & sans y penser elle les oublie, & l'Esprit qui la conduit la remet plus

intimement dans ce fond, où elle demeure & où elle se perd dans Celui qui lui plaît plus que toutes choses. Elle y voit ses amabilités, sa majesté, ses grandeurs, ses pouvoirs; elle y possède tous ses mystères, sans aucun acte de raisonnement ou de recherche, mais par une seule & simple vue, en un moment qui dure toujours.

Je veux dire ce que je ne puis exprimer, &, ne le pouvant exprimer, je ne sais si je le dis comme il faut. L'âme porte dans ce fond des trésors immenses & qui n'ont point de bornes. Il n'y a rien de matériel, mais une foi toute pure & toute nue qui dit des choses infinies. L'imagination, qui n'a nulle part à cet état, cherche à se repaître & voltige çà & là pour trouver sa pâture, mais cela ne fait rien à ce fond; elle n'y peut arriver & son opération se dissipe. Ce sont pourtant des attaques qui, pour être faibles & passagères, ne laissent pas d'être importunes & des sujets de patience & d'humiliation. Dans cet état, les sens, soit intérieurs, soit extérieurs, n'ont point de part, non plus que le discours de l'entendement : toutes leurs opérations se perdent & s'anéantissent dans ce fond où Dieu même agit & où son divin Esprit opère. En cette disposition intérieure, l'âme est capable de toutes les affaires temporelles, car l'intérieure opération de Dieu la laisse agir avec liberté, & ces affaires ne nuisent point, parce qu'on les fait avec paix & tranquillité, ce qui ne se peut faire lorsque le sens agit encore. Il n'y a point non plus de visions ni d'imaginations : ce qui m'est arrivé autrefois n'était qu'en vue du Canada, tout le reste est dans la pureté de la foi qui fait tout voir indépendamment des puissances & où l'on a une expérience de Dieu d'une façon admirable.

Par le peu que je viens de dire, l'on pourra connaître l'état présent de la conduite de Dieu sur moi. Il me serait bien difficile de m'étendre beaucoup pour rendre compte de mon oraison & de ma disposition intérieure, parce que ce que Dieu me donne est si simple & si dégagé des sens qu'en deux ou trois mots j'ai tout dit. Ci-devant je ne pouvais rien faire dans mon

oraison sinon de dire dans ce fond intérieur par forme de respir : “ Mon Dieu, mon Dieu, mon grand Dieu ! ma Vie, mon Tout, mon Amour, ma Gloire ! ” Aujourd’hui, je dis bien la même chose, ou plutôt je respire de même ; mais, de plus, mon âme, préférant ces paroles très simples & ces respirs très intimes, elle expérimente la plénitude de leur signification. Et ce que je fais dans mon oraison actuelle, je le fais tout le jour, à mon coucher, à mon lever & partout ailleurs. Cela fait que je ne puis entreprendre des exercices par méthode, tout s’en allant à la conduite intérieure de Dieu sur moi. Je prends seulement un petit quart d’heure le soir pour présenter le Cœur du Fils de Dieu à son Père, pour cette nouvelle Église, pour les ouvriers de l’Évangile, & pour tous mes amis. Je m’adresse ensuite à la Sainte Vierge, puis à la Sainte Famille, & tout cela se fait par des aspirations simples & courtes. La psalmodie qui est un exercice réglé ne m’incommode point, mais plutôt elle me soulage. Je suis & pratique encore sans peine les autres exercices de la régularité, & tant s’en faut que mon occupation intérieure m’en détourne, qu’au contraire il me semble que tout mon intérieur se porte à les garder parfaitement.

g) OCTOBRE 1671.

Mon état présent est que, quelque sujet d’oraison que je puisse prendre, & quoique j’en aie lu ou entendu lire quelque’un avec toute l’attention possible, je l’oublie aussitôt. Ce n’est pas qu’au commencement de mon oraison, je n’envisage le mystère, — mais d’une vue toute simple, car je suis dans l’impuissance de méditer, — mais je me trouve en un moment & sans y faire réflexion dans mon fond ordinaire, où mon âme contemple Dieu dans lequel elle est. Je lui parle selon le mouvement qu’il me donne, & cette grande privauté ne me permet pas de le contempler sans lui parler, &, en ce parler,

de ne pas suivre son attrait. Si l'attrait est de sa grandeur, & ensemble que je voie mon néant, mon âme lui parle conformément à cela. — Je ne sais si ce sont ces sortes d'actes qu'on nomme anagogiques, car je ne m'arrête point à ces distinctions. — S'il est de son souverain domaine, tout de même. S'il est de ses amabilités & de ce qu'en soi il n'est qu'Amour, mes paroles sont comme à mon Époux, & il n'est pas en mon pouvoir d'en dire d'autres : cet Amour n'est jamais oisif, & mon cœur ne peut respirer que cela. J'ai dit que les respirs qui me font vivre sont de mon Époux : ce qui me consume de telle sorte par intervalles que, si la Miséricorde n'accommodait sa grâce à la nature, j'y succomberais, & cette vie me ferait mourir, quoique rien de tout cela ne tombe dans les sens ni ne m'empêche de faire mes fonctions régulièrement. Je m'aperçois quelquefois, & je ne sais si d'autres le remarquent, que marchant par la maison, je vas chancelant, c'est que mon esprit pâtit un transport qui me consume. Je ne fais presque point d'actes dans ces occasions, parce que cet Amour consommant ne me le permet pas. D'autres fois, mon âme a le dessus, & elle parle à son Époux un langage d'amour que lui seul lui peut faire produire. Mais, quelque privauté qu'il me permette, je n'oublie point mon néant, & c'est un abîme dans un autre abîme qui n'a point de fond.

En ces rencontres, je ne puis me tenir à genoux sans être appuyée, car bien que mes sens soient libres, je suis faible néanmoins & ma faiblesse m'en empêche; que si je me veux forcer pour ne point m'asseoir ou appuyer, le corps qui souffre & est inquiet me cause une distraction qui m'oblige de faire l'un ou l'autre, & pour lors je reviens dans le calme. Comme rien de matériel ne se trouve en cette occupation, parfois mon imagination me travaille par des bagatelles, qui, n'ayant point de fondement, s'en vont comme elles viennent. J'en ai dit ailleurs la raison, savoir que, comme elle n'a point de part à ce qui se passe au-dedans, elle cherche de quoi entretenir son activité naturelle & inconstante, mais cela ne fait rien à mon fond qui

demeure inaltérable. En d'autres occasions, je porte un état crucifiant : mon âme contemple Dieu, qui cependant semble se plaire à me rendre captive; je voudrais l'embrasser & traiter avec lui comme à mon ordinaire, mais il me tient comme une personne liée, & dans mes liens je vois qu'il m'aime, mais pourtant je ne le puis embrasser. Ah ! que c'est un grand tourment ! Mon âme y acquiesce néanmoins, parce qu'il ne m'est pas possible de vouloir un autre état que celui où la divine Majesté me veut. Je regarde celui-ci comme un état de purification, ou comme un purgatoire, car je ne le puis nommer autrement. Cela étant passé, je me trouve à mon ordinaire.

Quand j'ai dit ci-dessus ce que mon âme expérimente de la signification des actes qu'elle produit, j'ai voulu dire qu'étant agie par l'Esprit qui me conduit conformément à la vue que j'ai & à ce que j'expérimente dans son attrait qui ne me permet pas d'en faire d'autres, si cette vue & expérience est d'amour, comme Celui que j'aime n'est qu'Amour, les actes qu'il me fait produire sont tous d'amour, & mon âme, aimant l'Amour, conçoit qu'elle est toute amour en lui. En voilà l'explication. Dieu me consomme dans un état de simplicité avec lui. Si je voulais en parler davantage, je n'aurais pas beaucoup de choses à dire, car je dirais quasi toujours la même chose *.

LA MORT DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION

I. RÉCIT ABRÉGÉ DE DOM CLAUDE MARTIN

Il est temps que cette grande servante de Dieu, qui a porté depuis tant d'années un état continuel de victime en son âme & en son corps, se dispose au sacrifice & que le feu de son amour, qui lui eût si souvent donné la mort, si Dieu, comme par un miracle, n'en eût empêché l'exécution, agisse avec liberté & dans toute sa force pour la consumer.

Dieu, néanmoins, n'a pas voulu que l'amour seul ait séparé son âme de son corps; il y a voulu joindre la souffrance, afin qu'elle mourût, à l'imitation de son Époux, d'amour & de douleur tout ensemble. Une longue & effroyable maladie qu'elle avait eue il y avait huit ans lui avait laissé deux infirmités considérables, qui faisaient que sa vie était une perpétuelle langueur, mais que son courage surmontait pour assister à tous les exercices de la régularité, avec autant d'exactitude que la plus fervente novice eût pu faire dans une santé parfaite. Ces deux infirmités que le temps avait rendues habituelles se joignirent à d'autres nouvelles pour lui donner la mort.

Elle fut entièrement arrêtée la nuit du quinze au seize janvier de l'année 1672, & le mal croissant toujours, avec une violence très extrême, au cinquième jour de sa maladie, les médecins jugèrent qu'il n'y avait plus rien à espérer & qu'il lui fallait donner ses derniers sacrements. On lui porta le saint viatique à une heure après midi. Toute la communauté étant plongée dans un abîme d'amertume, elle seule était dans une joie indicible de s'unir à Dieu dans ce divin sacrement & dans l'espérance de le posséder bientôt à découvert. Le lendemain, elle reçut l'extrême-onction avec de nouvelles joies qui ressemblaient déjà celles du Paradis. Elle demanda pardon à son supérieur, au Révérend Père Lalemant son directeur; puis, se tournant vers sa supérieure & la communauté, elle les remercia de toutes leurs charités en son endroit. Peu de temps après, on lui vint dire que la petite fille d'un des premiers chrétiens algonquins venait d'être présentée au séminaire pour y être instruite. Elle la voulut voir & lui fit mille caresses, puis prenant cette occasion, elle dit des merveilles aux religieuses pour les exciter à l'estime de leur vocation & à l'amour des petites sauvages, qu'elle appelait les délices de son cœur. Toutes les pensionnaires françaises & les séminaristes sauvages lui furent présentées pour recevoir sa bénédiction, qu'elle leur donna avec une bonté & une tendresse singulière, particulièrement aux petites sauvages, dont elle avait toujours regardé la conversion comme la fin de ses travaux.

Mais bientôt elle parut se rétablir, &, peu de temps après, les médecins qui l'avaient abandonnée la jugèrent hors de péril & estimèrent une merveille de la voir en convalescence. Pendant tout le carême suivant, elle se porta assez bien, en sorte qu'elle assista le jour des Rameaux à la cérémonie, & eut la consolation d'en recevoir un de la main du prêtre pour révéler avec l'Eglise le triomphe du Fils de Dieu. Elle assista encore le Vendredi saint à la Passion & à l'Adoration de la Croix, à laquelle elle devait s'attacher de nouveau ce jour même par le retour de tous ses maux, afin d'y mourir avec son Sauveur.

Les petites sauvages étant le plus agréable objet de son cœur, elle les voulut voir souvent pendant sa dernière maladie, & à chaque fois elle leur donnait sa bénédiction avec des tendresses de mère. Aussi était-ce pour elles & pour toutes les nations de cette vaste Amérique que, les derniers quinze jours de sa vie, elle offrait continuellement à Dieu ses douleurs, sa vie & sa mort, désirant, si c'eût été sa volonté, souffrir ce purgatoire jusqu'au jour du Jugement; de sorte que les religieuses, qui étaient ravies de la voir souffrir de si bonne grâce, la priaient quelquefois de leur faire part des mérites qu'elle gagnait par ses souffrances, elle leur répondit avec une douceur tout angélique : " Tout est pour les sauvages; je n'ai plus rien à moi, & je ne puis plus disposer de rien. "

Le vingt-neuf avril, qui était un vendredi, sa santé & sa vie étant entièrement désespérées, on lui donna une seconde fois le saint viatique & l'extrême-onction. Elle reçut ces deux sacrements avec une parfaite présence d'esprit, mais non pas avec les mêmes empressements ni avec les mêmes ardeurs de s'aller unir à Dieu que la première fois, car, comme l'obéissance l'avait obligée de demander sa santé à Celui qui seul la pouvait donner, & que par sa prière elle n'avait demandé ni vie ni mort, mais seulement l'accomplissement de la volonté de Dieu, elle demeura jusqu'à la fin dans cette indifférence, comme une victime qui attend en patience l'exécution du sacrifice.

Se sentant à l'extrémité, elle voulut encore revoir ses petites sauvages pour leur dire le dernier adieu & leur donner sa dernière bénédiction, puis sur le midi du samedi, qui était le dernier d'avril, elle entra dans l'agonie, si pourtant il y a de l'agonie là où il n'y a point de combat, où l'âme est parfaitement d'accord avec la vie & avec la mort. Aussi ne remarqua-t-on aucune agitation ou mouvement qui fit paraître qu'elle eût du désir de l'une ou de la crainte de l'autre. Elle perdit néanmoins l'ouïe & la parole, mais son esprit demeura toujours à soi, & il était aisé de voir à son extérieur que son âme était dans une profonde union avec Dieu, car on la vit encore en cet état porter d'une main tremblante son crucifix à la bouche, & une autre fois, le Révérend Père Lalemant le voulant prendre pour le lui faire baiser, elle le tint si ferme qu'il fut contraint de lui en faire baiser

un autre. Une heure avant sa mort, elle versa trois ou quatre grosses larmes : Dieu seul, qui était le maître de son intérieur, sait de quelle source elles procédaient. Un peu après, elle ouvrit doucement les yeux qu'elle avait tenus fermés depuis quelques heures, comme pour dire le dernier adieu à ses chères sœurs & à toute la compagnie, puis elle les referma pour ne les plus ouvrir à la terre ni aux créatures. Enfin, sur les six heures du soir, chargée d'ans & de mérites, sans faire aucune violence & jetant seulement deux petits soupirs, elle rendit sa belle âme entre les bras de Celui après lequel elle avait soupiré toute sa vie & quitta la terre pour aller consommer dans le ciel ce mariage sacré qui l'avait tenue si longtemps & si saintement unie au Verbe éternel. Elle mourut avec une joie qui demeura peinte sur son visage, car sitôt qu'elle eut expiré, on y vit reluire une certaine majesté qui ne ressentait plus une personne de la terre, & tout ensemble une beauté si ravissante, qu'il semblait que son âme communiquât déjà à son corps un rayon de sa gloire.

II. LETTRES DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARGUERITE
DE SAINT-ATHANASE, DEUXIÈME SUPÉRIEURE DU
MONASTÈRE DES URSULINES DE QUÉBEC

a) A DOM CLAUDE MARTIN

Je crois que Votre Révérence attend que je lui mande les circonstances & les particularités de l'heureuse fin de notre Révérende & unique Mère. Je le ferais, nonobstant l'incomparable affliction que j'ai de sa perte & la multitude des affaires où je suis engagée par sa mort, si la Mère de Notre-Dame, sa chère compagne de Tours, ne l'avait déjà fait, & si je ne craignais de renouveler les douleurs que vous a causées la mort d'une personne qui vous était si chère. J'aime mieux vous entretenir, mon Révérend Père, mais brièvement si je le puis, sur les vertus héroïques de notre très aimée Mère.

Celle que j'ai le plus admirée a été son incomparable fidélité à la grâce, surtout à celle de sa vocation au Canada. Elle a été, comme Votre Révérence sait, fort extraordinaire. Elle envisageait particulièrement le salut des pauvres Sauvages, & c'est à quoi elle a travaillé de toute son affection & avec un zèle constant jusques au dernier soupir de sa vie. C'est ce qui l'a portée à se donner la peine d'apprendre leurs langues en perfection & de les enseigner à toutes celles qui les pouvaient apprendre, afin d'instruire les filles sauvages. C'est encore ce qui lui a fait entreprendre avec tant de travail l'établissement du spirituel & du temporel de ce monastère, de le

faire bâtir & rebâtir après son incendie & d'ériger un séminaire où ces âmes abandonnées, aussi bien que les françaises, pussent être reçues & élevées à la piété. Quelque pauvreté que nous eussions, elle n'a jamais refusé ni souffert qu'on refusât l'entrée de notre maison à aucunes filles sauvages, soit grandes, soit petites, quoique nous n'eussions aucune pension ou aumône pour leur entretien. Lorsqu'elle était au lit de la mort, ayant appris qu'il s'en présentait une, elle me pria encore de la recevoir, bien que nous en fussions chargées d'un grand nombre & encore de pauvres petites françaises. En un mot, elle était infatigable pour procurer leur bonheur éternel & celui de tous les Sauvages de ces contrées : elle les avait toujours dans la pensée & dans le cœur, & elle nous a fort recommandé en mourant de faire tout ce que nous pourrions pour eux. Sa charité n'a pas été bornée à eux seuls. Elle était si grande & si large qu'elle embrassait toutes les âmes rachetées du précieux Sang de Jésus-Christ. Vous le savez, mon Révérend Père, puisque vous êtes celui à qui elle a le plus communiqué par écrit ses sentiments intérieurs ; elle en parlait rarement, mais ses actions nous les faisaient bien connaître.

Elle était douce, affable, respectueuse, obligeante, prompte à servir tout le monde, aisée à contenter ; qui avait des peines non pareilles à donner le moindre refus ou à faire la moindre confusion à qui que ce fût ; qui parlait toujours en bien de tout le monde & ne se plaignait jamais de personne ; qui excusait & supportait les défauts du prochain & les torts & mortifications qu'on lui faisait, avec une débonnaireté ravissante ; qui, en un mot, faisait du bien à tous & ne savait ce que c'était que faire du mal, quelque sujet qu'elle en eût. Je ne pense pas qu'on puisse voir une personne plus patiente en toutes sortes de souffrances, pour longues & pénibles qu'elles pussent être. Les huit dernières années de sa vie ont été tissées de très fréquentes infirmités & de très grandes douleurs corporelles, dans lesquelles on ne l'a vue ni se plaindre ni se rebuter de quoi que ce fût, & elle ne paraissait pas en souhaiter ni la diminution ni la fin. Elle les endurait en silence avec paix & douceur, & même avec joie. La vie lui était en patience & la mort en désir, mais désir soumis parfaitement aux volontés de Dieu qu'elle voyait & aimait en tout ce qui lui arrivait ; & sur la fin, elle paraissait toute transformée en cette divine volonté & n'en avait point d'autre.

En suite de cette disposition, son respect & son obéissance aux personnes qui avaient quelque degré de supériorité sur elle était tout à fait admirable. Il ne paraissait pas qu'elle eût jamais commandé, mais qu'elle eût toujours obéi, tant elle avait de facilité à se soumettre, même à ses inférieures : ce qui a été d'une merveilleuse édification à toute notre Communauté. Son recueillement était angélique & son maintien extérieur ravissant aux personnes qui y prenaient garde. L'on admirait avec étonnement

son grand & presque continuel silence & la brièveté de ses entretiens quand elle était obligée de parler. Il était bien aisé de voir que c'étaient des effets de l'actuelle présence qu'elle avait de Dieu dans son intérieur. Cette présence était continuelle, autant qu'elle le peut être en cette vie : les affaires temporelles ne l'interrompaient nullement ; la nuit était pourtant le temps de ses délicieux entretiens avec la Divine Majesté, dormant peu & d'un sommeil très léger & fort interrompu, & elle ne s'en levait pas plus tard, pendant même ses infirmités, ne manquant point de se trouver avec la Communauté à l'oraison de quatre heures, aussi bien l'hiver que l'été. Le reste des austérités de la règle lui était en singulière recommandation, &, nonobstant ses incommodités, elle ne pouvait souffrir qu'on lui en donnât des dispenses, à moins qu'elle ne fût réduite à ne pouvoir sortir du lit, car pour lors elle faisait tout ce qu'on voulait & prenait tout ce qu'on lui présentait. Une des choses que j'ai le plus admirées en elle, ç'a été son exacte fidélité & parfaite soumission à tout ce qu'elle connaissait que Dieu demandait d'elle : elle ne regardait & n'aimait que cela, tout le reste lui était indifférent ; aussi voyait-elle de même œil sa sainte volonté en tout ce qui lui arrivait d'agréable & de fâcheux, & cela lui faisait conserver une égalité d'esprit & d'humeur tout à fait admirable en tout événement, étant toujours la même, toujours douce, toujours tranquille, sans aucun empressement ni mauvaise humeur.

Les dernières années de sa précieuse vie, elle ne se pouvait plus porter sans un grand besoin aux affaires extérieures, tant à cause de sa faiblesse & de ses infirmités corporelles, que principalement à raison de son abstraction & continuel ravissement en Dieu. Elle n'avait presque plus d'attention à tout ce que l'on faisait ni à tout ce que l'on disait, sinon par petits moments. Son ouïe était devenue fort pesante, & cela lui causait parfois de la mortification qu'elle portait avec une douceur & débonnairété qui ne se peut exprimer, non plus que sa bonté & sa simplicité, qui était tout à fait charmante & qui provenait assurément d'une vertu consommée. C'est pourquoi nous ne pouvions pas la retenir plus longtemps sur la terre, quelques instances que nous fissions au Ciel de nous la laisser, car sa personne nous était si chère, si précieuse & si nécessaire, que nous ne pensions pas être en état de nous en pouvoir passer. Surtout, sa mort arrivant conjointement avec celle de Madame de la Peltrie, notre fondatrice, ç'a été la plus grande perte que nous pussions faire : ç'a, dis-je, été une perte irréparable, que nous ne pouvons supporter sans des grâces toutes particulières de Notre-Seigneur, car notre chère & tout aimable Mère avait un amour incomparable pour le bien & l'avancement de cette maison, & comme elle en était la véritable Mère, elle pensait sans cesse à lui faire ou à lui procurer tout l'avantage qu'elle pouvait, sans épargner ses peines ni ses soins.

Je ne vous dis rien, mon Révérend Père, de son humilité, dont il y a tant

de choses à dire. Elle était extrêmement bien fondée dans la connaissance de son néant & dans l'amour de sa propre abjection; toutes ses actions en portaient un véritable témoignage; on ne pouvait remarquer en elle un seul trait de présomption ni d'estime de sa suffisance. Mais ce qui était ravissant en cette aimable Mère, est que son humilité était accompagnée d'une très grande magnanimité, car elle ne redoutait ni refuyait aucune difficulté dans les grandes actions où la divine Providence l'engageait; elle travaillait infatigablement à toutes les affaires que Dieu lui mettait en main; elle était toujours prête à faire davantage pour sa gloire & pour accomplir ses saintes volontés, & toujours disposée à ne rien faire si c'était son bon plaisir. Sa discrétion ou prudence était tout à fait surnaturelle & divine dans les grandes affaires qu'elle a eues en main, & qu'elle a conduites selon l'esprit de Notre-Seigneur, avec douceur & fermeté & avec une dextérité non pareille. Sa simplicité était admirable, & telle que Notre Seigneur la demande en ses disciples, c'est-à-dire, d'un très bon accord avec sa prudence, & elle avait cet avantage qu'elle la rendait extrêmement agréable & aimable, surtout dans les dernières années de sa sainte vie.

Je n'aurais jamais fait si je voulais décrire ce qui était remarquable dans les vertus de notre très chère & unique Mère. Votre Révérence en sait quelque chose, & des grâces extraordinaires dont toute sa vie a été prévenue & accompagnée. Nous en avons beaucoup vu de nos yeux, quoique ce soit peu en comparaison de ce qui se passait en son intérieur aux yeux de Dieu seulement, car elle en parlait très peu, même à ses supérieures, & comme l'on était bien assuré que Dieu la conduisait, on la laissait agir sans vouloir entrer dans ses faveurs.

Enfin une si sainte vie n'a pu être terminée que par une très précieuse mort. Elle l'a attendue longtemps avec ardeur, & pourtant avec soumission à la volonté de Dieu; & quand elle s'est présentée, elle l'a reçue de sa main avec une satisfaction parfaite, en sorte que toutes les personnes qui l'ont vue pendant sa dernière maladie ont été si ravies et si charmées du contentement qu'elle avait d'aller à Dieu, qu'elle ne nous a laissé aucun doute que le Saint-Esprit ne lui eût donné une assurance intérieure de sa félicité prochaine. Et nous l'avons nous-mêmes, autant qu'on la peut avoir en ce monde du bonheur d'une personne qui a vécu saintement comme elle a fait. C'est ce qui nous doit le plus consoler; ce qui n'empêche pas pourtant que nous ne ressentions bien fort notre incomparable perte...

b) AUX SUPÉRIEURES DES MONASTÈRES D'URSULINES EN FRANCE

Ma Révérende Mère,

Nous avons un très grand sujet d'adorer avec soumission la conduite de la divine Majesté sur notre petite Communauté, particulièrement depuis l'automne dernier, qu'elle nous a obligées de lui faire le sacrifice des deux personnes les plus chères & les plus précieuses que nous eussions en ce monde. La première est Madame de la Peltrie, notre très honorée fondatrice, qui décéda saintement le 18 Novembre 1671, âgée de soixante-neuf ans, dont elle en avait passé trente-deux en ce pays. L'autre est notre Révérende, très aimable & très aimée Mère Marie Guyart, dite de l'Incarnation, qui mourut le dernier d'avril 1672. Elle était âgée de soixante-douze ans, six mois. Elle avait trente-neuf ans de profession, dont elle avait passé les six premiers à Tours d'où elle était professe, & où nos Révérendes Mères la donnèrent à notre très vertueuse fondatrice pour venir établir cette maison en 1639.

La divine Majesté voulant appeler à soi sa fidèle servante, pour lui donner la récompense due à ses mérites & à la fidèle correspondance avec laquelle elle avait fait profiter les talents dont elle l'avait très libéralement avouée, elle tomba malade le seizième de janvier & mourut le dernier d'avril, après avoir été fortement attachée à la croix, dont elle faisait une telle estime qu'elle n'eût pas voulu changer son état souffrant pour tous les empires de la terre. Et il ne fallait pas s'étonner de la voir dans ces sentiments, puisque sa mort était le très fidèle écho de sa très sainte vie, qu'elle avait passée dans une pratique continuelle & généreuse des plus héroïques vertus, surtout de la générosité & magnanimité, qui lui a fait mériter à juste titre la qualité de femme forte.

Sa modestie était angélique, son humilité & sa simplicité sans exemple, accompagnées d'une sagesse & prudence qui ne tenait rien de l'humain. Et quoiqu'elle eût été dix-huit ans supérieure à diverses reprises & la première de cette maison, avec une entière satisfaction du dedans & du dehors, toutefois elle était la plus soumise, la plus obéissante, la plus dépendante de la maison, & elle me rendait compte de son intérieur avec la même sincérité qu'aurait pu faire la dernière novice. Son exactitude & sa régularité pour toutes nos saintes règles n'avait rien de pareil. Quoique depuis plusieurs années elle fût très infirme, à raison d'un flux hépatique qu'elle avait porté depuis plus de cinq ans, elle ne laissait pas de suivre entièrement le commun avec une ferveur qui animait toute notre Communauté.

Je passe sous silence les excessives pénitences & mortifications, les jeûnes, les veilles, les disciplines, les ceintures, les haïres & les cilices que

notre chère défunte a pratiqués depuis son enfance jusques à sa venue en ce pays, où elle les quitta par l'ordre que Notre-Seigneur lui en donna. Je ne parlerai point pareillement de ses communications & unions intimes avec sa divine Majesté, de ses révélations, visions, extases, ravissements & des vues qu'elle avait de nos Mystères, qui tenaient de l'évidence. Pour tout dire en un mot, un docte & savant personnage qui a eu longtemps la conduite de son âme, disait qu'elle peut bien être appelée une seconde sainte Thérèse ou plutôt la Thérèse du Canada. Je laisse à parler plus en détail de ses grâces gratuites à quelque personne plus intelligente que moi, que la divine Providence suscitera pour mettre au jour la vie pleine de merveilles de cette aimable Mère; la brièveté d'une lettre ne me permet pas d'en dire davantage.

Elle était fort industrieuse en toutes sortes d'ouvrages & n'ignorait rien de tout ce que l'on peut souhaiter dans une personne de son sexe, soit pour la broderie qu'elle savait en perfection, soit pour la dorure & pour la peinture. Elle n'était pas même ignorante de l'architecture ni de la sculpture, ayant elle-même enseigné & stilé les ouvriers qui ont fait le rétable de notre église, les redressant quand ils s'éloignaient des règles de leur art. Et en tout cela, elle a toujours infatigablement travaillé pour la décoration des églises & des autels, sans que ses grands emplois & occupations l'aient pu obliger à prendre du repos, ayant pour sa devise ordinaire : BRIÈVÈTE DE TRAVAIL, ÉTERNITÉ DE REPOS.

Tant de rares vertus & excellentes qualités qui ont éclaté en cette chère défunte nous donnent grand sujet de croire qu'elle est hautement placée dans la gloire.

NOTES

- Page 4* L'Abbaye de Beaumont-les-Tours possédait une statue miraculeuse de la Vierge, Notre-Dame-des-Miracles, à laquelle on venait en pèlerinage depuis plusieurs siècles.
- ** Anne II Babou de la Bourdaisière. Par sa mère, Jeanne Michelet, Marie descendait de cette même famille des Babou de la Bourdaisière, une des plus illustres de la province & qui avait jeté un grand éclat sous François Ier.
- Page 5* Il s'agit de son mariage avec Claude Martin, maître-ouvrier en soie. Ce mariage se fit en 1617. Marie avait alors dix-sept ans & quelques mois.
- Page 7* Le personnel de la fabrique & du magasin de Claude Martin.
- Page 12* La mort de Claude Martin, survenue dans les derniers mois de 1619, fut suivie de la liquidation de son commerce & de la ruine de sa veuve.
- ** De son union avec Claude Martin, Marie avait eu un fils, né le 2 avril 1619, & appelé Claude comme son père. C'est lui qui, entré plus tard dans la Congrégation de Saint-Maur de l'Ordre de Saint-Benoît, publia entre 1677 & 1684, la vie & les écrits de sa mère.
- Page 16* *Conversion* signifie ici, comme dans tous les autres endroits où il reparaitra, le passage d'une vie chrétienne déjà fervente à une vie de renoncement définitif au monde.
- Page 17* Non sans doute avec excentricité, mais d'une façon trop modeste pour la condition de Marie & trop sévère pour son âge.
- ** Travail de broderie où Marie excellait.
- Page 19* Par la réception des sacrements de pénitence & d'eucharistie.
- ** Le beau-frère de Marie était commissionnaire pour les transports. Sa maison étendait ses services à une grande partie de la France. Marie y entra en 1621 ou 1622.
- Page 20* L'œuvre de Saint François de Sales.
- Page 24* *Tendance*. Mot souligné, toutes les fois qu'il paraît, par la deuxième *Vie* imprimée de Marie de l'Incarnation (1724). Et avec raison. Il s'agit là, en effet, dans la vie intérieure de Marie non d'un phénomène passager, mais d'un état qui s'est prolongé durant plusieurs années.
- Page 30* Cette nécessité du directeur pour les âmes appelées à la contemplation, le devoir qu'elles ont d'avoir pour lui

une complète ouverture de cœur & de se soumettre en tout à ses avis, sont pour ainsi dire des lieux communs dans la doctrine des maîtres de la vie spirituelle. L'exemple de Marie de l'Incarnation, plus encore que son enseignement, confirme l'importance capitale de ce principe de l'ascèse.

- Page 39* Voir l'article Ier de ce IVe état d'oraison. Marie est revenue plus tard sur cette contemplation du Verbe Incarné pour en expliquer le mécanisme psychologique. Voir plus loin, page 278.
- Page 47* *Paix à cette maison.*
- Page 52* *Si Dieu ne bâtit pas la maison.*
- Page 58* Premier indice écrit de cet esprit apostolique qui ira se développant à mesure que Marie avancera dans les voies de l'oraison & de l'union. Nous avons déjà là les sentiments qui étaient dès lors habituels à la vénérable Mère & qui prendront corps une dizaine d'années plus tard, dans la magnifique prière au Père Eternel : " C'est par le Cœur de mon Jésus... ". Voir plus loin, page 309.
- ** Carême de 1625.
- *** Remarque caractéristique de la vie spirituelle de Marie de l'Incarnation. Son expérience est toute de nature presque exclusivement intellectuelle. Sauf au début, & encore dans une faible proportion, l'imagination n'y a joué aucun rôle. Tout se passe dans l'entendement & dans la volonté. Marie est entrée presque tout de suite & de plain pied dans les formes supérieures de la contemplation.
- Page 61* Le lundi de la Pentecôte, 1625.
- Page 64* Marie n'avait pas alors de connaissance approfondie du mystère de la sainte Trinité. Mais à défaut des explications de la théologie, elle savait du moins l'enseignement du catéchisme sur ce point essentiel de la doctrine catholique & sans doute un peu plus.
- Page 69* L'amour l'ayant emporté sur le respect, celui-ci fait place à la privauté.
- Page 76* Semaine sainte de 1626.
- Page 81* Ce fut en 1627, peut-être encore aux fêtes de la Pentecôte.
- Page 83* Dans le récit manuscrit de Marie ce passage assez elliptique pourrait prêter à équivoque. J'ai dû, pour me dispenser d'une longue explication, inutile ici, remanier un peu la phrase & l'interpréter d'accord avec le contexte général de l'expérience de la vénérable Mère.

- Page 87* Sur la nature de l'épithalame de l'âme dans le mariage spirituel, voir ce que Marie de l'Incarnation en dira plus loin, page 305.
- Page 93* Même remarque a déjà été faite plus haut (page 64). Il s'agissait seulement des écrivains spirituels. Ici, c'est de la parole écrite de Dieu même. Ce n'est pas que l'expérience subjective du mystique l'emporte sur l'Écriture sainte. Mais celle-ci, à la lecture, ne donne que la *notion* des opérations divines dans l'âme, tandis que la contemplation en donne la connaissance *expérimentale*.
- Page 105* Cette élévation au Cœur de Jésus n'est pas seulement remarquable par sa théologie & par sa ferveur. Elle l'est aussi par sa date. La première *Vie* de Marie de l'Incarnation la ferait remonter aux années 1626-1627.
- Page 106* Allusion au tempérament apporté par le directeur de Marie à ses pénitences. Voir plus haut, page 97.
- Page 112* Dom Eustache de Saint-Paul, l'un des grands spirituels de la première moitié du XVIIe siècle. Il eut une part importante, à Paris surtout, à l'efflorescence religieuse qui marqua cette période.
- Page 113* Année 1628.
- Page 114* Voir l'article Ier du Ve état d'oraison.
- Page 119* Marie rappelle ici les pensées de la vie religieuse qui lui revinrent dès les premiers mois de son veuvage, fin de 1619, début de 1620. Les Ursulines ne s'établirent à Tours qu'en août 1622.
- ** Le Carmel s'était introduit à Tours dès 1608. Les Feuillantines n'y vinrent jamais. Elles n'avaient que deux maisons en France : l'une près de Toulouse, l'autre à Paris. C'est dans cette dernière que Marie pensa quelque temps entrer. Cette congrégation, branche féminine de la Congrégation des Feuillants, est aujourd'hui éteinte, comme du reste les Feuillants eux-mêmes.
- Page 122* Ce fut sur la fin de 1629.
- Page 130* Monseigneur Bertrand d'Eschaux, le même qui, dix ans plus tard, donnera à Marie son obédience pour le Canada.
- Page 137* Voir plus haut l'article Ier du VIe état d'oraison.
- Page 140* Cette fête était célébrée dans l'ancien calendrier de l'Église de Tours, le 17 mars.
- Page 146* Marie renvoie aux citations qu'elle a déjà faites de l'Écriture sainte dans ses *Relations*, mais surtout peut-être à son *Catéchisme* & à ses *Relations d'oraison*.
- Page 153* Allusion à son vœu de chasteté perpétuelle.

- Page 154* Les possessions de Loudun dont furent victimes la prieure des Ursulines de cette ville, Jeanne des Anges, & quelques-unes de ses religieuses, défrayèrent toutes les chroniques du temps en France. Elles commencèrent en 1632. La nouvelle dut en parvenir aussitôt à Tours.
- Page 157* *Feuillant*, petite localité du Languedoc, près de Toulouse. Elle était le berceau de cette réforme de l'Ordre de Cîteaux à laquelle elle avait donné son nom.
- Page 165* Entendement, volonté, mémoire.
- Page 168* *Saint-Gatien*, comme l'on dit aujourd'hui. L'Eglise cathédrale de Tours.
- Page 174* *La Pratique de la perfection & des vertus chrétiennes & religieuses*, ouvrage si fameux du jésuite espagnol, Alphonse Rodriguez. Il était considéré alors, & le fut longtemps encore dans la suite, comme le bréviaire indispensable de toute vraie formation religieuse.
- Page 183* Janvier 1635.
- Page 188* Voir l'article VI du VIIe état d'oraison, page 101.
- Page 189* Voir plus loin, la prière au Père Eternel par le Cœur de Jésus, page 309.
- Page 191* C'est-à-dire : Je ne cessais de presser & de prier le Père Eternel.
- Page 193* Cette admirable prière est reproduite plus loin, page 309.
- Page 195* Antoine-Joseph Poncet avait été professeur de Claude Martin au Collège des Jésuites d'Orléans. Il se consacra plus tard aux Missions du Canada.
- ** *La Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1635*. Cette Relation parut à Paris en 1636. Ceci nous indique l'année des faits racontés par Marie.
- *** Anne de Saint-Barthélemy, l'une des plus célèbres compagnes de sainte Thérèse. D'abord sœur converse au Carmel d'Avila, elle passa plus tard en France, où elle fut élevée au rang de sœur de chœur. Elle vint à Tours en 1608, y fonder un monastère, & quelques années après partit pour les Flandres où elle mourut.
- Page 196* Paul Le Jeune, l'un des plus grands noms des Missions de la Nouvelle-France, où il vécut de 1632 à 1641. Les *Relations annuelles* de cette période sont toutes dues à sa plume. Elles sont les plus originales & les plus intéressantes de la collection.

- Page 200* Les *Relations* publiées annuellement par les Jésuites de la Nouvelle-France sur leurs missions.
- Page 204* La Compagnie de la Nouvelle-France ou des Cent Associés fondée par Richelieu en 1627. Ses lettres patentes de fondation la chargeaient du soin de coloniser & de christianiser le Canada. Aucun établissement ne pouvait s'y faire qu'avec son autorisation & son concours.
- Page 205* Le Commandeur de Sillery, l'un des cinq premiers associés de la Compagnie de la Nouvelle-France. Homme d'œuvres, ses charités aidèrent les jésuites à établir sur le Saint-Laurent, un peu en amont de Québec, une résidence pour les Sauvages chrétiens qui prit le nom de Sillery.
- ** François Fouquet, Conseiller d'Etat. Avec sa femme, Marie Meaupou, il favorisa toutes les initiatives de la charité de l'époque. Il était le père du surintendant Nicolas Fouquet.
- *** Cet ermitage existe encore dans l'ancienne propriété des Ursulines à Tours.
- **** Comme maîtresse générale du pensionnat.
- Page 206* Ursule Jouye, dite de Sainte-Catherine était maîtresse des novices quand Marie en était sous-maîtresse. Elle désirait beaucoup se donner aux Missions du Canada. Sa famille, l'une des plus considérables de Tours, fit opposition à son dessein.
- Page 208* Marie de la Troche de Savonnière de Saint-Germain, d'une des plus anciennes & des plus puissantes maisons de l'Anjou. Avec Madame de la Peltrie & Marie de l'Incarnation, elle est vénérée comme l'une des trois principales fondatrices du monastère des Ursulines de Québec, où elle mourut en odeur de sainteté en 1652.
- Page 211* La Vénérable Mère a passé sous silence, sans doute délibérément, la rencontre inopinée qu'elle fit de son fils à Orléans & les incidents pénibles pour elle & pour lui auxquels elle donna lieu.
- ** L'Institut des Ursulines se partageait en France en plusieurs branches ou congrégations. Les deux plus importantes étaient la Congrégation de Bordeaux dont dépendait le Monastère de Tours, & celle de Paris, dont le grand Couvent du Faubourg Saint-Jacques était la tête.
- *** L'église de la maison professe des jésuites.
- **** L'archevêque de Paris, Jean François de Gondy, n'avait pu se faire à l'idée, alors inouïe, d'un départ de religieuses

- cloîtrées pour les pays de missions. Il revint l'année suivante de ses préventions & donna à deux Ursulines du Couvent du Faubourg Saint-Jacques leur obédience pour Québec.
- Page 212* La duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, fit de grandes générosités aux Missions de la Nouvelle-France. Elle y fonda en particulier l'Hôtel-Dieu de Québec avec le concours des Augustines hospitalières de Dieppe.
- ** Femme du Secrétaire d'Etat, Henri de Loménie.
- *** Anne d'Autriche s'intéressait activement à toutes les fondations pieuses & charitables. Elle prit plusieurs fois sur sa cassette pour venir en aide aux Ursulines de Québec.
- **** Charles Lalemant, l'un des premiers missionnaires jésuites du Canada où il était venu dès 1625. Il s'occupait alors en France des intérêts religieux de la colonie.
- Page 213* Cette tourangelle, avec ses 19 ans, était ainsi la plus jeune de toute la compagnie de femmes héroïques qui allait partir pour l'inconnu du Canada.
- Page 215* Barthélemy Vimont, le nouveau supérieur des Missions de la Nouvelle-France, comme il sera dit un peu plus bas.
- Page 219* Le premier successeur de Champlain dans le gouvernement de la Nouvelle-France. Il fut l'un des plus fermes appuis des deux fondations d'Ursulines & d'Hospitalières, à Québec.
- Page 222* Lors du songe prophétique de l'octave de Noël raconté page 183.
- Page 223* Dans le monde, Marie avait déjà fait un vœu analogue d'obéissance à son directeur, dom Raymond de Saint-Bernard.
- Page 224* C'est sur le même site que s'étend encore aujourd'hui le monastère agrandi des Ursulines : le Vieux-Monastère.
- Page 227* C'est à propos de ce passage que Bossuet dans la controverse du Quiétisme fit intervenir le témoignage de Marie de l'Incarnation. C'est alors aussi qu'il fit sien l'éloge déjà rendu à Marie sitôt après sa mort & qu'il l'appela *la Thérèse de nos jours & du Nouveau Monde*. Voir : *Instruction sur les Etats d'oraison*, Livre IX, chap. III.
- Page 230* Oui, si dans l'enfer il n'y avait que la peine du sens. Mais le châtement principal y est la peine du dam : la privation & la haine de Dieu. Aussi, Marie, devant l'hypothèse impossible, se reprend-elle aussitôt.

- ** Il s'agit de son fils, Claude, qu'elle avait laissé dans le monde, à son départ pour le Canada, & de sa nièce, la fille de cette sœur chez qui elle avait passé à Tours plusieurs années. Claude ni sa jeune cousine, à ce moment-là, — nous sommes en 1639-1640, — n'avaient encore trouvé leur voie, & leur sort pouvait causer bien des inquiétudes au cœur de Marie. Mais Claude ne devait pas tarder à entrer chez les Bénédictins de Saint-Maur, &, quelques années après, la jeune fille, renonçant aux avantages qui lui souriaient dans le monde, se retirait aux Ursulines de Tours, où elle prenait, en souvenir de sa tante, le nom de Marie de l'Incarnation.
- Page 236* Voir pour cette révolte des passions le début du présent article & un peu plus haut l'article II de cet état d'oraison.
- Page 241* Voir l'article Ier du XIIe état d'oraison.
- Page 243* C'est le degré de la vie spirituelle où l'âme entrée dans la contemplation ne peut plus revenir à la méditation proprement dite, à l'oraison discursive, telle que les méthodes courantes l'enseignent.
- Page 246* Mon *pleige* : ma caution.
- Page 256* Le grand massacre de la nation huronne par les Iroquois, qui aboutit à sa presque totale extermination, remplit les années 1648-1650. C'est en 1650, dans l'été, qu'eut lieu l'exode dont parle Marie de l'Incarnation.
- Page 257* Marie a appris quatre langues sauvages. Elle savait déjà l'algonquin & le montagnais. Elle se mit au huron. Et nous voyons par ses travaux linguistiques qu'elle connaissait l'iroquois.
- Page 261* Se reporter pour les débuts de cette présence continuelle du Verbe Incarné à l'article Ier du IVe état d'oraison, page 27.
- Page 267* Allusion aux exhibitions des théâtres forains.
- Page 272* Cette retraite eut lieu au temps de la Pentecôte de 1654.
- Page 275* Ces dernières lignes furent écrites le 4 août 1654. C'est sur elles que se termine la relation de Marie de l'Incarnation qui porte le titre de *Relation de 1654*.
- Page 277* Quelques-uns des extraits des trois premiers articles de ce chapitre premier sont tirés de lettres antérieures à 1654.
- Page 287* Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec que ses vertus & ses faveurs surnaturelles ont fait comparer à sainte Catherine de Sienna. Elle mourut en 1668 en odeur de sainteté.

- Page 287** Le Père Ragueneau qui écrivit sa vie.
- Page 294* *Vous êtes le plus beau de tous les enfants des hommes.*
- Page 297* La Congrégation de Saint-Maur, où était entré Claude Martin, était une branche de l'Ordre de Saint-Benoît.
- Page 302* Ces descriptions de la *tendance* & de la *languueur* renvoient aux phases de l'expérience mystique de Marie qui ont précédé le mariage spirituel.
- Page 305* Voir pages 86, 104-107.
- Page 307* Saint François de Sales, évêque de Genève.
- Page 308* La *Vie mixte*, pour les modernes serait la vie spirituelle partagée entre la contemplation & les œuvres de charité. Saint Thomas n'admet point cette division tripartite de la vie spirituelle. Pour lui, toute vie est nécessairement *contemplative* ou *active* selon le principe intérieur qui en anime & régit les opérations. Ainsi pense pratiquement Marie de l'Incarnation. Sa *Vie mixte* n'est pas autre chose qu'une dérivation & une extension de la contemplation.
- Page 312* Se reporter pour compléter ces notes aux pages 245-246 (article VIe du XIIe état d'oraison) & 294.
- Page 318* Dans ces trois phases de la contemplation infuse, dont les noms étaient connus avant elle, Marie résume à nouveau toute son expérience mystique. La dernière phase couvre toute la longue période qui s'est écoulée depuis le mariage spirituel, en 1627 (VIIe état d'oraison) jusqu'à la date de cette lettre, 1663.
- Page 322* *Qui connaît ses fautes ? Des péchés que j'ignore, purifiez-moi, Seigneur.*
- Page 328* Cette lettre, la dernière que nous ayons de Marie de l'Incarnation, fut certainement aussi l'une des dernières qu'elle écrivit en France. La saison était avancée; tous les bateaux étaient repartis; la correspondance ne pouvait reprendre avec la mère patrie qu'à l'été de l'année suivante. Mais après une maladie de plusieurs mois, la vénérable Mère mourait le 30 avril 1672.

TABLE

INTRODUCTION IX

LIVRE PREMIER LES ÉTATS D'ORAISON DE TOURS

1606-1639

PREMIÈRE PARTIE

1606-1628

PREMIER ÉTAT D'ORAISON.....	I
I. <i>Comment Dieu m'a prévenue dès mon enfance pour m'attirer entièrement à lui dans les voies de son amour.....</i>	I
II. <i>De l'état du mariage où je fus engagée & des grandes croix que j'y ai souffertes.....</i>	4
III. <i>De ma dévotion aux saints sacrements, à la parole de Dieu & aux cérémonies de l'Eglise & du fruit que j'en retirais.....</i>	6
IV. <i>Comment Dieu me rendit ma liberté pour son saint service.....</i>	11
DEUXIÈME ÉTAT D'ORAISON.....	13
I. <i>Comment par une opération extraordinaire, Dieu lava mon âme dans le Sang précieux de Jésus-Christ, & du changement d'état qui s'ensuivit.....</i>	13
II. <i>De ma retraite d'une année dans la solitude.....</i>	16
III. <i>Comment Notre-Seigneur me fit entrer dans les exercices de la vie active, & comment il m'y conféra un don d'oraison qui me liait à tous ses mystères. — De mon vœu de perpétuelle chasteté.....</i>	19
TROISIÈME ÉTAT D'ORAISON.....	22
I. <i>D'un état nouveau & inconnu où Notre-Seigneur m'attirait continuellement & comment il se manifesta à mon âme sous le nom d'Amour.....</i>	22
II. <i>D'une oraison où je ne pouvais que pâtir les impressions de l'Amour. — Comment Notre-Seigneur me faisait aspirer continuellement à la possession de son esprit & chercher partout l'état d'abjection.....</i>	23
QUATRIÈME ÉTAT D'ORAISON.....	27
I. <i>Comment Notre-Seigneur me favorisa d'une façon toute spirituelle de sa présence continue & des vœux qu'il me donna de la pureté requise d'une âme qu'il appelle à son union. — Qu'il n'y a point de progrès dans les voies de l'esprit que par l'obéissance entière au directeur....</i>	27
II. <i>Combien je gagnai à la perte des consolations sensibles. — Comment Notre-Seigneur m'éleva à lui par la voie des créatures & me prépara à entrer dans l'état auquel il m'appelait par un nouvel esprit de pénitence.....</i>	31

III. De la révélation qui me fut faite de l'état sublime où Notre-Seigneur voulait m'élever & de la nouvelle disposition où elle me fit entrer...	37
IV. D'une manière de privauté avec Dieu où mon âme se sentait poussée sans qu'elle y pût résister. — Comment elle aspirait à la qualité d'épouse.	39
CINQUIÈME ÉTAT D'Oraison.....	44
I. De ma vocation à la religion. — Comment Dieu me fit expérimenter les trésors cachés dans les conseils évangéliques. — De la manière dont je fis les vœux de pauvreté & d'obéissance, & du don de paix qui fut ensuite accordé à mon âme.....	44
II. Que la communion journalière modérait mes langoureuses ardeurs & me donnait de nouvelles forces pour la pénitence.....	48
III. De diverses tentations & humiliations dont Notre-Seigneur me voulut éprouver.....	50
IV. De la nouvelle familiarité où Notre-Seigneur m'éleva avec lui ensuite de cette épreuve & comment il s'empara de mon cœur & l'enchaîna dans le sien.....	54
V. Combien je gémissais dans le monde, le voyant si contraire à l'esprit de Jésus-Christ. — Des hautes vues qui me furent données du mystère de l'Incarnation & comme elles m'appliquèrent plus fortement au Verbe Incarné.....	56
SIXIÈME ÉTAT D'Oraison.....	61
I. D'un ravissement extatique où la sainte Trinité se manifesta à mon âme & lui donna diverses vues de ses opérations pour la préparer au mariage auquel elle la destinait.....	61
II. De l'application aux trois divines Personnes qui suivit ce ravissement. — Comment je distingue les lumières surnaturelles & leur efficacité.....	65
III. Comment Notre-Seigneur purifia mon âme par ses opérations très cachées & imperceptibles.....	69
IV. Des aspirations de l'âme dans son état de tendance amoureuse au Bien-Aimé.....	70
V. Comment Notre-Seigneur continua de disposer mon âme à son union en la purifiant par la foi & par la charité.....	73
VI. D'un ravissement où Dieu me communiqua une connaissance très élevée & très vive des Attributs divins.....	76
SEPTIÈME ÉTAT D'Oraison (Première Section).....	81
I. D'un second ravissement dans la sainte Trinité. — Comment en cette opération, la seconde Personne divine prit mon âme pour épouse....	81
II. De l'épithalame que le Saint-Esprit par sa motion continuelle faisait chanter à mon âme.....	86
III. Des effets que le mariage spirituel opéra dans mon âme.....	87
IV. D'une extase continuelle où mon âme était absorbée dans la vue du Verbe divin.....	90
V. Comment Notre-Seigneur me fit pâtir le martyre d'amour.....	93

TABLE

347

VI. De plusieurs autres effets du martyre d'amour.	98
VII. De quelques-unes de mes affections amoureuses dans le martyre d'amour.....	104
VIII. Comment la sainte communion me consolait dans les tourments du martyre d'amour.....	107
IX. Comment ensuite du martyre d'amour, Notre-Seigneur me fit entrer dans mon état foncier & permanent.....	109

DEUXIÈME PARTIE

(1628-1639)

SEPTIÈME ÉTAT D'ORAISON (Seconde Section).....	114
I. Combien je souffrais de me voir toujours retenue dans le monde, loin de la religion, & comment Dieu me consolait.....	114
II. De la façon que Dieu me montra qu'il me voulait aux Urselines & comment il me pressait de m'y retirer au plus tôt.....	119
III. Des tentations & de la grande épreuve qui m'arrivèrent sur le point de mon entrée aux Urselines.....	123
IV. Comment je quittai mon père & mon fils pour entrer aux Urselines.....	128
HUITIÈME ÉTAT D'ORAISON (Première Section).....	131
I. De mon bonheur dans la vie religieuse. Que mon fils m'y causa bientôt une très grande affliction.....	131
II. Du repos que goûtait mon âme dans l'adherence aux impressions du Verbe Incarné. — Comment Notre-Seigneur me renouvela la grâce de l'enchâssement de mon cœur dans le sien.....	136
III. D'un troisième ravissement dans la sainte Trinité où les divines Personnes se communiquèrent à mon âme pour la posséder entièrement... ..	140
IV. Comment Dieu me communiqua les dons d'intelligence de l'Écriture sainte & de la langue latine, de sagesse & de parole. — De mon esprit de jubilation.....	143
V. Que j'étais passionnée de la pureté parfaite.....	147
HUITIÈME ÉTAT D'ORAISON (Seconde Section).....	152
I. De la grande épreuve de peines intérieures & de désolations que je souffris durant mes premières années de vie religieuse.	152
II. D'une nouvelle affliction de la part de mon fils. — Comment je fis profession & fus délivrée pour un temps de mes peines.....	163
III. Comment je retombai dans mes tentations & mes délaissements sitôt après ma profession.....	166
IV. Comment, sur l'ordre de mon directeur, j'écrivis la première relation de mes grâces & de mes péchés. — De la continuation de mes épreuves.....	168
V. De la fin de mes tentations & du fruit que j'en ai retiré. — Que je jouissais d'une union continuelle à Dieu dans mes occupations & dans mes croix.....	174

VI. <i>D'une contemplation très haute de la suprême Hiérarchie des Anges & d'une union extatique avec les trois Personnes divines dont Dieu me consola dans mes tentations.....</i>	179
NEUVIÈME ÉTAT D'ORAISON.....	183
I. <i>Comment Dieu dans un songe prophétique me prépara à la Mission de Canada.....</i>	183
II. <i>De ma façon d'enseigner les sœurs novices & du zèle apostolique qui me consommait.....</i>	186
III. <i>Comment le Père Eternel me manifesta que désormais je ne devrais plus le prier pour l'amplification du royaume de son Fils que par le sacré Cœur de Jésus.....</i>	191
IV. <i>Comment Dieu dans un ravissement me fit connaître sa volonté de se servir de moi pour la Mission de Canada, & des moyens qu'il employa pour en venir à l'effet.....</i>	194
DIXIÈME ÉTAT D'ORAISON.....	197
I. <i>Comment Dieu me ravit ma volonté pour l'unir à la sienne.....</i>	197
II. <i>Du commandement que Dieu me fit de déclarer ma vocation pour la Mission de Canada, & comment il me menaça de m'abandonner si je ne lui obéissais.....</i>	199
ONZIÈME ÉTAT D'ORAISON.....	203
I. <i>De la manière étonnante dont Dieu en vint à ses fins dans ma vocation de Canada.....</i>	203
II. <i>D'une visite de Dieu à mon âme, où il lui fit voir ce que j'aurais à souffrir en Canada, & de l'abandon que je fis de tout moi-même à ses ordonnances.....</i>	208
III. <i>Comment je reçus mon obéissance pour le Canada. — De notre partement de Tours & de notre voyage à Paris & à Dieppe.....</i>	210
IV. <i>De notre embarquement à Dieppe & de notre passage en Canada...</i>	213

LIVRE DEUXIÈME

LES ÉTATS D'ORAISON DE QUÉBEC

1639-1654

PREMIÈRE PARTIE

1639-1651

DOUZIÈME ÉTAT D'ORAISON.....	219
I. <i>De notre arrivée à Québec & comment nous y commençâmes aussitôt les fonctions de notre Institut.....</i>	219
II. <i>Comment Dieu me fit expérimenter dans une épreuve de huit années les abandons qu'il m'avait fait connaître me devoir arriver en Canada.....</i>	224

TABLE

349

III. <i>Comment au milieu de mes afflictions, je m'accusais au Verbe Incarné d'avoir mérité ce châtiment par mes péchés.....</i>	229
IV. <i>De la continuation de mes peines. — Ce que c'est que la révolte des passions dans les âmes avancées.....</i>	233
V. <i>Comment Dieu m'inspira de faire le vœu du plus parfait. — Qu'il me tenait toujours passivement unie à lui dans une familiarité où je jouissais sans méditer d'une connaissance éminente des mystères de la foi.</i>	239
VI. <i>D'une grande lumière qui me ravit dans la vue de la double beauté, divine & humaine, du Fils de Dieu, & du cantique que mon âme chantait à sa louange.....</i>	244
TREIZIÈME ÉTAT D'ORAISON (Première Section).....	248
I. <i>Comment la très sainte Vierge me délivra en un moment de mes croix. — Que j'ai toujours soumis toutes mes lumières naturelles & surnaturelles au jugement de mon directeur.....</i>	248
II. <i>Combien je loue Dieu de m'avoir fait passer par tant de tribulations. — De la grande paix & du nouvel amour pour ses divines maximes que le sacré Verbe Incarné m'a donnés ensuite des susdites épreuves.</i>	251
III. <i>De l'union de ma volonté à tout ce que Dieu a ordonné de cette nouvelle Eglise de Canada & de notre Monastère. — En particulier, de ma résignation durant notre incendie.....</i>	256
IV. <i>Des grands travaux que j'eus à entreprendre dans la reconstruction de notre monastère, & comment la très sainte Vierge m'y assista & fortifia de sa présence continuelle.....</i>	259

DEUXIÈME PARTIE

1651-1654

TREIZIÈME ÉTAT D'ORAISON (Seconde Section).....	263
I. <i>D'un bref discours de mes propres expériences spirituelles, par lequel je voudrais faire comprendre ce que c'est que la vraie pauvreté d'esprit spirituelle & substantielle dont j'ai parlé.....</i>	263
II. <i>De la consommation de mon âme dans les amours du sacré Verbe Incarné & dans la privauté continuelle avec la sainte Trinité.....</i>	271

LIVRE TROISIÈME

LES DERNIERS ÉTATS D'ORAISON

1654-1672

CHAPITRE PREMIER.....	277
1. <i>De quelques caractères de ma vie intérieure.....</i>	277
2. <i>Pensées diverses sur le Verbe Incarné & les Saints.....</i>	288

3. <i>Pensées sur la contemplation</i>	298
4. <i>De quelques-unes de mes dévotions particulières</i>	309
CHAPITRE II.....	313
a) Septembre 1660.....	313
b) Juillet 1663.....	314
c) Septembre 1666.....	319
d) Octobre 1667.....	321
e) Octobre 1668.....	322
f) Septembre 1670.....	323
g) Octobre 1671.....	326

APPENDICE

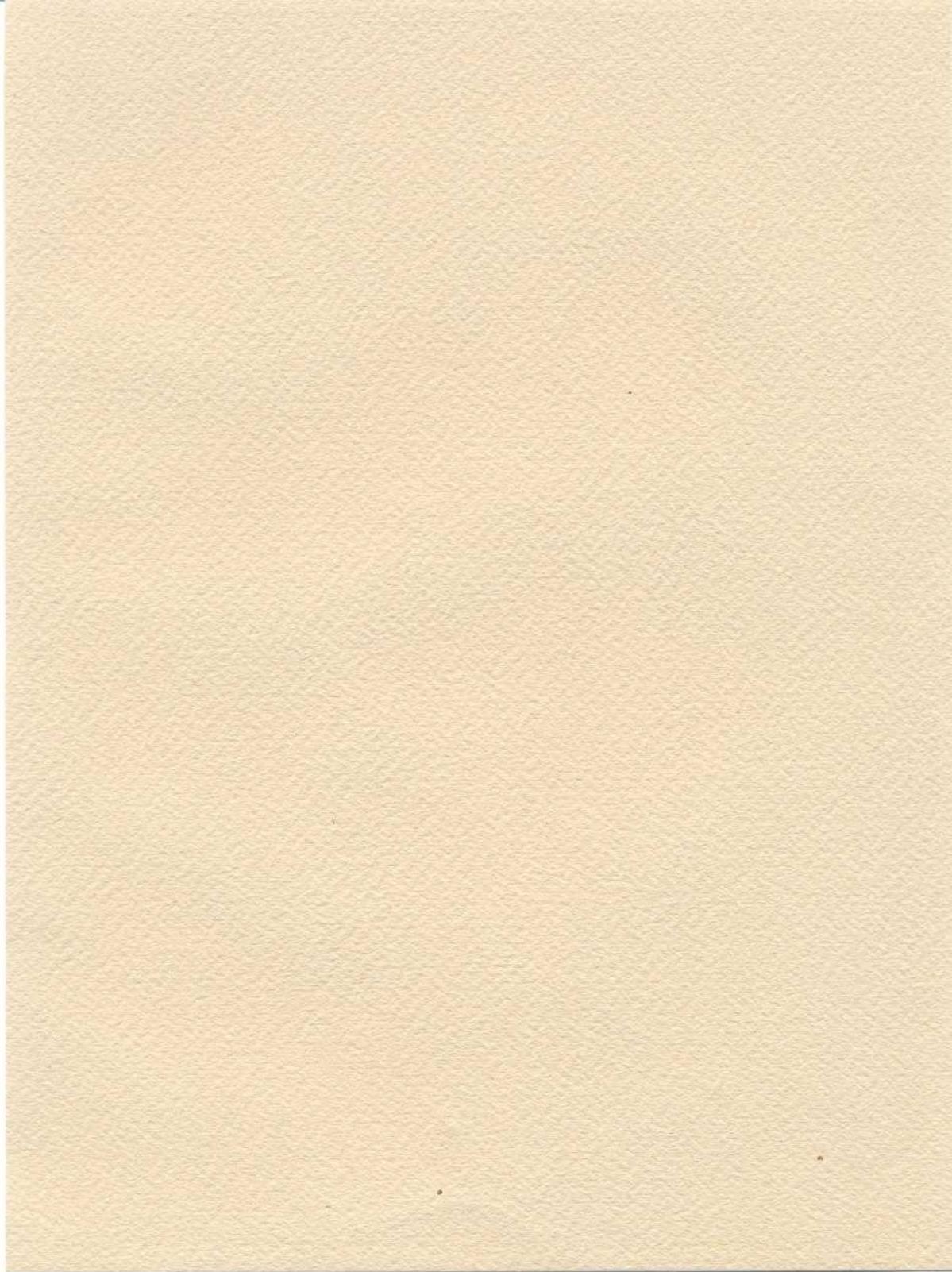
LA MORT DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION	
1. <i>Récit abrégé de Dom Claude Martin</i>	329
2. <i>Lettres de la Révérende Mère Marguerite de Saint-Athanase, deuxième supérieure du monastère des Ursulines de Québec</i>	331
NOTES	337

CE LIVRE COMPOSÉ EN CARACTÈRES CLAUDE GARAMOND
ET IMPRIMÉ PAR LA MAISON ALFRED MAME ET FILS
A ÉTÉ TIRÉ SUR ALFA OUTHENIN-CHALANDRE
A DIX-SEPT MILLE EXEMPLAIRES
LE 29 DU MOIS DE FÉVRIER
DE L'AN DE GRACE

1932

*





IMPRIMÉ EN FRANCE